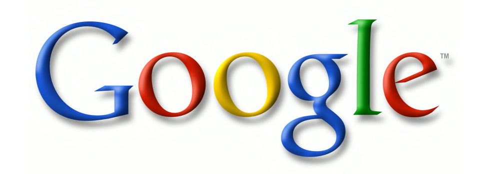
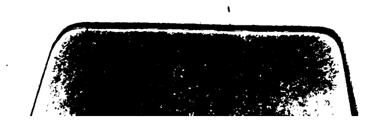





DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN

AVEC FIGURES.

TOME NEUVIEME.

CORPS D'EXTRAITS DE ROMANS DE CHEVALERIE,

AVEC FIGURES.

TOME NEUVIEME.



A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



CORPS D'EXTRAITS DE ROMANS DE CHEVALERIE.

DOM URSINO LE NAVARIN, ET DONA INÈS D'OVIEDO.

Je ne peux certifier que l'original d'Ursino le Navarin existe en entier, tel qu'il devroit être pour m'avoir mis en état de faire cet Extrait.

Quarante-ſix ans effacent bien des idées, ſur-tout lorſque celles qu'on reçoit d'un Roman ne ſont pas de nature à mériter d'être claſſées & rangées dans l'entendement, dans un ordre philoſophique. Si je ne dois pas cet Extrait à ma mémoire, j'ai du moins le petit mérite d'avoir lié les faits avec l'Hiſtoire contemporaine; & les anciens Romans écrits avant le quatorzième ſiècle nous ſeroient d'une grande utilité, ſi leurs Auteurs euſſent eu la même attention, s'ils ne les euſſent pas remplis d'anachroniſmes, s'ils euſſent été plus fidèles à la géographie, & du moins aux faits mémorables des ſiècles reculés.

[

Pendant un ſéjour de quatre mois que l'Auteur de cet Extrait fit à Rome, ſon éminence Monſeigneur le cardinal Querini l'honora de ſon amitié, & la bibliothèque du Vatican lui fut ouverte. A l'extrémité de l'immenſe & double galerie portant le nom de Sixte-Quint qui la fit conſtruire, on en trouve une ſeconde moins étendue, qu'on a fait bâtir depuis. La partie gauche de cette galerie contient la bibliothèque des ducs d'Urbin, très-riche en livres, en manuſcrits italiens, & pluſieurs grands volumes de miniatures très-précieuſes. La partie droite renferme la bibliothèque de la célèbre reine Chriſtine, qui ſortit de France, après s'être fait une juſtice cruelle de Monadelsky, qu'elle fit poignarder preſque ſous ſes yeux dans la galerie des cerfs à Fontainebleau, après lui avoir elle-même repro-

ché son infidélité. Cette reine altière & savante avoit rassemblé, pendant son séjour en France, une prodigieuse quantité d'anciennes éditions & de manuscrits françois.

Pendant près de quatre mois, l'Auteur de cet Extrait fit une étude suivie, dans cette bibliothèque, de tout ce qui avoit trait à la langue Romance, (berceau de la Littérature Françoise) & à la Chevalerie. C'est dans cette même bibliothèque que M. de Sainte-Palaye a saisi, d'une main sûre, tout ce qui pouvoit nous donner des notions instructives, agréables & lumineuses sur tout ce qui tient à la Chevalerie. L'Auteur, encore fort jeune alors, partagea son travail entre cette même étude & celle de nos anciens Romanciers François. C'est ainsi que, se familiarisant avec leur langage, il acquit la facilité de les entendre, & de pouvoir en donner un jour quelques Extraits. C'est là qu'il se rappelle d'avoir vu l'Amadis de Gaule écrit dans un très-vieux langage, que d'Herberay caractérise en le nommant *langue Picarde*, fondé sur ce que le jargon du paysan Picard est précisément encore le même que celui dans lequel les Romanciers de la fin du règne de Philippe Auguste, & des règnes de Louis VIII & de Saint Louis ont écrit; c'est ce qui lui fait présumer, avec bien de la vraisemblance, que l'original de l'Amadis de Gaule est de la main de nos anciens Romanciers François; & que les Auteurs Espagnols n'ont été que les Traducteurs de cette première partie des Amadis, & les Continuateurs de ce célèbre Roman, dans ceux qu'ils ont composés sur les nombreux successeurs qu'ils lui donnent.

L'Auteur regrette vivement de n'avoir plus sous ses yeux un Roman de la même antiquité, qu'il a lu dans cette bibliothèque; Roman d'autant plus intéressant, que c'est l'un de ceux qui se rapprochent le plus de la vérité

de l'hiſtoire contemporaine. Ce Roman, hiſtoire mémorable des prouesſes & des amours de Dom Urſino le Navarin, & de Dona Inès d'Oviedo, lui fit alors une impreſſion aſſez forte pour qu'il oſe en raſſembler aujourd'hui les faits, que quarante-ſix ans n'ont point abſolument effacés de ſa mémoire : il eſpère que cet Extrait pourra du moins intéreſſer les Lecteurs, par la deſcription exacte qu'ils y trouveront de tout ce qui tient aux mœurs & aux coutumes de l'ancienne Chevalerie : c'eſt preſque le dernier Roman qui mérite qu'on s'en occupe, en ſuivant ceux que l'on a claſſés ſous le nom de Romans du tems de Charlemagne ; & tous les événemens militaires rapportés dans ce Roman, ſont arrivés ſous Charles le Chauve.

LES Goths s'étant emparés des royaumes qui compoſent l'Eſpagne, régnoient paiſiblement depuis quelques ſiècles ſur ces belles & riches contrées. Roderic, le dernier roi de cette nation, ayant aliéné le cœur de ſes ſujets par la dépravation de ſes mœurs & par ſa férocité, pluſieurs grands ſeigneurs étoient déja prêts à ſecouer un joug qui leur étoit odieux, lorſque Roderic mit le comble à ſes crimes, en enlevant & en déshonorant la fille du comte Julien. Ce prince indigné, n'écouta que ſa fureur & ſon déſeſpoir. Ses états étoient ſitués le long du détroit ; maître de Malgue & de Gibraltar, il ap-

pella les Maures pour venger son injure; il leur ouvrit ses ports; & ces peuples belliqueux firent une invasion en Espagne, à laquelle Roderic voulut en vain s'opposer : il perdit la grande *bataille* de la Guadelette, & la vie : les Maures s'emparèrent des royaumes de Murcie, de Grenade, des Algarves; ils subjuguèrent de même l'Andalousie & la nouvelle Castille, & fondèrent en Europe un empire redoutable, qu'ils possédèrent pendant plusieurs siècles.

Le comte Julien se repentit trop tard de n'avoir écouté que son ressentiment : ses ports étoient trop importans aux nouveaux conquérans, par la communication qu'ils leur donnoient avec l'Afrique, pour que les Maures y laissassent règner un prince chrétien. Le comte Julien voulut envain tenter quelques efforts: il fut pris; il mourut en prison, & sa postérité fut éteinte.

Son neveu dom Pélage, plus heureux que lui, rassembla les débris de son armée. Pélage étoit souverain en partie de la Castille vieille : c'est-là qu'il soutint pendant quelque tems les attaques des Maures; mais ne pouvant résister au grand nombre, il se battit en retraite jusques dans les montagnes de la Biscaye & des Asturies; & se fortifiant dans les gorges par où les Maures pouvoient pénétrer, les Espagnols, revenus de leur première terreur, sentirent renaître cette haute valeur &

cette grandeur d'ame qui leur étoit si naturelle; non-seulement les Maures n'osèrent plus s'engager dans les défilés pour les attaquer; mais souvent ils reçurent des échecs considérables, & virent leurs possessions ravagées par les détachemens qui descendoient des montagnes, où les braves compagnons de Pélage fondèrent un nouvel empire: & c'est du centre de ces montagnes que les descendans de Pélage vinrent attaquer les Maures & s'emparèrent de la Castille vieille, & peu-à-peu du reste de l'Espagne. La dynastie de Pélage régna jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique; & c'est en mémoire de la valeur de Pélage, & de celle des montagnards Biscayens & Asturiens, que le fils aîné du roi d'Espagne porte encore le titre de Prince des Asturies.

Les forces des princes chrétiens Espagnols augmentèrent dans la partie septentrionale de l'Espagne, par les alliances que les successeurs de Pélage firent avec la famille des rois de Navarre & d'Aragon. Ces deux royaumes, secourus par Charles Martel, Pépin & Charlemagne, s'étoient soustraits au joug des Africains: mais, abandonnés par le foible empereur fils de Charlemagne, ils n'avoient plus de ressource que celle de combattre jusqu'au dernier soupir pour défendre leurs foyers, leurs familles & leur liberté. Ils s'élurent un souverain dans ces circonstances mal-

heureuses; & le valeureux prince Navarrois dom Inigo, dont l'épée redoutable étoit la terreur des Maures, fut proclamé roi de Navarre & d'Aragon. Il établit sa résidence à Pampelune; & bientôt la cour militaire qui l'entouroit, devint célèbre par les Chevaliers renommés qui la composoient.

Elevé sur le trône, comblé de gloire, époux fortuné d'une princesse charmante, il ne manquoit au bonheur du roi de Navarre que d'avoir des enfans. Dès ces tems-là, nul Espagnol n'eût osé élever ses vœux au ciel & lui demander une grace, sans l'intercession du grand apôtre saint Jacques de Compostelle; & le tombeau du saint étoit révéré comme un sanctuaire d'où les graces du ciel émanoient. On avoit regardé le succès de Pélage comme un effet marqué de la protection de ce grand saint: c'est par son secours, disoient les Espagnols, que l'Asturie s'est défendue, qu'elle sert de barrière aux Sarrasins, & qu'elle couvre la Galice de leurs incursions.

Le roi & la reine de Navarre adressèrent donc leurs prières à saint Jacques; &, selon l'usage du tems, ils firent le vœu d'envoyer à son tombeau de riches offrandes, & le fils qu'ils obtiendroient. Leurs vœux furent exaucés: la reine de Navarre mit au jour un fils; toutes les églises de Pampelune retentirent d'actions de graces. On

baptisoit encore alors par immersion ; & lorsqu'on présenta l'enfant sur les fonts, l'archevêque & toute la cour remarquèrent une petite coquille bien marquée sur sa poitrine : cette coquille étoit semblable à celles que les pélerins portoient sur leurs chaperons, lorsqu'ils alloient à Compostelle. Cette marque parut à tous les spectateurs être imprimée par le saint que le roi & la reine avoient invoqué, & leur rappela si vivement le vœu qu'ils avoient fait, qu'ils ne différèrent pas à l'accomplir.

Le roi de Navarre, allié du souverain de la Biscaye & des Asturies, ne pouvoit craindre que le jeune prince traversât ses états; une suite peu nombreuse parut suffire pour le conduire avec sûreté : un chariot fut chargé des offrandes; un char commode porta le jeune prince, sa nourrice & ses gouvernantes; un ancien & brave Chevalier, & quelques cavaliers dont il étoit suivi, lui servirent d'escorte.

Le départ d'un fils si cher coûta bien des larmes à la reine de Navarre. Elle le serra tendrement dans ses bras ; elle attacha son reliquaire le plus précieux à son cou. L'auteur Espagnol dit qu'elle y joignit une amulette que son brave époux avoit arrachée à un Chevalier Maure expirant sous ses coups, & dont la puissance étoit d'adoucir la fureur des bêtes les plus

truelles. Il est difficile à bien des femmes de mettre des bornes à leur crédulité ; & l'amulette ne put être négligée par une mère craintive & tendre.

On part ; & le cortége suit tranquillement les bords & les belles prairies de l'Ebre, en remontant vers sa source. Il traverse la Biscaye sans accident ; il pénètre dans les montagnes des Asturies, & parvient jusqu'à Penaflor. Ce qui restoit à traverser des montagnes qui séparent les Asturies de la Galice, étoit le passage le plus difficile à franchir. Le tombeau de saint Jacques rendoit aux Espagnols la Galice trop chère à conserver, pour qu'ils eussent osé faciliter son accès, en applanissant les gorges des montagnes. Le char qui portoit le jeune prince se brise, verse entre des rochers : heureusement l'enfant ne reçoit aucune blessure ; mais ce char brisé fermant le passage à celui qui le suivoit, le Chevalier conducteur du cortège, courut, avec sa suite, vers la ville la plus voisine, pour amener un autre char & du secours. Pendant ce tems, les gouvernantes du jeune prince le portent dans un petit vallon voisin, où des arbres touffus le mettoient à l'abri du soleil ; mais, grand Dieu ! quel est leur effroi, en voyant une ourse monstrueuse sortir d'entre les rochers, courir sur elles, &, malgré leurs cris perçans, arracher l'enfant

de leurs bras, l'emporter, s'enfoncer entre des précipices escarpés, & disparoître à leurs yeux! Le Chevalier commis à la garde du jeune prince, revient, & trouve toutes ces femmes éperdues; il s'enfonce dans la forêt avec sa suite; toutes les recherches sont vaines. Désespéré de cette perte, il n'ose retourner à Pampelune, pour y porter la mort dans le cœur de ses souverains; il poursuit son chemin vers Compostelle, suivi du chariot qui porte les offrandes; il les dépose au pied du tombeau du saint: *Toutesfois, bien qu'il le priât*, dit l'Auteur, *moult aigrement l'argüoit-il de reproches, d'avoir delaissé tant doulce & royalle créature à la dent cruelle & felone de la male beste.* Saint Jacques cependant ne méritoit pas un pareil reproche, & le saint patron veilloit sur les jours du jeune prince de Navarre. L'ourse avoit des petits; elle avoit saisi cet enfant pour le leur porter, & pour en faire leur proie; mais, en arrivant dans sa tanière, elle ne trouve plus ses oursons, que des chasseurs montagnards avoient enlevés pendant son absence.

L'ourse fait retentir la forêt de ses mugissemens; elle la parcourt long-tems, & ses recherches sont vaines. Accablée de lassitude, incommodée par l'abondance du lait qui gonfle ses mamelles, elle revient à sa tanière, & se jette, haletant de fatigue & de douleur, sur un lit d'herbes & de

feuilles où reposoit tranquillement l'enfant qu'elle y avoit abandonné. Cet enfant se réveille ; il est pressé par le besoin; il sent de la chaleur ; il étend ses petits bras qui rencontrent une des mamelles de l'ourse; il y applique aussitôt sa petite bouche, & la suce avec avidité. L'ourse que la diminution de son lait soulage, se calme par degrés, lèche l'enfant & le laisse téter. Il s'endort entre ses pattes: dès qu'il se réveille, elle le provoque à la téter encore; elle le caresse; elle paroît l'adopter: dès ce moment, il remplace les petits qu'elle a perdus; & peu de jours après, elle paroît les avoir oubliés.

Le lait nourrissant & abondant de l'ourse fut utile au jeune prince: non-seulement il le fit croître excessivement en l'espace d'un an, mais il disposa ses nerfs & ses muscles à le rendre d'une force surnaturelle. L'ourse voyant que, loin de la quitter à cet âge, comme avoient fait les premiers oursons qu'elle avoit eus, il ne s'en écartoit jamais, redoubla de tendresse pour lui: souvent elle le prenoit sur son dos, & le menoit dans la forêt; elle grimpoit sur des arbres chargés de fruits, & sembloit se plaire à les lui voir cueillir; elle lui apportoit des rayons de miel; &, dès l'âge de trois ans, il fut les chercher & les recueillir lui-même. Bientôt, devenu plus fort & plus agile, il montoit jusqu'à la cîme des

arbres les plus hauts, pour dénicher des oiseaux qu'il apportoit d'un air satisfait à sa nourrice: il s'essayoit à lutter avec elle, & l'ourse ne lui opposoit que la résistance nécessaire pour faire déployer ses forces & l'accoutumer à s'en servir. Souvent elle alloit à la chasse, & rapportoit des faons de biches & de chevreuils égorgés; mais voyant la répugnance que son nourrisson avoit à s'en repaître, & jugeant qu'il étoit en état de chercher lui-même l'espèce de nourriture qui lui convenoit le mieux, elle n'avoit plus d'inquiétude quand il s'écartoit, & le voyoit toujours revenir avec empressement auprès d'elle.

Le jeune prince avoit déja près de sept ans, lorsque, s'étant éloigné un jour plus qu'à l'ordinaire, il apperçoit un petit jardin entouré d'une haie vive, rempli d'arbres chargés des plus beaux fruits: il se sert bientôt du moyen avec lequel il s'étoit appris à franchir les rochers & les ravins; il arrache une longue branche, il prend son élan, &, à l'aide de cette branche, il franchit la haie, & se met à cueillir des fruits.

Ce jardin étoit celui d'un hermite; & cet hermite étoit un ancien & brave Chevalier qui, suivant l'exemple de Lancelot du Lac & du célèbre Gallehaut, avoit consacré le reste de ses jours à la pénitence, après s'être acquis la plus brillante réputation. L'hermite avoit apperçu l'en-

fant ſauter pardeſſus ſa haie : il eſt étonné de la hardieſſe avec laquelle il cueille ſes fruits ; il s'en approche, & l'enfant eſt bien plus ſurpris encore en voyant une eſpèce de créature dont juſqu'alors il n'avoit pu ſe former aucune idée. La longue barbe, le long habit brun de l'hermite, le lui font prendre pour une bête dangereuſe ; mais, quoique dans un âge ſi tendre, la peur ne put déja plus avoir d'accès dans ſon ame, il ſaute promptement à terre, reprend ſon bâton, & ſe met en défenſe. Le bon hermite admire la beauté de cet enfant, quoique ſa peau paroiſſe halée & endurcie par le ſoleil ; il l'appelle d'une voix douce, & lui fait ſigne d'approcher. L'enfant n'avoit jamais entendu de voix humaine, & croit entendre le cri de quelque animal féroce ; il continue de ſe tenir en défenſe : l'hermite étonné rentre dans ſa cabane, & revient avec une jatte de lait & un rayon de miel. A cet aſpect, l'enfant s'adoucit ; &, ſans quitter ſon bâton, il fait quelques pas au devant de l'hermite qui lui tend les mains chargées des mets qu'il lui préſente. L'enfant lui ſourit, &, devenu plus hardi par degrés, il boit le lait, reçoit le miel ; & conſidérant les mains de l'hermite avec ſurpriſe, les examine, & les compare aux ſiennes. Cet examen eſt ſuivi de celui de ſes habits ; & l'on croira ſans peine qu'une eſpèce de

capucin dut paroître un être bien extraordinaire à cet enfant, qui ne connoissoit que des chamois, des daims & des ours.

Il est encore bien plus étonné lorsqu'il voit que ce qu'il touche ne tient point à son corps. L'hermite à son tour le flatte, le caresse d'un air doux, & lui demande par quel hasard il se trouve abandonné dans ce lieu sauvage? L'enfant qui ne l'entend point, se met à rire & à grommeler entre ses dents, mais d'un ton qui ne tenoit point de la colère. Bientôt il commence à s'accoutumer avec l'hermite; il laisse tomber son bâton; il le caresse à son tour, le prend par la barbe, &, le tirant à lui, il lui enlève son capuchon, se jette comme un trait sur son bâton, & s'en sert pour s'élancer par-dessus la haie avec sa proie. L'hermite entend les éclats de rire qu'il fait en s'éloignant, & retourne dans sa cabane, très surpris de cette aventure.

Quelques jours après, l'enfant n'ayant pu trouver facilement sa nourriture ordinaire, il se souvient du verger & de l'espèce d'animal qui lui a paru si doux: il saute la haie, comme la première fois; il cherche dans le verger, &, n'y trouvant pas sa nouvelle connoissance, il se hasarde à pénétrer jusques dans ce qu'il prend pour sa tanière. L'hermite alors étoit en prières, vis-à-vis une image de saint Jacques: il n'avoit

point entendu l'enfant; il eſt très-ſurpris, lorſqu'il le voit tout-à-coup à côté de lui; il lui tend les bras; & l'enfant, accoutumé à ſe trouver dans ceux de l'ourſe ſa nourrice, ſe livre de bonne grace à cet embraſſement. L'hermite, plein de foi, l'élève vers l'image du ſaint patron, implore ſes ſecours pour lui: l'enfant paroît dès-lors moins farouche; il imite l'hermite, & tend ſes bras vers le protecteur de l'Eſpagne.

Cette ſeconde viſite fut beaucoup plus longue que la première. L'hermite lui préſenta ce qu'il crut lui pouvoir plaire le plus; il y joignit un verre d'hydromel, que l'enfant parut trouver délicieux; alors il s'efforce de s'en faire entendre; mais l'enfant qui n'a que très-peu d'idées acquiſes, ne conçoit rien à ſes ſignes, qu'à meſure qu'ils ſont accompagnés de ce qui peut flatter ſes ſens. Cependant l'hermite s'étoit apperçu que l'enfant avoit une légère bleſſure à l'épaule, & qu'il s'étoit frotté ſur de la terre mouillée pour étancher ſon ſang: il l'examine; l'épaule étoit enflée. La petite créature ſe laiſſe faire; il lave la plaie avec de l'hydromel, & le ſang recommence à couler: auſſitôt l'hermite ouvre une armoire; il en tire une fiole d'un baume exquis; il en mouille une compreſſe qu'il applique ſur la bleſſure. L'enfant alors, plus attentif que jamais, & ſouffrant beaucoup moins, conçoit qu'il doit

ce soulagement au secours de l'hermite : il l'accable de caresses, avec le petit ton grommelant le plus doux; il examine de nouveau ses mains, encore parfumées par l'odeur du baume; il les lui baise : l'hermite est attendri, & se précipite au pied d'un petit autel, en demandant au ciel, avec des larmes & la foi la plus vive, d'avoir pitié de cette innocente créature. Il se relève; & l'enfant le suit lorsqu'il renferme son baume dans l'armoire, que l'hermite lui laisse examiner.

Un moment après, ils passent dans le jardin pour cueillir des fruits; mais l'enfant voyant au soleil que le jour est sur son déclin, tout-à-coup il saute au cou de l'hermite; il lui montre la haie; il lui fait signe qu'il va la sauter pour se retirer, mais qu'il la sautera bientôt de nouveau pour revenir le voir. L'hermite ne l'arrête point; il invoque encore pour lui l'assistance de saint Jacques, & lui donne sa bénédiction. L'enfant saute la haie, & disparoît à ses yeux.

Le petit prince de Navarre étoit né doué de beaucoup d'esprit naturel : aucune des nouvelles idées qu'il venoit de recevoir, n'échappa de sa mémoire; son intelligence commença même, dès-lors, à se former des résultats de tout ce qu'il venoit d'éprouver. C'est en s'occupant fortement de ces nouvelles idées qu'il arriva presque à nuit

fermée

fermée à la tanière de l'ourſe: il fut ſurpris & inquiet de ne la point trouver: il ſort, il court autour de la tanière, il l'appelle vainement; il rentre, & paſſe une nuit agitée par l'inquiétude & la douleur. Dès que le jour paroît, il ſe lève pour la chercher de nouveau; mais quelle fut ſa douleur, lorſqu'il entendit des mugiſſemens plaintifs, & qu'il vit celle qu'il croyoit encore être ſa mère, ſe traîner avec peine vers lui, ayant le haut du bras traverſé par une flèche! Il court à elle en faiſant des cris; & l'ourſe, dont les douleurs paroiſſent ſe ſuſpendre en le voyant, arrive enfin avec lui dans ſa tanière.

Elle ſe couche, & ſe plaint douloureuſement: l'enfant court d'abord lui chercher un rayon de miel, & les fruits qui faiſoient ſa petite proviſion. Il examine la flèche qui lui perçoit de part en part le haut du bras: il ſe haſarde à caſſer adroitement le plus grand bout du fût, & il réuſſit ainſi à tirer la flèche. Il eſt bientôt effrayé de l'abondance du ſang qui coule des deux ouvertures: il n'héſite pas à s'arracher l'emplâtre dont l'hermite avoit couvert ſon épaule; il s'en ſert pour fermer l'une des deux bleſſures; mais il ne peut étancher le ſang qui coule de l'autre en plus grande abondance. L'ourſe, pendant ce tems, léchoit doucement le dos & le cou de ſon nourriſſon, & elle recevoit ſes ſoins avec

tendresse. L'enfant écrase des herbes au hasard, les pétrit avec de la mousse, il arrête le sang en partie, mais bientôt il voit que cet emplâtre d'herbes n'est pas suffisant.

Il se souvient alors de l'animal bienfaisant qui l'a secouru ; &, voyant le capuchon que la première fois il lui avoit enlevé, il le déchire, il s'en sert pour couvrir le bras blessé ; & après avoir caressé l'ourse, il part comme un trait, & vole à la cabane de l'hermite.

Celui-ci avoit prévu que cet enfant, qui commençoit à lui devenir cher, reviendroit auprès de lui ; & ne voulant plus l'exposer à sauter une haie élevée, il y avoit fait une ouverture. Il le voit arriver, hors d'haleine, & les yeux gonflés de pleurs : l'enfant le serre entre ses bras ; il lui montre du lait, sa mamelle & sa bouche ; &, par des signes expressifs & redoublés, il parvient à lui faire entendre que sa nourrice est blessée : il achève de l'engager à venir à son secours, en se saisissant de la bouteille de baume, d'un rouleau de linge, & le prenant par la main, pour l'entraîner avec lui.

L'hermite, qu'une charité ardente auroit pu seule déterminer à voler au secours des malheureux, s'y porte encore plus vivement, par le desir d'apprendre quel est cet enfant, & par quelle raison ses premières notions paroissent si négli-



C. P. Marillier del. N. De Launay Sc.

gées & si sauvages. Il suit l'enfant qui marche à grands pas, & qui le conduit, par des routes peu frayées, dans un fond hérissé de roches. Il est saisi de quelque terreur, en entrant avec lui dans une caverne dont l'abord ne ressemble en rien à celui d'une habitation; il résiste à suivre son conducteur, dont les larmes coulent, & qui redouble d'efforts pour l'entraîner au fond de la caverne. Il se détermine enfin à marcher: mais quelle est sa surprise, en voyant une grande ourse, au lieu d'une femme qu'il s'attendoit à trouver! L'ourse, de son côté, se relève, rugit, & paroît prête à s'élancer sur lui; mais l'enfant se jette dans ses bras avec vivacité, la caresse, l'adoucit; & bientôt l'hermite se rassure en voyant la bête se coucher, & l'enfant lever le bras d'où le sang coule encore.

Il n'en fallut pas davantage à l'hermite pour lui faire deviner quel intérêt si tendre attachoit ce bel enfant à cette ourse: il s'approche avec plus de confiance; l'enfant soulève le bras blessé; l'hermite l'examine, lave les deux plaies; il arrête le sang; &, répandant un baume salutaire, il assujettit deux compresses, qui calment en un instant la douleur.

Cette bête, dont la présence de l'enfant avoit adouci déja la férocité, semble recevoir les soins

de l'hermite avec reconnoiſſance: l'enfant, de ſon côté, le careſſe plus tendrement que jamais; il le conduit dans l'étendue de la caverne, vers l'endroit où l'ourſe dépoſoit ordinairement ſa chaſſe; il cherche de tous côtés; & l'hermite eſt bien ſurpris en appercevant dans un coin, des reſtes de langes déchirés, qui paroiſſent avoir été de la plus grande magnificence. Au milieu de leurs débris, il trouve un reliquaire d'or, enrichi de diamans: bientôt il ſe proſterne, en reconnoiſſant que le rubis du milieu couvre une parcelle de bois avec cette légende: *Vera Crux*. Il y trouve auſſi une turquoiſe gravée en caractères Arabes. En rapprochant ces circonſtances, l'hermite ne doute plus, à tous ces indices, que cet enfant, né d'un ſang illuſtre, n'ait été enlevé ou abandonné dans la forêt, & que cette ourſe ne lui ait ſervi de nourrice: il redouble ſes ſoins pour la ſoulager; elle y paroît ſenſible. L'hermite paſſe le reſte du jour & la nuit dans la cabane; &, après avoir panſé l'ourſe le matin, il fait un paquet des langes de l'enfant, & des bijoux précieux qui leur étoient joints.

Il part pour les dépoſer dans ſon hermitage; il y prend des proviſions, & revient ſur le ſoir les partager avec l'enfant. L'ourſe, en le voyant arriver, ſe lève, le flatte à ſa manière, lui tend

t'elle-même son bras; & le second appareil que l'hermite applique, achève de fermer la double blessure.

Dès ce second jour, l'hermite apprend à l'enfant à répondre au nom d'*Ursino* qu'il lui donne; il sort avec lui pour rapporter du miel, des fruits & des racines nourrissantes; il les porte à l'ourse qui, de ce moment, se prend pour lui d'amitié, & ne paroît point inquiète lorsque l'enfant sort de la caverne pour le suivre. L'hermite en profite pour le mener dans sa retraite: quelques linges & quelques restes d'habillement servent à le couvrir. En peu de tems, il lui apprend à répéter le nom de tout ce qui peut servir à son usage; & bientôt il parvient à lui donner des notions plus compliquées, comme à lui apprendre les mots qui s'y rapportent & peuvent les exprimer.

Lorsque le jeune Ursino fut en état de l'entendre & de lui répondre, l'hermite lui fit des questions: il n'en put rien savoir, sinon que, jusqu'au premier moment de leur connoissance, il n'avoit rien connu que l'ourse & les bêtes qui couroient dans la forêt.

Dès que l'ourse fut guérie, elle reprit tous ses anciens erremens: elle suivit quelquefois le jeune Ursino à la cabane de l'hermite; l'un & l'autre lui donnoient du miel & des fruits, & bientôt elle ne s'inquiéta plus de voir son nourrisson s'absenter

plusieurs jours d'auprès d'elle. C'est ainsi que le prince passa plusieurs années, pendant lesquelles l'hermite l'instruisit, lui apprit les grandes vérités de la religion, & lui donna les principes qui éclairent & élèvent l'ame à la vertu.

Ursino atteignit ainsi l'âge de douze ans. Un air noble & assuré, sa force prodigieuse, sa taille élevée au dessus de celle des enfans de son âge, & sur-tout son esprit pénétrant & son intrépidité, faisoient l'admiration de l'hermite : tout annonçoit en lui une origine illustre. Un jour qu'il revenoit de voir l'ourse sa nourrice, qu'il aimoit tendrement, quoiqu'il sût déja qu'elle ne pouvoit lui avoir donné le jour, il arriva dans l'hermitage, au moment où l'hermite étoit allé couper du bois dans la forêt. Depuis long-tems il avoit la curiosité d'entrer dans un petit cabinet que l'hermite fermoit toujours avec soin : il voit que la porte en est entr'ouverte ; il entre : le premier objet qui s'offre à sa vue, est un petit autel qui porte un crucifix ; & son premier mouvement est de se mettre à genoux. Il lit, au pied de cette croix : *O mon Dieu, pardonne-moi le sang que j'ai versé !* Au pied de l'autel, il voit des armes complettes dont il ignore l'usage, une épée de bataille & des éperons dorés. C'étoit l'armure que l'hermite avoit déposée au pied de la croix, le jour qu'il s'étoit consacré à la pénitence ; & il

alloit souvent, dans ce cabinet, pleurer la mort d'un de ses compagnons, que, dans sa jeunesse, il avoit sacrifié trop légèrement à sa jalousie & à sa vengeance.

Ursino prend tour-à-tour chaque pièce de ces armes; il en admire la forme; il cherche quel est l'usage qu'il est possible d'en faire. Après bien des essais, il parvient à s'en couvrir; &, fier de sa nouvelle parure, il tire l'épée, & sort dans le jardin pour éprouver s'il pourra marcher sous leur poids. A ce moment l'hermite revient chargé du bois qu'il a coupé.

Son premier mouvement fut d'être effrayé de voir un homme armé dans sa retraite, Ursino n'ayant pu baisser la visière du casque; bientôt il reconnoît son élève, & il rit, en voyant qu'il avoit attaché comme des bracelets à ses bras les éperons dorés dont il ignoroit l'usage. Il embrasse Ursino; il met les éperons à leur place; il redresse & rajuste les armes mal attachées. Ursino, plus à son aise, marche dès-lors avec plus de liberté, paroît glorieux de sa nouvelle parure; & voyant un gros pieu qui servoit d'arcboutant à la haie, il le frappe de son épée avec tant de vigueur, qu'il le tranche par la moitié.

L'hermite, enchanté de la force de son élève, croit voir dans le hasard qui l'a mis à portée de se revêtir de ses armes, les décrets de la providence

qui le destine à devenir utile à sa patrie, & à parvenir à la gloire d'un preux Chevalier. De ce moment, il commence à l'exercer; & les progrès d'Ursino surpassant son espérance, il a recours à des besans d'or qu'il avoit apportés dans sa retraite, & que jusqu'alors il avoit méprisés. Il prévient son élève qu'il va s'absenter pendant quelques jours, sans lui communiquer ses projets; & il part pour Oviedo, dans l'intention d'acheter un bon & vigoureux cheval pour former son jeune ami. Il étoit prêt d'arriver, lorsqu'Ursino, qui se promenoit dans la forêt, l'apperçoit de loin, & croit voir un monstre emporter son bienfaiteur. Voler vers lui, s'élançer au cou du cheval, l'arrêter & s'efforcer de le terrasser, fut pour lui l'ouvrage d'un instant. Cependant la voix & l'air riant de l'hermite suspendent ses efforts & sa colère: *Biou fils, lui dit adonques l'hermite, de pieçà ne vistes beste plus gente & que deviez mieux aimer; or sus caressez la beste, en brief temps bon besoin vous fera-t'elle.* Ursino caresse & admire ce bel animal: l'hermite, qui se souvient encore des leçons de son ancien état, fait passager & lever des courbettes au cheval obéissant à sa main & à ses aides; il enchante son élève, en lui disant: Mon enfant, ce bel animal est à vous.

Ursino conduit le cheval dans l'hermitage. L'hermite lui montre quel est l'usage de la bride

& du harnois : ſon élève ſaiſit promptement ces nouvelles idées ; il court chercher de l'herbe & des fruits ; il les préſente au cheval, il le flatte avec la main, & deſire déja impatiemment que l'hermite lui permette de le monter.

Cet ancien guerrier, expert dans tous les exercices de la Chevalerie, enſeigna ſans peine à Urſino l'art de monter à cheval avec grace, & de ſe ſervir avec adreſſe de celui qu'il avoit deſtiné pour lui : bientôt l'hermite forme une lance, & aſſurant en terre un gros & ferme poteau, il l'inſtruit à courir rapidement, à frapper tour-à-tour de ſa lance les différentes marques qu'il trace ſur cette quintaine (1) ; & il eſt ſurpris de voir Urſino

(1) Dans les exercices des damoiſeaux & des nobles Varlets deſtinés à recevoir l'ordre de la Chevalerie, on les accoutumoit à courir, la lance en arrêt, contre un poteau, que ſouvent on couvroit d'un bouclier, ou qu'on ſurmontoit d'un caſque ; & cela s'appeloit *courir la Quintaine*, dont ce poteau portoit le nom. Il s'eſt conſervé un ancien uſage au Mans, qui rappelle cet exercice : tous les ſamedis-ſaints, les douze plus anciens bouchers de la ville eſcortent un crucifix très-antique dans une proceſſion ; ils reviennent de-là dans la grande place des halles, où ils ſont obligés de courir contre un poteau, nommé *la Quintaine*, & de briſer leurs lances : ils peuvent courir juſqu'à trois fois ; mais s'ils manquent le poteau, ou s'ils ne briſent pas leurs lances, qu'ils ont

briſer, preſque ſans effort, les plus fortes branches qu'il ait façonnées en guiſe de lances.

Bientôt Urſino ſait frapper également à cheval, d'une lance ou d'une épée; ſouvent il parcourt la forêt; &, muni de quelques dards qu'il s'eſt faits lui-même, il pourſuit, il atteint & perce de ces dards, les cerfs & les daims qu'il a lancés. Son plus grand plaiſir étoit de les porter à ſon ancienne nourrice, pour laquelle il avoit toujours une tendre reconnoiſſance.

L'hermite avoit conſervé, parmi pluſieurs ouvrages de dévotion, quelques livres de Chevalerie; & le naturel d'Urſino perçant au milieu de ſes études, il avoit appris bien plus facilement à lire dans l'hiſtoire d'Artus, de Lancelot & de Triſtan, que dans les légendes de Saint Jacques & de Saint Pacôme. Il embarraſſoit ſouvent le bon hermite par ſes queſtions ſur la belle Genièvre, la tendre Yſeult, & ſur l'amour.

Urſino n'étoit déja plus enfant: il étoit dans ſa quinzième année. Une intelligence rapide, une ame ſenſible, un génie obſervateur qui n'avoit point encore été troublé par le grand ſpectacle du monde, tout contribuoit à le rendre attentif, & à lui donner des idées nouvelles. Depuis plus

---

ſoin de choiſir fragiles, ils paient deux écus d'or, évalués dix francs; & très-ſouvent ils les paient.

d'un an, les chants, les careſſes, les nids des oiſeaux, leurs petits qu'il avoit vus naître, tout excitoit ſa curioſité. Ce n'étoit plus qu'avec une eſpèce d'émotion qu'il multiplioit les queſtions auxquelles l'hermite ne répondoit que d'une manière obſcure, embarraſſée, qui ſouvent donnoit du dépit à l'écolier, en augmentant ſon incertitude que le maître eût deſiré d'entretenir toujours; mais il n'étoit plus tems.

Urſino n'avoit d'abord été frappé, dans les romans de la Table Ronde, que des actions héroïques d'Artus, de Gauvain, de Lancelot & de Triſtan; & ſon âme courageuſe ſe ſentoit capable de les imiter: mais depuis un an, ces beautés auxquelles ces fameux Paladins conſacroient leur épée & leur vie, lui paroiſſoient devoir être des créatures bien extraordinaires & bien parfaites, puiſqu'elles avoient ſi facilement ſoumis des Chevaliers auxquels rien ne pouvoit réſiſter. Son cœur palpitoit alors du deſir ardent de connoître ces êtres ſi beaux & ſi puiſſans. Une certaine crainte cependant, & le déſeſpoir où les Chevaliers, les plus fameux & les plus fidèles, étoient ſouvent réduits, lui faiſoient croire dans certains momens que ces êtres pouvoient être un peu malfaiſans de leur nature; mais dans d'autres, il les trouvoit ſi doux, une ſeule de leurs careſſes rendoit leurs Chevaliers ſi fortunés, que ſes incer-

titudes se terminoient toujours par le desir & le projet de chercher à les connoître par lui-même.

Bientôt, comparant son état présent à celui des Chevaliers dont il avoit lu l'histoire, il commence à s'affliger de la solitude & de l'inaction où l'hermite le retient; & il lui fait les plaintes les plus tendres. Le sage hermite juge qu'il n'est plus tems de le retenir. » Mon fils, lui dit-il tendrement, j'approuve l'ardeur qui vous entraîne à » chercher des occasions d'acquérir de la gloire; » mais, hélas! quelle peut être votre destinée? » Un sort cruel vous a livré, presqu'au moment » de votre naissance, à la dent cruelle des bêtes » féroces; il n'a paru s'adoucir qu'en vous jetant » entre mes bras. Je ne peux vous cacher que » votre naissance est inconnue, & que vous ne » pouvez prétendre à rien que d'illustrer le nom » que vous tenez de l'antre qui fut votre berceau, » & de l'espèce de nourrice qui vous allaita. «

L'hermite continue alors à lui donner toutes les leçons qui peuvent lui être utiles dans les premiers tems où leur séparation le privera de ses conseils. C'est en s'attendrissant sur son sort, qu'il attache à son cou le reliquaire qui renferme le bois sacré de la vraie croix: il lui montre l'amulette & les débris des riches langes qu'il a trouvés dans la caverne. » Puissent ces signes, dit-il, que je vais » garder avec soin, & qui annoncent que votre

» naiſſance eſt illuſtre, ſervir un jour à la faire
» reconnoître ! & puiſſiez-vous vous annoncer
» ſans ceſſe pour en être digne par vos exploits
» & par vos vertus ! «

L'hermite le trouvant ſuffiſamment inſtruit & exercé pour recevoir l'ordre de Chevalerie, lui fait faire la veille des armes, pendant une nuit qu'il paſſe en prière ; & le lendemain matin, après avoir intercédé le Patron de l'Eſpagne, & demandé les ſecours du ciel pour ſon élève, il lui donne l'accolade, & l'arme Chevalier. Il ſembla que ce nouveau grade rempliſſoit le cœur d'Urſino d'une flamme nouvelle : il baiſe la main de l'hermite avec tranſport, & lui demande, avec vivacité, de ne plus différer le moment où il doit entrer dans la carrière de la gloire. L'hermite l'embraſſe & prépare tout pour ſon départ. Il a recours au reſte de beſans d'or qu'il avoit encore : Urſino les reçoit de ſa main ; il en apprend l'uſage ; & celui qui le frappe le plus, c'eſt le ſecours dont cet or peut être aux malheureux.

Depuis près de dix-ſept ans que l'hermite avoit dépoſé ſes armes au pied de la croix, il ignoroit ce qui ſe paſſoit dans les Eſpagnes ; mais jugeant, en ancien homme de guerre, que les abords de la Galice & des Aſturies rendoient ces deux royaumes inacceſſibles aux efforts des Maures, il crut qu'Urſino emploieroit plus uti-

lement ſa valeur, en ſe portant vers la Navarre & l'Aragon, dont les frontières étoient plus ouvertes & moins fortes; il avoit appris à ſon élève à connoître le cours du ſoleil & la poſition des étoiles. « Dirigez votre route vers le nord-» eſt, lui dit-il, vous vous rapprocherez des » pays qui ſont ſous la domination du brave » dom Inigo; il ne peut les défendre qu'en ſou-» tenant une guerre preſque perpétuelle contre » les Maures également ennemis des Eſpagnols » & de notre ſainte loi: c'eſt à ſa cour & dans ſes » armées, que vous trouverez à vous ſignaler; » & vous y verrez auſſi l'exemple de toutes les » vertus. »

Urſino lui jure de ſe conformer à ſes ordres. Le lendemain matin, l'hermite l'arme lui-même; il lui ceint une épée qu'il avoit toujours portée avec honneur; il lui attache ſes éperons dorés; il lui donne une forte lance, que juſqu'alors il avoit tenue cachée; un écu qu'il avoit eu ſoin de polir aſſez pour le rendre auſſi blanc que devoit l'être celui d'un nouveau Chevalier, dont il couvre ſon bras gauche; il l'embraſſe, en mêlant ſes larmes avec les ſiennes, avant de lui lacer ſon caſque, & lui donne ſa bénédiction, en élevant ſes bras au ciel. Urſino monte à cheval, baiſſe ſa lance à ſes pieds, & part.

Il s'éloigne, avec regret, de l'hermite: ſa re-

connoissance pour lui, rappelle aussi dans son cœur ce qu'il doit à l'ourse qui lui sauva la vie: il ne peut la quitter, sans aller encore une fois à son antre sauvage. Il y arrive sur la fin du jour; il a soin, en y entrant, d'ôter son casque & ses gantelets, & d'appeler l'ourse, qui le reconnoît, & le laisse approcher du repaire où elle nourrissoit alors deux oursons. Ursino partage avec elle des provisions qu'il avoit apportées, & passe la nuit sur le même lit de feuilles qui lui avoit servi de berceau.

Le jour commençoit à peine à paroître, lorsqu'il fut réveillé par le mugissement de la bête: il la voit inquiète, agitée; elle court vers la porte de son antre; il paroît qu'elle n'ose, ou ne peut la franchir; elle prend ses oursons dans ses bras, & les porte dans l'endroit le plus profond de sa retraite. Ursino inquiet, à son tour, court à l'entrée de la caverne, s'apperçoit qu'elle est fermée par des filets formés avec des espèces de cables: il n'hésite pas sur ce qu'il doit faire, il reprend son casque & ses gantelets; il tire son épée; il coupe les filets; il sort, & bientôt il voit qu'une seconde enceinte de filets, plus élevés que les premiers, entoure de toutes parts les accès de l'antre.

Il se préparoit à briser ces filets, comme les premiers, lorsque des chasseurs, armés de dards

& de forts épieux, se lèvent de tous côtés & paroissent vouloir s'opposer à ses efforts. Ursino qui voit, pour la première fois, un grand nombre de créatures qu'il juge être semblables à lui, reste immobile, & dans une admiration qui tient de la stupidité. Il ne répond point à plusieurs voix qui s'élèvent pour lui demander par quel hasard il se trouve renfermé dans cette enceinte.

Le plus apparent de cette troupe fait lever un des pans du filet, & suivi de plusieurs hommes armés, il s'avance vers le prince. L'ourse, en ce moment, sort de la caverne, pousse un mugissement affreux, s'élance sur les chasseurs, brise leurs dards & leurs pieux, & saisit le chef de la troupe dans ses bras. Elle étoit prête à l'étouffer, lorsque Ursino se jette à son cou, & se sert de sa force prodigieuse pour desserrer les bras de l'ourse, qui n'ose employer ses efforts contre lui. Le chasseur tombe presque sans connoissance. » Arrêtez! s'écrie alors Ursino, aux autres chas- » seurs qui vouloient venir à son secours; retirez- » vous, ou craignez ma vengeance. « A ces mots, il tire son épée, & voyant l'ourse se retirer dans la caverne, il y entre un instant avec elle; il bride son cheval sur lequel il s'élance, se saisit de sa lance, & reparoît aux yeux des chasseurs étonnés, prêt à défendre l'entrée de la caverne.

Pendant

Pendant ce tems, le chef de la troupe avoit repris la connoissance & ses forces; il arrête lui-même sa suite, & s'avance, en baissant son chaperon vers Ursino. » Qui que vous soyez, lui » dit-il, je vous dois la vie, & je suis prêt à vous » obéir avec tous ceux qui sont à mes ordres; » mais, Seigneur, ajouta-t-il, que dois-je pen-» ser de cette étrange aventure? « Ursino n'eut garde de se faire connoître: » Seigneur, lui dit-il, » qu'il vous suffise de savoir que cette ourse » m'est chère depuis long-tems, & que je répan-» drois tout mon sang pour la défendre; mais » éloignons-nous de ce lieu sauvage; faites em-» porter ces filets, & jurez-moi d'ordonner » qu'à l'avenir cette caverne sera respectée. « Le jeune chasseur, selon l'usage de la Chevalerie, en fait le serment en portant la main sur son cœur.

Ursino, dont la courtoisie égaloit déja le courage, descend de cheval, délace son casque, ôte son gantelet, approche de celui qu'à son espèce de serment il a reconnu pour être Chevalier, & il lui tend la main. Le jeune chasseur répond avec grace à cette prévenance: tous deux se regardent, s'admirent réciproquement, s'embrassent, & de ce premier moment une forte & douce sympathie unit leurs ames, & forme les nœuds d'une amitié

qui, de jour en jour, devint plus étroite & plus durable.

Ce jeune chasseur étoit le fils unique du duc de Santillane, l'un des plus puissans princes des Asturies. Une figure charmante, une ame sensible, une valeur qu'il avoit déja signalée contre les Sarrasins, qui venoient de tenter une descente sur les côtes des états de son père, tout le rendoit digne de l'amour & de l'admiration des Asturies. Dom Pèdre (c'est ainsi qu'il s'appeloit) se fait connoître, & obtient facilement d'Ursino de le conduire à la cour de son père. Chemin faisant, il lui raconte qu'ayant des raisons secrètes pour s'absenter quelquefois de Santillane pendant plusieurs jours, il prend le prétexte d'aller à la chasse des ours & des loups cerviers qui descendent souvent des montagnes, & ravagent les bergeries & les haras de la plaine, & que le repaire de l'ourse ayant été reconnu la veille par ses piqueurs, il l'avoit fait entourer de filets pendant la nuit. Ursino, qui croit que le projet qu'il a de marcher vers la Navarre, ne sera retardé que de quelques jours, n'hésite plus à se livrer au penchant qui l'entraîne à ne pas se séparer sitôt de l'aimable dom Pèdre. Ils marchent ensemble; mais ne pouvant arriver que le second jour à Santillane, ils s'arrêtent le soir au château d'un

ancien Chevalier qui tenoit un fief considérable du duc de Santillane, son suzerain.

Le vieux Chevalier reçoit dom Pèdre & son compagnon avec empressement: bientôt sa famille partage ses soins, & c'est pour la première fois que la femme & les deux jeunes filles du seigneur châtelain, présentent aux yeux d'Ursino des êtres que la lecture des romans & son imagination lui peignoient comme aussi charmans que dangereux.

Le maintien d'Ursino, noble & libre jusqu'alors, devint bien timide & bien embarrassé lorsqu'il les vit paroître. Les dames reconnurent à ses éperons dorés, que, quoiqu'il parût encore dans l'âge de l'adolescence, il avoit déja reçu l'ordre de la Chevalerie; &, selon l'usage de ces tems, après avoir salué dom Pèdre par un baiser, elles s'avancèrent l'une après l'autre pour rendre le même honneur à son compagnon. Ursino rougit un peu lorsqu'il reçut le baiser de la mère. Mais de quelle vive émotion ne fut-il pas agité, lorsque des lèvres de roses imprimèrent une douce chaleur sur les siennes? Il est encore incertain s'il rendit ce salut si doux en le recevant; mais le trouble & le plaisir divin qu'il sentit alors ne purent l'être; les deux sœurs rougirent; dom Pèdre sourit, & voyant l'embarras de son ami, *Certes*, dit-il, *belles & nobles pucelles*, *onc meil-*

leur Chevalier ne pourriez-vous conquester; moult chevaleureusement soutiendroit votre honneur & votre beauté iceluy que tant fièrement ai-je vu combattre hyer pour t'elle mie qui ne vous vaut pas. Ursino, rappelant ses sens éperdus, se mit à rire; les jeunes demoiselles se servirent du même moyen pour cacher leur embarras, & peut-être quelque impression plus douce; car Ursino les égaloit par sa jeunesse & par sa beauté. Dans ce moment, on avertit que la table étoit couverte. Dom Pèdre présente la main à la dame châtelaine; Ursino l'imite & offre la sienne à l'aînée des deux sœurs: en tenant sa main, il sent encore l'impression d'une chaleur, qui, quoique moins vive que la première, semble pénétrer jusqu'à son ame. Son premier trouble commence à renaître; mais bientôt il est dissipé par le commencement du festin, & les soins attentifs du maître du château.

Ce festin fut aussi magnifique qu'agréable; les jeunes sœurs y firent briller leur voix, en s'accompagnant avec une harpe. Ursino commença, de ce jour, à connoître les charmes enchanteurs d'un sexe, dont il n'avoit eu jusqu'alors qu'une idée confuse. Sa première réflexion fut de le trouver bien digne d'être aimé, & d'être surpris que dans les histoires de Lancelot & de Tristan on l'eût peint si redoutable. Il n'avoit encore

éprouvé que cette émotion agréable que la nature inſpire; ſes yeux ſatisfaits, tous ſes ſens enchantés le faiſoient jouir d'un état délicieux & dont aucun ſentiment plus profond ne troubloit le charme; mais il ne connut, ce jour-là, que ce qui peut faire naître les deſirs; le moment de connoître l'amour & ſa puiſſance n'étoit pas encore arrivé pour lui.

Dom Pèdre ſe retira, ſelon l'uſage, à la fin du repas: Urſino le ſuivit. Ils s'entretinrent long-tems enſemble; & la candeur d'Urſino, la tendre amitié qu'il ſe ſentoit déja pour le prince de Santillane, ne lui permirent pas de lui cacher plus long-tems ce qu'il ſavoit de l'hiſtoire ſingulière de ſon enfance, & l'eſpèce d'éducation qu'il avoit reçue de l'hermite.

Ce récit attendrit dom Pèdre; & ſa ſurpriſe fut extrême, en trouvant un Chevalier auſſi parfait dans le nourriſſon d'une ourſe, & dans l'élève d'un ſimple hermite. Il ne l'en aima que plus tendrement: l'eſtime même dont il ſe prit pour lui, en découvrant à quel point ſon ame étoit noble & ſenſible, & en admirant la lumière naturelle qui brilloit dans ſon eſprit, devint ſi forte, qu'il lui tendit la main; & Urſino tomba l'inſtant d'après à ſes genoux, lorſque le jeune prince lui propoſa de l'accepter pour frère & compagnon d'armes. Tous deux prononcèrent le

serment si sacré dans l'ordre de la Chevalerie, de s'aimer & de se secourir mutuellement dans tous les périls, & (comme portoit le serment ordinaire) *en tout encombre & bone ou male fortune.*

Après avoir fait & reçu ce serment si respecté, dom Pèdre n'hésita plus à montrer son ame toute entière à son nouveau compagnon : il lui apprit que peu de jours après avoir reçu l'ordre de Chevalerie, s'étant rendu couvert d'armes blanches à la cour du duc de Miranda, il avoit combattu dans un tournoi, auquel ce duc avoit appelé les Chevaliers des Asturies; & que le juge du camp lui ayant décerné le prix, il n'avoit pu le recevoir de la main de la charmante Félicie, fille du duc, sans devenir éperdu d'amour pour elle : il ajouta, qu'après avoir été couronné de la main de Félicie, il s'étoit fait connoître à cette cour sous son nom; & que dans les fêtes qui suivirent le tournoi, il avoit trouvé un moment favorable pour déclarer son amour à Félicie, pour lui jurer qu'il seroit éternel, & pour obtenir d'elle qu'il devînt à jamais son Chevalier. Il lui dit de plus que, de retour à Santillane, il avoit souvent pris le prétexte d'aller chasser dans la montagne; & que, suivi d'un domestique fidèle, & déguisé sous des habits simples, il s'étoit quelquefois rendu à Miranda, où il avoit souvent joui de la vue de la charmante Félicie,

à travers la grille d'une fenêtre : il termina sa confidence en lui montrant l'embarras mortel & la douleur qui pénétroit son ame malgré le bonheur de plaire. Le duc de Santillane, ancien ennemi de celui de Miranda, ne devoit écouter qu'avec horreur toute proposition d'alliance entre Félicie & son malheureux amant. Fier de sa naissance & de son pouvoir, le père de dom Pèdre portoit ses vues plus haut pour ce fils si cher ; le roi des Asturies n'avoit qu'une fille d'une rare beauté : la jeune Inès devoit lui succéder ; & le duc de Santillane croyoit que, de tous les princes chrétiens des Espagnes, son fils étoit le seul qui fût digne de recevoir sa main ; il avoit souvent entretenu dom Pèdre de ce projet : tout se réunissoit enfin pour empêcher le jeune prince de lui parler de son amour pour sa chère Félicie.

Ursino promit un secret impénétrable à son compagnon ; & s'offrit à le servir en toute occasion, selon leurs engagemens mutuels.

Le lendemain matin, les deux frères d'armes prennent congé du seigneur châtelain & de sa charmante famille, qui les virent partir avec regret : le baiser d'adieu fut reçu ; l'impression en fut bien vive pour le jeune Ursino, qui, déja instruit par la nature, sut le rendre avec un air aussi tendre & aussi galant que respectueux. Ils partent ; & chemin faisant, dom Pèdre achève

de le prévenir sur tout ce qui tient aux usages de la cour de son père, & aux caractères différens de ceux qui la composent.

Ils arrivent sur le soir à Santillane. Le duc, qui ne pouvoit s'empêcher d'être inquiet, lorsque son fils s'exposoit dans les montagnes à des chasses souvent dangereuses, accourt au devant de lui, le reçoit dans ses bras, & lui demande s'il a fait une chasse heureuse. *Ah!* s'écria dom Pèdre, *oncques ne fits chasse tant belle & prouffitable, puisqu'ay conquesté cil qui m'a saulvé la vie, qui tollue m'estoit par une ourse, & que tant brave & gentil Chevalier ay-je acquis à frère & compagnon d'armes.* A ces mots, il lui présente Ursino qui venoit d'ôter son casque. Le duc admire sa beauté, & la force & le courage dont il a donné des preuves dans un âge si tendre encore: il l'embrasse, & ses Chevaliers lui rendent les honneurs que mérite le défenseur & le compagnon de leur prince.

Il étoit difficile que les distinctions honorables, & la faveur dont Ursino jouissoit dès-lors à cette cour, n'excitassent pas la jalousie. Drogador, fils d'un des comtes de la Biscaye, avoit prétendu vainement à l'honneur d'être le frère d'armes de dom Pèdre. Quoique la naissance, la valeur & la force lui donnassent la réputation d'être l'un des plus redoutables Chevaliers des

Afturies, & l'appelaffent au titre qu'il defiroit; une humeur fombre, un air de férocité répandu dans fes regards, & plus marqué par fes actions, en avoit éloigné dom Pèdre; & l'infupportable préfomption de Drogador lui déplaifoit au point qu'il avoit été prêt plufieurs fois à le mortifier.

Drogador joignoit aux défauts qui choquoient dom Pèdre, tous ceux dont les ames baffes font fufceptibles; l'envie, la curiofité, la médifance l'aviliffoient tour-à-tour. Drogador étonné de la haute faveur d'un inconnu, ne fit point en vain des efforts pour favoir qu'elle pouvoit en être la première caufe: en rapprochant tout ce qu'il put apprendre des chaffeurs qui fuivoient le prince, le jour de l'aventure de l'ourfe, il raffembla des notions fuffifantes pour en conclure que le Chevalier préféré n'étoit qu'un homme obfcur qu'une ourfe avoit alaité, & qui, peut-être, ufurpoit le titre de Chevalier.

Dès ce moment, Drogador chercha fans ceffe l'occafion de faire une infulte publique au jeune Urfino: il crut l'avoir trouvée un jour que dom Pèdre s'exerçoit, avec les jeunes Chevaliers de fa cour, à ces jeux militaires dont les Grecs, les Romains & les Gaulois connurent fi bien l'utilité, & qui, de nos jours, font trop abandonnés. Dom Pèdre venoit de remporter le prix de la courfe. Un Chevalier Béarnois avoit franchi

d'un saut un ravin profond, où personne n'avoit osé s'essayer; le présomptueux Drogador se présenta pour disputer le prix de la lutte. Je connois vos forces, dit-il d'un air arrogant; & je doute qu'aucun de vous soit tenté d'éprouver les miennes. A ces mots, il jette ses habits, retrousse les manches de sa chemise, & fait voir ses bras nerveux. » Il n'y a que le fils d'une » ourse, ajouta-t-il, qui puisse hasarder de com» battre contre moi; mais je doute qu'Ursino » en ait le courage. «

Tous les jeunes Chevaliers regardent avec surprise Ursino, qui tour-à-tour rougit & pâlit de fureur. A l'instant, il jette ses habits; il prend la main de dom Pèdre, la lui serre & la lui baise; & animé par les regards de son compagnon & par le desir de la vengeance, il s'avance. » Viens, Drogador, lui dit-il; l'ourse qui con» serva mes jours fut plus généreuse que toi; » & je tiens du moins de son lait de quoi punir » ta basse envie & ton insolence. « A ces mots, il s'élance pour l'attaquer.

Rien ne paroissoit plus disproportionné que cette lutte entre Drogador dans la force de l'âge, & toujours vainqueur dans cette espèce de combat, & le jeune Ursino dont à peine un léger duvet commençoit à cotonner les joues: il est cependant le premier à saisir son adversaire qui

croit pouvoir l'étouffer facilement dans ses bras. Drogador emploie vainement tout l'art d'un combat où depuis long-tems il est exercé; toutes ses ruses sont inutiles; il ne peut ébranler son adversaire qui souvent lui fait plier les reins & perdre terre. A la fin, Ursino appuie sa tête sur la poitrine de Drogador; il lui serre les flancs, lui fait perdre haleine; il l'enlève, & le serrant toujours de plus en plus dans ses bras victorieux, il le porte, & le couche, privé de toute connoissance, aux pieds du prince de Santillane.

Pendant qu'on donne les secours nécessaires à Drogador, dom Pèdre & toute sa cour applaudissent à la victoire d'Ursino. Le jeune Lesparos, entr'autres, (ce Chevalier Béarnois qui venoit de remporter le prix du saut) s'empresse, plus que les autres & lui demande son amitié, en l'assurant pour toujours de la sienne.

Dès que Drogador eut repris ses sens, Ursino satisfait d'avoir humilié son orgueil, s'avança d'un air doux & riant, & lui tendit la main; mais Drogador, furieux d'avoir succombé sous les efforts d'un jeune Chevalier dont il se croyoit en droit de mépriser la naissance, repousse sa main avec dédain: » Va, lui répondit-il, garde » ton amitié pour ceux qui ne craignent point » qu'elle les avilisse; je saurai bientôt trouver

» l'occaſion de te punir & de me venger....
» Inſolent, s'écria dom Pèdre, ce ne ſera pas
» du moins dans cette cour : fuis promptement
» de ces lieux où les loix de la Chevalerie te
» donnent une ſûreté dont tu viens d'abuſer ;
» & par-tout ailleurs je te défie. « Urſino voulut en vain modérer la colère de ſon frère d'armes; mais Drogador lui-même étoit trop préſomptueux pour rien réparer : il oſe répondre au prince de Santillane qu'il regarde d'un air furieux. Urſino, n'écoutant plus alors que ſon indignation, demande le combat à outrance contre Drogador; mais le duc, averti de cette querelle, s'avance ſuivi de pluſieurs anciens Chevaliers de ſa cour. Sa préſence en impoſe; il s'informe de tout ce qui s'eſt paſſé. Sur le rapport fidèle qu'on s'empreſſe à lui faire, il condamne hautement l'agreſſeur, & confirme l'ordre que dom Pèdre lui a donné de quitter ſa cour & ſes états. Drogador ſe retire la rage dans le cœur, & fait un geſte menaçant au jeune Urſino qui ne peut plus retenir ſa colère. *Vaſſal*, s'écrie-t il, *moult tiens-je à mépris & tes menaces & ton ire impuiſſante. Or ſus à mortel ennemi tiens ores en avant l'enfant de l'ourſe, qui lui te tient à félon & menſongier.*

Le grand ſénéchal de la cour s'avance, les ſépare; & tandis que quelques Chevaliers em-

mènent Drogador à ſon hôtel, & le gardent jusqu'à ce qu'il ſoit ſorti de Santillane & des états du duc, dom Pèdre ramène Urſino, & ſe déclare encore pour ſon frère d'armes & ſon défenſeur : ſon père & toute la cour applaudiſſent à la conduite que ce jeune & brave Chevalier a tenue dans cette querelle.

Quelques jours après cet événement, un héraut d'armes de dom Pélagos, roi des Aſturies, vint de la part de ce prince, qui tenoit ſa cour à Oviedo, pour inviter le duc de Santillane, & les Chevaliers de ſa famille & de ſes états, aux fêtes qu'on préparoit pour le jour de ſa naiſſance : cette fête n'avoit jamais été célébrée avec tant de magnificence & d'éclat qu'on en préparoit. Dom Pélagos, veuf depuis pluſieurs années, avoit confié l'éducation d'Inès, ſa fille unique, à des vierges vouées à la ſolitude, & conſacrées au Seigneur ; la jeune & belle Inès venoit d'entrer, depuis deux mois, dans ſa ſeizième année, & le roi des Aſturies avoit ſaiſi l'occaſion de la fête pour la retirer de ſa retraite, & la faire paroître, pour la première fois, aux yeux de ſes ſujets & des princes & ſeigneurs voiſins, avec tout l'éclat digne d'une princeſſe deſtinée à régner un jour ſur le royaume que dom Pélage, ſon grand-père, avoit fondé. Des prières publiques, une proceſſion ſolemnelle alloient com-

mencer cette fête, qui devoit être suivie d'un grand festin, après lequel on verroit ce qu'on nommoit alors la *Vesprée* d'un tournoi qui devoit durer pendant les deux jours suivans; & c'est des mains de la belle Inès qu'il étoit décidé que les vainqueurs recevroient le prix. Dom Pélagos, en ordonnant les apprêts de cette fête, & le grand tournoi qu'il avoit fait publier dans toutes les Espagnes, avoit autant en vue de faire paroître Inès comme son héritière, que d'examiner avec soin, parmi les princes Espagnols, quels seroient ceux qui lui paroîtroient le plus dignes de prétendre à sa main.

Depuis six mois, le roi des Asturies, le roi de Saragoce & les princes Maures voisins, avoient juré une trève de trois ans; & les hérauts d'armes de la cour de dom Pélage avoient offert de sa part, non-seulement une pleine sûreté dans ses états, mais un accueil digne de la naissance & de la valeur des Chevaliers Maures qui voudroient assister à ces fêtes, & combattre dans le tournoi. Les hérauts, en le proclamant, avoient déclaré (suivant l'usage) que les Chevaliers ne pouvoient combattre qu'avec l'espèce d'armes qu'on nommoit alors *armes courtoises*: le fer des lances étoit arrondi par le bout, au lieu d'être coupant & aigu; l'épée, de même, n'étoit ni pointue ni tranchante; & les coups

de ces armes étant bien moins dangereux que ceux des armes employées dans les combats à outrance & à fer émoulu, les Chevaliers avoient l'avantage de pouvoir porter dans ces tournois des boucliers, des hauberts (1), des armes défensives que leur légéreté empêchoit d'être fatigantes, n'ayant pas besoin qu'elles fussent à l'épreuve.

Le duc Santillane fut charmé de cette occasion de faire paroître dom Pèdre avec éclat à la cour d'Oviedo. Les plus habiles ouvriers furent employés à lui préparer des armes légères & brillantes pour le tournoi. La galanterie qui régnoit dans ces fêtes militaires, permettoit aux Chevaliers de ne se faire connoître que du sénéchal: c'étoit à ce grand-officier (qui se tenoit dans une tente à portée de la lice) que les Chevaliers étoient obligés de déclarer leur nom en levant la visière de leurs casques; c'étoit lui qui leur fournissoit la lance *courtoise* avec laquelle ils devoient combattre: il visitoit

(1) Le haubert étoit une espèce de chemise faite de mailles d'acier très-serrées ; une plaque d'acier doubloit le haubert sur la poitrine. Cette armure fut remplacée par la cuirasse, & la cotte de mailles ne fut plus que d'une riche étoffe qui couvroit la cuirasse, & sur laquelle les armes ou les devises des Chevaliers étoient brodées.

aussi leurs épées; & le tournoi devant durer plusieurs jours, comme il étoit permis aux combattans de changer d'armes quand ils ne vouloient pas se faire connoître, ils étoient assujettis à l'examen du sénéchal, chaque fois qu'ils se couvroient d'armes nouvelles; & ce Chevalier, toujours choisi parmi les plus illustres & les plus anciens de la cour, étoit tenu de leur garder un secret impénétable. Dom Pèdre ne voulut point être distingué d'Ursino, son frère d'armes, par des armes plus recherchés que les siennes; & le tournoi devant durer trois jours, trois armures damasquinées, enrichies de diamans & parfaitement égales entr'elles, furent préparées pour les deux jeunes Chevaliers.

Le duc de Santillane se proposoit de les conduire lui-même à la cour d'Oviedo; mais une chute de cheval qu'il fit à la chasse, la veille du jour qu'il devoit partir, l'obligeant à garder le lit, il embrassa son fils, & lui parla plus vivement que jamais du desir qu'il avoit qu'il pût réussir à plaire à la jeune princesse des Asturies.

La fleur des Chevaliers de la cour de Santillanne suivit dom Pèdre: un cortège nombreux, des équipages magnifiques annonçoient sa puissance. Pendant la marche, chaque soir de riches tentes étoient tendues; & dom Pèdre ne

ne voulut entrer dans aucune ville ni habiter aucun château jusqu'au jour où des tours élevées, & des lices immenses qu'on préparoit dans une plaine, lui firent connoître qu'il étoit près d'Oviedo. Sur le champ, dom Pèdre ordonna que l'on dressât ses tentes dans une prairie; & sa suite étoit assez nombreuse pour former une espèce de petit camp, dont les toits dorés & les banderoles annoncèrent à la cour des Asturies, que quelque seigneur puissant arrivoit pour les fêtes.

Pendant trois jours d'intervalle entre l'arrivée de dom Pèdre & le moment des fêtes, ce prince, uniquement occupé de son amour pour la belle Félicie de Miranda, n'eut point la curiosité d'aller à Oviedo, & défendit à sa suite de sortir de son camp & de le faire connoître: il permit seulement à l'un de ses pages, fils d'un Chevalier Asturien, d'aller voir son père; mais il lui fit jurer auparavant de garder le secret sur son arrivée. Le jeune page part, passe vingt-quatre heures avec son père, se taît, & revient la veille de la première fête auprès de dom Pèdre, qui lui fait des questions sur tout ce qu'il a vu dans Oviedo. Il satisfait sa curiosité, & s'étend sur la magnificence des préparatifs: mais quel trouble, quelle agitation ne porte-t-il pas dans son ame, lorsqu'il lui apprend que dom Péla-

gos, desirant que la jeune Inès paroisse dans les fêtes avec une compagne digne d'elle, ce prince a prié le duc de Miranda, son voisin & son allié, de venir à sa cour partager avec lui les honneurs de ces trois jours, d'amener avec lui la belle Félicie pour y tenir un rang égal à celui de sa propre fille! Le page ajoute que le duc de Miranda & sa fille étant arrivés depuis plusieurs jours, ils sont traités avec tous les honneurs imaginables dans la cour d'Oviedo; & qu'Inès & Félicie s'étant prises de la plus vive amitié l'une pour l'autre, Inès a voulu, par la distinction la plus éclatante, lui céder les honneurs de la première journée, en déclarant que ce seroit de la main de Félicie que le vainqueur de la *vesprée* du tournoi recevroit le prix.

Dom Pèdre, enchanté & hors de lui, donne une riche épée au page; il fait appeler Ursino dans sa tente, & s'enferme seul avec lui. » Ah! » mon ami, s'écrie-t-il, ma chère Félicie est » dans Oviedo; c'est la main de Félicie qui » donnera la première couronne! Non, mon » cher Ursino ne me disputera point la gloire » de la mériter; ah! puissé je l'obtenir & la » recevoir aux genoux de celle que j'adore! & » puisse mon compagnon remporter celle que » la belle Inès doit donner de sa main! «

A peine Urfino a-t-il le tems de l'aſſurer qu'il n'eſt occupé que du deſir de le ſervir ; dom Pèdre pourſuit avec impétuoſité, & répète le récit que vient de faire le page ; & ce n'eſt qu'après avoir calmé le tranſport de ſon ami, qu'Urſino peut convenir avec lui des meſures qu'ils ont à prendre.

Dom Pèdre paſſa la nuit dans cette agitation délicieuſe que ſent un amant aimé, prêt à revoir l'objet de ſa tendreſſe. L'aube du jour paroiſſoit à peine, qu'il ſe couvre, ainſi que ſon compagnon, d'habits de pénitens blancs, pour aſſiſter, ſans être connus, aux cérémonies religieuſes qui doivent commencer cette fête. Une calèche unie, attelée de chevaux très-vîtes, les conduit dans un des fauxbourgs d'Oviedo ; ils deſcendent & ſe mêlent dans la foule des pénitens, qui, ſelon l'uſage du pays, ſe raſſemblent de toutes parts ; ils ont ſoin de ne ſe point quitter ; & tous deux cherchent à pénétrer dans le chœur de la grande égliſe, où la cour étoit déja raſſemblée. Leurs efforts ſont inutiles ; ils prennent le parti d'en ſortir, & de ſe poſter aſſez avantageuſement pour voir paſſer dom Pélagos & les jeunes princeſſes, lorſque la proceſſion commencera.

Bientôt un nombreux clergé défile, couvert d'ornemens ſomptueux : la marche eſt terminée

par l'archevêque ; dom Pélagos le suit au milieu d'Inès & de Félicie, qui tiennent suspendue sur sa tête la couronne de fer de dom Pélage, son aïeul : des palmes entrelacées de fleurs soutiennent cette couronne si simple, mais si glorieuse, dont chaque fleuron est formé du fer d'une lance arrachée aux Chevaliers Maures que ce héros avoit fait tomber sous ces coups.

Dom Pèdre serre la main de son compagnon en voyant passer Félicie ; mais il sent celle d'Ursino plus tremblante encore que la sienne. Le trait le plus vif & le plus perçant que l'amour ait jamais lancé, pénétroit déja le cœur sensible du jeune Ursino ; & ce trait étoit parti des yeux de la charmante Inès. Mille voix crient en même tems : *Vive le glorieux sang de Pélage ! ô grand S. Jacques, veillez du haut du ciel sur les enfans de notre libérateur !* Les fleurs, les parfums qu'on jette sur leur passage, ce tumulte agréable qu'excite en des sujets fidèles l'amour & la présence de leurs souverains, tout concourut à cacher le trouble dont les deux pénitens blancs furent agités. Aucun des deux ne peut en expliquer la cause à son compagnon ; ils restent immobiles tant qu'ils peuvent voir encore la couronne soutenue par les jeunes princesses. » Retirons-nous, Seigneur, dit le » premier Ursino : ah ! cher prince, livrez-vous

» à la passion qui vous entraîne; mais moi, » malheureux, que puis-je espérer de celle qu'I- » nès vient de faire naître en mon cœur? « Dom Pèdre aima mieux ne rien répondre à son ami, que de lui donner une espérance trop vaine; & tant d'obstacles s'opposoient encore à celle qu'il osoit se permettre lui-même, que l'état de son ame différoit peu de celui qui faisoit le désespoir de son ami.

Absorbés dans ces tristes réflexions, ils percent la foule, s'en éloignent, regagnent leur calèche, & retournent à toutes jambes à leur camp.

Tous deux profitent du tems que leur laissent la fin des cérémonies religieuses & le festin; ils s'habillent, &, couverts d'armes blanches & enrichies de diamans, ils choisissent quatre jeunes Chevaliers de la cour de Santillanne, qui prennent des armes aussi blanches que les leurs, quoique moins brillantes: ils montent tous sur des chevaux Arabes dont la blancheur égale celle de la neige; & les deux compagnons, à la tête de ce quadrille, se rendent à la tente du sénéchal qui s'avance & les reçoit avec honneur.

Dom Pèdre est le seul qui porte la parole; & pénétrant avec le sénéchal un réduit ménagé dans l'intérieur de cette tente, il lève la visière

de ſon caſque, lui dit ſon nom, lui montre le ſceau du duc de Santillane ſon père; & le ſénéchal, pénétré de reſpect pour lui, revient & déclare aux juges du camp, *qu'oncques Chevalier plus idoine* (1), *voire de plus noble meignée* (2), *ne peut comparoir & los aquérir au tournoi.*

Après cette déclaration, il va lui même choiſir une lance aſſortie à ſon armure; il la lui préſente avec reſpect; il en donne une à peu près pareille au Chevalier Urſino, que dom Pèdre avoit reconnu pour ſon frère d'armes; les quatre Chevaliers de ſa ſuite ſont armés de lances courtoiſes, & le ſénéchal les met ſous la garde d'un des juges du camp, qui les conduit à la grande lice, dont il leur fait ouvrir les barrières; il les place au premier rang des Chevaliers qui doivent commencer les joutes; & bientôt des cris d'acclamation annoncent que le roi des Aſturies, ſa famille & ſa cour viennent occuper le balcon magnifique qui domine ſur le milieu de la lice, & qui leur eſt deſtiné.

Dom Pèdre voit arriver Félicie, qu'Inès fait placer à ſa droite. Enflammé par ſa préſence & par le deſir de remporter le prix de cette première journée, il s'avance près du balcon, en

(1) Recevable.

(2) Maiſon.

maniant son cheval avec grace ; il s'incline profondément, baisse le fer de la lance jusqu'à terre, &, faisant une demi-volte les yeux attachés sur les princesses, il revient occuper la place que les juges du camp ont marquée pour la première joute. Un Chevalier Asturien court contre lui, brise sa lance sur son écu sans l'ébranler, & dom Pèdre l'atteignant à la visière du casque, le renverse sur la poussière. Il arrête aussitôt le cheval qui bondissoit dans la lice ; il le ramène au Chevalier encore étourdi de sa chute, & fait admirer sa courtoisie par le peu d'avantage qu'il tire de cette première victoire. Dom Pèdre se maintient tout le reste de la vesprée, en remportant de nouvelles victoires : ceux des Chevaliers qui crurent mieux se défendre contre sa force & son adresse, en combattant avec l'épée, se la virent enlever de leurs mains, ou ne purent résister à la pesanteur des coups de la sienne.

Dès que le soleil se fut plongé sous l'horizon, le son éclatant des trompettes & des clairons annonça la fin de la vesprée. Les juges du camp, placés aux extrémités ou dans le milieu de la lice, se réunirent, & le Chevalier aux armes blanches fut proclamé vainqueur : ils entourent dom Pèdre, & le conduisent en triomphe au balcon du roi des Asturies. Dom Pèdre alors est obligé d'ôter son casque. L'agitation de tant

de différens combats, animе les couleurs bril-
lantes de ſon teint; de longs cheveux blonds bouclés, tombent & flottent ſur ſes épaules. En cet état, il eſt conduit aux genoux de Félicie, pour recevoir de ſa main le prix de ſon adreſſe & de ſa valeur.

La jeune & ſenſible Félicie rougit & ſoupire en voyant ſon amant; c'eſt d'une main tremblante qu'elle couvre ſon front d'une couronne de lauriers, & qu'elle lui préſente une écharpe dont l'art & le travail ſurpaſſent l'or & les perles dont elle eſt tiſſue. Son trouble & ſon embarras lui laiſſent à peine appercevoir qu'un des rubans de ſon corſet, entraîné par l'écharpe, eſt un nouveau prix, plus précieux encore, qu'elle lui préſente. Dom Pèdre s'en empare; &, feignant d'attacher l'écharpe, il cache ce ruban dans ſon ſein: *Dame*, lui dit-il tout bas, *j'eus payé de tout mon ſang le guerdon que je reçois, & votre Chevalier ne pouvoit combattre que pour en conqueſter un de votre main.*

Le roi des Aſturies s'empreſſe à lui marquer la plus haute eſtime: ce ſentiment augmente encore, lorſque dom Pèdre obligé de dire ſon nom, ſe déclare pour être le fils du duc de Santillane.

Pendant le tems des joutes, & celui du triomphe de dom Pèdre, Urſino, les yeux attachés ſans

cesse sur la jeune Inès, ne put en être distrait un instant, que pour prendre part aux acclamations qui retentissoient à chaque nouveau triomphe de son ami; il est dans le plus grand embarras, lorsqu'un des Chevaliers de la cour de dom Pélagos vient l'inviter, de la part de ce monarque, à suivre au palais le prince de Santillane, qui s'est déclaré pour son frère d'armes: *Sire, répond adoncques moult humblement Ursino, point n'ay-je encore desservi pareil honneur; ores me convient retourner à mes tentes jusqu'à l'heure où palme d'honneur conquestée par mon bras m'exhausse à point de m'enhardir à venir la deposer aux pieds de si grand monarque; voire de si belle & haute princesse; partant, Sire, tenez-moi dans votre grace, & ditesleur que depiéçà n'eus desir si chauld que de me voir en brief tems digne de me voir à leurs genouils.* A ces mots, Ursino sort de la lice, suivi de son quadrille, s'éloigne, & rentre, à nuit fermée, sous les tentes de dom Pèdre.

Ce jeune prince fut conduit dans un des plus beaux appartemens du palais: on le désarme, on lui prépare un bain, & pendant le tems qu'il donne à prendre quelque repos, après une journée aussi fatigante, Ursino lui envoie quelques domestiques & des habits superbes sous

lesquels il reparoît bientôt avec un nouvel éclat. Ursino, dans un billet, le félicitoit de son triomphe, & le prévenoit qu'il se présenteroit le lendemain au tournoi, couvert d'une armure dorée, émaillée de vert; & le prioit d'en prévenir le grand sénéchal.

Le premier soin de dom Pèdre fut d'exécuter la commission de son ami: le grand sénéchal lui promit le secret, & de faire conduire avec honneur son compagnon lorsqu'il se présenteroit pour entrer dans la lice. Non-seulement dom Pèdre n'eût pas voulu disputer à son ami l'honneur de la seconde journée, mais il n'auroit pu se résoudre à combattre pour un prix qu'il ne pouvoit plus espérer de la main de Félicie. Prévenu par la passion dont il étoit pénétré, la belle Inès n'excitoit en lui que le respect, & cette espèce d'admiration tranquille qu'on ne peut refuser à la beauté. De ce moment, il se promit bien de trouver quelque moyen pour se dispenser de combattre de nouveau. Déja toute la cour étoit rassemblée dans une des salles du palais; Inès & Félicie, accompagnées des dames & des demoiselles les plus qualifiées des Asturies, avoient fait appeler les menestrels & les joueurs de harpe les plus habiles. Tout étoit préparé pour un bal qui pouvoit être regardé

comme un second triomphe pour le vainqueur, puisqu'il devoit l'ouvrir avec celle qui l'avoit couronné.

Quels transports dom Pèdre ne fut-il pas obligé de cacher, lorsque la belle Inès prit elle-même la main de Félicie, & la remit à dom Pèdre qui s'avança d'un air timide & respectueux pour la recevoir! les graces naturelles & l'air noble qui régnoient dans la danse de ce couple charmant, firent l'admiration de toute la cour. Quelque prévenu que fût le duc de Miranda contre le fils d'un ancien ennemi, il ne put s'empêcher de lui donner quelques louanges. Félicie, attentive à tous les mouvemens de son père, les entendit; ces louanges retentirent dans son cœur; c'étoit le premier rayon d'espérance auquel elle osoit l'ouvrir, & il suffit pour la déterminer à se livrer avec moins de crainte au bonheur d'aimer & d'être aimée.

Ces premiers pas finis, Félicie conduisit dom Pèdre à la belle Inès. Moins troublé qu'en figurant avec Félicie, il fut encore plus admiré que la première fois. Ces deux premières danses terminèrent l'espèce de cérémonie qui régnoit encore dans cette fête. Des danses vives & légères unirent à-la-fois plusieurs troupes de la jeunesse brillante de cette cour; & la gaieté des mouvemens Basques & Catalans l'emporta bientôt

bientôt ſur la gravité des danſes Eſpagnoles. Dom Pèdre excelloit dans tous les exercices où la grace & la légéreté peuvent briller. Il étoit animé par le deſir de plaire à ſa chère Félicie : la gaieté, l'eſpèce de liberté qui, dans les bals, rend la modeſtie moins attentive & moins ſévère, l'autoriſoit à tenir ſouvent ſes mains qu'il ſerroit alors tendrement ; la danſe Baſque lui permettoit même de la ſoulever quelquefois, & de s'approcher aſſez près de ſa bouche pour en ſentir la douce chaleur. Ah ! que dom Pèdre parut digne à Félicie des légères faveurs que, ſans crainte, elle pouvoit alors accorder à ſon amour !

Dom Pèdre ſut bien jouir de ces momens fortunés. Il eût déſiré vivement de pouvoir les prolonger ; mais le grand rond qui terminoit le bal étant déja commencé, il prévint adroitement Félicie de n'être pas inquiète : alors il fait un faux pas ; il tombe ſur ſon bras droit & ſe plaint de ſe l'être foulé. Le bal finit ; on prodigue à dom Pèdre tous les ſecours néceſſaires ; il ſe retire, & le lendemain matin, il paroît le bras enveloppé & ſoutenu par la riche écharpe qu'il tient de la main de ſon amante, & qu'il doit à ſon triomphe de la veille. Il ſe plaint. avec un air reſpectueux & galant, d'être hors d'état de mettre une lance en arrêt, & de

disputer un prix que la belle princesse des Asturies doit donner au vainqueur. Dom Pélagos le console, & lui dit qu'il en a assez fait pour sa gloire. Lorsque l'heure est arrivée d'aller voir le grand spectacle du second jour: il donne à dom Pèdre une place dans son char; & lui en fait prendre une bien agréable pour lui, derrière les deux princesses dans le balcon royal.

Pendant ce tems, Ursino, couvert des armes convenues avec son compagnon, monte un fier cheval d'Andalousie, se présente au sénéchal, qui le reconnoît pour le frère d'armes de dom Pèdre, & qui le fait conduire dans les lices.

Le tournoi commence. Le nombre des Chevaliers surpasse de beaucoup celui des combattans de la veille. Les juges du camp séparent les Chevaliers en deux troupes, les mettent en ordre, sans aucune préférence, les placent aux deux extrémités de la lice; ils décident que deux de chaque côté jouteront à-la-fois, & ménagent la distance d'où les chevaux s'élanceront, de façon que la rencontre des combattans se trouve vis-à-vis le balcon royal.

Les trompettes donnent le signal de la première joute: les quatre Chevaliers courent, brisent leurs lances sur leurs boucliers sans être ébranlés; ils passent, font une demi-volte, saluent profondément les princesses,

qui les applaudiſſent: ils vont reprendre leur rang, font place à quatre autres Chevaliers, qui s'avancent au petit pas; & ſerrant dans les jarrets leurs chevaux, qui montrent leur ardeur par des courbettes, ils s'arrêtent à la place d'où les quatre premiers ſe ſont élancés, pour y attendre le ſignal de courir.

Dom Pèdre reconnut facilement Urſino pour être l'un de ces quatre Chevaliers. Il en avertit tout bas Félicie; mais la jeune Inès, déja frappée par l'air noble d'Urſino, comme par la beauté de ſon cheval & la richeſſe de ſes armes, ne perdit rien de ce que dit dom Pèdre: bientôt elle ſe ſentit un intérêt ſecret pour le frère d'armes d'un prince qu'elle eſtimoit trop, pour croire qu'il n'eût pas fait le meilleur choix.

Le haſard de ces eſpèces de combats avoit donné pour adverſaire à dom Urſino, le Chevalier dont l'aſpect paroiſſoit être le plus redoutable; une taille épaiſſe & preſque giganteſque, que le grand deſtrier qu'il montoit faiſoit paroître encore plus élevée, des mouvemens bruſques, un air peu courtois avec les autres Chevaliers, ſembloient annoncer dans celui-ci une force ſurnaturelle & beaucoup d'orgueil.

Urſino, prévenu que la lance qu'il tient eſt plus fragile que celles qu'on porte en toute autre occaſion, cherche à réparer par ſon adreſſe,

le peu d'effet qu'il doit attendre du coup qu'il est prêt à porter: accoutumé, chez l'hermite, à frapper sur la quintaine un point désigné, il reçoit sur son écu le coup de son adversaire dont la lance vole en éclats; & portant la pointe émoussée de la sienne au milieu de la visière du grand Chevalier, il le renverse presque sans effort sur la poussière, & sans briser sa lance.

Selon l'usage des tournois, le Chevalier qui conservoit sa lance entière, après avoir remporté l'avantage d'une joute, n'étoit point obligé de céder sa place: Ursino court & saisit les rênes du cheval de son adversaire, échappé dans la lice; il le ramène avec courtoisie au Chevalier qui venoit de se relever, mais qui, loin de paroître sensible à cette politesse, semble n'en profiter qu'à regret, & ne la recevoir qu'en murmurant. Ursino dédaigne d'en paroître offensé; il passe sous le balcon en saluant avec respect les princesses; il retourne à sa première place, & se prépare à la seconde joute. Connoissant toute l'importance de conserver sa lance entière, il emploie toute son adresse à la tenir de droit fil, comme à frapper son adversaire à la visière. Cette seconde course & toutes celles qui la suivirent, eurent le même sort que la première: aucun de ceux qui coururent contre lui, ne purent garder les arçons; & l'honneur des joutes,

qui durèrent pendant trois heures, lui fut accordé tout d'une voix.

Les juges du camp arrêtent alors les nouveaux combattans qui se présentent; ils les partagent en quatre troupes de chaque côté; &, faisant enlever les tronçons amoncelés des lances brisées, ils annoncent qu'il est tems que ce qu'on nommoit alors *l'étour* ou le *béhourdis* commence.

L'étour, ou le béhourdis, représentoit une vraie bataille. Les Chevaliers, après s'être remis en escadron, se chargeoient la lance en arrêt. Ceux dont la lance étoit brisée dans ce premier choc, combattoient l'épée à la main, cherchoient à renverser leurs adversaires, à leur arracher leurs écus, leurs casques ou leurs épées, & même à les faire prisonniers.

La troupe à laquelle Ursino, vainqueur, vint se joindre, lui rendit l'espèce d'hommage de le choisir pour la commander; & le Chevalier (si remarquable par sa taille) qu'Ursino avoit déja renversé, obtint de marcher à la tête de l'escadron qui devoit l'attaquer. Il la devance de quelques pas, armé d'une nouvelle lance, & il défie Ursino. Tous deux courent l'un sur l'autre avec impétuosité; leurs lances se brisent, sans qu'ils en soient ébranlés: ils reviennent dans la même direction, l'épée à la main; mais

ils

ils sont séparés par le choc violent des deux escadrons qui se mêlent, & qui cherchent mutuellement à faire des prisonniers. Les autres troupes se chargent à leur tour, & la lice paroît alors être un vrai champ de bataille.

Ursino se fait bientôt remarquer par les coups terribles qu'il porte; &, quoiqu'il soit attentif à ne frapper que du plat de son épée, il est peu de Chevaliers qui puissent en supporter la pesanteur. Il avoit déja fait un grand nombre de prisonniers qu'il avoit conduits au juge du camp, lequel se tenoit sous le balcon royal, lorsque ce même Chevalier qui paroissoit vouloir se venger d'avoir été abattu par sa lance, le joint, le défie, & l'attaque avec fureur.

A chaque prisonnier qu'Ursino conduisoit sous le balcon royal, il regardoit la belle Inès, & cette vue redoubloit son courage. C'est au moment où ses yeux lisoient dans ceux de cette princesse, qui voyoit avec intérêt ses nouveaux triomphes, qu'il fut interrompu par les coups redoublés du Chevalier, qu'il commençoit à regarder comme un ennemi secret. Animé par la présence d'Inès & de dom Pèdre, il s'élance contre cet ennemi, le fait reculer jusques sous le balcon, où, le saisissant d'une main victorieuse, il lui arrache son casque qui roule sur la poussière; & le vainqueur & dom Pèdre reconnoissent

dans le Chevalier vaincu, l'arrogant & présomptueux Drogador.

Urſino, loin d'abuſer de cette ſeconde victoire, eut même la générosité de ne vouloir point ſe faire connoître à l'ennemi qu'il venoit d'humilier : il ſe rejette dans la foule des combattans dont aucun ne peut lui réſiſter. Bientôt les Chevaliers s'arrêtent d'eux-mêmes, & joignent leurs voix à celles des juges du camp, pour le proclamer vainqueur. Ces juges le conduiſent au balcon ; dom Pèdre court, délace ſon caſque, l'embraſſe, & le conduit au roi des Aſturies.

La beauté, la jeuneſſe & la valeur d'Urſino, frappent toute l'aſſemblée d'admiration & de ſurpriſe ; mais Drogador, qui venoit de reprendre ſon caſque, jette un cri de fureur, s'éloigne & ſort de la lice, pour ne plus reparoître. Dom Pélagos retient Urſino qui vouloit embraſſer ſes genoux : » Venez, brave Chevalier, lui dit-il » en le prenant par la main, venez recevoir le » prix de votre victoire. « Il le conduit lui-même à ſa fille. La belle Inès tenoit d'une main une couronne de laurier, & de l'autre une chaîne d'or enrichie de diamans, où le portrait du grand & victorieux Pélage étoit attaché.

Urſino ſe précipite aux pieds d'Inès ; ce n'eſt qu'en tremblant qu'il oſe lever les yeux ſur elle : ceux d'Inès ſe fixent un inſtant ſur les ſiens ;

elle les baiffe auffitôt: elle pofe la couronne fur fa tête, d'une main mal affurée; & fon trouble augmente lorfqu'elle eft obligée de foulever & d'écarter fes beaux cheveux noirs, pour paffer la chaîne de diamans autour de fon cou. Les mains tremblantes de la jeune Inès laiffent échapper quelques boucles de cheveux qu'elle eft obligée de relever encore. Emporté par fon amour, Urfino faifit cet inftant pour lui dire tout bas: *Haa! Dame, fleur de toute beauté! moult perdurablement enchaînés-vous votre Chevalier.* Ce peu de mots achève de troubler Inès. Il falloit affujettir cette chaîne avec une agrafte; Urfino pénétré de refpect, de crainte & d'amour, avoit baiffé la tête, après avoir ofé lui parler; Inès ne peut réunir les attaches de la chaîne, fans foulever la tête du Chevalier; & l'amoureux Urfino ne peut réfifter au tranfport qui l'agite, lorfqu'il fent la douce chaleur des mains d'Inès. Tous fes fens à-la fois font fufpendus par l'excès de fon amour; fa tête retombe; il refte évanoui, la bouche & le front appuyés fur les belles mains d'Inès.

Félicie aimoit trop pour ne pas connoître la caufe du trouble de fon amie, & de l'état d'Urfino: fous prétexte de donner du fecours à ce dernier, elle vole au fecours d'Inès; elle foulève la tête d'Urfino, ferme l'agraffe, & s'é-

crie qu'épuifé par la fatigue d'un long combat, le Chevalier eft évanoui.

Dom Pèdre, qui juge de la caufe de cet accident, comme Félicie, vole au fecours de fon ami; dom Pélagos lui-même s'empreffe à faire revenir Urfino, & la jeune Inès eft affez heureufe pour que dans ce moment on s'occupe uniquement à le fecourir. La feule Félicie s'apperçoit du trouble de fon amie, dont les yeux s'obfcurciffent déjà par les larmes: elle s'approche d'elle, prend fon bras tremblant, lui parle, la raffure; lorfqu'elle s'apperçoit qu'Urfino reprend connoiffance, elle amène Inès, la fait remonter fur fon char, & retourne au palais avec elle.

Urfino, honteux & furpris en revenant à lui, reconnoît que c'eft au roi même qu'il doit les fecours qu'il a reçus; il lui baife tendrement la main: *Ah! chier Sire*, lui dit-il, *bien vous eft due la vie que m'avez rappellée; recevez ma foi; pour votre homme à vie & à mort tenez-moi, tant que mon bras pourra férir* (1) *de glaive ou d'épée.*

Dom Pelagos l'embraffe, lui dit qu'il fe fait honneur de le recevoir comme fon Chevalier; &, le voyant bien remis de fa foibleffe, il le

(1) Frapper.

ramène en triomphe à ſon palais, & le conduit lui-même à l'appartement de dom Pèdre.

Urſino ſe déſarme, reſte peu de tems dans le bain; & dom Pèdre ſaiſit ce moment pour tirer l'aveu de ſon amour & pour l'enchanter, en lui diſant qu'il croit que la belle Inès le partage: mais il étoit trop ſon ami, pour ne lui pas rappeler auſſi toute la diſtance qui ſépare un Chevalier d'une naiſſance inconnue, d'avec l'héritière d'un grand royaume. Urſino ſoupire, remercie dom Pèdre, & lui avoue qu'il ne peut renoncer à ſon amour; il lui dit que, s'abandonnant à ſa deſtinée, il ne ſe ſoucie plus de conſerver la vie qu'autant qu'il pourra la rendre chère à la belle Inès, & glorieuſe aux yeux de l'Univers.

Dom Pèdre le plaint, le conſole, l'exhorte à ſe conduire avec prudence: il ſe plaît à le parer lui même, pour le conduire dans la ſalle du bal où la cour commençoit à ſe raſſembler.

Ils arrivent enſemble: un murmure flatteur d'applaudiſſemens s'élève; toute la cour des Aſturies admire le vainqueur de la ſeconde journée, & ne trouve que celui de la première qui puiſſe lui être comparé.

Dom Pélagos paroît avec Inès & Félicie; les deux jeunes Chevaliers s'avancent d'un air reſpectueux; Urſino fléchit un genou devant

Inès: *Princesse*, lui dit-il, *ores suis en la saisine du roi votre père, puisque par sa grace à sien & Chevalier il m'a retenu. Or sus permettez donc que pour le mien premier hommage, je mette à vos pieds la courone que j'ai par armes conquestee; bien suffit pour m'exhausser en renomée & prudhomie, cette chaine qui m'est tant chiere & glorieuse à porter, quand je la tiens de votre main.*

Toute la cour applaudit à la galanterie d'Ursino. *Point ne devez*, dit-alors dom Pélagos à sa fille, *refuser telle couronne; ains au contraire, belle & chiere fille, ores devez-vous adonques en aorner vos cheveux; mais bien est juste que le Chevalier en reçoive le guerdon, trop gentement l'a-t-il desservi.* Aussitôt il tire un riche diamant de son doigt, & le présente à sa fille, en lui ordonnant de le mettre à celui de son Chevalier. Inès obéit en rougissant, relève promptement Ursino prêt à laisser paroître le transport qui l'agite: elle lui donne la main; & les menestrels annonçant le commencement du bal, tous deux font admirer leur grace & leur légéreté.

Ce bal qui fut très-brillant, fut suivi d'un magnifique festin. Les dames de la cour se placèrent seules à la table des princesses, avec dom Pélagos & le vieux duc souverain de Mi-

tanda; les jeunes Chevaliers qu'elles avoient vus combattre, furent chargés du soin de les servir.

Dom Pèdre, couronné la veille par la belle Félicie, s'empara du dos de son fauteuil; & ce ne fut pas sans une bien douce émotion qu'Inès vit Ursino jouir du même droit auprès d'elle. Les différens services du festin furent marqués, selon l'usage, par quelques inventions galantes qu'on nommoit alors *entremets*: dans le premier, une troupe de bergères, ayant Palès à leur tête, vint chanter des virelais, des tençons, & présenter des fleurs & des fruits: dans le second, des Maures couverts de chaînes, vinrent chanter un chant royal à l'honneur des Chevaliers vainqueurs: ils frappèrent la terre de leur front aux pieds des princesses, en les suppliant de briser leurs fers, & de ne leur faire porter que ceux de l'amour. Le troisième entremets fut annoncé par le son des trompettes: le grand queux de la cour, accompagné de quatre hérauts d'armes, parut, en élevant à la hauteur de sa tête un grand plat d'or sur lequel on voyoit un faisan rôti, mais auquel on avoit rejoint ses ailes, sa queue, & sa tête brillante des couleurs les plus vives: il le posa sur la table. Dom Pélagos étendit le premier la main vers le faisan; les dames en firent autant; & tous les Chevaliers qui les servoient les imitèrent. Alors dom Pé-

Iagos prononça le ſerment que, ſelon l'uſage de ce tems, on nommoit le ſerment du faiſan, & tous les aſſiſtans le répétèrent après lui. Il jura *d'octroyer le premier don qui requis luy ſeroit par une noble pucelle.*

Les dames ſeules avoient la permiſſion de requérir tout bas celui qu'elles deſireroient d'obtenir de leur Chevalier. Félicie requit, d'un air tendre, à dom Pèdre un don bien facile & bien doux, celui d'être à jamais fidèle. Inès n'oſa rien demander au jeune Urſino; incertaine, embarraſſée, ſes lèvres doucement agitées ne purent rien prononcer; mais elle étoit ſi belle en ce moment, ſes yeux étoit ſi touchans, ils exprimoient ſi bien le ſecret de ſon ame, que ſon amant crut lui répondre, & ſentit qu'il lui promettoit tout par un ſeul ſoupir.

Le feſtin ceſſe: dom Pèdre a l'attention de porter toujours ſon bras enveloppé de ſon écharpe, & renouvelle ſes plaintes de n'être pas en état de porter les armes le dernier jour du tournoi.

La fête du ſecond jour étant finie, les deux frères d'armes ſe retirèrent enſemble. Tous les deux, pleins de leur amour, ne peuvent ſe parler que de celles qu'ils adorent: un rayon d'eſpérance flatte dom Pèdre dans quelques inſtans; mais il retombe bientôt dans la douleur la plus

profonde, lorſqu'il penſe que, loin de ſeconder les vues de ſon pére en s'attachant à la belle Félicie, c'eſt à la fille de ſon ennemi qu'il a conſacré ſon amour & ſa vie.

Urſino, plus malheureux, ne penſe pas ſans frémir, qu'il ne doit qu'aux haſards d'un tournoi la faveur momentanée dont le roi des Aſturies l'honore; mais, entraîné par une paſſion qu'il ne peut plus vaincre, il oſe quelquefois ſe flatter qu'il eſt né d'un ſang áſſez illuſtre, ou que ſa valeur pourra rendre ſon nom aſſez glorieux pour prétendre ſans témérité à la main d'Inès. C'eſt dans l'eſpérance de lui plaire, c'eſt avec l'émulation de ſe montrer ſupérieur à tous ceux qui combattront ſous ſes yeux, qu'il ſe propoſe de remporter le prix de la dernière journée. A peine le ſommeil peut-il fermer ſa paupière; il attend le jour avec impatience, ou plutôt il attend & déſire le moment de revoir la belle Inès.

Le ſon des clairons, des trompettes & le bruit des cimbales d'airain s'élèvent juſqu'aux nues, dès que les premiers rayons du ſoleil commencent à les colorer. Urſino ſe couvre des mêmes armes ſous leſquelles il a combattu la veille: il entre le premier dans la lice; & dans ce jour, aucun Chevalier n'eſt admis à combattre à côté de lui. Placé ſeul à l'une des extrémités de la

lice, comme vainqueur dans la journée précédente, il doit rester le tenant du dernier tournoi, à moins que quelque Chevalier n'ait le bonheur de le vaincre, & d'obtenir, par cette victoire, l'honneur d'occuper cette place.

Un grand nombre de Chevaliers se présentèrent contre lui, pendant les trois premières heures que les joûtes devoient durer; mais que pouvoient-ils faire contre la force surnaturelle, l'adresse & la valeur d'Ursino? Chaque fois qu'il s'ébranloit pour une nouvelle joute, Ursino pensoit qu'il alloit se rapprocher d'Inès, & que les beaux yeux de cette princesse seroient attachés sur le fer de sa lance, au moment que ses adversaires en essuieroient l'atteinte. Aucun d'eux ne put y résister, & les joutes de cette journée furent bien moins nombreuses que celles de la précédente.

Ce n'étoit qu'à regret, & pour se conformer aux anciens usages, que dom Pélagos avoit promis la veille, *l'étour ou béhourdis*, dont les joutes avoient été suivies. Cette espèce de combat étoit trop dangereuse; souvent de braves Chevaliers y perdoient la vie par les grandes blessures qu'ils recevoient, ou étoient froissés sous les pieds des chevaux après avoir été renversés. Les juges du camp y substituèrent le combat à la barrière: des épées émoussées, ou

des haches d'armes polies & ſans tranchant, étoient les ſeules armes dont il étoit permis de ſe ſervir.

Les juges du camp étoient prépoſés pour fournir ces armes (dites *courtoiſes*) aux combattans.

On dreſſe la barrière où les Chevaliers devoient combattre, de pied ferme, vis-à-vis le balcon royal. L'uſage étoit que tout combattant que l'on forçoit à s'éloigner de plus d'une toiſe de la barrière, étoit cenſé vaincu; & l'adreſſe de cette eſpèce de combat étoit de mettre ſon adverſaire en déſordre, & de ſaiſir ce tems pour lui porter une eſtocade très-forte, & le faire reculer au-delà de la ligne tracée à la diſtance d'une toiſe.

Urſino, proclamé pour la ſeconde fois vainqueur de la joute, deſcend de cheval; & de l'air le plus noble & le plus audacieux, il ſe préſente à la barrière, tenant une épée d'une main, une hache d'armes de l'autre, & prêt à combattre avec celle de ces deux armes dont ſon adverſaire fera choix.

Lr force prodigieuſe d'Urſino, ſon adreſſe & ſa légéreté, lui donnoient encore une plus grande ſupériorité dans cette eſpèce de combat, & faiſoient admirer de même & ſon air noble & ſa grace; mais quelles alarmes cruelles pour

Inès, lorſqu'elle lui voyoit recevoir des coups furieux, quoiqu'il n'eût pas l'air d'en être ébranlé! Déja quatre des Chevaliers qui l'avoient attaqué, n'avoient pu réſiſter à l'impétuoſité de ſes coups; &, repouſſés au-delà des limites, ils avoient été forcés de lui céder la victoire, lorſqu'un Chevalier couvert d'armes brunies, ſans deviſe & ſans panache, s'élance à la barrière, l'épée à la main. Les juges du camp ſe demandoient déja l'un à l'autre, lequel d'entre eux avoit admis ce Chevalier au combat; il ne fut avoué par aucun d'eux: mais, le voyant en apparence armé ſelon l'uſage établi dans ces circonſtances, & ne pouvant d'ailleurs ſoupçonner que, dans une fête pareille, on osât commettre une trahiſon, ils n'interrompirent point un combat où bientôt on reconnut une animoſité qu'on n'avoit point obſervée dans ceux qui avoient précédé.

On remarqua d'abord que l'adverſaire du vainqueur du tournoi paroiſſoit bien moins attentif à parer ſes coups, qu'à chercher l'inſtant de lui en porter: mais pendant long-tems l'adreſſe d'Urſino rendit ſes efforts inutiles; peu s'en étoit fallu même que, par deux fois, Urſino ne l'eût fait reculer au-delà des limites. La fureur de ſon adverſaire parut alors redoubler; il ſe porta de nouveau juſqu'à la barrière,

pour frapper son ennemi de plus près: bientôt on jette un cri de surprise & d'indignation, lorsqu'on le voit, par un coup violent du tranchant de son épée, fendre en deux parts le léger bouclier d'Ursino, le blesser au bras gauche, & saisir ce tems pour lui porter dans le côté un coup d'estoc qui brise facilement les mailles d'un haubert qui n'étoit point à l'épreuve, & qui lui fait une large blessure d'où le sang sort à gros bouillons. Qui pourroit exprimer la fureur d'Ursino, lorsqu'il se sent blessé par des armes inégales, à la vue de sa charmante princesse? Il s'élance, & frappe son lâche ennemi sur son casque; & quoique son épée ne puisse avoir d'autre effet que celui de la force de son bras, le casque de son adversaire est brisé par celle de ce coup terrible; & le traître puni, tombe sans connoissance à ses pieds.

Les deux coups que ce Chevalier félon avoit portés, celui qui l'avoit terrassé, les cris qui s'élevèrent de toutes parts, le mouvement des juges du camp qui volent à la barrière, l'évanouissement des deux princesses, la promptitude de dom Pèdre s'élançant du balcon dans la lice, pour voler à son ami qui chancelle & qui tombe noyé dans son sang; tout parut être l'ouvrage du même instant,

Dom Pèdre se jette à son ami qu'il relève &

qu'il baigne de ses larmes ; il se sert de sa brillante écharpe pour arrêter son sang : bientôt le roi des Asturies vient partager ses soins ; il est suivi d'un Mire célèbre par son savoir : ce Mire lui donne les premiers secours, arrête son sang ; & le brave Ursino, aidé par son ami, par les Chevaliers du camp, & par dom Pélagos lui-même qui soutient sa tête, est promptement porté dans le palais.

Pendant ce tems, les juges du camp entourent le Chevalier étendu sur la poussière ; ils voient avec horreur qu'il porte un second casque, d'une trempe fine, sous celui dont les débris sont tombés ; ils visitent ses armes défensives qui se trouvent être à l'épreuve : leur indignation redouble, en voyant que son épée, couverte d'un léger vernis que les coups frappés ont fait disparoître, est non-seulement très-tranchante, mais que sa pointe acérée n'a paru semblable à celle des épées de tournois, que par un enduit qui ne pouvoit empêcher qu'elle ne fît des blessures mortelles. On s'apperçoit sans peine, que, ne pouvant être blessé par l'épée d'Ursino, la seule force du coup l'a renversé ; il inspire trop d'horreur pour qu'on s'occupe à le secourir. Le grand sénéchal fait avancer ses licteurs pour s'en saisir. Dans ce moment, le traître revient à lui, se voit entouré, & juge que

ſon crime eſt découvert; il tire un poignard pour s'en frapper: le ſénéchal lui-même le lui arrache, le fait couvrir de fers, & le fait conduire dans une priſon où quatre ſoldats le gardent à vue, & répondent de ſa perſonne & de ſa vie, juſqu'à ce que la Chevalerie aſſemblée ait décidé de ſon ſort.

Malgré la douleur & l'effroi des dames de la cour, elles s'étoient occupées des jeunes princeſſes, les avoient fait revenir de leur évanouiſſement, & les avoient conduites à l'appartement qu'elles occupoient enſemble. A peine y furent-elles en liberté, que la tendre Inès ſe jetta entre les bras de ſon amie: Ah! ma chère Félicie, s'écria-t-elle en verſant un torrent de larmes, que je ſuis malheureuſe! à quel déſeſpoir affreux ſuis-je réduite!... Oui, chère amie, je te l'avoue, je ſens que la mort d'Urſino ſera ſuivie de la mienne; & s'il revient de ſes bleſſures, l'honneur, mon rang, ce que je dois à mon père, exigent que je m'en ſépare à jamais.... — Ah! ma chère Inès, lui répond Félicie, ne nous occupons que du moment préſent; peut-être ſuis-je auſſi près que vous d'être ſéparée de dom Pèdre: mais attendons les événemens; il n'en eſt aucun que le courage ne puiſſe ſurmonter, hors la mort ou l'infidélité de ce qu'on aime. Nous ſommes ſûres d'être adorées par les

plus parfaits Chevaliers de l'univers, & peut-être la blessure de l'aimable Ursino n'est-elle pas mortelle.... — Non, divine Félicie, elle ne l'est pas, s'écria, de la porte, dom Pèdre qui avoit entendu ces derniers mots, & qui, connoissant déja les sentimens d'Inès, n'avoit pas voulu perdre un instant à la rassurer.

En effet, dès qu'Ursino fut désarmé & en état d'être plus efficacement secouru, le Mire visita sa blessure; il connut que l'épée pointue & tranchante du traître Chevalier ayant pénétré entre les côtes, avoit été rabattue sur les inférieures, & en avoit coupé deux; mais qu'elle n'étoit point entrée dans l'intérieur au point d'offenser les parties nobles. Le Mire répondit des jours d'Ursino: il fit connoître en même tems à dom Pélagos, que ce n'étoit que des soins les plus assidus & les plus constans, qu'on pouvoit espérer la guérison d'une si grande blessure; ce ne fut même qu'après avoir fortement assujetti le premier appareil, qu'il osa donner un élixir au Chevalier pour rappeller ses esprits, de peur qu'alors le sang ne sortît avec assez d'impétuosité pour achever d'épuiser les sources de la vie. Ce fut en mettant ce premier appareil, que dom Pélagos remarqua le riche reliquaire qu'Ursino portoit à son cou. Les premiers objets qui frappèrent les yeux du blessé, lorsqu'il les rou-

vrit

vrît à la lumière, ce furent le roi des Asturies, & dom Pèdre qui tenoient chacun l'une de ses mains, qu'ils serroient avec tendresse. La première pensée fut pour Inès; mais il n'osa parler d'elle: & dom Pélagos lui défendit de proférer un mot en ces premiers momens.

Inès remercioit dom Pèdre avec une reconnoissance qu'elle n'avoit pu cacher; des larmes abondantes, mais moins amères que les premières, avoient coulé sur ses belles joues, & elle s'étoit écriée: Ah! chère Félicie, c'est à vous de donner à l'aimable dom Pèdre le prix de tout ce que votre amie lui doit en ce moment.

Dès que le roi des Asturies eut été rassuré sur les jours de dom Ursino, son premier soin fut de faire appeller le grand-sénéchal, & de lui commander, comme au chef des armes, par sa charge, & comme à celui qui devoit maintenir l'honneur & les loix de la Chevalerie, de prendre les informations nécessaires, & de convoquer pour le lendemain matin une assemblée générale des Chevaliers qui se trouvoient alors dans sa cour. Dom Pèdre, comme frère d'armes du blessé, fut exclu du nombre des juges; mais il lui fut enjoint de se porter comme accusateur.

Le crime étoit trop public, la trahison la

plus lâche & la plus noire étoit trop prouvée, pour que le coupable ne fût pas déja convaincu *d'être trahiſtre, felon, & recru Chevalier au premier chef.*

Le lendemain matin, le ſénéchal, à la tête de toute la Chevalerie, ſe rendit à la chapelle du palais, où l'on célébra (mais à voix baſſe) la meſſe du Saint-Eſprit, ſelon l'uſage qui, dans les affaires criminelles, interdiſoit les chants uſités.

Dom Pélagos voulut aſſiſter à ce conſeil extraordinaire, placé ſur un trône; & les Chevaliers s'aſſirent des deux côtés, ſelon leur ancienneté: le ſénéchal ſe plaça vis-à-vis du trône, près d'une table; & deux hérauts d'armes appelèrent dom Pédre, & le conduiſirent honorablement aux pieds du trône, où, comme frère d'armes de dom Urſino, il porta ſa plainte contre l'attentat aux loïs des tournois, & contre la trahiſon exercée ſur ſon ami.

Les hérauts le reconduiſirent avec les mêmes honneurs dans un appartement voiſin, pour y attendre que les Chevaliers euſſent porté leur jugement.

Le ſénéchal lut alors les informations. Preſque tous les Chevaliers de ce conſeil pouvoient en atteſter la vérité: le ſénéchal voulut ſe lever pour recueillir les voix; mais dom Pelagos & tous

les Chevaliers s'écrièrent unanimement, *que le Chevalier accusé, suffisamment estoit atteint & convaincu d'estre faux, trahistre, couard, felon & foy-mentie; que comme tel en brief temps seroit-il dégradé des armes & rejeté de l'ordre de Chevalerie; que ses armes seroient dépiecées, honnies & foulées, que ses éperons dorez lui seroient tranchez par le bourreau; que prières des morts & vigiles, & notamment le pseaume cent-huitième, seroient chantés, lui vivant encore, sur son corps par moines & clercs, comme sur cil qui mort étoit à Chevalerie, honneur & prud'homie; que les vigiles finies, il seroit lié, la hard au cou, sur une claye, pour estre ainsi traîné à la queue d'une cavale dans la lice que polluë il avoit, & de là misérablement conduit au gibet élevé en dehors des lices, pour y estre attaché, & son corps mort abandonné aux vautours.*

Après avoir prononcé cette sentence terrible, mais conforme aux usages de la Chevalerie, le sénéchal envoya chercher le coupable, pour écouter ce qu'il pourroit dire pour sa défense, & pour lui lire la sentence que le haut-conseil venoit de prononcer contre lui. Les soupçons de dom Pèdre furent confirmés dès que le coupable parut; il reconnut Drogador, & le fit connoître à l'assemblée.

Le sénéchal, tous les Chevaliers, & sur-tout

le roi des Afturies, furent encore plus indignés lorfqu'ils virent que celui qui déshonoroit l'ordre de chevalerie, fe rendoit en même tems indigne du fang illuftre dont il étoit né: « Malheureux, » lui dit dom Pélagos, quel motif a pu te por- » ter à commettre une trahifon auffi atroce? — » Le defir de me venger, répondit-il avec fureur: » je n'ai pu fupporter que le vil nourriffon d'une » ourfe me fût préféré; furieux de l'avantage » qu'il a remporté contre moi dans trois com- » bats différens, j'ai voulu le facrifier à ma » vengeance. » *Et toi, dom Pélagos, ajouta-t-il (par mal engin & par moult grande cautelle* (1), *bienheureux ferois-tu que fuffe venu à chief de mon entreprinfe, ores ferois-tu fors du dangier de te voir honnir dans ta cour, voire dans ton lignage, par la blandice* (2) *du vilain qui de père ne de mère que d'une befte féroce réclamer ne fe peut.*

Tous les Juges indignés de l'audace de Drogador, ordonnèrent qu'on le ramenât dans la prifon, & confirmèrent la fentence qu'ils avoient prononcée. Cependant les dernières paroles de ce traître leur avoient fait affez d'impreffion pour en demander l'explication à dom Pèdre. Quelque facrés que fuffent les liens de la fraternité d'armes,

---

(1) Méchanceté faite avec art.

(2) Tromperie.

la candeur de dom Pèdre ne lui permit pas de dissimuler la vérité: dans le récit fidèle qu'il fit en portant la main droite sur son cœur, il convint que la naissance de son frère d'armes étoit inconnue, & qu'une ourse l'avoit alaité; mais, ajouta-t-il, la richesse du reliquaire qu'il porte à son cou, les autres enseignes qu'un hermite qui l'éleva, tient en sa garde, & sur-tout l'élévation de son ame & sa haute valeur, sont des preuves qu'il ne peut être né que du sang le plus illustre. Dom Pélagos & les Chevaliers furent satisfaits du récit de dom Pèdre, & convinrent qu'Ursino devoit jouir de tous les honneurs de la Chevalerie, dont il se montroit aussi digne; & qu'on ne devoit rien négliger de tous les moyens possibles pour parvenir à connoître ceux dont il avoit reçu le jour. L'auteur du roman ajoute même, que c'est depuis le tems de cette singulière aventure, que s'est établie en Espagne la loi qui subsiste encore, selon laquelle, tout enfant dont la naissance est inconnue, jouit des privilèges de la noblesse; *car*, dit la loi, *moult mieux vault que cent vilains nés jouissent des droits de gentillesse, que si un seul noble homme, par male aventure & décognoissance, en étoit privé.*

Le conseil s'étant séparé, le sénéchal donna ses ordres aux hérauts d'armes, qui s'occupèrent

à tout préparer pour que, dès le lendemain, la sentence portée contre Drogador fût exécutée.

Pendant le tems que le conseil avoit duré, le Mire avoit levé le premier appareil de la blessure d'Ursino; le sang n'interrompit point ses nouveaux soins; il fut surpris lui-même du bon état du blessé, dont les forces commençoient à renaître : il répondit alors encore plus affirmativement de sa vie à dom Pèdre, qui venoit d'accourir, à la sortie du conseil, pour savoir des nouvelles de son ami.

Dom Pèdre l'embrasse tendrement, & lui rend un compte fidèle de tout ce qui vient de se passer. Ursino frémit en pensant que la belle Inès en sera bientôt informée. Ah ! cher dom Pèdre, s'écrie-t-il, que les soins qu'on prend de ma vie sont cruels ! La mort me seroit mille fois plus douce, que le mépris de la belle Inès. Hélas ! comment un inconnu, comment le malheureux nourrisson d'une ourse ose-t-il porter ses vœux jusqu'à la plus illustre & la plus charmante princesse de l'univers ?

Dom Pèdre commençoit à le calmer, lorsque l'arrivée du roi des Asturies vint porter un nouveau trouble dans son ame. Dom Pélagos eut soin de le prévenir & de le rassurer par les propos les plus tendres & les plus flatteurs. Ursino, pénétré de reconnoissance & de respect pour le

père de la belle Inès, se ranime, & se relevant sur son séant, lui fait un récit fidèle de toute l'histoire de sa vie, depuis le premier instant que sa mémoire peut lui rappeler; il s'étend avec chaleur sur tout ce qu'il doit aux soins généreux de l'hermite, & sur l'éducation qu'il en a reçue. Pendant ce récit, dom Pélagos attendri croit reconnoitre dans les aventures d'Ursino, la protection du saint patron de l'Espagne, & les décrets de la Providence, qui conduisent le Chevalier à la plus brillante destinée: il l'embrasse avec tendresse; mais bientôt il le voit perdre connoissance dans ses bras. La vive émotion que ce Chevalier venoit d'éprouver, avoit fait couler son sang avec assez d'impétuosité pour rouvrir sa blessure; on s'en apperçoit; mais le Mire, qui connoissoit le danger de son état, se trouve heureusement à portée d'y remédier, & d'arrêter son sang par un nouvel appareil.

Pendant qu'il étoit évanoui, dom Pélagos avoit saisi ce moment pour examiner le riche reliquaire qu'il portoit à son cou: à peine l'a-t-il ouvert, qu'il se prosterne pour adorer le bois sacré qu'il renferme; il remarque que l'or du dessous du reliquaire est cizelé en forme d'une roue dont les rais & les jentes sont ornés de quelques fleurons; il se souvient que le célèbre Inigo de Navarre en portoit une semblable sur

un écu vermeil, dans une victoire qu'il avoit remportée ſur les Maures, & dans laquelle lui-même avoit combattu à la tête des Aſturiens.

Dom Pélagos baiſe avec reſpect le reliquaire, ne fait part à perſonne de l'obſervation qu'il vient de faire, redouble les marques de ſon attachement pour ce Chevalier, & prend une ferme réſolution d'employer tous les moyens poſſibles pour découvrir de quel ſang il a reçu le jour.

Le Mire ayant jugé néceſſaire de laiſſer le Chevalier bleſſé dans un état tranquille, le roi des Aſturies étoit prêt à ſe retirer, lorſque Urſino, revenu de ſa foibleſſe, lui prend les mains, les lui baiſe, & lui requiert un don. Le roi des Aſturies, attendri par ſon état, autant qu'il eſt ému par la découverte qu'il vient de faire, lui répond, *que bien eſt juſte qu'il octroye à cil qu'il a retenu ſon Chevalier, le premier don qu'il lui requiert.* Urſino lui demande la grace de Drogador, *& de ne pas entacher en lui le ſang illuſtre dont il eſt iſſu.* Dom Pélagos admire ſa générosité. Je n'ai plus que ma voix, lui répondit-il, je vous l'accorde autant que je le peux; mais cette grace ne peut avoir lieu qu'autant qu'elle ſera confirmée par le haut conſeil de Chevalerie qui l'a condamné. Dom Pèdre, auſſi généreux que ſon ami, joint ſa prière à la ſienne, & ſe charge de ſolliciter cette grace, le lende-

main matin, lorſque les Chevaliers ſeront raſſemblés.

On eut ſoin de laiſſer ignorer au Chevalier coupable, ce que les deux frères d'armes faiſoient en ſa faveur. Il paſſa le reſte du jour & la nuit ſuivante dans l'horreur de ſa ſituation; le remords enfin s'éleva dans une ame qui juſqu'alors n'étoit acceſſible qu'à la fureur: il ſentit toute l'horreur de ſon action; & ſes gardes rapportèrent le lendemain, que le priſonnier avoit paſſé la plus grande partie de la nuit la face contre terre, & élevant au ciel ſes gémiſſemens & les actes de ſon repentir. Dom Pèdre fit confirmer ce rapport au grand ſénéchal, qu'il ſupplia, les larmes aux yeux, de ſe joindre à lui pour obtenir la grace de Drogador.

Déja la grande cité d'Oviédo retentiſſoit du ſon des cloches; déja l'échafaud étoit dreſſé dans l'égliſe cathédrale, pour les cérémonies cruelles de la dégradation d'armes & de Chevalerie, lorſque les Chevaliers s'aſſemblèrent dans la même ſalle où le coupable devoit être conduit une ſeconde fois, pour y entendre confirmer ſa ſentence.

Dom Pèdre y parut ſans manteau, ſans éperons & ſans mortier (1); & ce fut ſous les habits d'un

(1) Le mortier, tel que le portent meſſieurs les préſidens à mortier, étoit alors la coëffure diſtinctive des

ſuppliant qu'il demanda, au nom d'Urſino comme au ſien, la grace de Drogador. Cette demande excita le plus violent murmure dans cette auguſte aſſemblée, mais bientôt elle excita de même ſon admiration. Le ſénéchal ſe leva pour opiner le premier; ſon avis fut de ne point ôter aux deux frères d'armes la gloire d'un pardon auſſi généreux. Dom Pélagos fut du même avis, & ces deux ſuffrages entraînèrent ceux de tous les autres Chevaliers. On fit reprendre à dom Pèdre les marques de ſa dignité, & le ſénéchal, ſuivi de quatre anciens Chevaliers, alla lui-même à la priſon, pour annoncer au coupable que ſa grace étoit accordée, & que c'étoit à la prière d'Urſino même qu'elle l'étoit. « J'en ſuis indigne, s'écria Drogador, la voix étouffée par les ſanglots; » mais l'humiliation & la mort ſeroient » encore trop douces pour expier mon crime, » puiſque quelques heures me délivroient pour » toujours des remords affreux qui me déchirent. » O vous, dignes Chevaliers que je n'oſe plus » appeler mes frères, écoutez-moi! J'accepte la

---

Chevaliers; & comme ſous Philippe le Bel les quatre préſidens étoient tous Chevaliers, & que leurs ſucceſſeurs le furent encore pendant deux ſiècles, ceux qui poſsèdent aujourd'hui ces grandes charges ont conſervé le titre de Chevalier, & le mortier dont ils ſurmontent leurs armoiries.

» grace que je dois à deux des plus généreux
» Chevaliers des Eſpagnes; mais je jure à vos
» pieds de ne plus porter les armes, & de paſſer,
» couvert d'un cilice, le reſte de mes jours dans
» la pénitence. »

Les Chevaliers, touchés de ſon repentir, approuvèrent ſa réſolution. Drogador les pria de le faire conduire au monaſtère des Hiéronimites; là, ſe jetant aux pieds du ſupérieur, il fit l'aveu de ſes forfaits; il fit vœu de paſſer ſes jours dans la retraite; & (dit l'auteur) *ores préſenta-t-il lui-même les ciſeaux pour être tondu, & quitta ſon mortier de Chevalier pour une couronne de moine.*

Le roi des Aſturies fut très-touché du bon parti que Drogador avoit pris; & dans la ſuite, devenu ſon protecteur, il le nomma à l'évêché d'Oviédo, & le remit dans un rang égal à celui pour lequel il étoit né, en obtenant pour lui la pourpre romaine. Le lendemain de cette aventure, le Mire, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu, vint au lever du roi lui rendre compte du bon état de la bleſſure du Chevalier; les artères ouvertes étoient conſolidées; l'hémorrhagie n'étoit plus à craindre; mais la réunion des deux côtes coupées, exigeoit un tems dont il ne pouvoit encore prévoir la durée.

Dès que dom Pélagos fut raſſuré pour la vie

du Chevalier auquel la plus forte ſympathie l'attachoit, il appela dans ſon cabinet dom Pèdre & le grand ſénéchal. Ce vieux Chevalier, reſpectable par une réputation brillante, & dont la ſageſſe & les lumières étoient utiles à l'état, autant que ſon bras l'avoit été pendant ſes belles années, fut vivement frappé de tout ce qu'il apprit de la bouche de dom Pélagos & de celle de dom Pèdre. Il fit comprendre ſans peine à l'un & à l'autre, de quelle importance il étoit de tirer de nouvelles notions de l'hermite, d'examiner & de mettre en ſûreté les langes & la turquoiſe qui lui reſtoient, & de ne les pas laiſſer plus long-tems en riſque d'être enlevés ou perdus.

Il fut décidé que dom Pèdre iroit promptement les chercher, & engager l'hermite à venir paſſer quelques jours à la cour. Le ſénéchal, tout vieux qu'il étoit, voulut accompagner dom Pèdre; & l'état préſent d'Urſino n'ayant plus rien qui pût faire craindre encore pour ſa vie, ils ſe mirent en route dès le lendemain, pour ſe rendre dans la retraite de l'hermite.

Ils marchent enſemble: ils arrivent le ſoir à ce château dont la famille aimable avoit fait une ſi douce impreſſion ſur Urſino. Le lendemain, ils partent à la pointe du jour; & le ſoleil n'étoit pas encore au milieu de ſa courſe, lorſqu'ils

arrivèrent à l'hermitage. Ils entrent ſeuls, & ſont ſurpris du ſilence profond qui règne dans cette ſolitude; ils pénètrent dans l'intérieur, & trouvent l'hermite couché ſur une natte, tenant un crucifix entre ſes bras & touchant preſque à ſa dernière heure. Ce ſpectacle les attendrit; ils s'approchent de lui : leur préſence paroît le ranimer; & le ſénéchal tirant de ſa poche un flacon d'un élixir précieux, il en remplit un petit vaſe, ſoulève la tête du ſaint vieillard, qui reprend ſes eſprits & l'uſage de la parole, après avoir reçu de cet élixir dans ſa bouche.

Dom Pèdre raconte à l'hermite tous les événemens qui ſont arrivés à ſon élève, depuis leur ſéparation. Le vif intérêt avec lequel il l'écoute, ranime ſon ſang glacé dans ſes veines; il ſe relève ſur ſon ſéant; ſon viſage même ſe colore; & baiſant les pieds du crucifix avec tranſport, il rend grace au Dieu rédempteur, dont la bonté a garanti ſon élève de la trahiſon de Drogador. Pendant le récit de dom Pèdre, le ſénéchal, les yeux attachés fixément ſur l'hermite, ſent palpiter ſon cœur; une voix ſecrète lui dit qu'il ne ſe trompe pas; & tout-à-coup il s'écrie : Ah dom Juan! ah cher & malheureux Livaros! eſt-ce donc vous que je revois? A ces mots, l'hermite lève les yeux, en frémiſſant, ſur le ſénéchal; mais tout-à-coup il penche la tête

ſur le crucifix, & s'écrie: *Ah! mon Dieu, pardonnez-moi le ſang que j'ai verſé.* Cette exclamation achève de convaincre le ſénéchal qu'il ne s'eſt point trompé. Ah! mon cher Livaros, s'écrie-t il à ſon tour, ouvrez-moi les bras! Non, le Dieu que nous ſervons n'a pas permis que votre main m'arrachât la vie; non, vous n'êtes point coupable..... Des apparences trompeuſes me l'ont fait paroître à vos yeux: hélas! je vous aimois trop tendrement, pour partager l'affreuſe perfidie de Télados. Dans un premier mouvement, vous avez cru nous ſacrifier tous deux à votre vengeance, mais ſa mort ſeule expia le crime dont je n'étois point complice; j'aimai mieux fuir vos coups, que d'en porter à mon ami: la nuit étoit obſcure; je tombai; & votre épée teinte du ſang du traître Telados, vous fit croire qu'elle l'étoit du mien.

L'hermite éperdu ſe jette entre les bras du ſénéchal: Ah! mon cher dom Gaſpard, lui dit-il, adorons les décrets de la Providence; le traître Télados méritoit la mort, après avoir enlevé la jeune Elvire qui m'étoit deſtinée: vous parûtes à mes yeux près de lui, dans l'inſtant même que je le pourſuivois; je crus qu'épris de ſa ſœur, vous le ſerviez dans cet enlèvement; & n'écoutant que ma fureur, je vous attaquai tous deux: portant mes coups au haſard dans

l'obſcurité de la nuit, je vous vis tomber l'un après l'autre; alors courant éperdu, je ſortis d'Oviédo; & déſeſpéré d'avoir trempé mes mains dans votre ſang, je réſolus de m'éloigner pour toujours de ma patrie, &, ſous le nom de Chevalier au cœur navré, j'allai chercher la mort dans les combats. Quoi! ſeigneur, s'écria dom Pèdre, vous êtes ce Chevalier illuſtre qui tua le célèbre émir Moulhadin, lorſqu'à la tête de cinquante mille Maures cet émir, entré par la bouche de l'Ebre, étoit prêt à ſe rendre maître de Tortoſe? Ah! ſeigneur, ajouta-t-il, en baiſant les mains de l'hermite avant qu'il pût l'en empêcher, qu'il m'eſt doux de vous voir, & de rendre hommage à celui qui ſauva les jours de mon père! Quoi! s'écria l'hermite, vous êtes donc le fils du duc de Santillane, que j'arrachai, percé de coups, des mains du barbare Moulhadin, prêt à lui faire trancher la tête? Oui, ſeigneur, je le ſuis; & le plus heureux jour de la vie du duc mon père, ſera.... Mon fils, interrompit l'hermite, n'exigez point de moi que je ſorte de cette retraite.... Ah! mon ami, s'écria le grand ſénéchal, vous ne pouvez refuſer de venir au ſecours de votre élève, & de revoir une cour où je vous ai ſi ſouvent entendu regretter.

L'hermite ſe défendit long-tems encore; mais

croyant devoir obéir aux décrets de la Providence, qui venoit de ramener dans ſes bras un ami qu'il croyoit avoir tué, & dont il avoit ſi long-tems pleuré la mort, il leur promit enfin de les ſuivre dès que ſes forces le lui permettroient. Il rendit compte au ſénéchal du reſte de ſes aventures; & il lui apprit comment, après avoir repouſſé juſqu'à la mer les Maures réduits à moins de dix mille, il étoit revenu, ſon écu couvert d'une houſſe, pour n'être point connu, juſqu'à Pénaflor, où bientôt il avoit appris que la belle & triſte Elvire, après ſon enlèvement, n'avoit pu ſurvivre aux outrages qu'elle avoit reçus de Télados; qu'elle s'étoit renfermée dans un couvent, où, pleurant ſes malheurs & l'abſence de ſon amant, elle étoit morte dans l'année de ſon noviciat. Il ajouta, en pouſſant un profond ſoupir : Déſeſpéré de la mort d'Elvire, me croyant coupable de celle de dom Gaſpard, je m'enfonçai dans les montagnes les plus ſauvages, où je marchai deux jours & deux nuits ſans prendre de nourriture, & ſans laiſſer paître mon cheval qui tomba mort près de cet hermitage : moi-même, après m'être dégagé des arçons, je reſtai ſans connoiſſance ; & la mort m'eût bientôt fermé les yeux, ſans le ſecours d'un ſaint hermite très-âgé, dont les ſoins charitables me rappelèrent à la vie. M'ayant conduit dans ſon hermitage,

hermitage, il me pressa de lui faire le récit de mes malheurs: Quelque terribles, me dit-il, quelque cruels qu'ils soient, le Dieu qui vous a conservé la vie au milieu de tant de périls, ce Dieu dont la Providence a conduit vos pas dans cette solitude, fera votre consolation si vous vous consacrez à son service, & si vous pleurez le sang que vous avez versé. Ces paroles de l'hermite portèrent la lumière dans mon ame, & par degrés elles calmèrent mon desespoir. Je passai six mois près de lui, dans le travail, dans la prière; & tous les jours mon état devenoit plus heureux & plus tranquille. Un matin je dormois encore, étant fatigué du travail de la veille, j'entendis l'hermite s'écrier d'une voix foible: *O mon Dieu! je vous adore, & j'espère en vous.* Je me lève à la hâte, je cours à lui; je le vois les bras étendus & la face contre terre au pied d'une croix; je vole vainement à son secours: il n'étoit déja plus. Je donnai des larmes à sa mort; mais ces larmes ne furent point amères comme celles que je donnois tous les jours à celle de dom Gaspard. Après l'avoir enseveli, je résolus de suivre son exemple; je me revêtis de ses habits; je déposai mes armes dans cette chapelle; & je vivois seul depuis un an, lorsque le jeune Ursino parut à mes yeux, pour la première fois. Lui-même vous a raconté

tout ce qui suivit cette première entrevue....
A ces mots, l'hermite parut retomber dans son premier état; une nouvelle foiblesse ferma ses yeux; mais bientôt il fait un effort, & la nature se dégagea d'elle-même d'un abcès prêt à l'étouffer. La présence de dom Gaspard avoit causé cette crise heureuse : en moins de trois jours, il eût repris assez de forces pour être en état de partir avec dom Gaspard & dom Pèdre, sur une haquenée qu'ils avoient amenée avec eux.

Dom Pèdre eût desiré pouvoir conduire dom Juan de Livaros chez le duc de Santillane; mais l'inquiétude où il étoit de la blessure de son ami, le desir de revoir la belle Félicie, le pressèrent de retourner à la cour du roi des Asturies, & bientôt ils arrivèrent à Oviédo.

Dom Pèdre trouva son ami dans un aussi bon état qu'on le pouvoit espérer: il le prévint de l'arrivée de l'hermite, dont il lui raconta l'histoire. Le roi des Asturies, prévenu de même par le sénéchal, que c'étoit dom Juan de Livaros qui bientôt paroîtroit à ses yeux, ce prince se rappela non-seulement combien ce Chevalier s'étoit illustré par les armes, mais aussi les services & les marques d'attachement qu'il en avoit reçus dans les premières campagnes qu'il avoit faites contre les Maures. Il

alla sur le champ chez Ursino, pour jouir du plaisir d'assister à l'entrevue de l'hermite avec son élève. On imaginera sans peine à quel point elle fut tendre & touchante. Au moment où dom Pélagos entra, l'hermite voulut se jeter à ses genoux : Seigneur, lui dit-il, coupable du meurtre de dom Télados, je viens vous rapporter ma tête. Ah ! mon cher Livaros, répondit le monarque, sa punition fut juste; & sa mémoire m'est doublement en horreur, & par son crime, & pour m'avoir privé si long-tems d'un Chevalier tel que vous.

Le duc de Miranda, & plusieurs anciens Chevaliers contemporains de dom Juan de Livaros, s'empressèrent à lui donner les marques les plus honorables de leur estime & de leur amitié. Ils le pressèrent vainement de reprendre la profession & les armes de la Chevalerie, qu'il avoit honorées par ses exploits; il s'en défendit avec une humilité qui ne leur laissa nulle espérance de le voir se rendre à leurs prières.

Cependant dix-huit ans de pénitence & de solitude n'avoient point affoibli dans Livaros un génie supérieur, ni le don qu'il avoit de pénétrer les plus secrets sentimens de ceux qui l'intéressoient assez pour qu'il s'appliquât à les connoître. Il ne fut point alarmé de l'amour de dom Pèdre pour la belle Félicie, mais il ne put voir qu'en

frémiſſant ſon élève ſe livrer à l'amour le plus téméraire pour la jeune Inès: Quelle eſpérance pouvoit-il avoir que ſa naiſſance fût enfin découverte; & que cette naiſſance fût aſſez illuſtre pour qu'il pût prétendre à la main de l'héritière d'une longue ſuite de rois?

Dom Pélagos avoit fait les mêmes obſervations que l'hermite dom Juan. Les ſentimens de dom Pèdre pour Félicie l'occupoient auſſi; mais, ſuzerain des ducs de Santillane & de Miranda, l'amour de dom Pèdre pour la belle Félicie, lui parut un moyen de réunir deux grands ſeigneurs, dont la querelle n'étoit née que des prétentions que tous deux avoient ſur un arrière-fief auquel ils ſe croyoient en droit de nommer. A l'égard d'Urſino, dom Pélagos ſe ſentoit une ſecrette ſympathie pour ce jeune Chevalier. Il admiroit ſon courage, il avoit été vivement frappé de la richeſſe des langes trouvés dans la caverne de l'ourſe; il l'étoit ſur-tout de la forme qu'il avoit remarquée dans ce reliquaire précieux qu'Urſino portoit à ſon cou; &, ſe rappelant la perte que le roi de Navarre avoit faite de ſon fils dans les montagnes de la Galice, il oſoit penſer que cet enfant ſi cher, dont la mort avoit paru certaine, pouvoit avoir été miraculeuſement conſervé par le protecteur de l'Eſpagne, auquel il avoit été voué. Le tems

de cette perte & l'âge du jeune Urſino, ſe rapportoient; & toutes ces circonſtances rapprochées, déterminoient le roi des Aſturies à voir ſans peine l'hommage qu'Urſino rendoit aux charmes de la belle Inès. Maître d'arrêter les progrès de cet amour, il ne s'occupa que de la guériſon du Chevalier qu'il avoit adopté, bien déterminé d'ailleurs à faire toutes les perquiſitions néceſſaires pour découvrir ſi les eſpérances qu'il avoit ſur ſa haute naiſſance, étoient fondées.

Dom Pélagos ſe garda bien d'inſtruire Urſino ni dom Pèdre, de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame; il craignoit la vivacité de leur âge; il craignoit encore plus qu'un eſpoir auſſi léger ne ſervît qu'à mettre le poignard dans le cœur du jeune Chevalier, ſi cet eſpoir venoit à ſe détruire. Il ſerra précieuſement les langes & la turquoiſe; & animé par le tendre intérêt qu'il prenoit à ſon Chevalier, il ſe trouva le même jour près de ſon lit, au moment où le Mire mettoit un nouvel appareil à ſa bleſſure. Il examina plus attentivement que jamais le reliquaire qu'il portoit à ſon cou; & ce nouvel examen lui fit découvrir l'empreinte de la coquille qu'Urſino portoit ſur ſon ſein. Le monarque, avec l'idée récente qu'il avoit de ces deux objets, les deſſina ſans peine, dès qu'il fut dans ſon

cabinet. Il y fit sur le champ appeler le grand sénéchal & dom Juan de Livaros; il leur fit part de sa présomption: l'un & l'autre la trouvèrent assez fondée pour l'adopter; ils conclurent, comme dom Pélagos, qu'il falloit tout espérer de la Providence, & de l'intercession de saint Jacques dont la protection sur les jours de ce jeune Chevalier avoit paru si marquée. Ils résolurent entre eux que, dès qu'Ursino seroit absolument hors de tout péril, le grand sénéchal partiroit pour aller à Pampelune, sous le prétexte de former une nouvelle alliance entre dom Pélagos & dom Inigo; que dom Juan l'accompagneroit sous les habits d'hermite, comme son chapelain, & qu'ils porteroient les dessins de tous les signes de reconnoissance qui, de ce moment, furent dérobés aux regards de toute la cour.

Dom Pèdre & son ami n'apprirent de cette conversation, que ce qu'il étoit nécessaire qu'ils en sussent. Le départ prochain de l'hermite affligea son élève; il fit au contraire naître l'espérance dans l'ame de dom Pèdre, qui connoissoit trop le cœur de son père, pour n'être pas persuadé qu'il rendroit à cet hermite tout ce qu'il devoit à dom Juan de Livaros. Dom Pèdre n'hésita point à lui confier l'amour qui l'enflammoit pour Félicie; &, les larmes aux

yeux, il le supplia de s'arrêter quelques jours à Santillane, de prévenir son père, & d'obtenir son aveu pour une union qui pouvoit seule faire son bonheur. L'hermite le lui promit, & le pressa de donner la même marque de confiance au roi des Asturies. Dom Pélagos, approuvant son amour, promit à dom Pèdre de ménager l'esprit du duc de Miranda.

On imaginera sans peine à quel point les sentimens de la jeune Inès pour Ursino, serrèrent encore les nœuds de l'amitié qui l'unissoit avec Félicie. Elles étoient inséparables, & à chaque instant s'entretenoient d'un amour dont les progrès augmentoient sans cesse le besoin des confidences.

Inès envioit bien le bonheur de son amie, qui tous les jours pouvoit voir dom Pèdre, tandis que son rang & la décence ne lui permettoient pas de s'assurer elle-même de l'état de l'aimable Ursino. Dom Pèdre, attentif & galant, ne craignit pas de la prévenir à cet égard; il se souvenoit que peu de jours auparavant il l'avoit vu rougir, comme forcée à lui demander de ses nouvelles. Il osa même lui dire, en présence de Félicie, que son ami souffroit bien moins de sa blessure, que de la douleur d'être privé de la voir. Un regard naïf, quoique plein de décence, lui apprit qu'il pouvoit en chercher les moyens;

ſouvent l'amitié bien tendre eſt preſqu'auſſi ingénieuſe que l'amour. La bleſſure d'Urſino commençoit à ſe refermer; dom Pèdre ſaiſit le moment où le Mire s'applaudiſſoit du progrès de la cure, pour lui perſuader qu'il ſeroit utile au bleſſé qu'on le portât quelquefois dans les jardins du palais, où l'air doux du printems contribueroit à lui redonner des forces. Le mire y conſentit, & dom Pèdre, après avoir volé pour en avertir Félicie, fit tout préparer pour faire porter ſon ami dans un boſquet, voiſin d'un petit jardin de fleurs que la belle Inès cultivoit de ſes mains. L'appartement de la princeſſe dominoit ſur le jardin, dont ce boſquet formoit la perſpective. Inès accompagnée de Félicie, parut bientôt à ſon balcon, qu'Urſino regardoit en ſoupirant; mais la diſtance étoit trop grande pour que ces tendres amans puſſent lire dans leurs yeux le plaiſir qu'ils ſentoient à ſe revoir: tout ce qu'Urſino put faire, fut de ſaiſir un moment, où, ſans crainte d'être obſervé, il put tendre ſes bras vers Inès: heureuſement dom Pélagos, ſuivi de toute ſa cour, arriva pour voir le Chevalier bleſſé, ſachant qu'on l'avoit tranſporté dans les jardins; & cherchant à pénétrer quels étoient les ſentimens d'Inès pour ce Chevalier, qui, de jour en jour, lui devenoit plus cher, il la fit appeler avec ſa compagne.

Dom Pèdre courut au devant d'elles pour leur donner la main. Approchez, Inès, dit Pélagos à sa fille; venez vous réjouir avec moi de la convalescence de mon Chevalier. La jeune Inès obéit en rougissant: Vous n'avez pu, continua-t-il, donner à mon Chevalier le prix du tournoi qu'il a remporté; mais ce n'est plus un laurier, qu'il a baigné de son sang, que je lui destine pour prix de sa victoire; j'espère que celui qu'il va recevoir de votre main lui sera plus agréable & plus cher. A ces mots, il remet dans les mains d'Inès une double boîte enrichie de diamans: cette boîte renfermoit les portraits de dom Pélagos & d'Inès; & c'est dans le moment où dom Ursino la reçut de la main tremblante d'Inès, qu'il fut facile au roi des Asturies de lire dans l'ame de ces tendres amans.

La crainte qu'une émotion aussi vive ne fît du tort à la blessure, abrégea le plus heureux moment de leur vie. En vain Ursino chercha-t-il des expressions assez vives pour remercier dom Pélagos qui le regardoit avec l'intérêt le plus tendre; il ne put parler, & ne sut cacher le trouble qui l'agitoit, qu'en courbant la tête pour baiser respectueusement les portraits.

Dom Pélagos ne tarda pas à faire part à l'hermite dom Juan & au grand sénéchal, de l'observation qu'il venoit de faire; & leur départ

pour la Navarre ne fut différé que de peu de jours.

Le bonheur d'avoir revu Inès, la douce espérance d'en être aimé, portèrent un baume si salutaire dans le sang d'Ursino, que sa blessure fut bientôt refermée, & que même il put, sans danger, se lever pendant quelques heures du jour.

Il commençoit même à pouvoir se promener à cheval, mais sans porter des armes; & le grand sénéchal & l'hermite étoient prêts à partir pour la Navarre, lorsqu'un Chevalier de la cour du duc de Santillane vint répandre le trouble & les alarmes dans celle d'Oviédo, par les plus fâcheuses nouvelles.

Les successeurs de Pélage, & les princes Espagnols qui possédoient en souveraineté les provinces les plus voisines de la France, ayant entretenu toujours l'alliance la plus étroite avec cette puissance, dont sans cesse ils avoient reçu des secours, ces princes avoient toujours cru n'avoir à se défendre que des entreprises des Sarrasins; & ces derniers n'ayant jamais fait de tentatives que du côté de l'Aragon, ils regardoient le royaume & la puissance d'Inigo, comme une barrière impénétrable, ou du moins comme un obstacle assez puissant pour arrêter long-tems les efforts des seuls ennemis qu'ils crussent avoir à craindre; mais de nouveaux barbares dont ils

ignoroient jusqu'au nom, & presqu'aussi dangereux & plus féroces encore que les Africains, vinrent tout-à-coup fondre sur leurs provinces maritimes, & y porter le ravage & la désolation.

Les descendans du fameux Godefrid, roi de Danemarck, étant animés par l'espoir d'un nouveau butin, & par le desir de se venger de la protection que la France avoit accordée en vain à Hériolte, qu'elle avoit voulu mettre sur le trône; Sigefrid, un des plus redoutables des princes Normands, s'étoit porté sur les côtes de France avec une armée navale formidable. Sigefrid, après avoir ravagé les côtes de la Neustrie & de la petite-Bretagne, avoit longé les côtes de France, & s'étoit emparé du Bordelois, où, le fer & la flamme à la main, il eut bientôt soumis des peuples qui n'étoient point préparés à se défendre. La foiblesse du gouvernement François, sous le règne du petit-fils de Charlemagne, n'ayant opposé qu'une légère résistance à la rapidité des conquêtes de Sigefrid, ce prince, maître du Bordelois & du Béarn, dès les premiers mois de son expédition, se trouva bientôt en état de faire subsister son armée, & prit la résolution de se porter jusques sur les côtes d'Espagne les plus voisines, pour les re-

connoître, après avoir laissé dans Bordeaux un corps de troupes assez fort ponr s'assurer d'une retraite. Il se rembarqua, suivi de l'élite de son armée, vint fondre tout à-coup sur Saint-Ander dont il s'empara, & que selon la coutume barbare des Normands, il pilla & réduisit en cendres.

Sigefrid, animé par ce premier succès, crut trouver la même facilité dans le reste des Asturies, & s'avança vers Santillane; mais la défaite de son avant-garde lui fit connoître qu'il falloit attaquer avec plus de prudence & plus d'art des troupes belliqueuses, qui connoissoient celui de se défendre.

Le duc de Santillane, très-affligé de n'avoir pu sauver Saint-Ander, & ne se trouvant pas des forces suffisantes pour tenir la campagne, forma promptement un camp retranché sous les murs de sa capitale: il se contenta d'envoyer des partis pour observer les Normands, & pour les empêcher de s'étendre loin du gros de leur armée. Ce furent ces partis qui se réunirent pour fondre sur l'avant-garde de Sigefrid, & qui l'empêchèrent de ravager l'intérieur du pays. Ce fut aussi dans ce tems que le duc de Santillane envoya l'un de ses Chevaliers pour rappeler son fils, & pour demander au roi des Asturies de

le fecourir contre ces nouveaux ennemis : un autre Chevalier partit en même tems pour la Navarre.

Le brave, le généreux dom Pélagos ne tarda pas à raffembler tout ce qui put fe trouver en état de porter les armes, pour voler au fécours du duc de Santillane : mais la belle cité d'Oviédo n'étant point fortifiée, il craignit que fi les Normands avoient quelque avantage, ils ne pénétraffent jufqu'à fa capitale ; & pour mettre Inès & Félicie en sûreté, il les envoya, fous la garde du duc de Miranda, du grand fénéchal, à Villa-Viciofa, ville très-forte de fes états, fituée au fond d'un beau port dont quelques vaiffeaux fuffifoient pour défendre l'entrée ; & ces vaiffeaux pouvoient même fervir à fauver les deux princeffes, au cas que Sigefrid, vainqueur, vînt affiéger la ville. Urfino n'étant pas encore en état de porter des armes pefantes & de réfifter à la fatigue, fut forcé par dom Pélagos à fuivre les princeffes, & à s'enfermer avec elles dans Villa-Viciofa. L'hermite dom Juan de Livaros accompagna fon élève ; & le roi des Afturies, tranquille fur ce qu'il avoit de plus cher, marcha fur le champ au fecours du duc fon allié.

L'amour d'Urfino pour Inès, & le bonheur de ne point s'éloigner d'elle, pouvoient à peine

le consoler de ne pas suivre dom Pèdre, & de perdre cette occasion d'acquérir de la gloire. Mais dom Pèdre acheva de le déterminer, en lui disant que si le sort des armes étoit contraire au roi des Asturies, lui seul pouvoit défendre les deux princesses. Les deux frères d'armes s'embrassèrent; & le même jour qu'Ursino suivit Inès à Villa-Viciosa, dom Pèdre se mit à la tête de l'avant-garde de l'armée pour aller au secours de son père.

Sigefrid, dépourvu des machines propres à rompre les premières défenses du camp retranché qu'il attaquoit, en faisoit construire, & s'étoit contenté jusqu'alors d'embrasser l'enceinte de ce camp par des corps de troupes dont les communications étoient faciles, & qui le tenoient bloqué jusqu'à ce qu'il fût en état de l'attaquer de vive force.

Ayant su que ces machines ne pouvoient être prêtes avant huit jours, il saisit cet intervalle de tems pour monter sur le plus léger de ses vaisseaux, & suivi de quelques chefs & d'une troupe d'élite, il résolut de reconnoître une partie des côtes de cette mer jusqu'alors inconnue aux Normands, pour former dans la suite le plan de quelque nouvelle expédition. Il laissa le commandement de son armée au comte Odinsée, son parent, l'un des plus cruels & des

plus redoutables Chevaliers du Nord. Ce barbare, glorieux d'être descendu d'Odin & de Fréga, joignoit la férocité de ce dieu des Scandinaves, à l'ardeur qui lui faisoit chercher sans cesse de nouveaux combats. Vainqueur dans tous ceux qu'il avoit livrés seul à seul, c'étoit toujours le crâne du dernier ennemi tombé sous ses coups, qui lui servoit de coupe.

Sigefrid eut à peine fait mettre à la voile, qu'Odinsée essaya de forcer le camp retranché du duc de Santillane. On le vit s'élancer plusieurs fois jusques dans la première enceinte; mais il ne put pénétrer plus avant; & ses plus braves soldats étant tombés à ses pieds, il fut obligé de se retirer en désordre, & de renoncer à son entreprise téméraire. Il espéra de se dédommager de cet échec, en parcourant les campagnes voisines; & chaque jour fut marqué par l'incendie des villages, que la terreur de ses armes faisoit abandonner.

Un seul château, dont la situation étoit avantageuse, résistoit depuis deux jours à ses attaques; mais les fossés profonds qui l'entouroient étoient presque comblés. L'avant-garde commandée par dom Pèdre, parut à tems pour le secourir. Cette avant-garde plus nombreuse, & composée de troupes mieux disciplinées que

le détachement conduit par Odinſée, mit faci-lement les Normands en déſordre; &, malgré la force & la valeur de ce féroce guerrier, il fut forcé de ſe retirer & de rentrer dans ſon camp. Dom Pèdre, content de ce premier avantage, attendit avec prudence que le roi des Aſturies l'eût rejoint avec ſon armée; alors il s'avança pour reconnoître le camp des Normands. Sur le compte qu'il rendit à dom Pélagos, ils prirent des meſures pour l'attaquer le lendemain; & des ſignaux répétés firent connoître au duc de Santillane, que le ſecours qu'il eſpéroit étoit prêt à le défendre.

Odinſée avoit remarqué dom Pèdre à ſa valeur comme aux armes brillantes qu'il portoit. A peine fut-il rentré dans ſon camp, qu'il écrivit ce cartel de défi, & le fit porter au camp du roi des Aſturies. » Qui que tu ſois, toi qui pourrois te » vanter d'avoir vu reculer Odinſée, je te défie, » hors de ton camp, aux premiers rayons du » ſoleil; tu trouveras Odinſée ſeul, & prêt à » laver dans ton ſang la honte d'un avantage » que tu ne dois qu'au grand nombre. «

Dom Pélagos, entouré des principaux Chevaliers de ſon armée, tenoit avec eux un conſeil de guerre ſur les diſpoſitions de l'attaque qu'il préméditoit pour le lendemain matin, lorſque le héraut d'Odinſée entra d'un air farouche dans

ſa

ſa tente. » A qui dois-je remettre ce défi, s'é» cria-t-il, & quel eſt le téméraire qui ſe ſen» tira le courage de l'accepter ? « Dom Pélagos eût deſiré vainement de ne pas laiſſer expoſer dom Pèdre au haſard d'un combat particulier, preſque au moment d'une affaire générale, où tout concouroit à l'aſſurer de la victoire; mais dom Pèdre étoit trop généreux pour y conſentir. Ce jeune prince ſe lève, court au héraut d'Odinſée, prend le cartel, ſe fait apporter un riche manteau d'écarlate dont il le revêt, & lui préſentant une bourſe pleine de beſans d'or : » Cours » à ton maître, lui dit-il; apprends-lui que c'eſt » dom Pèdre de Santillane qui, dès le lever du » ſoleil, ſera prêt à le combattre. « Le Scandinave ſurpris, admire la nobleſſe & la beauté de dom Pèdre : il reçoit ſes préſens, & ſort en s'écriant : *Que je te plains !*

A peine le héraut étoit-il ſorti de la tente, qu'on y vit entrer un ſoldat qui, plein d'adreſſe & de courage, avoit traverſé le camp des Normands : il portoit à dom Pélagos une lettre du duc de Santillane, dans laquelle ce prince remercioit le roi des Aſturies, & lui donnoit avis qu'au moment où ſon armée attaqueroit les Normands, il ſortiroit de Santillane à la tête de ſes Chevaliers, pour faire une puiſſante diverſion. Cet avis, qui ne laiſſoit aucun doute ſur une vic-

toire complette, redoubla les regrets de dom Pélagos sur ce que dom Pèdre avoit accepté le défi d'Odinsée ; mais l'honneur & les lois de la Chevalerie ne lui permettoient plus d'empêcher leur combat.

Dès que l'aurore parut, dom Pèdre, couvert d'armes brillantes, sortit du camp du roi des Asturies, & s'avança vers le camp des Normands. Dom Pélagos rangea son armée en bataille, crainte de surprise, & quatre Chevaliers Asturiens accompagnèrent dom Pèdre. Bientôt ils virent paroître Odinsée, suivi d'une troupe nombreuse; mais à la vue de dom Pèdre, il la congédia, & ne retint que le même nombre de Chevaliers qui accompagnoient son adversaire.

L'un & l'autre s'élancèrent avec une impétuosité égale : leurs lances volèrent en éclats, sans qu'ils fussent ébranlés : ils fournissent leur carrière, reviennent l'un sur l'autre l'épée à la main, & se chargent avec une égale fureur. Le feu jaillit de leurs armes, & la terre se couvre de leurs débris : ils combattent long-tems sans qu'aucun des deux paroisse avoir quelque avantage. Odinsée furieux de trouver, pour la première fois, un ennemi qui puisse lui résister, attaque dom Pèdre de plus près, & comptant sur sa force prodigieuse, il laisse pendre son épée, abandonne la bride, & s'élance pour saisir dom

Pèdre; mais celui-ci lui porte sur la visière un coup terrible du pommeau de son épée. Odinsée, étourdi de ce premier coup, en reçoit plusieurs autres qui lui font perdre la vue & le font chanceler : le prince alors arrache son épée, saisit les rênes de son cheval, & veut l'amener prisonnier ; mais, contre la loi de ces sortes de combats, les quatre Chevaliers Normands fondent sur dom Pèdre, & l'un d'eux tue son cheval, avant que les quatre Chevaliers Asturiens puissent s'opposer à cette trahison. Bientôt ceux-ci font mordre la poussière à deux Chevaliers Normands ; & le prince se précipitant sur un de leurs chevaux, s'empare une seconde fois des rênes du cheval d'Odinsée, qu'il conduit enfin prisonnier à dom Pélagos.

Cette action s'étant passée à la vue des deux armées, les Normands s'avancèrent pour délivrer leur chef, en faisant des hurlemens affreux. Les Asturiens s'étant ébranlés pour les recevoir, l'affaire devint générale ; & ce qui ne devoit être qu'un combat particulier, donna bientôt à la cité de Santillane le spectacle d'une bataille sanglante.

Odinsée désarmé étoit déja sous la tente de dom Pélagos, tandis que les deux armées combattoient avec le même acharnement, sans que

la victoire parût ſe déterminer entr'elles ; mais bientôt le ſon aigu des clairons annonça l'attaque du duc de Santillane. Ce duc, à la tête de cinq cents Chevaliers, chargea les Normands, les prit en flanc, & les mit bientôt en déſordre: la déroute alors devint générale ; & les Normands, preſſés de tous côtés, prirent la fuite vers leurs vaiſſeaux. Il en périt un grand nombre; mais dom Pélagos ne voulant point expoſer ſes ſujets au déſeſpoir de ces barbares, & la nuit commençant à paroître, il fit ſonner la retraite. Ce fut dans le camp même qu'ils occupoient autour de la cité de Santillane, qu'il fit entrer ſon armée, laquelle reſta toute la nuit ſuivante ſous les armes; & dès l'aurore, les partis envoyés à la découverte, lui rapportèrent que les barbares s'étoient rembarqués.

On imagine ſans peine avec quels tranſporrs de joie le duc de Santillane embraſſa ſon *fils*, & quelle fut ſa reconnoiſſance pour le roi des Aſturies. Ces princes s'empreſsèrent également à calmer la fureur & le déſeſpoir d'Odinſée. Ce fier deſcendant d'Odin, malgré ſes vices, étoit né généreux. Frappé de la différence des mœurs Eſpagnoles & de celles des Danois, dont l'uſage cruel étoit de ſacrifier leurs priſonniers, il ne put refuſer ſon eſtime & ſon admiration à ceux

qu'il voyoit occupés à lui faire oublier ſes malheurs, & à lui faire trouver ſes chaînes plus légères.

On jouiſſoit depuis deux jours dans Santillane du bonheur d'être délivré des alarmes que l'attaque imprévue des Normands avoit fait naître, lorſque, ſur la fin du troiſième jour, des tourbillons de pouſſière & le ſon des trompettes annoncèrent l'approche d'une nouvelle armée. C'étoit le roi de Navarre lui-même qui s'avançoit, ſuivi de l'élite de ſes troupes, pour ſecourir les Aſturiens. Dom Pélagos, le duc de Santillane & dom Pèdre, montèrent auſſi-tôt à cheval pour aller recevoir le brave dom Inigo: & il apprit d'eux les événemens qui avoient précédé ſon arrivée.

Ce prince fut reçu dans Santillane avec les plus grands honneurs. Il acheva de prouver au comte Odinſée la préférence que les mœurs de l'Eſpagne méritoient ſur celles du Nord, par l'air affable avec lequel il le reçut. Il fut étonné que, ſi jeune encore, dom Pèdre eût pu vaincre un guerrier ſi redoutable, & ſi renommé dans toute l'Europe par ſes combats, ſa valeur & ſes victoires; il ne put voir le jeune héros ſans être attendri. Que vous êtes heureux, dit-il au duc ſon père, en préſence du roi des Aſturies! Ce fils auſſi chéri que reſpectable, vient de cou-

vrir de gloire votre nom & vos armes; il ſera l'honneur & le bonheur de votre vie; il ſera l'appui, la conſolation de votre vieilleſſe. Hélas! un ſort cruel m'a tout ôté!... Je pourrois avoir un fils de ſon âge, je l'ai perdu!... Depuis ce tems, ce fatal ſouvenir empoiſonne ma vie, & rien ne peut me conſoler de cette perte. — Seigneur, lui répondit le roi des Aſturies, vos vertus mériteroient que la Providence fît un miracle en votre faveur. Vainqueur des ennemis de ſon nom, un Dieu juſte n'anéantira pas la race d'un héros qu'il a placé ſur le trône. Je ſais l'hiſtoire de vos malheurs; nulle certitude de la mort de ce fils ne peut vous ôter l'eſpérance. Ah! ſeigneur, prenez confiance dans cette Providence divine qui protégea vos armes; puiſſe-t-elle exaucer les vœux que nous élevons au ciel avec vous!

Dom Pélagos crut ne devoir pas en dire davantage; & la peur de s'être trompé dans ſes conjectures, l'empêcha d'en faire part au roi de Navarre: mais il imagina d'eſſayer quel effet pourroit faire ſur lui les deſſins qu'il avoit fait tracer des ſignes de reconnoiſſance trouvés ſur dom Urſino; il réſolut même de ne les lui pas préſenter, mais de les expoſer ſeulement dans un cabinet de l'appartement qu'il occupoit; &, connoiſſant ſa vénération pour le patron des

Espagnes, il plaça ces dessins au-dessous d'un tableau qui le représentoit.

Le roi des Asturies dépêcha, dès la nuit, un courier pour sa capitale. Ce courier eut ordre de ne s'arrêter dans Oviédo, que le tems nécessaire pour apprendre sa victoire & le rembarquement des Normands, & d'aller en diligence à Villa-Viciosa porter la même nouvelle aux deux princesses, avec l'ordre de venir le rejoindre, suivies de l'hermite & des Chevaliers qui les avoient accompagnées. Hélas! il ne savoit pas ce qu'il alloit bientôt éprouver lui-même.

Le roi de Navarre s'étant levé de grand matin, admira la richesse de l'appartement qu'il occupoit: l'art de la peinture, conservé par les Arabes, avoit passé déja dans Santillane par un esclave de cette nation, dont la main savante avoit décoré ce palais. Dom Inigo s'amuse à considérer les différens tableaux; &, voyant un cabinet ouvert, il y passe dans l'espérance d'en trouver encore de plus précieux. Bientôt celui qui représentoit saint Jacques frappe sa vue: son premier mouvement est de se mettre à genoux, & d'implorer l'intercession de ce grand saint: ensuite, portant plus bas ses regards, le dessin qu'il remarque les fixe. L'émotion la plus vive agite son ame; il n'ose en croire ses yeux;

chaque trait qu'il découvre eſt un nouveau trait de feu qui le frappe : il lève les bras au ciel ; il détache ce deſſin ; il baiſe avec tranſport celui d'un reliquaire qu'il reconnoît.... Il reconnoît de même l'amulette, les langes ; & ſerrant le tout ſur ſon cœur, éperdu par les tranſports qu'excitent en lui la crainte & l'eſpérance, il vole à l'appartement du duc de Santillane. Ah ! s'écria-t-il en entrant & lui montrant le cadre, qu'ai-je vu ? que puis-je eſpérer ?

Le trouble extrême du roi de Navarre l'avoit d'abord empêché de reconnoître que le duc, le roi des Aſturies & dom Pèdre avoient les yeux baignés de larmes, & que les principaux Chevaliers des deux cours les entouroient avec un air conſterné. Il s'écrie de nouveau : Ah ! vous connoiſſez le ſort de mon fils ? ah ! daignez en inſtruire un malheureux père.... Un morne ſilence, un cri de douleur que dom Pélagos, le duc & dom Pèdre firent de concert, ſont leur unique réponſe. Ah ! cruels, s'écrie-t-il de nouveau, portez-moi le dernier coup, ou prenez pitié de l'état où je ſuis. Dom Pélagos ſe lève enfin ; il court au roi de Navarre, il le ſerre entre ſes bras. Ah ! lui dit-il, nous ſommes également malheureux. Hélas ! vous retrouviez un fils digne de vous ; mais un ſort affreux nous l'enlève, & nous perdons nos enfans avec lui.

A ces mots, les ſanglots redoublent, leur coupent la voix; & ce n'eſt qu'après un long intervalle, que le grand référendaire de cette cour préſente au malheureux roi de Navarre la dépêche déſaſtreuſe que dom Pélagos venoit de recevoir du duc de Miranda. Il ne fut pas en état d'en faire lui-même la lecture. Cette dépêche portoit qu'Inès & Félicie étant allées ſe promener ſur le bord de la mer avec Urſino, des pirates abordés pendant la nuit, & dont le vaiſſeau ne pouvoit être apperçu dans une anſe hériſſée de rochers, étoient deſcendus à terre, les avoient ſurpris ſans défenſe, &, les ayant enlevés, les avoient portés couverts de chaînes à leur vaiſſeau, & ſur le champ avoient remis à la voile.

Dom Pélagos & dom Pèdre achevèrent de percer le cœur du roi de Navarre, en lui racontant tout ce qu'ils ſavoient de l'enfance, de l'éducation, des vertus & du courage de dom Urſino; ils le confirmèrent dans la certitude que ce brave Chevalier étoit le fils qu'il avoit perdu, en lui parlant de la coquille qu'il avoit empreinte ſur ſon ſein.

Quelle affreuſe ſituation pour tous ces princes! Dom Pélagos & le roi de Navarre pleuroient des enfans qu'ils adoroient; dom Pèdre gémiſſoit en

frémissant sur le sort de Félicie & de son frère d'armes. Après avoir donné quelque tems à leur douleur, le duc de Santillane, comme étant le moins malheureux, fut le premier à rappeller leur raison, & à chercher les moyens sûrs & expéditifs pour avoir des nouvelles de ceux qu'ils regrettoient. On convint d'armer sans délai ce qui se trouveroit de vaisseaux propres à tenir la mer, & dom Pèdre ne voulut céder à personne l'honneur de les commander.

Il rassemble au plutôt des Chevaliers choisis dans les deux armées de Navarre & des Asturies; & dès le lendemain, ayant fait armer deux vaisseaux légers, il étoit prêt à mettre à la voile, lorsqu'on apperçut de loin un canot qui luttoit contre des lames élevées; & l'on vit que ceux qui le montoient faisoient tous leurs efforts pour aborder. Dom Pèdre envoya promptement une barque à son secours; & peu de tems après, elle conduisit le canot dans le port. Dom Pèdre vole au-devant d'un seul homme qui sort, & sans peine il le reconnoît pour être Jacomo, l'un des plus fidèles domestiques de Félicie. Ah! cher Jacomo, s'écria-t-il, m'apportes-tu la mort ou la vie? — Hélas! seigneur, ne tremblez point pour les jours d'Inès & de Félicie; mais d'ailleurs je n'ai que des nouvelles effrayantes à vous

annoncer. — Ah! ma Félicie respire, dit dom Pèdre; toute espérance ne m'est donc pas encore ravie.

Pendant le tems qui s'étoit passé depuis la découverte du canot, l'on avoit averti les deux rois de cet événement; & la foible espérance de recevoir quelques notions sur l'enlèvement d'Inès & d'Ursino, avoit suffi pour les faire accourir au port.

Ce fut en leur présence que Jacomo raconta que le prince Normand Sigefrid, étoit celui qui leur ravissoit leurs plus chères espérances. Sigefrid, dans le dessein de reconnoître la côte des Asturies, s'étoit porté jusqu'au cap d'Ortegal; son vaisseau, repoussé par les courans & les vents contraires, avoit été forcé de se tenir au large; il manquoit d'eau depuis quelques jours, & profitant d'un vent qui portoit aux côtes des Asturies, il s'en étoit rapproché pour faire remplir ses tonneaux. Ce guerrier n'ayant pas des forces suffisantes pour oser tenter d'entrer dans le port de Villa-Viciosa, avoit doublé l'une des pointes qui le ferment au nord: découvrant alors une anse entre des rochers, il s'étoit hasardé d'y entrer à la fin du jour; & tandis que l'équipage s'occupoit à chercher de l'eau, il avoit envoyé un détachement de quelques soldats bien armés, qui s'étoit avancé jusqu'à la

vue du fond du port & de la ville. Là, le chef de ce parti faisant cacher sa suite entre des rochers, il attendit l'occasion de faire quelques prisonniers qui pussent l'instruire sur l'état de l'intérieur de ce pays. Il ne fut pas long-tems dans cette retraite sans appercevoir deux chariots suivis de quelques gardes qui sortoient de la ville & s'avançoient vers le port. Le chef Normand ayant fait retirer sa troupe un peu plus avant dans les rochers, attendit que les deux chariots les eussent dépassés : alors donnant le signal à ses gens, les gardes furent renversés & poignardés, & les chariots entourés. Ursino désarmé voulut en vain faire quelque résistance; son cheval, que les barbares tuèrent entre ses jambes, l'entraîna dans sa chûte; & dans ce moment d'horreur & de confusion, les deux princesses, quelques dames de leur suite & le malheureux Ursino, furent saisis, enlevés & portés dans le vaisseau de Sigefrid, qui, content de cette capture, fit mettre aussi-tôt à la voile. Jacomo, continuant ce triste récit, ajouta qu'ayant jetté des cris pour appeller les habitans de la campagne au secours de la princesse, les barbares l'avoient entraîné, en l'accablant de coups, jusques dans leur vaisseau; qu'ils avoient dirigé leur marche vers le port de Saint-Ander; mais qu'après avoir vogué toute la nuit, le

commandant ayant apperçu plusieurs voiles, & croyant reconnoître les vaisseaux qui les portoient, leur avoit fait un signal, auquel ces vaisseaux avoient obéi sur le champ, en arrivant à lui; qu'il avoit paru transporté de fureur, en écoutant le récit que les capitaines venoient de lui faire; & qu'après avoir tenu conseil avec eux pendant quelques momens, il avoit ordonné de changer de route, & de porter sur les côtes de France. Jacomo leur ajouta, qu'à l'entrée de la nuit, ayant apperçu le canot qui s'étoit démarré, flotter à l'arrière du vaisseau, il s'étoit jetté sur le champ à la mer, étoit monté dans ce canot; que malgré le grand nombre de flèches qu'on lui tiroit, il avoit eu le bonheur de se sauver, & qu'alors il avoit fait de nouveaux efforts pour regagner la côte, & venir les avertir de cet événement funeste.

Rien ne peut exprimer la douleur mortelle dont les deux rois & dom Pèdre furent saisis en écoutant Jacomo. Le récit qu'ils venoient d'entendre, leur fit sentir la nécessité de suspendre leur poursuite; & ne doutant point que Sigefrid, après avoir rassemblé les débris de son armée, ne se fût retiré dans Bordeaux, le roi de Navarre & celui des Asturies ne pouvant former aisément une armée navale assez considérable pour attaquer celle des Normands, & se porter

dans la Gironde, ils se déterminèrent à retourner ensemble à Pampelune, pour y recueillir de nouvelles forces, & de-là marcher le long des côtes & se porter sur Bordeaux, tandis qu'une escadre, composée de leurs meilleures voiles, iroit bloquer l'embouchure de la Gironde, pour observer la flotte Normande, & profiter des occasions qui pourroient se présenter de la combattre avec quelque avantage. Dom Pèdre dépêcha aussitôt un courier à dom Juan de Livaros, pour le déterminer à venir sur le champ à Pampelune, avec les marques de reconnoissance qu'il avoit trouvées dans la caverne de l'ourse : il écrivit en même tems la lettre la plus respectueuse & la plus tendre au duc de Miranda, en lui jurant que le duc de Santillane, qui lui demandoit son amitié, auroit bientôt à pleurer un fils unique, si ce malheureux fils ne pouvoit réussir à remettre la charmante Félicie dans ses bras.

L'armée combinée du roi des Asturies & du roi de Navarre se mit en marche, dès le lendemain, pour retourner à Pampelune ; & dom Pèdre, à la tête des Chevaliers de son père, les suivit avec trois bannières (1) complettes,

(1) Une bannière complette ne pouvoit avoir moins de quatre-vingts hommes d'armes, dont une partie étoit composée de Chevaliers ; & dans l'appel de ces compa-

du nombre de celles qui venoient de combattre avec gloire, sous les ordres du duc de Santillane.

Tandis que tout se préparoit pour aller attaquer les Normands, Sigefrid faisoit force de voiles pour rentrer dans l'embouchure de la Gironde avec les débris de son armée & la riche prise qu'il venoit de faire.

Sigefrid, l'un des descendans du brave Doolin de Mayence, dont le bras victorieux avoit conquis le Danemarck, n'avoit rien des mœurs féroces des anciens Danois. Son courage, sa loyauté le rendoient digne de son illustre naissance, & d'être le petit-neveu du célèbre Ogier le Danois, que dès son adolescence il s'étoit proposé d'imiter. Né cadet d'une des branches de cette illustre maison, sans état, & ne pouvant rien espérer que de son épée, il s'étoit tellement signalé sous le redoutable Éric, dans les entreprises que les Normands renouveloient sans cesse sur les côtes de France, que plusieurs troupes de ces barbares l'avoient élu pour leur

gnies, tous ceux qui se trouvoient honorés du titre de Chevaliers, étoient qualifiés du nom de Monseigneur; une seule bannière formoit deux très-gros escadrons, par le nombre de gens armés que les hommes d'armes avoient à leur suite.

chef. C'étoit à regret qu'il ſe voyoit ſouvent entraîné par une armée, juſqu'alors ſans diſcipline, à porter le ravage & la déſolation dans les provinces malheureuſes où le vent & la fortune conduiſoient ſes vaiſſeaux. Séduit par le traître & redoutable comte Lambert, Sigefrid, à la tête de ſes Normands, avoit ravagé les compagnes des bords de l'embouchure de la Loire; & le comte Lambert, au moment de la mort d'Hériſpoé, duc de Bretagne, auquel le foible empereur Charles le Chauve avoit laiſſé uſurper le titre de roi; Lambert, dis-je, avoit flatté Sigefrid, de le mettre à même de faire la conquête de l'Armorique, & de dépoſſéder le jeune Salomon, que ſes ſujets venoient de proclamer roi de cette belle province, à la mort d'Hériſpoé ſon père.

L'incurſion de Lambert & de Sigefrid eut d'abord les plus grands ſuccès; ils remontèrent la Loire juſqu'à Nantes, dont ils s'emparèrent: ce fut alors que le perfide Lambert commença à ne plus cacher ſes projets ambitieux. Depuis quelque tems il avoit ſu ſe former un parti parmi les Bretons. Ces peuples qui ſe reſſentoient encore de l'inconſtance de leurs pères, & qui ſe faiſoient une fauſſe idée de la liberté, s'étant trouvés bleſſés de l'autorité monarchique avec laquelle Nomenoé, leur duc, & ſon fils Hériſpoé

les

les avoient gouvernés, ne purent voir, sans se porter à la révolte, que leur état alloit changer de lois, & subir le joug de celles que leurs ducs pouvoient leur imposer, en prenant le titre sacré de roi. Ils regardèrent le moment où le jeune Salomon montoit sur ce nouveau trône, comme favorable à leurs desseins; & l'artificieux Lambert, leur promettant de confirmer leurs anciens privilèges, & même de leur en accorder de nouveaux, une partie des Bretons prit les armes en sa faveur; & bientôt Lambert eut des forces suffisantes pour déclarer à Sigefrid & aux chefs Normands qu'il avoit sous ses ordres, qu'ils eussent à se retirer de la Bretagne, & à se contenter de la part qu'il leur accorderoit du butin qu'ils avoient fait jusqu'alors.

Sigefrid ne reçut ces propositions qu'avec indignation, les refusa, reprocha vivement à Lambert sa trahison & son ingratitude, & le défia vainement au combat. Les traîtres peuvent avoir quelquefois une valeur féroce, mais elle n'est que momentanée; ils n'ont jamais celle qu'inspire le véritable honneur, qui est permanente, toujours juste, & souvent généreuse. Lambert refusa le combat; &, convoquant les chefs des troupes Normandes, l'étalage des richesses qu'il leur proposa de partager entr'eux les éblouit au point, que ces barbares n'écou-

tant plus que le desir de revoir leurs foyers, & de se parer vis-à-vis de leur famille & de leurs voisins, des dépouilles de la France, acceptèrent avec avidité les propositions de Lambert ; & la moitié des Normands même se retirant sur leurs vaisseaux, abandonnèrent Sigefrid, qui ne put retenir auprès de lui que les plus nobles chefs de ces barbares, & quelques troupes d'élite qui leur restoient fidelles.

Sigefrid ne se trouvant pas en état d'attaquer les forces de Lambert, fut obligé de sortir de Nantes, de descendre la Loire, & de regagner l'embouchure de la Seine, & l'isle d'Oissel où les premières armées Normandes avoient commencé à former un établissement. Brûlant du desir de se venger d'un indigne usurpateur, sa réputation & son éloquence martiale engagèrent bientôt ses compatriotes, moins entraînés par l'amour du gain, que par l'espoir d'une solide conquête, à le choisir pour chef; & pendant l'hiver, cette armée, mieux disciplinée que les premières, partit sous les ordres de Sigefrid, après lui avoir prêté serment.

Ce prince engagea facilement sa nouvelle armée à servir son juste ressentiment, & à se porter sur les côtes de la petite Bretagne, dont il lui peignit la conquête comme facile, & comme la plus utile pour s'établir.

Les vents s'opposèrent à ses desseins; ils lui firent dépasser la Bretagne, portèrent le désordre dans sa flotte, qu'il ne put rassembler qu'avec peine; & se trouvant alors à la hauteur de l'embouchure de la Gironde, le manque de vivres le força d'entrer dans ce fleuve célèbre, de porter l'épouvante & le ravage sur ses bords riches & fertiles; & c'est dans cette course qu'il s'empara de Bordeaux.

Ce fut un bonheur pour Sigefrid de n'avoir point attaqué la Bretagne: le jeune roi de ce pays, ce Salomon (1) dont tous les anciens romanciers ont célébré la haute sagesse & le courage, avoit rassemblé les sujets qui lui étoient restés fidèles; & soutenu par le grand Robert le Fort (2), ce héros, aïeul de Hugues Capet, ils avoient attaqué le comte Lambert, l'avoient battu deux fois, l'avoient forcé d'évacuer la

(1) Par un anachronisme commun à tous nos anciens Romanciers, ils ont placé ce Salomon sous Charlemagne. Celui-ci le remet dans la véritable époque, en le plaçant sous le règne de Charles le Chauve.

(2) Ce héros, ce Robert le Fort, aïeul de Hugues Capet, battit les Normands en plusieurs occasions, les chassa de l'Anjou, du Maine & de la Touraine: ce prince, duc de l'Isle de France & de Paris, fut tué d'un coup de flèche près du Mans, dans le dernier combat où les Normands furent défaits.

ville de Nantes, de descendre la Loire en désordre, & de fuir des bords de la Bretagne. Le premier soin de Salomon avoit été de fortifier l'embouchure de la Loire, de mettre les côtes de la Bretagne à l'abri de toute insulte; &, depuis ce tems, l'abord en fut inaccessible aux barbares du nord.

Le comte Lambert, au désespoir, & portant dans son cœur sa rage & les remords, (qui sont toujours la première punition des grandes trahisons inutiles) erra quelque tems sur la mer voisine des côtes de la France; & s'étant expatrié par ses crimes, il les consomma tous en achevant d'oublier qu'il étoit né François, & en se déterminant à porter le fer & la flamme jusques dans la patrie qui l'avoit vu naître. Il convoqua sur son vaisseau les chefs coupables des brigands Bretons & Normands, que la crainte d'une punition certaine avoit attachés à sa fortune: & leur ayant démontré que la seule ressource qui leur restât, étoit d'exercer le métier de pirates, jusqu'à ce qu'ils pussent s'emparer de quelques îles ou d'un cap en partie fortifié par la nature, qui pût leur servir d'asyle, il leur proposa d'entrer dans la Gironde, & d'aller piller Blayes & Bordeaux, ignorant alors que Sigefrid s'en étoit emparé.

Ce fut dans le tems même où le comte Lam-

bert, après s'être emparé de l'île d'Oleron, dont il espéroit se faire une retraite, s'avançoit vers Cordouan, que Sigefrid revenoit des côtes des Asturies avec les débris de son armée & les prisonniers Espagnols qu'il avoit enlevés à Villa-Viciosa.

C'est à regret que nous avons laissé si long-tems nos lecteurs dans l'inquiétude du sort qu'éprouvèrent la belle Inès, l'aimable Félicie & le brave Ursino; mais nous avons cru devoir leur faire connoître l'histoire de ce tems, qui, se trouvant liée intimement à celle du prince de Navarre & de la princesse des Asturies, nous a paru ne point diminuer l'intérêt, & porter du jour sur ces tems reculés (1).

Le chef Normand ayant fait passer ses prisonniers sur le vaisseau de Sigefrid, les conduisit à ce prince comme une riche capture, dont il pourroit exiger une forte rançon. Nous avons déja dit que Sigefrid n'avoit rien des mœurs féroces de son pays. Frappé de l'air noble de ses nouveaux prisonniers, ému par les larmes & la beauté d'Inès & de Félicie, il les aborda, de l'air le plus respectueux, les conduisit, avec

(1) Tous les faits rapportés ci-dessus sont exactement conformes à l'histoire de ce tems.

Urſino, dans la chambre de pouppe, & débuta par prendre le Ciel à témoin que leur honneur & leur vie étoient en sûreté. Il ſemble que l'honneur & la loyauté de l'ame impriment leur caractère auguſte ſur le front des gens vertueux: les deux jeunes Eſpagnoles osèrent lever les yeux ſur ceux de Sigefrid; elles n'y lurent que l'attendriſſement que lui cauſoient leurs pleurs; cependant leurs alarmes & leurs plaintes redoublèrent, lorſqu'elles virent déployer les voiles, & le vaiſſeau s'éloigner de la côte.

Sigefrid étant ſorti pendant quelques momens, pour donner des ordres, Inès & Félicie ſe précipitèrent dans les bras l'une de l'autre; &, cachant ſous leurs vêtemens le poignard que dans ces tems-là les dames Eſpagnoles portoient toujours à leur ceinture, elles jurèrent, en préſence d'Urſino, de ſe donner la mort, ſi ceux dont elles étoient captives oſoient entreprendre quelque violence contre elles.

Urſino étoit reſté juſqu'alors immobile, conſterné, & renfermant dans ſon ſein les tranſports qui l'agitoient. Voyant quelques armes attachées aux parois de la chambre, il ſe ſaiſit d'une cotte de mailles qu'il paſſa promptement ſous ſes habits: & plaçant, à portée de s'en emparer, une épée & un bouclier, il s'approcha d'Inès, &

se précipitant à ses genoux, il lui jura de perdre la vie à ses yeux, avant qu'on osât lui faire redouter quelque offense.

Le généreux Sigefrid s'occupoit alors à prévenir celles que ses prisonniers pouvoient craindre. Il venoit, en présence de son équipage, de les prendre sous sa garde, & de défendre sous peine de la vie d'oser pénétrer jusqu'à l'asyle qu'il venoit de leur donner. Ce ne fut point avec l'air d'un maître qu'il reparut devant elles; ce fut plutôt avec celui d'un ami qui cherchoit à les consoler. » Mes gens, leur dit-il, ont mal » exécuté mes ordres, & c'est avec regret que » je me refuse à vous remettre dès ce moment » en liberté; forcé moi-même de m'éloigner » de cette côte, soyez sûres que dès que je » le pourrai, je vous donnerai les moyens de » retourner dans le pays d'où mes gens vous » ont enlevées. «

L'air de candeur de Sigefrid, & l'air de noblesse qui régnoit dans toute sa personne comme dans ses discours, firent renaître l'espérance dans le cœur des jeunes Espagnoles. Ursino lui-même fut touché de la candeur avec laquelle Sigefrid leur parloit; & comme la communication & l'union sont toujours faciles entre les ames élevées & vertueuses, il eut assez de confiance en celle de Sigefrid, qu'il

avoit déja jugé devoir être un chef distingué des peuples du nord, pour entrer en propos avec lui sur l'incursion inutile que ses gens venoient de faire dans un pays habité par des peuples belliqueux, qui s'étoient refugiés dans les montagnes, pour y défendre leur liberté. Sigefrid répondit à la confiance avec laquelle Ursino venoit de lui parler, en lui racontant les principaux événemens de sa vie. La surprise des Espagnols fut extrême, lorsqu'ils apprirent par son récit, qu'ils étoient en la puissance du prince Normand qui s'étoit emparé déja de Sant-Ander, & dont l'armée avoit formé le siége de la ville de Santillane. Ils crurent qu'il seroit imprudent de lui découvrir leur naissance; & Sigefrid crut facilement que ses gens avoient enlevé seulement des filles de qualité des Asturies, sans soupçonner que l'une des deux fût l'héritière de ce royaume.

Pendant les deux jours suivans, Sigefrid ne démentit point la conduite qu'il avoit eue avec ses prisonniers; & les mêmes promesses qu'il leur avoit faites furent renouvellées. Le pilote ayant dirigé sa route vers le port d'où Sigefrid étoit parti quelques jours auparavant, espéroit pouvoir y rentrer incessamment, lorsqu'il découvrit une flotte considérable qui s'éloignoit de la côte, & qui s'avançoit vers la pleine mer. Le com-

mandant de cette flotte ayant apperçu de loin le vaiſſeau de Sigefrid, détacha les plus légers de ſon armée pour l'aller obſerver ; & Sigefrid les ayant reconnus pour être du nombre des ſiens, il leur fit un ſignal qui les fit promptement arriver à ſon bord : c'eſt par eux que Sigefrid apprit la défaite de ſon armée, & qu'Odinſée avoit été fait priſonnier. Sa colère fut extrême en apprenant l'imprudence d'Odinſée, & la témérité des Normands, d'avoir haſardé, en ſon abſence, une bataille auſſi déciſive ; mais, forcé de cacher ſon reſſentiment vis-à-vis des troupes toujours prêtes à la révolte, il rejoignit le gros de ſon armée ; & reprochant moins aux chefs la fatale défaite qui venoit de détruire l'élite de ſon armée, qu'il ne les plaignit de s'être laiſſés entraîner par le préſomptueux Odinſée, il leur fit connoître que le ſeul parti qui leur reſtoit à prendre, étoit de retourner à Bordeaux & de s'y fortifier, en attendant qu'il eût reçu les renforts qu'il ſe propoſoit d'envoyer demander aux autres princes du Nord.

Cette réſolution ayant été priſe d'une voix unanime, Sigefrid ſe mit à la tête de ſon armée, & dirigea ſa marche vers Bordeaux. Le vent fut aſſez favorable, pour que les ſentinelles puſſent l'avertir ſur la fin de la nuit ſuivante, qu'ils découvroient la lumière du phare élevé ſur la tour

de Cordouan. Alors les vaisseaux ne portant plus que leurs basses voiles, se préparèrent à profiter des premiers rayons du soleil, pour entrer dans la vaste embouchure de la Gironde. Mais quelle fut la surprise de Sigefrid, lorsque se trouvant à la hauteur du cap méridional de cette embouchure, l'aube du jour lui fit reconnoître une flotte égale en force à la sienne, qui s'avançoit vers cette même embouchure, & qui paroissoit venir du côté de l'île d'Oleron ! Les deux flottes envoyèrent de part & d'autre quelques vaisseaux pour se reconnoître ; & la fureur avec laquelle ces premiers vaisseaux s'attaquèrent dès qu'ils se furent parlé, fit connoître aux deux armées qu'elles étoient ennemies, & qu'elles devoient se préparer au combat le plus terrible. Un des vaisseaux de Sigefrid, après avoir coulé bas le vaisseau qu'il avoit attaqué, enleva le capitaine & le pavillon, qu'il vint présenter à Sigefrid, en lui apprenant que le comte Lambert étoit à la tête de cette armée, avec laquelle il projettoit de conquérir Blayes & Bordeaux.

Le plus juste ressentiment animoit trop vivement Sigefrid contre ce comte perfide, pour qu'il balançât à l'attaquer. Lambert ayant appris, de son côté, que Sigefrid commandoit cette flotte, vit bien qu'il n'avoit plus d'autres ressources que de vaincre ou de périr ; & les deux

armées poussant par trois fois de grands cris, selon l'usage des barbares du Nord, se préparent de part & d'autre à la bataille sanglante que le sort semble leur imposer de se donner.

Sigefrid descendit dans la chambre de pouppe, pour faire part de cet événement à ses prisonniers, & pour leur proposer d'éviter les périls de ce combat, & de monter sur un léger esquif qui pouvoit les faire aborder en sûreté dans quelque anse de cette côte. Mais Inès & Félicie, touchées de sa générosité, & ne trouvant qu'un nouveau danger dans le projet d'aborder sur une côte étrangère, lui répondirent qu'elles ne pouvoient se croire en sûreté que sous la garde d'un aussi vertueux Chevalier; qu'elles subiroient le même sort que lui, & que, tandis qu'il combattroit, elles éleveroient leurs prières au ciel pour qu'il triomphât du coupable Lambert. Ah! Seigneur, s'écria les yeux pleins de feu le brave Ursino, me refuserez-vous des armes pour combattre & mourir, s'il le faut, auprès de vous? Je suis Chevalier; & je vous jure, ajouta-t-il, en mettant la main sur son cœur, que je rapporterai ces armes à vos pieds, après les avoir employées à votre défense. Sigefrid, vivement ému par l'action généreuse d'Ursino, ne lui répondit qu'en l'embrassant, & en l'aidant à se couvrir d'armes pareilles aux siennes. Ne

trouvant point alors de bouclier, ce prince fut forcé de lui en présenter un qui portoit la même armoirie que le sien. L'un & l'autre, à l'instant, après s'être éloignés des princesses, s'élancèrent sur le tillac, où Sigefrid ne put s'empêcher d'admirer l'air héroïque d'Ursino, couvert d'armes brillantes, & brûlant d'impatience d'en venir aux mains avec l'ennemi. Sigefrid & Lambert ayant reconnu, de part & d'autre, le vaisseau qu'ils montoient à son pavillon, firent diriger leurs vaisseaux l'un contre l'autre avec la même ardeur. Les deux armées se chargeant en même tems, le premier choc des proues retentit jusqu'au rivage de la mer, qui, dans l'instant, fut couverte des débris des vaisseaux que ce choc terrible avoit fracassés. Ceux de Sigefrid & de Lambert ayant résisté, les grapins sont lancés des deux parts; & des ponts volans jettés entre les bords, sont bientôt couverts de combattans. Sigefrid, terrassant tous ceux qui lui résistent, saute sur l'arrière du vaisseau de Lambert, qui, dans ce moment, combat à l'avant, & qui, brûlant du desir d'en venir aux mains avec un ennemi qu'il déteste, trouve le moment de s'élancer sur la pouppe du vaisseau de Sigefrid.

Quelque ardeur qui animât à combattre dom Ursino, ce tendre amant n'avoit pu se résoudre

à s'éloigner de la chambre qui renfermoit Inès : jusqu'alors il s'étoit contenté d'en défendre l'approche, & son épée n'étoit encore rougie que du sang de quelques soldats audacieux. La richesse des armes de Lambert, les coups qu'il lui vit porter, lui firent connoître qu'il se présentoit un ennemi digne de lui. Dans ce moment, Lambert, trompé par les armes & le bouclier qu'il reconnoît, ne doute point que ce ne soit Sigefrid ; & renversant ce qui s'oppose à son passage, il s'élance sur Ursino, qui pare les premiers coups avec son bouclier. L'Espagnol combat avec le sang-froid que donne le vrai courage ; & portant ses coups d'une main sûre, il fait bientôt couler le sang de son ennemi. La fureur de Lambert en redouble ; mais ses coups précipités n'ont d'autre effet que de le découvrir, & de lui faire recevoir de nouvelles blessures. Semblable enfin à la victime qui présente la gorge au couteau sacré, il saisit son épée à deux mains, & l'élève vainement encore pour frapper Ursino. Au même instant celui-ci lui porte un coup de la sienne dans la gorge, qui le fait tomber sans vie à ses pieds, en versant un torrent de sang. Un des officiers du vaisseau de Sigefrid lève la visière du casque de Lambert, le reconnoît ; & voyant qu'il est déja sans vie, il lui coupe la tête, l'élève au bout d'une lance &

la présente à son armée, à côté du pavillon du vaisseau de Sigefrid.

Pendant ce combat, ce prince s'étoit déja rendu le maître du vaisseau de Lambert; quelquesBretons seulement étoient tombés sous ses coups; & les Normands, quelque coupables qu'ils fussent, n'osèrent lever leurs armes contre un de leurs princes dont ils avoient si souvent admiré la valeur, & qui, se faisant alors connoître, leur crioit en langue tunique de mettre les armes bas.

Les cris de victoire qui s'élevèrent en ce moment du vaisseau de Sigefrid, l'aspect de la tête sanglante de Lambert, consternèrent le reste de l'armée de ce traître. Sigefrid, paroissant sur le tillac du vaisseau de son ennemi, le visage découvert, & élevant un drapeau blanc, suspendit le carnage; & d'un commun accord, tous les capitaines de la flotte de Lambert amenèrent leur pavillon, & firent lever les rames.

Sigefrid leur fit dire de se rendre à son bord, sur lequel il repassa dans le même moment. Le premier objet qui frappa sa vue, fut le corps sanglant de Lambert aux pieds d'Ursino, qui lui présentoit l'épée de ce traître. Sigefrid se précipita dans ses bras, lui jura l'amitié d'un frère; & tous deux, descendant ensemble dans la chambre où la belle Inès & Félicie élevoient

leurs bras tremblans au ciel, ils leur annoncèrent la victoire qu'ils venoient de remporter. Sigefrid embrassant une seconde fois Ursino en leur présence, leur apprit qu'il la devoit à sa valeur.

Inès & Félicie furent prêtes à découvrir à Sigefrid, quelle étoit la naissance & le haut rang de celles qu'il tenoit sous sa puissance; mais la sensible Inès fut retenue par un sentiment qui captivoit son cœur; elle aimoit Ursino, sa naissance étoit inconnue; & les respects que Sigefrid eût pu lui rendre, comme à l'infante des Asturies, n'eussent pu la consoler de ne pouvoir parler d'Ursino, que comme d'un brave Chevalier dont la naissance n'étoit pas connue: elle prit donc le parti d'attendre la suite des événemens pour se faire connoître; & lorsque Sigefrid lui parla de la nécessité qui le forçoit à retourner à Bordeaux, elle lui dit qu'elle se feroit un plaisir de le suivre; & que, convaincue de sa générosité, elle attendroit sans inquiétude le tems où la situation de ses affaires lui permettroit de la renvoyer, avec sa compagne, dans le sein de leurs familles, avec une sûre escorte.

Sigefrid, averti dans ce moment, que les capitaines de la flotte de Lambert étoient rassemblés sur le tillac de son vaisseau, y monta suivi d'Ursino. Loin de rien reprocher à ceux qu'il reconnut pour l'avoir abandonné, il les plaignit

d'avoir été séduits au point de soumettre leur réputation & leur fortune à l'homme le moins digne de commander à d'aussi braves Chevaliers : son éloquence simple, un charme répandu sur toute sa personne & jusques dans le son de sa voix, amollirent la férocité du caractère des chefs Bretons, comme celui de ceux du Nord. Tous ces chefs baissant d'une main la pointe de leur épée dans le sang de Lambert qui couloit encore, élevèrent l'autre main vers le ciel, conjurèrent Sigefrid d'oublier leurs torts, & lui jurèrent obéissance & fidélité.

Ces chefs, retournés sur leurs vaisseaux, ne formèrent plus qu'une seule flotte, dont Sigefrid prit la tête; & l'heure de la marée qui montoit, favorisant l'entrée de cette flotte dans la Gironde, elle arriva vers la fin du jour dans Bordeaux, aux acclamations des troupes Normandes qui s'étoient rassemblées pour s'opposer à la descente de Lambert, & qui jouissoient du bonheur de revoir leur prince victorieux, & chef d'une armée plus forte que celle avec laquelle il étoit parti.

Sigefrid, rentré dans Bordeaux, s'occupa les premiers jours d'établir le bon ordre dans cette belle ville, & la discipline dans ses troupes; il s'occupa de même à rendre ses respects assidus aux jeunes Espagnoles; & traita dom Ursino

comme

comme un frère d'armes, auquel il devoit la punition de Lambert. Ils n'eurent pas de peine à persuader aux chefs Normands, qu'ils ne pouvoient former sur les côtes de France un établissement plus agréable & plus solide que celui qu'ils avoient alors; mais qu'ils n'y réussiroient qu'en gagnant le cœur des peuples belliqueux de ce pays, & en leur conservant leur religion & leurs lois. Tout fut paisible après huit jours dans Bordeaux; le commerce s'y ranima, & les Gascons se portèrent d'eux-mêmes à fortifier l'abord de l'embouchure de la Gironde & le bec d'Ambès, pour garantir ce beau pays des nouvelles incursions des Normands qui pourroient se présenter pour partager la conquête de Sigefrid.

Ursino jouissoit trop délicieusement du bonheur d'être sans cesse auprès de la belle Inès & de Félicie, pour presser Sigefrid de manquer le jour de leur départ. Quoique Inès aimât tendrement son père, & qu'elle gémît quelquefois en pensant à la douleur mortelle dont il devoit être accablé, elle n'avoit pas jusqu'alors été plus pressante que dom Ursino: elle faisoit tous les matins le projet de parler de son départ, mais le charme des soins empressés d'Ursino le lui faisoit oublier; & si la tendre Félicie n'eût pas souvent parlé de dom Pèdre en fondant en larmes,

Inès (il faut l'avouer) auroit eu peine à trouver le moment de demander elle-même à perdre la félicité pure dont elle jouissoit à Bordeaux. Les soupirs & les regrets de son amie l'ayant enfin déterminée à prier Sigefrid de leur tenir la parole qu'il leur avoit donnée, ce généreux prince fit préparer un char superbe ; & nommant, pour leur servir d'escorte, cent braves Chevaliers qui prêtèrent serment d'obéir à dom Ursino, le jour de leur départ fut marqué pour le troisième après celui de leur demande.

Il n'en restoit plus qu'un à s'écouler, lorsque Sigefrid apprit avec surprise, qu'une puissante armée ayant déja dépassé Bayonne, s'avançoit contre lui des frontières de la Navarre, & paroissoit prête à attaquer le Bordelois. Cette nouvelle, qui suspendoit nécessairement le départ d'Inès, ne porta nulle alarme dans l'ame intrépide de Sigefrid. Plus sûr que jamais de la fidélité de ses troupes, connoissant toute la nouvelle force qu'elles venoient d'acquérir, par la discipline à laquelle elles s'étoient soumises, & par la nombreuse noblesse Gasconne que ses vertus & sa réputation avoit attachée à sa fortune, il fit sans trouble les préparatifs nécessaires pour s'opposer aux efforts de cette armée, au cas qu'elle voulût entrer dans ses nouveaux états, comme ennemie ; mais, voulant éloigner la

guerre de la capitale, il sortit à la tête de la Gienne, & se porta jusqu'aux frontières du Bazadois. Son avant-garde, arrivée sur le bord d'une rivière qui séparoit les deux provinces, apperçut celle de cette armée qui commençoit à s'étendre sur la rive opposée ; & bientôt les deux corps d'armée s'étant reformés dans la même position, les deux camps furent assis, de part & d'autre, à peu de distance de cette rivière, dont la profondeur & la rapidité empêchoient le passage. Nos lecteurs apprendront avec plaisir, que cette armée étoit celle que les rois de Navarre & des Asturies commandoient en personne, pour redemander, à main armée, à Sigefrid, les prisonnières qu'il avoit enlevées de Villa-Viciosa. Dom Inigo, que sa haute sagesse, autant que ses grandes actions, avoient élevé à la royauté, calma l'impétuosité de dom Pélagos & de dom Pèdre, jusqu'à ce qu'ils fussent certains si les deux princesses étoient dans Bordeaux. L'adroit & fidèle Jacomo s'étant couvert des habits d'un villageois, & s'étant chargé de vivres, eut l'adresse de pénétrer dans le camp de Sigefrid, où, se mêlant avec les vivandiers de son armée, il sut d'eux, que deux jeunes Espagnoles d'une rare beauté, dont on ignoroit la naissance, étoient restées dans Bordeaux, où Sigefrid les avoit conduites lorsqu'il y étoit

rentré victorieux. Jacomo ne put tirer de ces gens grossiers aucune notion sur Ursino : mais son rapport suffit pour déterminer dom Pélagos & dom Inigo à délivrer Inès & Félicie; & sur le champ ils assemblèrent le conseil, pour y décider des premières démarches qu'ils auroient à faire.

Dom Inigo, connoissant l'importance de conserver une armée composée des plus braves troupes de la Navarre & des Asturies, comme étant le seul boulevard qu'ils pussent opposer aux incursions des Sarrasins, bien plus à craindre encore pour eux que celles des Normands, proposa dans ce conseil d'envoyer des hérauts d'armes à Sigefrid, pour lui redemander les prisonniers qu'il avoit enlevés, & pour lui déclarer la guerre en cas de refus. Cette proposition parut trop dangereuse, & son succès trop incertain à l'impétueux dom Pèdre, qui ne put s'empêcher d'élever la voix. Seigneurs, dit-il aux deux rois, vous ne compromettrez ni votre gloire, ni le sang de vos sujets, si vous voulez me permettre d'écrire seul à Sigefrid, & de lui envoyer un héraut en mon nom; nous verrons quelle sera sa réponse; vous ne courrez point le risque d'essuyer un refus dont l'honneur vous forceroit à vous venger, & vous serez toujours à même de prendre le parti le plus sage ou le plus

courageux, ſelon la réponſe que j'en recevrai. Les deux rois conſentirent à ce que dom Pèdre leur demandoit; & le prince Aſturien courut à ſa tente où dom Melchior de Leſparos l'attendoit, pour lui dire qu'étant allé viſiter les poſtes avancés ſur le bord de la rivière, il avoit cru reconnoître Urſino dans une troupe de Chevaliers Normands, qui de leur côté viſitoient les gardes poſtées ſur l'autre rive; mais cependant, ajouta-t-il, comment ſe pourroit-il que notre ami ſe trouvât, les armes à la main, au ſervice de Sigefrid, qui, contre le droit des gens, & comme un pirate, l'a fait ſon priſonnier? C'eſt ce qu'il nous eſt important de ſavoir, mon cher Leſparos, répondit dom Pèdre; & l'eſpèce de cartel que je vais envoyer à Sigefrid, nous mettra bientôt à portée d'éclaircir nos doutes. Ah! s'écria dom Leſparos, accordez-moi donc l'honneur de vous ſervir de ſecond, & ne chargez point un héraut de porter la lettre que vous vous propoſez d'écrire; laiſſez-moi la préſenter moi-même; il me ſera bien plus facile de connoître quel eſt le ſort de trois perſonnes qui nous ſont ſi chères, qu'il ne le ſeroit au héraut que vous choiſiriez, lequel ſeroit forcé de ſe borner aux ſimples fonctions de ſa charge. Dom Pèdre, vivement touché de l'attachement de Leſparos, dont il connoiſſoit l'eſprit & la haute

valeur, ne put lui refuser sa demande; & de concert avec lui, il écrivit, au nom de tous les deux, cette lettre à Sigefrid.

Dom Pèdre, prince de Santillane, & dom Melchior, comte de Lesparos, au prince Sigefrid.

» Seigneur, la haute réputation de courage
» & de générosité que l'Europe vous accorde,
» nous fait présumer que l'on nous a trompés
» en vous attribuant un acte injuste, & l'en-
» lèvement de la princesse des Asturies, de la
» jeune comtesse de Miranda, & d'un Chevalier
» désarmé qui les accompagnoit. Un descen-
» dant de l'illustre Doolin ne peut avoir em-
» ployé, contre le droit des gens, une pareille
» surprise; nous vous estimons trop, Seigneur,
» pour ne pas vous en croire sur votre parole.
» Si vous n'êtes pas le maître de la liberté de
» ces princesses, éclairez-nous sur les moyens
» de la leur rendre : si vous l'êtes, nous vous
» les redemandons, pour les remettre à leurs
» familles; & vous ne pouvez, avec honneur,
» nous refuser une demande aussi juste, ou ne
» pas consentir à les disputer par la voie des
» armes. Nous nous rendrons au jour que vous
» nous marquerez, dans l'île située entre les

» deux camps, pour les y recevoir de votre
» main, ou pour vous combattre avec le se-
» cond dont vous aurez fait choix; & nous y
» conduirons le comte Odinsée, dont la liberté
» dépendra du sort de notre entrevue. «

Dom Pèdre & dom Melchior ne communiquèrent à personne ni cette lettre, ni leur projet; & Lesparos se couvrant des armes les plus simples, & se faisant accompagner d'un héraut & d'un trompette, se présenta sur les bords de la rivière, fit sonner un appel, & le héraut déploya le drapeau blanc qu'il avoit apporté.

Dans ce moment même, Sigefrid, incertain des desseins de l'armée campée sur la rive opposée, en observoit les mouvemens. Au signal que faisoit Lesparos, il envoya de même dans une barque un Chevalier, & l'un de ses hérauts portant un drapeau blanc, avec ordre de lui conduire ceux qui se présentoient, si leur intention étoit de lui parler, & de leur promettre toute sûreté dans son camp. Lesparos n'hésita point à s'embarquer, & Sigefrid regretta bien de n'avoir pas Ursino près de lui. Ce Chevalier ne pouvoit être long-tems sans voir la belle Inès, & dans ce moment il étoit auprès d'elle. Lesparos, sans baisser la visière de son casque, l'aborda avec un air noble, & lui présenta la lettre dont il étoit chargé. Sigefrid la lut

deux fois de suite avec un air aussi surpris qu'attentif.

» Sire Chevalier, lui dit-il enfin, les reproches
» qu'on ose me faire dans cette lettre, ont lieu
» de me surprendre; j'ignore absolument quel
» est le sort des Princesses & du Chevalier dont
» vous me parlez. Il est vrai que mes gens
» ont enlevé, à mon insu, deux jeunes filles
» de qualité des Asturies; mais il n'est pas pos-
» sible qu'elles ne m'eussent déclaré leur rang &
» leur naissance, si c'étoient celles dont cette
» lettre parle. Les respects, les soins que je leur
» ai rendus, la promesse que j'étois près d'exé-
» cuter en les renvoyant avec honneur à leurs
» familles, auroient déterminé les Princesses des
» Asturies & de la Miranda à se faire connoître. «
Lesparos jugeant, par la réponse de Sigefrid, qu'il ignoroit en effet le rang de ses prisonnières, lui répondit: » Seigneur, je crois sans
» aucun doute ce que vous me dites; mais
» quelles que puissent être les deux Espagnoles
» qui sont en votre puissance, je suis chargé
» de vous les demander, aux termes de la lettre
» que vous venez de lire, & ma mission ne me
» permet pas d'y rien changer. — En ce cas, répondit Sigefrid d'un air plus vif, je vois que la seule réponse que j'aie à faire, & qui puisse s'accorder avec ma promesse & mon honneur,

eſt celle que je vais vous remettre. A ces mots, il écrivit :

Sigefrid, prince du ſang royal de Danemarck, à dom Pèdre, prince de Santillane, & à dom Melchior, comte de Leſparos.

« Seigneurs, quelles que puiſſent être les » dames Eſpagnoles que le haſard a fait tomber » en ma puiſſance, ſachez qu'elles ont toujours » été libres, & que Sigefrid ſait reſpecter les » malheurs & la vertu. Je les euſſe été remettre » moi-même entre les bras de leurs pères, s'ils » m'euſſent été connus : mais puiſque ce ne » ſont point ces pères mêmes qui me les re- » demandent, & puiſque deux Chevaliers ſe » préſentent pour me les diſputer par les armes, » je ne ſais point écouter aucune propoſition » audacieuſe. Demain, trois heures après le » lever du ſoleil, je conduirai mes deux pri- » ſonnières dans l'île ſituée au milieu de la ri- » vière qui nous ſépare ; je combattrai les » deux Chevaliers dont je reçois le défi : mais, » quel que ſoit l'événement du combat, elles » ſeront maîtreſſes de rentrer ſous ma garde, » ou de ſe rendre dans le camp des chefs qui » vous commandent. »

Leſparos, en liſant cette lettre, ne put s'em- pêcher de s'écrier : » Prince, vous êtes bien

» digne de votre haute renommée ; & le roi
» de Navarre & celui des Asturies, que nous
» servons, ne pouvoient espérer rien de plus de
» votre générosité. « A ces mots, il prit la
lettre ; &, saluant Sigefrid avec respect, il se
retira.

Sigefrid attendit avec impatience le retour
d'Ursino, pour lui communiquer ce qu'il venoit
d'apprendre, & le défi des deux Chevaliers
Espagnols. Quand il l'eut vu & qu'il l'eut instruit,
lui serrant tendrement la main ; » Quel
» second pourrois-je choisir, lui dit-il, si ce
» n'est ce brave Chevalier, ce frère d'armes que
» je me suis acquis ? « On imaginera sans peine
quelles furent la surprise d'Ursino & l'agitation
de son ame ; mais il sut les cacher. Il remercia
Sigefrid de l'honneur qu'il lui faisoit ; & dès ce
moment, il prévit les événemens heureux qui
devoient suivre un pareil projet.

Il précéda Sigefrid à Bordeaux ; & volant
près d'Inès & de Félicie, il leur apprit les
grandes circonstances prêtes à décider de leur
sort. Dans ce premier moment, Ursino n'étoit
occupé que d'Inès, le caractère du véritable
amour étant de l'être presque uniquement de ce
qu'on aime ; mais un cruel retour sur lui-même
porta le désespoir dans son cœur ; il ne put
s'empêcher de se jetter aux genoux d'Inès. » Je

» vais vous perdre, s'écria-t-il douloureusement,
» & le malheureux Ursino n'osera plus lever les
» yeux sur la Princesse des Asturies ; ma seule
» ressource, c'est de chercher la mort. « Inès tremblante, & les yeux pleins de larmes, ne put résister au sentiment qui déchiroit son ame :
» J'ignore, dit-elle, ce que le sort me prépare ;
» mais s'il faut vous perdre, je tomberai aux
» pieds des autels, je me couvrirai d'un voile ;
» & en le recevant, je jurerai de les servir le
» reste de ma vie. « L'arrivée de Sigefrid interrompit leur entretien.

Sigefrid rendit un compte exact aux deux princesses de tout ce qui venoit de se passer ; il leur fit approuver la promesse qu'il venoit de faire, de les conduire le lendemain dans l'île marquée pour le combat, après les avoir assurées que, quel qu'en fût l'événement, elles seroient maîtresses de rentrer dans Bordeaux, ou de passer dans le camp des rois de Navarre & des Asturies. Après cela, il donna ses ordres à ceux des chefs Normands qu'il honoroit de sa confiance ; &, retournant avec Ursino dans son camp, ils firent tout préparer pour la journée mémorable du lendemain.

Dès les premiers rayons du soleil, les deux armées prirent les armes, & bordèrent de part & d'autre la rivière ; une grande barque fut

préparée, de chaque côté, vis-à-vis de l'île : les deux rois montèrent à cheval, & se portèrent sur le rivage pour être spectateurs du combat.

Inès & Félicie, couvertes toutes les deux d'un voile & d'une mante, montèrent sur un char superbe, & se rendirent au rivage où Sigefrid & son second les attendoient pour leur donner la main, & les faire entrer avec eux dans la barque. Dom Pèdre & dom Melchior, conduisant le comte Odinsée, s'embarquèrent de leur côté; & c'est au son des instrumens guerriers des deux armées, que les deux barques voguèrent pour aborder dans l'île, où deux riches balcons avoient été préparés, l'un pour Inès & Félicie, l'autre pour Odinsée qui ne portoit point d'autres armes que son épée.

Qui pourroit exprimer les transports dont Ursino fut agité, lorsqu'il fut certain que son cher dom Pèdre & Lesparos s'avançoient en effet vers lui? Seigneur, dit-il à Sigefrid, vous en avez fait assez jusqu'ici pour votre gloire; je crois connoître les deux Chevaliers qui s'avancent pour nous combattre; je vous conjure de rester quelques momens près de vos prisonnières, & de me permettre d'approcher seul, pour apprendre d'eux-mêmes quelles sont les conditions du combat. Sigefrid s'étant arrêté près du balcon d'Inès, Ursino s'avança vers le bord de l'île,

où les Espagnols descendoient en ce moment. Ne pouvant plus alors résister au transport qui l'entraîne vers son cher dom Pèdre, il délace & jette son casque, & court à lui les bras ouverts. Ah dieux! s'écrièrent dom Pèdre & Lesparos, est-ce bien ce cher & brave Ursino que nous revoyons? Le spectacle de dom Pèdre & d'Ursino se tenant étroitement embrassés, & de Lesparos qui, fléchissant un genou, présentoit son épée à ce dernier, firent jetter un cri de surprise, qui retentit également dans les deux armées. Sigefrid plus surpris, plus ému que personne, étoit prêt de s'approcher des trois Chevaliers; mais il fut en ce même instant forcé de voler au secours de ses prisonnières qui venoient de tomber évanouies sur leur balcon. Inès avoit perdu ses sens la première, en reconnoissant son père sur la rive opposée: la vue d'un amant adoré, de l'aimable dom Pèdre, avoit fait le même effet sur Félicie.

Ursino s'arracha enfin des bras de son ami, pour serrer Lesparos dans les siens. Le voyant à ses genoux lui présenter son épée: Que faites-vous, cher Lesparos, lui dit-il? — Ah! seigneur, s'écria celui-ci, qu'il m'est doux de rendre le premier ce que je dois au fils de mon souverain! — Justes dieux! qu'est-ce que j'entends? s'écria l'illustre & brave nourrisson de l'ourse;

en se jettant à son cou. — Oui, seigneur, oui, mon ami, dit dom Pèdre, vous êtes reconnu pour le fils du roi de Navarre: venez dans les bras de ce père fortuné dont vous avez fait les malheurs, & dont vous allez faire la gloire. — Ah! s'écria vivement le prince de Navarre, en s'arrachant des bras de ses deux amis, qu'Inès, que ma chère Inès reçoive la première l'hommage de celui qu'elle n'a pas dédaigné!... A ces mots, il vole auprès d'elle, au moment qu'elle rouvre les yeux à la lumière: il se jette à ses genoux; &, lui baisant la main avec transport, il s'écrie: Divine princesse, c'est Alphonse de Navarre qui vous adore, & que le ciel fait reconnoître pour le rendre digne de vous. Inès éperdue, & cédant à ses premiers transports, serre la tête d'Alphonse sur son sein, lève les yeux au ciel: Ah! seigneur, lui dit-elle, c'est Ursino que j'aimois; c'est Ursino que j'aimerai toujours.

Puisse l'ame de nos lecteurs se représenter plus vivement que nous ne pouvons la peindre, une scène aussi touchante! voir d'une autre part dom Pèdre baisant & baignant de ses larmes les mains de Félicie; Sigefrid jettant son casque & son bouclier, & jurant avec Alphonse une alliance éternelle. Il n'est pas jusqu'au farouche Odinsée, dont l'ame ne cède au charme de ce spectacle.

Il vole à dom Alphonse : Prince, lui dit-il, si vous obtenez ma liberté de dom Pèdre, je vous consacre à jamais & ma vie & mon épée. Dom Pèdre, à ces mots, embrassant Odinsée : Vous êtes libre, seigneur, lui dit-il, & je vous jure l'attachement le plus fidèle.

Pendant que l'amour & l'amitié triomphoient dans cette île, où les deux armées s'étoient attendues à voir un combat sanglant, des cris de joie s'élevoient de celle des Espagnols. L'hermite dom Juan de Livaros avoit reconnu son élève ; & , courant embrasser les genoux du roi de Navarre : N'en doutez plus, seigneur, c'est votre fils, c'est mon cher Ursino que le ciel rend à nos vœux. A ces mots, dom Inigo saute de son cheval, court avec Livaros vers une barque ; & le roi des Asturies ne doutant plus qu'Inès ne soit une des Espagnoles que leur voile dérobe à ses regards, suit le roi de Navarre, & s'élance dans la même barque après lui. Le vieux Livaros s'empare d'une rame ; les deux rois secondent ses efforts, & dans peu de momens ils abordent dans l'île, & courent vers leurs enfans qui volent pour se précipiter à leurs pieds. Tandis que le roi de Navarre & dom Ursino s'approchent & se regardent, incertains & tremblans, l'hermite Livaros embrasse Ursino, détache sa cuirasse & sa cotte de mailles,

découvre son sein, l'enlève & le porte dans les bras du roi de Navarre, qui reconnoît à l'instant le reliquaire précieux qu'il porte à son cou, & la coquille empreinte sur son sein. Ah! mon fils, mon cher fils, je te retrouve donc! s'écria dom Inigo. Tandis que cet heureux fils embrassoit ses genoux, Inès étoit déja dans les bras de son père. Ce ne fut qu'après avoir calmé leurs premiers transports, qu'Ursino présenta Sigefrid aux deux rois, comme un héros, & le prince généreux auquel ils devoient le bonheur d'avoir retrouvé leurs enfans. Quels droits n'avez-vous pas, seigneur, dirent-ils tous deux au prince de Danemarck, sur nos cœurs & sur notre reconnoissance! Sigefrid leur apprit en peu de mots tout ce qu'il devoit au vainqueur de Lambert. Les principaux chefs des deux armées furent appellés dans l'île; & Livaros rassemblant leurs lances & leurs boucliers, il en forma sur le champ une espèce de trophée, sur lequel les deux rois & Sigefrid unissant leurs mains, se jurèrent une alliance à jamais durable. A peine leurs sermens mutuels étoient-ils prononcés, que le roi des Asturies dit au roi de Navarre: Que cette île, seigneur, soit à jamais regardée comme un lieu sacré! L'Être suprême vient d'y manifester sa puissance, en nous y faisant retrouver nos enfans: & quel lieu

lieu plus ſaint pourrions-nous trouver pour faire renouveller en notre préſence d'autres ſermens que depuis long-tems je crois être écrits dans les cieux?... A ces mots, prenant la main de ſa fille, il la préſente au prince de Navarre, qui ſe précipite aux genoux d'Inès. Les deux rois ſerrent leurs enfans dans leurs bras, les conduiſent eux-mêmes à l'autel militaire déja conſacré par l'union jurée; ils uniſſent leurs mains en élevant pour eux leurs vœux au ciel; & l'hermite Livaros, s'emparant de la vraie croix qu'Urſino porte à ſon cou, ſe ſert du bois ſacré pour bénir cette union ſi belle.

Les chefs Eſpagnols & Normands, ainſi que les deux armées qui bordoient les deux rivages, pouſsèrent des cris d'acclamation qui firent retentir les nues; & les deux camps ſe confondant bientôt, Sigefrid & les deux rois trouvèrent également dans ces trois nations l'attachement des ſujets les plus fidèles.

Le bonheur de dom Pèdre & de Félicie ne fut différé que jusqu'à l'arrivée du duc de Miranda, dont l'ancien reſſentiment céda ſans peine au bonheur d'acquérir un gendre tel que dom Pèdre. Peu de tems après, les deux rois obtinrent pour Sigefrid l'aimable Méliſiade, fille unique du duc de Gaſcogne Ayſon, dont les états étoient limitrophes du Bordelois. Dom Mel-

chior de Lesparos reçut de Sigefrid & du roi de Navarre, une riche contrée située entre les deux états, à laquelle il donna son nom; & ces heureuses alliances rendirent pour toujours la Gascogne, la Navarre & les Asturies inaccessibles aux incursions des Normands & des Sarrasins. Alphonse vécut long-tems heureux, & son nom est resté célèbre dans l'histoire.



LE PETIT JEHAN DE SAINTRÉ,

D'APRÈS la comparaison de l'original avec l'édition donnée par Morel, en 1724.

QUOIQU'IL paroisse, par le commencement de ce Roman, qu'il ait été composé sous le roi Jean, les plus fortes raisons nous portent à croire qu'il ne peut l'avoir été que sous Charles VI.

La première, c'est que dans le chapitre XVIII, la dame des belles-Cousines appelle ses beaux-oncles, les ducs d'Anjou, de Berry, de Bourgogne ; & que la reine régnante l'appelle belle-Cousine, au lieu de l'appeller belle-nièce.

Secondement, on voit cités dans le Roman, plusieurs grands personnages connus pour avoir vécu sous Charles VI.

Troisièmement, l'histoire singulière, & tout au moins très-gaillarde du *Petit Jehan de Saintré*, se rapporte très-peu au ton des vertus épurées de Bonne de Luxembourg, fille du

roi de Bohème (1), ainsi qu'à la noblesse & à la modestie qui régnoient dans sa cour. Ce Roman nous paroît bien plutôt avoir été composé pour amuser, & pour plaire à la trop célèbre Isabeau de Bavière, qui fut également extrême dans ses aventures & dans ses forfaits.

On pourroit présumer que la dame des belles-Cousines est une des deux filles de Charles le Mauvais, roi de Navarre, gendre du roi Jean; ce qui se rapporte au titre qu'elle prend de nièce de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, frère de sa mère, fils du roi Jean, & chef de la maison de Bourgogne qui s'éteignit à la mort de Charles le Téméraire, & qui tomba dans la maison d'Autriche par le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien, archiduc d'Autriche, de laquelle l'auguste impératrice Marie-

---

(1) Le roi de Bohème, beau-père du roi Jean, étant devenu aveugle ; ce brave & généreux vieillard dit à deux de ses Chevaliers, la veille de la bataille de . . . . *Eh ! chiers amis, ne me procurerez-vous pas le bonheur de férir encore un coup de lance ou de branc d'acier !* — *Oui-dà*, *Sire*, dirent-ils. *Si-tôt ils enrénèrent leurs chevaux avec le sien; & le lendemain les trois donnèrent au plus fort de la bataille, & furent trouvés, après, tous les trois tués, unis encore ensemble.* (Hist. de France par Froissard.)

Thérèse étoit l'unique & dernière descendante en droite ligne.

Je crois pouvoir rapporter ici l'anecdote la plus propre à caractériser ce Roman.

Un homme illustre, qui fut digne de l'estime & de la reconnoissance de tous les gens qui pensent, pendant un siècle de vie, dit un jour, chez une femme d'un esprit supérieur, en ma présence, & devant une des amies de la maison (que les Muses & les Amours ont pleurée & pleurent encore) : *Je me souviens*, dit-il, *d'avoir écrit quelque part, & je ne m'en repens pas, que le naïf n'est qu'une nuance du bas....* (Cependant cet homme avoit été le contemporain & l'ami de La Fontaine!) La maîtresse de la maison & moi, nous baissâmes les yeux, & n'osâmes rien répondre à ce vieillard aimé, si digne de nos respects; mais sa jeune amie, quoique pénétrée des mêmes sentimens, ne put tenir à son premier mouvement : — *Ah! Monsieur*, s'écria-t-elle, *vous êtes bien en droit de ne pas croire au seul genre d'esprit qui vous manque.* — A ces mots, le vieillard, à son tour, baissa les yeux, & ne répondit point; la jeune personne devint rouge comme le feu; ses yeux même se remplirent de larmes : ce silence & le nôtre l'accabloient. Désespérée d'avoir mortifié cet homme respectable : — *Ah!* me

dit-elle tout bas, *quel pouvoir a pu me porter à cette imprudence?* — *Eh! qui mérite plus que vous*, lui répondis-je, *d'être l'organe de la vérité?*

Je n'ai rien de plus à dire sur le genre naïf. Malheureux ceux qui n'en sentent pas les charmes! il est l'ame de l'ancien Roman que je vais essayer d'extraire : puissé-je lui conserver ses graces naturelles! Je suis bien loin d'espérer de les rendre plus agréables qu'elles ne le sont pour ceux qui connoissent ce Roman; je travaille seulement à le débarrasser des ronces longues & multipliées où le faux goût du tems, & l'érudition la plus triviale, la plus étrange & la plus assommante, les enveloppent.

Malgré ces petits défauts, ce Roman est le plus estimable de ceux du quatorzième & du quinzième siècles, non-seulement par sa charmante & piquante naïveté, mais aussi par sa liaison intime avec l'histoire contemporaine; par le tableau qu'il nous présente des mœurs, des parures & des usages de la cour de ce tems; par la connoissance qu'il nous donne de ceux qui la composoient; par le rapport qu'il fait des préparatifs des grandes fêtes, des grands défis d'armes de province à province, de nation à nation, des entreprises d'amour, & des grandes guerres. L'on y retrouve avec plaisir, dans

l'énumération des Chevaliers puissans qui levoient leurs bannières pour ces guerres, ou qui paroient & illustroient ces fêtes & tournois, le nom & les armes blasonnées des chefs de plusieurs anciennes maisons du royaume, qui, tels que les Montmorenci, les La Trémouille, les Duras, les Périgord, les Beaufremont, les Conflans, les Graville, & plusieurs autres, ont conservé les mêmes vertus militaires & le même éclat. En un mot, le Roman du *petit Jehan de Saintré* nous paroît être le Roman le plus instructif, le plus national que nous ayions : ce n'est même qu'avec regret que nous nous restreignons à n'en présenter que quelques événemens, & la partie d'intrigue, comme plus agréable & plus analogue à la nature d'un Roman. Mais forcés d'abréger ce qui tient à la partie instructive, nous osons exhorter nos Lecteurs à recourir à l'original réimprimé à Paris en 1724.

Malgré l'anachronisme qui nous paroît prouvé, & dont la vraisemblance nous porte à rapporter cette fiction au règne de Charles VI, nous nous sommes cru obligés de nous conformer, dans notre travail, à la narration & à la marche de l'ancien Auteur.

HISTOIRE & plaisante Chronique de Petit Jehan de Saintré & de la Dame des belles-Cousines (1).

LA cour du roi Jean étoit une des plus brillantes de l'Europe, non seulement par la puissance du souverain d'une grande monarchie, mais aussi par la splendeur & la dignité que l'élévation de l'ame de ce roi, si digne Chevalier, & les vertus aimables de Bonne de Luxembourg son épouse, y maintenoient. Jamais l'esprit de la Chevalerie ne remplit mieux que dans ce tems ce que les principes sévères de valeur & de loyauté exigent d'un vrai Chevalier ; jamais l'amour (si quelquefois il eut accès dans cette cour) ne s'enveloppa plus exactement du voile de la décence & du mystère.

Le seigneur de Pouilly, l'un des plus puissans & des plus renommés Chevaliers de la Touraine, avoit amené le jeune damoisel Jehan de Saintré

(1) Ce nom vient sans doute de ce que cette dame de la maison & branche royale, étoit traitée de belle-Cousine par la reine & les dames filles de France, qui étoient, sous Charles VI, assez nombreuses.

à sa suite, dans un voyage qu'il avoit fait à Paris, pour rendre hommage à son souverain. Le seigneur de Saintré, son voisin, son égal & son ami, lui avoit confié son fils unique. Plusieurs Extraits précédens ont appris à nos lecteurs que l'usage de ce tems étoit que les plus grands seigneurs, se défiant de l'éducation domestique dans leurs châteaux, & même un peu de la tendresse & de la foiblesse paternelles, envoyassent leurs enfans aux Chevaliers de leurs parens & de leurs amis qu'ils estimoient le plus, pour leur procurer, par leurs conseils, par leur exemple & par leurs secours, la véritable, la dernière éducation, qu'on appeloit *bonne nourriture;* & c'étoit un honneur signalé qu'un père de famille faisoit à celui de ses pareils qu'il avoit choisi pour la faire recevoir à son fils.

Le jeune Saintré plut aux enfans d'honneur de la cour, qu'il surpassoit tous en adresse & en agilité, sans leur faire jamais sentir une supériorité qui blesse dans tous les âges : il réussit sans peine à s'en faire aimer. Il plut également aux vieux seigneurs par son respect, & son attention à les écouter. Le roi lui-même l'ayant remarqué parmi les enfans de son âge, un jour que, domptant un cheval fougueux, il donnoit déja des preuves de son adresse & de son intrépidité, il le demanda au seigneur de

Pouilly, pour le faire élever parmi les enfans d'honneur & les pages de sa maison. Quoique Saintré n'eût encore que treize ans, son service devint bientôt assez agréable pour que le roi le choisît entre ses compagnons pour le suivre à la chasse, & pour augmenter le petit nombre de ceux qui le servoient à table, au banquet royal (1).

Une des princesses dont le droit, par la naissance, étoit de faire porter son cadenas par ses officiers, & de manger à la table du banquet royal, ne manquoit presque jamais de s'y trouver: chère à la reine, agréable à ses égales, elle paroit le banquet par les charmes de sa figure; elle en étoit l'ame par les agrémens de son esprit.

Cette dame, que l'Auteur, par une juste & forte raison, ne désigne que par le nom de la dame des belles-Cousines, étoit dans la fleur de son âge, & veuve d'un grand prince dont

(1) Le banquet royal n'est composé que des enfans de France, & des princesses leurs épouses. Les fils & les dames de France y mangent de droit. Quelquefois le roi conserve cet honneur à ceux qui ne sont que petits-fils de France, comme il fut conservé à Philippe duc d'Orléans, depuis régent du royaume, mais par une grace personnelle à son mariage avec mademoiselle de Nantes.

les années avoient été le moindre défaut. Elle ne pouvoit le regretter; & il paroissoit naturel que, jeune & belle, elle pensât à un second hyménée. Mais, sachant trop bien que les mariages des personnes de son rang sont des actes de politique, & ne font pas naître le bonheur, elle avoit fait le serment secret de conserver toujours son état heureux & sa liberté. Nous ne suivrons point l'Auteur dans la très-longue énumération qu'il fait des motifs qui peuvent porter une jeune & charmante veuve à ne pas se remarier. Il cite doctement, à cette occasion, les Apôtres, Caton le Censeur, saint Jérôme, Virgile, & grand nombre d'Auteurs dont il accumule les passages. Parmi les motifs qu'il leur prête, d'après ces autorités, nous citerons celui qui nous paroît le plus vraisemblable, & qui se rapporte le mieux à la suite de cette histoire.

La dame des belles-Cousines étoit née vive & sensible, mais elle l'ignoroit encore. Un vieux époux, chagrin & grondeur, avec lequel elle n'avoit vécu qu'un an, n'avoit eu ni le tems ni le don de le lui apprendre. L'auguste veuve ne s'occupoit que de la considération que lui donnoit son nouvel état, de la douce liberté dont elle jouiroit toute sa vie. Née généreuse & bienfaisante, elle se formoit une idée délicieuse des libéralités & des bienfaits que ses

richesses immenses lui permettoient de répandre. On croira sans peine, qu'elle étoit adorée de ses dames de compagnie. Dame Jehanne, dame Catherine & dame Ysabelle ne la quittoient presque jamais. Si son rang la forçoit à garder en public avec elles l'air de la simple politesse & celui de la dignité, elle aimoit à les faire jouir en particulier de tous les charmes de son esprit, & d'une douce égalité dont elle savoit se rapprocher en cherchant à leur plaire, comme à des amies qui contribuoient à sa félicité; mais elle n'avoit encore besoin ni de leurs conseils, ni de leur discrétion. Quoique solidement instruite, & quoiqu'elle sût tout ce qu'une jeune princesse peut apprendre d'une pieuse éducation, la dame des belles-Cousines avoit une imagination vive, & toute la gaieté des personnes de son âge: elle ne goûtoit point les farces grossières & les spectacles ridicules de ce tems. Un de ses amusemens favoris étoit d'aller sur un balcon, d'où l'on voyoit dans un vaste préau les exercices de toute espèce dont on occupoit une jeunesse brillante, appelée par la naissance aux honneurs de la Chevalerie.

Le petit Jehan de Saintré s'y distinguoit parmi ses compagnons, par son adresse, sa force & son agilité. Sa taille n'étoit pas élevée: mais elle étoit svelte, pleine de graces & très-nerveuse

pour ſon âge. Nous nous ſouvenons d'avoir vu dans la jeuneſſe du feu roi, le vieux duc de Lauzun paroître quelquefois à la cour, droit & leſte encore comme à trente ans; il rappeloit l'idée qu'on avoit pu ſe former du petit Jehan de Saintré, après avoir lu ſon hiſtoire. Nous pourrions faire une nouvelle comparaiſon de notre héros aujourd'hui; & celle-ci ſeroit encore plus brillante & plus reſſemblante avec lui (1).

Dès que le jeune Saintré appercevoit la dame des belles-Couſines ſur le balcon, le deſir de ſe diſtinguer à ſes yeux lui donnoit une ſupériorité nouvelle ſur ceux qui lui diſputoient le prix. La jeune princeſſe le remarquoit, ſe plaiſoit à l'encourager; & lorſqu'elle le voyoit empreſſé à la ſervir à la table royale, elle lui remettoit ſon aſſiette couverte de confitures de toute eſpèce, & lui diſoit quelques mots de bonté qui le faiſoient rougir & baiſſer les yeux. Ces yeux-là étoient bien beaux & bien touchans; mais ce n'étoit encore que ceux d'un enfant de quatorze ans: une étincelle du flambeau de l'amour leur étoit néceſſaire pour les rendre plus brillans & plus dangereux. Ils ne tardèrent pas à s'animer, ſans qu'il pût s'en douter lui-même. C'eſt ainſi qu'il paſſa à la cour les deux premières années

(1) M. le Maréchal de R***.

de son service, & de ses exercices militaires. Les écuyers du roi, les gouverneurs des pages faisoient également son éloge. Attentif à leurs différentes leçons, il leur prouvoit sans cesse son émulation, la noblesse & l'élévation de son ame, & sur-tout sa modestie. Ils le proposoient pour exemple à ses compagnons, qui, subjugués par ses agrémens & sa courtoisie, l'entendoient louer sans envie. Ces mêmes écuyers, en rendant compte au roi des progrès des jeunes gentilshommes confiés à leurs soins, se faisoient honneur des talens & des dispositions du jeune Saintré. Ce prince écoutoit avec intérêt les louanges données au page qu'il s'étoit choisi lui-même; il les répétoit dans sa famille, & la dame des belles-Cousines éprouvoit déja la plus douce émotion en les écoutant. Plus attentive que jamais à se trouver sur le balcon à l'heure des exercices, elle n'avoit jamais songé à réfléchir au motif secret qui l'y conduisoit, quoiqu'en y arrivant ses yeux se fixassent d'abord sur le jeune Saintré. Elle faisoit remarquer ce jeune homme à ses dames favorites: s'il disputoit le prix de la course, elle le comparoit au léger Hippomènes. Si, se servant d'armes courtoises (1), il ap-

(1) Nous avons suffisamment expliqué dans Ursino le Navarin, quelle étoit l'espèce d'armes nommées *courtoises*.

prenoit à se servir des plus meurtrières dans les combats, il lui représentoit le jeune Achille instruit par le centaure Chiron : cependant elle ne prenoit encore que pour une douce sympathie l'intérêt vif qui l'attachoit à ses succès.

Le jeune Saintré approchoit de l'âge de seize ans. Les hommes commençoient à distinguer sur son front & dans ses yeux la noblesse & l'audace dont son ame étoit animée ; les femmes n'y trouvoient encore que de la douceur & de l'indifférence. Cependant il n'avoit jamais montré tant d'activité, tant d'adresse à les servir : on le voyoit au banquet royal voler au moindre signe des princesses. Ses soins adroits & prévenans furent souvent remarqués & applaudis par la reine ; mais personne ne s'apperçut que, s'attachant principalement à servir la dame des belles-Cousines, il retournoit promptement derrière elle, dès qu'un autre service l'en avoit écarté. Un jour que la chaleur du soleil rendoit l'air étouffant, les dames ne purent s'empêcher d'entr'ouvrir leurs collets-montés, & d'écarter des gazes qui redoubloient une chaleur importune. Saintré, placé derrière le tabouret de la dame des belles-Cousines, ne put voir sans émotion & sans pousser un soupir, des nouveaux charmes qu'il admiroit pour la première fois. La princesse se retournant dans ce moment, s'apperçut de

ſon trouble & du feu qui brilloit dans ſes yeux. Son premier mouvement fut de ſourire en regardant Saintré, qui rougit, & qui, pour cacher ſon déſordre, laiſſa tomber ſon aſſiette & s'éloigna. La princeſſe, émue de l'agitation qu'elle avoit ſurpriſe, alloit peut-être porter un regard dans ſon cœur; mais les ris de la reine & des autres dames, en voyant Saintré s'enfuir & ſe cacher dans la foule, ne lui en laiſsèrent pas le tems. La reine fit rappeler Saintré; elle eut la bonté de le raſſurer, de le conſoler d'une faute légère; & le jeune homme fut ſi fort attendri, que quelques larmes obſcurcirent ſes beaux yeux.

La dame des belles-Couſines ne put voir couler ces larmes ſur des joues de lis & de roſe, ſans ſe dire dans ſon ame : Ah! que celle de Saintré me paroît noble & ſenſible! qu'il mérite bien que je répande ſur lui mes premiers bienfaits, & qu'en lui donnant les moyens de déployer les vertus que tour-à-tour je découvre en lui, je parvienne à l'élever aux honneurs dont ſon courage le rendra digne! Ce moment fut déciſif pour ſon ame; &, croyant ne ſuivre qu'un ſentiment de juſtice & de généroſité en diſtinguant un pourſuivant d'armes (1) digne de toute ſa

(1) C'eſt ainſi qu'on nommoit les jeunes gens de

protection,

protection, elle se livroit à un sentiment beaucoup plus tendre, toujours sans y réfléchir. Elle eût frémi sans doute, si la raison eût offert à ses yeux ce projet généreux comme le complot secret de réunir tous les moyens de lui plaire, & de l'aimer dans le silence. Mais nos Lecteurs pardonneront peut-être à une belle & jeune veuve de n'avoir pas assez réfléchi quand elle étoit déja si animée. La différence est extrême entre une jeune personne dont le cœur parle pour la première fois, & la veuve du même âge, qui n'ignore pas ce qu'il doit lui dire de plus, & comment elle doit se défendre. Une année de mariage, quoique passée presque entière dans les larmes vis-à-vis d'un époux odieux, étoit cependant suffisante pour multiplier en elle des idées inconnues à celle qui n'est encore agitée que par la curiosité & le desir de les acquérir. Ainsi elle étoit un peu coupable; mais sommes-nous assez innocens nous-mêmes pour ne pas aimer à l'excuser?

Saintré, de son côté, fut à peine retiré, qu'il réfléchit, dans le silence, à ce qui pouvoit avoir occasionné cette fatale distraction, cause de ce qu'il venoit d'essuyer. Il n'avoit garde de l'at-

---

qualité qui prétendoient à l'honneur d'être armés Chevaliers.

tribuer à son service auprès de la dame des belles-Cousines; cependant les beautés, nouvelles pour lui, qu'il n'avoit entrevues qu'un moment, se peignoient sans cesse à ses yeux; il ne voyoit qu'elles, ne s'occupoit que d'elles: mais il eût regardé comme une démence coupable d'oser les accuser. Son cœur palpitoit, son imagination s'allumoit lorsqu'il se peignoit ce collet-monté comme un mur d'albâtre entourant un parterre embelli par les plus belles fleurs. Saintré aimoit les fleurs dès son enfance; mais, de ce moment, le lis & la rose devinrent l'objet de sa préférence, & parèrent tous les jours son plus beau pourpoint.

Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels Saintré fut plus empressé que jamais à servir la dame des belles-Cousines, qui, toujours occupée de cet aimable damoisel, ne perdoit aucune occasion de lui dire quelques mots obligeans.

Un jour que la reine, ayant senti quelque envie de dormir après dîner, avoit prié les belles-Cousines de se retirer pour quelques heures, la jeune veuve, en traversant une galerie qui conduisoit à son appartement, apperçut Saintré qui regardoit jouer à la paume dans le préau. Ce jeune page, voyant passer les écuyers qui précédoient la princesse, se plaça promptement un genou en terre avec bien du respect, mais en

levant ses beaux yeux uniquement sur elle: la princesse ne put le voir sans une douce émotion; elle ralentit sa marche, &, saisissant tout-à-coup un moyen que son esprit lui offrit, en le lui suggérant seulement comme une bonne plaisanterie: « Saintré, lui dit-elle, vous convient-il » de vous amuser dans une galerie à voir jouer » à la paume, ou à voir passer les dames? J'ai » depuis quelque tems envie de savoir si vos » sentimens répondent au bien que vos supérieurs » disent de vous; passez devant avec mes » écuyers, & suivez-moi. » Le jeune page obéit. » Mesdames, dit elle tout bas aux dames de sa » suite, nous n'avons rien à faire en ce moment; » je vous prépare une bonne scène & nous allons » bien rire de l'embarras où je vais mettre le » petit Saintré. »

Comme toutes ces dames étoient prévenues en sa faveur, elles applaudirent au projet de la princesse. Madame rentre dans son appartement: quelques momens après, elle congédie tous les hommes de sa suite. Saintré fléchit le genou, & veut se retirer avec eux; la princesse l'en empêche. « Depuis long-tems, dit elle, j'ai des questions importantes à vous faire; restez ici. » Le ton imposant qu'elle avoit pris fit rougir & intimida le jeune homme. Madame s'assit sur un petit lit de repos, & fit avancer Saintré au mi-

lieu de ſes dames, debout & devant elle. — Saintré, lui dit-elle, je ſais & je vois par moi-même que vous vous diſtinguez tous les jours de plus en plus parmi vos camarades; je veux ſavoir de vous-même d'où vous vient cette émulation.—Saintré répondit modeſtement: Madame, ſi vous daignez m'en reconnoître, j'ai du moins celle de remplir mes devoirs, de bien ſervir mon maître dans ſa maiſon, & de me rendre capable de le bien ſervir un jour à la guerre. — Je ſuis contente de votre réponſe, lui dit la princeſſe; mais enfin cette émulation ne naîtroit-elle pas auſſi d'un ſentiment plus vif & plus doux? Allons, Saintré, faites-moi le ſerment de répondre à la queſtion que je vais vous faire, & de me dire la vérité. — Ah! bon Dieu, répondit le jeune homme en mettant ſa main ſur ſon cœur; madame pourroit-elle me ſoupçonner d'oſer lui mentir? — Eh bien, dites-moi donc de bonne foi, combien il y a de tems que vous n'avez vu votre dame par amours? — Il rougit, pâlit tour-à-tour, baiſſa les yeux, & reſta muet à cette queſtion. Les dames ſe mirent à rire de ſon embarras qu'elles redoublèrent. La princeſſe répéta juſqu'à trois fois la même queſtion, ſans pouvoir en arracher une réponſe. — Il eſt bien vilain à vous, lui dit-elle, de commencer ſitôt à manquer au ſerment que vous

venez de me faire; & je vous ordonne expreſſément de me dire combien il y a que vous n'avez vu votre dame par amours. — Ah! Madame, dit-il d'une voix étouffée, & déja les yeux pleins de larmes, je ne ſais que répondre, & je n'en ai point. — Comment, reprit-elle, il n'exiſte aucune femme au monde qui vous ſoit chère? — A ces mots, Saintré ſouleva doucement ſes paupières, fixa un inſtant ſes beaux yeux ſur ceux de madame, & répondit en balbutiant: *Ah! vraiment ſi, Madame....* — Mais, comme enbarraſſé de ce premier mouvement, il baiſſa promptement les yeux & la tête, & reſta muet, en tortillant ſa ceinture avec ſes doigts. Madame, devenant plus preſſante, & voulant abſolument qu'il lui nommât celle qu'il préféroit, Saintré, après avoir long-tems héſité, lui dit: *Par exemple*, madame, *jaime bien madame ma mère & ma jeune ſœur Jacqueline.* — Oh! je le crois bien, Saintré, ajouta madame; mais ce n'eſt pas d'elles que je veux parler: dites-moi abſolument ſi vous n'avez pas encore vu quelque dame à laquelle vous ayiez donné votre cœur? — A ces mots, qui parurent un coup de foudre au jeune & timide Saintré, il reſta plus muet, plus confus que jamais; &, preſſé de nouveau, de répondre, à peine Madame put-elle entendre le *non*, *Madame*, qu'il dit tout bas, & en dé-

tournant la tête, Madame, feignant d'entrer en colère : — Eh bien, mesdames, ne l'avois-je pas prévu, leur dit-elle en les regardant toutes, que Saintré démentiroit peut-être bientôt la bonne opinion que nous commencions à prendre de lui ? — Les dames, en retenant une très-forte envie de rire, entrèrent dans la plaisanterie, & firent une très-grande honte à Saintré de sa réponse à Madame. Sachez, misérable gentilhomme que vous êtes, lui dit Madame d'un air courroucé, que vous me donnez la plus mauvaise opinion de vous ; que jamais vous ne parviendrez à rien d'honnête ; & que vous resterez indigne des honneurs attachés à la Chevalerie. Eh ! ne savez-vous pas que le premier sentiment nécessaire à tout noble poursuivant d'armes, c'est de choisir une dame qu'il aime par amours, à laquelle il doit rapporter toutes ses pensées, toutes ses actions, & qui seule puisse élever son courage ? Et quel sentiment pensez-vous qui ait pu pénétrer & élever aux grandes actions l'ame du brave Lancelot du Lac, & celle du malheureux & passionné Tristan de Léonois ? L'un aimoit & étoit aimé de la belle reine Genièvre, & l'autre adoroit la blonde & charmante Yseult. Allez, allez, sortez de ma présence ; non, je n'espère plus rien de vous.

Le pauvre petit Saintré n'étoit déja plus en

état d'obéir à cet ordre cruel : à peine avoit il été proféré, que tombant sur ses genoux, & fondant en larmes, il levoit des mains suppliantes vers Madame ; & se prosternant sur ses jolis pieds, il cherchoit à les baiser, & les baignoit de ses larmes. La princesse prit ce moment pour sourire à ses dames, & pour leur faire un signe qu'elles entendirent. Elles se levèrent d'un commun accord ; &, se mettant à genoux autour du petit Saintré, elles conjurèrent Madame d'avoir pitié de lui, de lui pardonner, & de lui donner le tems de se remettre du trouble & de la douleur qu'elle venoit de répandre dans son ame. « Mes » chières amies, leur dit-elle, j'y consens pour » l'amour de vous, bien que j'espère peu de » si pauvre écuyer, qui ne sait encore aimer, » & dont le cœur flétri presque auparavant que » d'éclore, ne peut promettre de s'élever aux » grandes actions. Je veux bien lui donner » jusqu'à demain au soir : qu'il se trouve dans » la galerie lorsque je me retirerai de chez la » reine ; & nous verrons ce que nous pouvons » en attendre. »

Le petit Saintré se retira bien tristement & bien doucement, à reculons, faisant de grandes révérences aux dames, mais les yeux gros de larmes, le cœur serré, & sans oser ni pouvoir dire un seul mot. Il passa la nuit dans ce même

état; & le lendemain, en retournant à ſon ſervice, il ſe garda bien de ſe préſenter pour ſervir la dame des belles-Couſines; il ſe garda bien plus de ſe trouver le ſoir, ſur ſon chemin, dans la galerie qui conduiſoit chez elle.

La princeſſe, qui l'avoit cherché vainement des yeux pendant tout le jour, & qui ne le trouva pas le ſoir ſur ſon paſſage, dit à ſes dames en riant, lorſqu'elle fut rentrée: Nous avons fait tant de peur au petit Saintré, qu'il nous fuit, & que nous ne le verrons plus. — Mais ce qu'elle diſoit d'un ton léger, & ce qu'elles prenoient pour une plaiſanterie, la rendit cependant aſſez ſérieuſe lorſqu'elles furent retirées; & la jolie mine de Saintré, ſes larmes, ſon air ſuppliant ſe peignirent à ſon imagination aſſez vivement pour la tenir éveillée & la faire rêver pendant une partie de la nuit.

Le lendemain fut un jour de fête à la cour, où la reine fit appeler à dîner aux tables dreſſées près de la ſienne, toutes les dames qui avoient l'honneur d'être admiſes à ſon cercle. Celles de la dame des belles-Couſines y parurent avec éclat; & bientôt, ayant apperçu Saintré, elles lui firent vainement quelques ſignes pour qu'il s'approchât d'elles. Saintré s'en éloigna toujours, ſervit les dames de la ducheſſe de Bourgogne, & ne put jamais ſe réſoudre à ſervir celles qui, la veille,

avoient été témoins de ſes larmes & de ſa confuſion. Elles en rirent beaucoup le ſoir avec la princeſſe, qui leur dit qu'elle s'y prendroit de façon à le forcer de ſe rendre à ſes ordres; qu'il n'en étoit pas quitte avec elle, & qu'elle vouloit jouir encore une fois de ſon embarras. Le lendemain, en effet, elle fit appeler Saintré, & lui dit qu'il apprenoit de bonne heure à manquer à la parole qu'il donnoit aux dames; qu'elle voyoit bien qu'il avoit beſoin de leçons ſur les devoirs d'un digne pourſuivant d'armes, & que, pour cette fois, elle lui ordonnoit expreſſément de l'attendre dans la galerie au moment qu'elle ſe retireroit.

Saintré, forcé d'obéir, s'y rendit le ſoir; & dès qu'il vit arriver madame, il joignit de lui-même ſes écuyers, n'oſant lever les yeux ſur elle: il la précéda dans ſon appartement, où la princeſſe l'ayant apperçu, chargea madame Yſabelle de le retenir, lorſqu'elle congédieroit ſes officiers. Madame Yſabelle s'acquittant fort bien de ſa commiſſion, ne fit que de très-douces plaiſanteries au jeune homme, & ſut l'arrêter au moment où, malgré elle, il vouloit ſe retirer avec les officiers.

La dame des belles-Couſines, affectant un air très-grave, s'aſſit, comme la veille, ſur un petit lit, fit approcher le petit Saintré plus près d'elle

que jamais ; &, l'ayant fait entourer par ses dames, elle lui fit les reproches les plus amers, en lui disant qu'il avoit manqué à sa parole, & qu'il étoit dans le cas odieux d'être traité de foi-mentie. A ces mots, le pauvre enfant sanglota : sa tête tomba sur sa poitrine, ses lèvres, entr'ouvertes & vermeilles, étoient tremblantes, & laissoient voir des dents charmantes. Ah ! qu'il étoit attendrissant dans cet état ! le pauvre enfant se croyoit diffamé pour toujours. On sait combien la honte ajoute à la beauté, quand elle n'a que la nuance de la pudeur. Madame en fut touchée ; & les soupirs redoublés de Saintré portant jusques sur son front un souffle pur & une chaleur brûlante, elle se hâta de le rassurer. — Calmez-vous, Saintré, lui dit elle, vous êtes encore à tems de tout réparer ; votre repentir me touche, & j'oublierai vos torts, si vous m'avouez enfin quelle est la dame que vous aimez le mieux, après votre mère & votre petite sœur Jacqueline. — Enfin, Saintré, balbutiant & croyant avoir trouvé la meilleure défaite, répondit : — *Eh bien, puisque madame l'ordonne, je lui dirai que j'aime bien Matheline de Coucy.* — » Eh !
» mon pauvre petit Saintré, que me dites-vous-là ;
» & comment voulez vous que je croie qu'un
» enfant de dix ans a pu toucher votre cœur ?

» Ce n'eſt pas que la petite Matheline ne ſoit » charmante, du plus haut parage, & que vous » n'euſſiez bien placé votre attachement: mais » quel retour pourriez-vous eſpérer d'un enfant? » quels ſervices, quels bons conſeils en pour- » riez-vous attendre? Ah! vous me trompez » plus que jamais, Saintré; mais ne prétendez » pas m'en impoſer. «

Saintré, qui croyoit avoir trouvé la meilleure défaite, fut bien confondu lorſque la princeſſe lui prouva qu'elle étoit ſi mauvaiſe, & ſes larmes recommencèrent à couler. Les trois dames ayant enfin pitié de ce charmant enfant, s'écrièrent à-la-fois: — Ah! c'en eſt aſſez, madame, ayez pitié de ſon embarras; notre préſence doit le redoubler; ſa diſcrétion doit vous plaire: il n'oſe devant nous vous avouer le nom de celle qu'il aime; mais daignez l'interroger ſeule dans votre cabinet: nous oſons croire qu'il craindra moins de s'expliquer.

La dame des belles-Couſines avoit déja penſé plus d'une fois à ce moyen de parler à Saintré plus librement. Elle fut bien aiſe, ſans doute, qu'il lui fût ſuggéré. « Peut-être avez-vous rai- » ſon, dit-elle à ſes dames; &, par égard pour » vous qui daignez le plaindre, je veux bien » employer cette dernière reſſource. » A ces mots, & ayant toujours l'air de plaiſanter vis-à-vis

de ſes dames, elle ſe leva, dit à Saintré de marcher devant elle, & le conduiſit dans un arrière-cabinet, ſéparé de ſa chambre par un grand cabinet de toilette; & s'aſſéyant ſur un petit lit pareil à celui qu'elle quittoit (1), elle recommença ſes queſtions d'un ton un peu plus bas & plus affectueux au jeune Saintré, qu'elle fit encore approcher debout plus près d'elle. Le jeune homme rougit encore, & héſita quelques momens de répondre, mais il ne pleuroit plus; & levant timidement ſes beaux yeux ſur ceux de madame, qui ne tenoient rien de la colère, & qui brilloient d'un feu doux & céleſte, il s'enhardit à lui répondre: — Hélas! madame, quand même j'oſerois commencer à former les premiers vœux de ma vie, pourrois-je me flatter qu'ils fuſſent écoutés? Quelle eſt celle qui daigneroit jeter les yeux ſur un pauvre jouvenceau, ſans réputation, ſans expérience, & l'écouter favorablement? — Pourquoi vous défier de vous-même, à ce point, reprit la princeſſe avec

(1) Cet arrière-cabinet s'appelloit alors un oratoire; mais la richeſſe des ornemens, les parfums, les meubles élégans & commodes rendoient ces oratoires des aſyles agréables & utiles, autant que le peuvent être de nos jours les plus tranquilles & les plus délicieux boudoirs. Nous obſervons avec plaiſir, qu'ils ſont à la cour & à la ville de la plus haute antiquité.

vivacité? N'êtes-vous pas de très-noble race? N'êtes-vous pas joli, bien fait & diſtingué parmi tous vos camarades? — Madame eſt bien bonne, répondit-il d'une voix douce & d'un air timide; je me rends juſtice, & je ſens que l'honneur de ſervir une dame, & d'en être avoué, ne peut être encore mon heureux partage. — En vérité, Saintré, reprit-elle, vous avez trop mauvaiſe opinion de vous. N'avez-vous pas des yeux pour la voir, un cœur pour l'aimer, une bouche pour le lui dire, du courage & des bras pour la ſervir? — Nous ſupprimons quelques autres détails plus flatteurs, dans leſquels l'Auteur dit que la dame des belles-Couſines entra pour animer ſon amour propre. Ne pouvant vaincre ſa modeſtie: — Vous voulez donc n'être jamais bon à rien, lui dit-elle, & manquer de ce ſentiment plein de chaleur, qui fut toujours l'ame des Chevaliers les plus renommés? Si par haſard vous étiez agréable aux yeux de quelque femme, il faudroit donc qu'elle vous le déclarât elle-même, & qu'elle s'humiliât juſqu'à vous prévenir? Saintré, commençant à ſe raſſurer, lui répondit: — Ah! madame, ſi cette dame vous reſſembloit, qu'elle auroit peu de peine à me faire tomber à ſes genoux, & à s'aſſurer à jamais de ma foi! — A peine eut-il prononcé ces mots, qu'effrayé de ce qu'il avoit oſé dire, ſa tête re-

tomba sur sa poitrine, & ses genoux tremblans le soutenoient à peine. La dame des belles-Cousines avoit besoin de ce moment de trouble pour se remettre un peu du sien; mais le sien étoit délicieux. Après quelques momens de silence, elle prit sa main tremblante, & lui dit: — Écoutez-moi, Saintré; je sais que, quoique bien jeune encore, vous êtes rempli d'honneur: eh bien, si c'étoit moi qui eût daigné jeter les yeux sur vous pour m'attacher à jamais votre ame & vos volontés, & pour vous élever à la plus haute fortune, oseriez-vous me prêter le serment de m'être à jamais fidèle, de n'avoir d'autres volontés que les miennes, d'être d'une discrétion à toute épreuve, & de mourir plutôt que de changer & de me compromettre? — Ah! madame, s'écria-t-il, si je le jurerois!... — A ces mots, fléchissant un genou, attachant ses yeux sur les siens, & se prosternant, la bouche collée sur sa belle main, qui ne put s'empêcher de serrer un peu la sienne: — Ah! oui, madame, je le jurerois; & la mort & les enfers déchaînés ne me feroient pas manquer à mes sermens. — Eh bien, dit-elle d'une voix aussi douce que tendre, jurez-le-moi donc; mettez votre main dans la mienne; &, de ce moment, regardez moi comme votre unique, votre tendre amie, une amie qui se croit en possession de

Mettez votre main dans la mienne, et de ce moment regardez-moi comme votre unique votre tendre Amie.

C. P. Marillier del. N. De Launay sc.

celui qu'elle a choisi pour lui faire sa fortune & pour faire son propre bonheur. — Elle ne put prononcer ces mots sans appuyer sa belle bouche sur le front brûlant de Saintré, qui tomboit éperdu de surprise & d'amour à ses genoux.

Après s'être un peu remise de ce premier moment, si vif, si desiré par de tendres amans, la princesse se rassit; &, prenant encore la main de Saintré qu'elle serra plus tendrement: — Mon ami, lui dit-elle, c'est à moi de vous instruire de tous les devoirs d'un bon & loyal Chevalier; & ces premiers momens doivent être employés à vous éclairer sur ceux dont vous devez faire les principes constans des sentimens de votre cœur & des actions de votre vie.

Nous craindrions d'ennuyer le lecteur bien plus que nous n'espérerions l'édifier, si nous rapportions les quarante à cinquante pages que l'auteur emploie à rendre compte des doctes leçons que la dame des belles-Cousines donne à son jeune amant. Elle commence par lui paraphraser le *Pater*, le *Credo*, le *Confiteor*, comme étant en effet les consolations de l'ame & la lumière pure de l'esprit: elle s'attache ensuite à lui inspirer une sainte horreur des sept péchés mortels, dont elle lui fait les plus longs détails; & plus de quatre-vingt passages latins, tirés des pères de l'église, de la bible, des philosophes & des poëtes anciens,

viennent à l'appui de ce long sermon. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de dire à quel point l'état présent de son cœur lui fit adoucir sa morale en parlant de ce septième péché, le plus dangereux sans doute, puisqu'il est le plus doux à commettre. Ici nous croyons devoir recourir au texte de l'auteur, de peur qu'on ne nous soupçonnât d'avoir voulu tourner en badinage les sérieuses & respectables leçons qu'elle lui donne sur tout le reste. Après lui avoir rapporté un *dictum* latin de Boëce, qui ne peint que la laideur de ce péché, elle conclut ainsi.

» Et pour ce, mon ami, dit-elle, que ce pé-
» ché est si très-déshonnête, le vrai amoureux
» à tout son pouvoir doit le fuir; & si par vive
» contrainte d'amours il y écheoit, tant & très-
» tant sont les très-angoisseuses peines & dan-
» giers que les loyaux amans ont à souffrir, que
» ce ne leur doit point être compté à péché
» mortel, & si aucun péché y a, vraiment il
» doit être éteint par lesdites peines si grandes:
» donc par ainsi je puis dire que le vrai amou-
» reux, tel que je le dis, de ce mortel péché
» & de tous les autres, est quitte, franc &
» sauve. «

La dame des belles-Cousines continue à l'instruire de tout ce qui tient aux dix commandemens de Dieu, à ceux de l'Eglise; & sa redoutable érudition

érudition lui fournit encore autant de paſſages tirés des mêmes ſources. Elle finit par tout ce qui tient aux mœurs de la vraie Chevalerie : elle appuie ſur la fidélité, ſur la diſcrétion qu'un loyal Chevalier doit à ſa dame, avec une énergie qui porte bien naturellement à croire que cette dernière leçon eſt un peu intéreſſée, & que la dame a déja pris ſon parti ſur le prix dont elle doit payer l'uſage de ſes leçons.

Le jeune Saintré, qui l'a toujours écoutée avec l'attention & l'attendriſſement dont une belle ame ne peut ſe défendre, renouvelle ſes ſermens, & tombe à ſes genoux pour les répéter encore. Il oſe reprendre cette belle main dans laquelle elle lui a fait dépoſer ſes premières promeſſes; &, ſans ſe douter que ſes reſpects ſont en ce moment les plus tendres careſſes, & ſont reçus de même que des tranſports par une ame ſenſible, il baiſe, il couvre de larmes de joie & d'amour cette charmante main qu'elle ſe plaît à lui abandonner.

La dame des belles-Couſines étoit attentive à tout pour perfectionner ſon jeune & aimable élève. Son petit amour-propre de vingt-un ans, étoit même flatté de ſe trouver digne d'inſtruire & de former un damoiſel qui avoit déja près de trois mois plus que ſeize ans. Ses ſoins ſe portèrent juſques ſur ſa parure. Rien ne ſembla

lui échapper dans l'examen de tous ses vêtemens: ils étoient alors assez bizarres (1), & même plus variés & plus nombreux que ceux de nos jours. Elle n'en put trouver aucun qui répondît à la taille élégante & svelte du jeune Saintré. Elle blâma le choix des étoffes & des couleurs, & sur-tout la façon mal-adroite & maussade dont les tailleurs avoient arrangé ces vêtemens sur une créature charmante. Elle ouvrit une petite armoire, & rapportant une petite bourse tissue des couleurs qu'elle portoit pour livrée avant que d'être mariée, & que les tristes & sombres cordelières du veuvage servissent d'attache à sa robe, elle la remit entre ses mains: » Mon ami, lui dit-elle, prenez ces

(1) Rien n'étoit plus bizarre & même plus extravagant que la forme des accoutremens de ce tems; & les souliers à la poulaine dont le bec remontoit jusqu'à plus d'un demi-pied, n'en étoient pas le plus ridicule. On peut encore en retrouver le costume dans quelques monumens, & sur-tout dans la belle tapisserie des douze mois de l'année, qui nous est restée des anciens ducs de Bourgogne. On y voit, dans le mois de mars, la fête des brandons, ainsi nommée, parce que chaque Chevalier y conduisoit sa dame un grand flambeau à la main. On y remarque ce qui ne put échapper aux yeux de la dame des belles-Cousines, & ce que l'immodeste Rabelais rapporte avec tant de plaisir dans le détail des habillemens du jeune Gargantua.

» douze écus d'or, servez-vous-en pour vous faire
» habiller par les premiers ouvriers qui travaillent
» pour le roi. Faites-vous bien joli pour diman-
» che prochain; dépensez hardiment cet argent.«

Le bon petit Saintré hésitoit beaucoup à recevoir cette bourse : — Eh mais ! madame, dit-il, je n'ai pas encore mérité vos bienfaits. — Je n'en juge pas comme vous, répondit la princesse; j'espère même, ajouta-t-elle en rougissant un peu, que vous les mériterez mieux de jour en jour; & je suis assez grande dame pour ne vous laisser manquer de rien de tout ce qui pourra vous rendre agréable au roi mon cousin, & contribuer à vous élever aux plus grands honneurs. Ah çà, mon ami, poursuivit elle, en voilà assez pour cette fois; mes dames attendent depuis long-tems: je vais faire la courroucée en vous congédiant ; ayez bien l'air d'en être honteux & affligé. Mais croyez, ajouta-t-elle en lui baisant encore le front, que vous avez en moi la plus tendre & la plus fidelle amie.

A ces mots, madame sortit, ayant bien soin que ses yeux animés annonçassent de la colère; & poussant Saintré dehors par le dos : — Oh ! pour le coup, dit-elle à ses dames, je renonce à jamais rien faire de bon de ce chétif écuyer, & je ne l'admettrai plus en ma présence. — Saintré, cachant avec les mains ses yeux brillans

dame, se joignit aux écuyers, & donna le tems aux dames de la princesse de le retenir, lorsqu'il parut vouloir se retirer avec eux.

Madame l'examina légèrement dans sa nouvelle parure, en présence de ses dames; mais elle pensoit que bientôt elle pourroit s'en dédommager. Elle débuta donc par des questions impérieuses, auxquelles Saintré répondit d'un air assez embarrassé, mais très-négatif, sur l'objet de ses demandes..... La bonne dame Catherine prenoit, à son ordinaire, le parti de Saintré; madame lui dit d'un ton courroucé: — Vous le gâtez, mesdames; il s'autorise de votre présence. Allons, allons, suivez-moi, jeune homme; ou vous répondrez comme je l'exige, ou vous ne remettrez jamais les pieds chez moi.

Saintré la suit, les yeux tristes & baissés, & pas tournant en soupirant vers ces dames. Ce nuage apparent fit place à la joie la plus vive. Comment la peindre, comment exprimer ce que tous deux sentirent? Madame, à peine arrivée à son oratoire, moins éclairé qu'à l'ordinaire, s'étoit assise sur le petit lit. Saintré s'étoit déja précipité à ses genoux; elle alloit baiser son front: mais ce front étoit déja baissé; & Saintré, voyant ce parterre de fleurs entouré

de murs d'albâtre, qui l'avoit un jour si vivement frappé, lui rendoit le plus vif & le plus doux hommage.

La dame des belles-Cousines, malgré sa première émotion, malgré tout ce qu'elle prévoyoit, & ne craignoit déja plus, repoussa doucement Saintré, le fit relever; & ce fut alors qu'elle lui parut ne s'occuper que de son nouvel ajustement. Il est vrai de dire que les ouvriers du roi s'étoient surpassés; & madame trouva que jamais pourpoint mieux coupé n'avoit renfermé une taille si bien prise & si pleine de graces. Toutes les autres pièces de sa parure furent examinées & louées tour-à-tour avec le degré d'attention que chacune méritoit. Cet examen fut long; il ne les parut à aucun des deux.

Pendant cette douce occupation de la princesse, Saintré, qui en partageoit les détails & les charmes, avoit son occupation particulière; il observoit ce grand collet-monté qui s'entr'ouvroit sur une fraise qui venoit de tomber d'un cou d'albâtre. De pareils examens deviennent quelquefois assez intéressans pour que l'on s'oublie soi-même: nous ignorons jusqu'à quel point cet oubli fut porté; l'Auteur craint de le dire: cette crainte est bien indiscrète.

L'aimable princesse, après avoir donné toutes

les leçons de prudence qu'une jeune veuve pleine d'esprit, nourrie dans la cour la plus brillante, peut & doit donner à son jeune élève, s'apperçut que la conversation avoit duré longtems. Ses dames devoient s'être ennuyées; & elle savoit que l'ennui de trois jeunes dames de la cour ne peut être adouci que par un peu de médisance. Elle se pressa d'avertir Saintré qu'elle alloit le bannir pour toujours, en apparence, de son appartement, & qu'elle lui défendroit de se trouver jamais le soir sur son passage. Mais qu'elle fut belle, qu'elle fut touchante, lorsque lui présentant une clef en rougissant, elle lui dit que cette clef ouvroit la porte d'une garde-robe qui donnoit sur un corridor écarté! » Vous en ferez usage, lui dit-elle, quand le » mystère & la nuit envelopperont le palais. » Vous ne pourrez jamais me surprendre; vous » me trouverez toujours occupée de vous. Pre» nez, ajouta-t-elle, prenez les soixante écus » d'or que renferme cette bourse tissue de mes » cheveux. Ce n'est que par degré que vous » pouvez briller dans cette cour, sans me » compromettre; les nouvelles parures dont je » vous prie d'orner votre figure charmante, » pourront passer pour un nouveau don de votre » mère. «

A ces mots, tirant une épingle & la mettant

dans ses dents : » Soyez attentif, ajouta-t-elle, » à ce nouveau signe, mon ami ; vous vous » souviendrez, lorsque je le répéterai, d'y ré- » pondre en frottant votre œil droit : ne me » parlez jamais en public que je ne vous appelle; » personne ne pourra soupçonner notre intelli- » gence. «

Saintré baisa mille fois avec feu, & la clef, & la main qui la lui présentoit. Tous deux allèrent retrouver les trois dames qui s'étoient endormies après avoir fini leurs ouvrages, & avoir épuisé ce qu'elles savoient de contes. » Eh bien, dame Catherine, dit la princesse, » aurez-vous encore la foiblesse de prendre le » parti de ce gentilhomme, sans foi, sans cœur » & sans élévation ? Sortez pour toujours de » chez moi, ajouta-t-elle en regardant Saintré ; » vous vous montrez trop peu digne de mes » bontés, pour y être souffert. «

Saintré parut anéanti ; &, saluant ces dames avec un air pénétré, il se retira le cœur rempli du sentiment de son bonheur. Peu de jours après il parut à la cour, plus brillant que jamais. » Il » avoit une robe de fin bleu doublé de fins » agneaux de Romélie ; un chaperon garni de » marte de Sibérie. « Peu de seigneurs parurent aussi bien vêtus ; aucun n'avoit autant de graces & la taille aussi déliée. La reine s'arrêta quelques

instans pour le regarder en allant à la messe; mais la belle-Cousine, qui la précédoit, avoit passé sans avoir eu l'air de l'appercevoir. La reine, en sortant de son oratoire, le voyant une seconde fois, le fit remarquer à cette princesse. — Je suis bien curieuse de savoir, lui dit-elle, comment le jeune Saintré peut faire autant de dépense pour se parer : vous devriez bien l'interroger à ce sujet. — J'ose vous avouer, répondit madame, que je suis si peu satisfaite des réponses qu'il a faites précédemment, que je n'ai nulle envie à présent d'être informée de ce qui le touche; & ce ne sera que pour vous plaire & pour vous obéir que je l'interrogerai. — En effet, lorsque la reine fut rentrée dans son appartement, madame fit appeller Saintré dans l'antichambre. — Nous vous trouvons toutes si paré pour un simple page, lui dit-elle, que nous sommes curieuses de savoir qui peut vous en fournir les moyens? — Madame, répondit Saintré d'un air respectueux, mon père & ma mère m'aiment tendrement; ils veulent que je fasse honneur à mon service; & me voyant d'âge à espérer que le roi daignera continuer à m'employer dans un nouveau grade, ils m'ont envoyé de quoi me mettre en état de paroître quelquefois à ses yeux sous d'autres habits que ceux de page, que je suis honteux de porter

à dix-ſept ans. Ah! madame, ajouta-t-il en ſe jettant à ſes pieds, que votre alteſſe royale ſeroit bonne, ſi elle daignoit me protéger & m'obtenir la place d'écuyer tranchant! Mes parens n'attendent que ce moment pour m'envoyer tout ce qu'il me faut encore pour me ſoutenir avec honneur dans ce nouvel état. — Nous verrons, répondit la princeſſe d'un air ſec; en attendant, remerciez Dieu de vous avoir donné une ſi bonne mère, & priez-le de vous la conſerver.

La dame des belles-Couſines, rentrée chez la reine, ne s'empreſſa pas de ſatisfaire à ſa curioſité. Elle attendit que cette princeſſe lui dit: — Eh bien, belle-Couſine, avez-vous interrogé Saintré ſur ce que nous voulons ſavoir? — Vraiment, répondit-elle, il ſe vante que ſes parens le ſoutiendront en tel état que le roi voudra lui donner; il ſe plaint de n'être que ſimple page à dix-ſept ans; il a même oſé me prier d'en parler à vos majeſtés, & de demander pour lui la place d'écuyer tranchant: mais je m'en garderai bien avant de ſavoir s'il la mérite. — En pouvez-vous douter, lui dit la reine, à tout le bien que les écuyers & ſes autres ſupérieurs rapportent de ſes mœurs, de ſon application à ſes devoirs & de ſa gentilleſſe? Oui, belle-Couſine, il a raiſon; & puiſque vous

me paroiſſez ſi froide ſur ce qui le touche, je veux me charger moi-même d'en parler au roi.

La famille royale alors étoit prête à ſe mettre à table; & dès que le roi parut, la reine lui fit remarquer Saintré qu'il n'avoit pas d'abord reconnu ſous ſa riche & nouvelle parure. Il lui plut aſſez pour accorder ſur le champ à la reine ce qu'elle demandoit pour lui ; & curieux de voir comment il s'acquitteroit de la charge d'écuyer tranchant, il appella ſon premier maître-d'hôtel, & lui ordonna de mettre ſur le champ Saintré en fonction. Saintré, alors confondu avec ſes camarades, ſe préparoit à remplir ſa tâche ordinaire, lorſque le maître-d'hôtel vint lui attacher la ſerviette & les autres marques de ſa charge. Il le conduiſit enſuite aux genoux du roi. — Mon ami Saintré, lui dit ce bon & brave prince, moi-même je vous ai choiſi pour mon page : vous m'avez toujours plu, & j'eſpère vous voir croître toujours en honneurs & en loyale Chevalerie. Je vous ordonne ſur mon état, à trois chevaux & deux hommes pour vous ſervir, en attendant mieux. Remerciez la reine, qui m'a parlé de vous. — Saintré, ſe précipitant à leurs pieds, embraſſa les genoux de ce bon maître, & baiſa le bas de la robe de ſa bienfaitrice. Toutes les dames belles-Couſines, aſſiſes au banquet royal,

applaudirent à la grace que le roi venoit d'accorder, & toutes donnèrent une marque de bonté au nouvel écuyer, hors celle que cette grace pénétroit de la joie la plus vive. » Vrai- » ment, Saintré, lui dit-elle, bien avez-vous » à travailler pour mériter le guerdon que vous » recevez avant de l'avoir mérité, de préfé- » rence ſur vos pareils. « Saintré l'écouta d'un air ſoumis ſans lui répondre, & ſur le champ commença ſon ſervice avec une grace & une adreſſe qui firent applaudir de nouveau à la faveur qu'il venoit d'obtenir.

La tendre & charmante veuve le regardoit ſouvent du coin de l'œil, & recevoit dans ſon ame ſenſible les louanges que l'on donnoit à ſon jeune amant. Ne pouvant réſiſter à la tendre émotion qui l'agitoit, elle employa le ſignal de l'épingle, auquel Saintré répondit avec la joie la plus vive, en ſe frottant l'œil droit, & en les élevant tous deux au ciel. La nuit vint : qu'il lui fut doux d'être payé par l'amour des feintes rigueurs de la bienſéance ! Saintré n'en oublioit aucune ; la dame les avouoit toutes : jamais on ne trouva plus de plaiſir à ſe plaindre ; jamais on ne ſongea moins à s'excuſer.

La dame des belles - Couſines, auſſi généreuſe que tendre, s'étoit occupée déja des dépenſes auxquelles le nouvel état de Saintré l'o-

bligeoit. Quatre cents écus d'or qu'elle lui donna furent plus que suffisans pour payer les trois chevaux, les faire équiper superbement, faire couvrir les valets de riches livrées, & répandre ses libéralités sur tous les gens des écuries du roi, qui lui avoient prouvé leur attachement pendant son premier service.

Saintré se fit estimer de plus en plus en exerçant son nouvel emploi. Le roi Jean ne pouvoit se passer de lui à sa table; il s'en faisoit suivre à la chasse. Adroit à la joute, redoutable dans les tournois, léger, plein de graces, &c, dans un bal, occupé de plaire sans cesse, les vieux Chevaliers le donnoient pour exemple à la jeunesse; les dames louoient son air noble & galant; plusieurs, peut-être, desiroient sa conquête. La dame des belles-Cousines étoit la seule qui conservât un air froid & sévère lorsqu'elle le rencontroit en public: mais l'épingle jouoit souvent son jeu.

C'est ainsi que Saintré passa plusieurs années. Lorsqu'il eut atteint l'âge de pouvoir prétendre à l'honneur d'être Chevalier, les bienfaits de sa dame lui furent prodigués pour le rendre le plus magnifique des aspirans. Il étoit d'usage que le bachelier ou écuyer-expert qui demandoit l'ordre de la Chevalerie, débutât par quelqu'entreprise d'armes qui signalât son courage, & rendît son nom assez célèbre pour lui mériter l'accolade &

les éperons dorés. Il avoit si souvent traité ce sujet avec la dame des belles-Cousines, que, quoiqu'il lui en coûtât de se séparer de lui pendant quelque tems, elle ne s'occupa plus qu'à diriger son entreprise de manière à rendre son amant également célèbre par sa magnificence & par sa valeur. — Je veux, dit-elle, que vos hérauts portent votre défi dans les quatre cours les plus puissantes de l'Europe, où vos combattans recevront de vous de riches présens; & pour marque de votre entreprise, vos hérauts publieront que ceux qui se présenteront pour vous combattre, ou seront tenus de vous enlever à force d'armes le bracelet que je veux moi-même attacher à votre bras, ou de vous faire un riche présent pour gage de votre victoire, qu'à votre retour vous présenterez à votre dame.

A ces mots, elle ouvrit un grand coffre plein d'or; & Saintré fut obligé de faire trois voyages du cabinet de la dame au sien, pour porter la somme immense qu'elle le força de recevoir. Chaque retour, marqué par les transports de la plus vive reconnoissance, augmentoit pour elle le plaisir de donner. Lorsqu'il fut prêt à se retirer, elle lui remit une petite cassette pleine des plus belles pierreries, parmi lesquelles elle choisit celles qui devoient enrichir ce bracelet qu'elle vouloit attacher à son bras.

Saintré fit préparer en ſecret tout ce qu'il falloit pour exécuter ſon projet. L'Andalouſie & les bords de la mer Rouge lui fournirent les plus ſuperbes deſtriers. Les meilleurs ouvriers furent employés à leurs harnois, à ſes armes, à ſes livrées ; & le premier orfèvre du roi fit un chef-d'œuvre du bracelet qu'il devoit porter.

On croira ſans peine que pendant le tems que demandoient ces préparatifs, cette petite épingle, plus belle à ſes yeux que les flèches d'or de l'amour, renouvelloit ſouvent le ſignal qui la lui avoit rendue ſi chère, & que la réponſe ne ſe faiſoit pas attendre.

Tout étant prêt dans le mois d'avril, & dans le moment même où le roi Jean, l'aimant & l'eſtimant de plus en plus, venoit de l'élever à la dignité de chambellan, Saintré, ſe jetant à ſes genoux, s'écria : « Ah ! cher Sire, mon redouté » ſeigneur, permettez-moi donc de me rendre » digne des honneurs & des bienfaits dont vous » me comblez. » A ces mots, il lui fit part de ſon noble projet, & le ſupplia d'en autoriſer l'exécution par des lettres d'armes. » Eh quoi ! mon ami » Saintré, lui répondit ce bon maître, c'eſt au » moment où je vous attache encore plus intime» ment à ma perſonne, que vous voulez vous » éloigner de moi ! Mais, ajouta ce brave roi, » je ne peux vous condamner ; je peux encore » moins

» moins vous refuser une occasion de faire hon-
» neur à mes sentimens, & de me mettre en droit
» de vous armer Chevalier. »

Dès que le jeune Saintré eut obtenu cette permission de son maître, il ne dissimula plus son entreprise. Ses hérauts, richement vêtus, & leurs cottes d'armes brodées & blazonnées, parurent en public, ainsi que sa nombreuse livrée, & les beaux chevaux que jusqu'alors il avoit tenus écartés dans un village à quelques lieues de Paris.

Chacun félicita Saintré sur l'honneur que lui faisoit son entreprise, & sur la magnificence de ses préparatifs. L'usage de ce tems étoit que le roi, la famille royale & les princes du sang fissent un don au jeune gentilhomme dont l'entreprise faisoit honneur à la nation. Le monarque lui donna deux mille écus d'or de son épargne; la reine en donna mille de la sienne; messeigneurs de Bourgogne, d'Anjou, de Berry, en donnèrent autant; les princesses leurs épouses, l'enrichirent de bracelets, d'attaches, d'anneaux, de pierreries, pour qu'il pût répandre ses dons dans les différentes cours où il alloit combattre. La seule dame des belles-Cousines ne lui avoit encore rien donné. La reine ne put s'empêcher de lui en faire des reproches. — Vraiment, madame, répondit-elle, êtes-vous bien sûre que Saintré n'ait pas conçu un projet téméraire, & qu'il puisse faire honneur

à votre cour & à la nation ? — J'ose en repondre, dit la reine ; Saintré acquiert tous les jours de nouveaux droits à notre estime par de nouvelles vertus. — Je me rends, madame, dit la princesse ; je ne peux nier qu'il ne soit changé, depuis quelque tems, à son avantage ; & je trouve de la justice à le dédommager de mon ancienne prévention, que je n'ai pu souvent m'empêcher de lui témoigner. Par déférence pour votre majesté, je veux payer le bracelet qui doit être la marque de son entreprise ; j'espère qu'il saura le défendre, & qu'il en coûtera cher à celui qui voudra le *délivrer*. (1) Je veux bien même lui faire l'honneur de le passer moi même à son bras le jour de son départ. Mais, madame, ajouta-t-elle (comme par réflexion), il feroit bon de savoir si Saintré s'est pourvu de tout ce qui lui est nécessaire pour répondre avec éclat à la haute protection dont vous l'honorez ; & vous devriez peut-être lui ordonner de faire rassembler ses équipages & son cortège dans le préau : votre majesté & nous toutes, nous pourrions les voir du grand balcon, en revenant demain de la messe. — La reine ap-

(1) On appelloit alors délivrer un poursuivant d'armes de son entreprise, lui enlever par force, ou par courtoisie, ou troc noble & généreux, la marque qu'il avoit choisie pour la porter toujours.

prouva fort la belle-Cousine; elle fit donner en conséquence l'ordre à Saintré, qui parut le lendemain, mais sans être encore armé, dans le préau, à la tête de son cortège. Il étoit monté sur le plus beau cheval qu'eût nourri l'Arabie, qu'il manioit & faisoit passager avec une grace supérieure.

On admira le poursuivant d'armes & la magnificence de son équipage. La belle veuve ne se récria point comme les autres: mais elle jouit intérieurement des charmes de son amant, des applaudissemens qu'il recevoit; & l'épingle fut mise en jeu. Saintré, sachant ce que la belle veuve avoit dit à la reine, en se jetant le soir à ses genoux, lui présenta le beau bracelet dont elle admira le travail, & qu'elle garda pour l'attacher à son bras le jour de son départ.

Ce jour n'étoit pas loin. Lorsqu'il fut arrivé, la reine tint un grand cercle. Les hérauts d'armes, revêtus des marques de leur charge, se tinrent debout derrière la famille royale. Saintré parut armé de toutes pièces, la visière levée, la main droite désarmée de son gantelet, se précipita aux pieds de son maître, renouvela le serment d'obéissance & de fidélité, & reçut de sa main, qu'il baisa, la lettre d'armes. La dame des belles-Cousines, dissimulant l'état de son cœur, s'avança d'un air plein de noblesse & de dignité, & s'ap-

prochant de Saintré, attacha de sa main le riche bracelet. Saintré baisa le bas de sa robe avec le plus grand respect en la remerciant; &, suivi des plus anciens seigneurs & Chevaliers de la cour, il descendit dans le préau, s'élança légèrement sur son cheval; & après avoir levé les yeux sur ce palais, où restoit celle qui faisoit l'honneur & les délices de sa vie, il sortit de Paris, & prit la route d'Aragon, où son premier héraut l'avoit déja devancé.

Le jeune Saintré se fit admirer par sa beauté, ses sentimens, & par sa magnificence dans toutes les villes Françoises qui se trouvèrent sur son passage. Cette magnificence & ses dons augmentèrent dès qu'il entra sur les frontières étrangères; quelques aventures même signalèrent son adresse & sa valeur. Des Chevaliers Catalans gardoient différens pas dans les montagnes; vaincus également par les armes, les dons & la courtoisie de Saintré, ils le précédèrent à Barcelone, où les seigneurs du pays marquèrent son arrivée par des fêtes. Il s'y arrêta pendant quelques jours pour faire réparer ses équipages, & les rendre encore plus brillans. De-là, il envoya trois hérauts, dont le principal étoit couvert des attributs & des livrées de France; les deux autres l'étoient des siennes. Il les députoit pour présenter les patentes du roi de France, qui autorisoit son en-

treprise; & pour demander la permission de paroître à la cour du roi d'Aragon, d'embrasser les genoux de ce prince, & de lui présenter lui-même les lettres d'armes. Tout lui fut accordé; & peu de jours après, il arriva près de Pampelune, où la cour étoit alors. La grande réputation du noble poursuivant d'armes François l'avoit devancé; & Saintré vit accourir à sa rencontre un nombre infini de Chevaliers & de dames, qui furent frappés de la magnificence & de la galanterie qui régnoient dans tout son cortège.

Arrivé au pied du trône, le monarque lui parla avec une distinction pleine de bonté, & lui demanda des nouvelles du brave Chevalier qui régnoit sur la France, ajoutant qu'il le félicitoit d'avoir fait un pareil élève. Les premiers Chevaliers étoient prêts à se disputer l'honneur de le *délivrer* : mais ils furent forcés de céder cet honneur à monseigneur Enguerand, le premier d'entre eux, & proche parent du roi, dont il avoit épousé la nièce (madame Aliénor, princesse de Cardonne, l'une des plus belles & des plus parfaites dames de toutes les Espagnes). Au moment où Saintré quitta les genoux du roi, monseigneur Enguerand vint à lui avec toute la noblesse, l'air galant & ouvert qui distinguoient les Chevaliers Aragonois de ceux des deux Castilles, dont l'air étoit plus fier & plus réservé.

« Mon frère, dit-il à Saintré en lui tendant les » bras, m'acceptez-vous pour vous délivrer (1)? » — Oui, seigneur, répondit Saintré; & l'hon» neur que vous daignez me faire est déja si » grand, que je rougis de l'avoir encore si peu » mérité. — Que ne dois-je pas faire, répondit » Enguerand, pour l'élève d'un si grand roi, & » pour un tel poursuivant d'armes, également » agréable aux yeux de toutes nos dames & de » tous nos Chevaliers? » A ces mots, il embrasse le jeune Saintré, & le conduit au monarque; il détache alors le bracelet de Saintré; il appelle Aragon, premier héraut d'armes de la cour, & le lui remet avec un rubis d'un prix inestimable. Enguerand le présente ensuite aux dames & aux autres Chevaliers; & Saintré ne put s'empêcher de comparer la beauté de madame Aliénor à celle de la dame des belles-Cousines, dont son cœur

---

(1) Nous avons cru devoir nous étendre sur ce premier événement d'un Roman où tout paroît vrai ou vraisemblable, où la féerie ni le merveilleux ne sont employés, où tout est relatif à l'histoire & conforme à l'usage du tems. C'est le premier & presque le seul Roman de Chevalerie de cette espèce dont on ait parlé jusqu'ici, & dont on puisse parler à l'avenir. L'exécution de l'entreprise d'amour n'étoit point encore racontée; nous avons cru qu'il étoit utile & de notre devoir de la faire connoître.

étoit sans cesse si tendrement occupé. Il falloit que cette Aliénor fût en effet bien belle pour mériter à ses yeux l'honneur de la comparaison ; car on sait que l'amant heureux, lorsqu'il est fidèle, ne trouve rien d'aussi beau que l'objet aimé.

Le lendemain fut marqué par une fête brillante que donna la reine d'Aragon. Saintré y parut avec tout le goût & tout l'éclat qui caractérisoient la cour de France. Il plut aux hommes par sa politessenoble, aux dames par sa galanterie respectueuse. Ce fut le premier honneur qu'il fit à la nation. Le fier & juste Aragonois ne put s'empêcher de juger des succès de l'éducation de la noblesse Françoise, lorsque l'amour-propre & de légers défauts ne la font point abuser des dons naturels qu'elle semble avoir reçus pour plaire.

Pendant ces momens de plaisir, on préparoit les lices. Les lettres d'armes de Saintré portoient que le premier jour les deux tenans romproient cinq lances, & que le prix seroit adjugé à celui qui auroit remporté quelqu'avantage. Les mêmes lettres portoient que dans la seconde journée les tenans combattroient à pied avec l'épée, la dague & la hache (1), & que le vainqueur recevroit un riche don du vaincu.

---

(1) Cette espèce de hache étoit une arme dangereuse & très-meurtrière. J'en ai donné une, que j'ai gardée

Le roi & la reine, ſuivis d'une cour nombreuſe, honorèrent ces joutes de leur préſence. Monſeigneur Enguerand ſurpaſſoit le jeune Saintré de toute la tête. Son air martial, ſa force, ſa valeur éprouvées dans vingt combats, formoient un préjugé favorable pour lui. Le vœu des dames étoit cependant pour Saintré; leur cœur éprouvoit une ſecrette peine; quelques-unes pouſſoient plus loin cet intérét.

L'honneur des trois premières joutes fut abſolument égal entre les combattans. A la quatrième courſe, monſeigneur Enguerand parut avoir quelqu'avantage: mais celui du jeune Saintré fut déciſif dans la cinquième. Monſeigneur Enguerand ayant manqué ſon atteinte, Saintré briſa ſa lance juſqu'à la poignée, en atteignant Enguerand dans la viſière de ſon caſque, & lui faiſant ployer la tête preſque ſur la croupe de ſon cheval, ſans toutefois le renverſer.

---

long-tems; elle étoit toute de fer, & profondément damaſquinée d'or, longue de deux pieds. La tête portoit une pointe longue de cinq pouces, d'un fer triangulaire à lame pleine. La croiſée portoit d'un côté une lame de hache, dont le tranchant avoit cinq pouces de long, & offroit la figure d'un courbe faiſant partie d'un ovale alongé. L'autre côté, long de trois pouces, ſe terminoit par un marteau dont la tête formoit un bouton alongé. Le tout peſoit environ quinze livres.

Ici le combat fut arrêté. Les juges du camp, ayant saisi les adversaires, les conduisirent au balcon royal. Aragon, premier héraut d'armes, ayant recueilli les voix (pour la forme), Saintré fut proclamé vainqueur. Enguerand prit le rubis des mains du héraut, le présenta à Saintré, & lui dit: « Mon frère, puisse ce rubis parer les cheveux » de la haute & vertueuse dame qui préside se- » crettement à votre entreprise! » Tous deux furent admis le soir au festin royal, & traités avec la distinction la plus glorieuse. Le lendemain fut un jour de plaisirs publics.

Le troisième jour, les trompettes annoncèrent un combat plus serieux; & les lices rétrécies furent préparées différemment pour le combat à pied. Ce combat fut assez long & assez violent pour que les deux adversaires fussent obligés de reprendre haleine, & de relacer leurs armes que la violence des coups avoient, en partie, faussées & désassemblées. Le dernier assaut fut le plus terrible. Le jeune Saintré, ayant laissé échapper sa hache, eut recours à son épée avec laquelle il para long-tems les coups qu'Enguerand lui portoit. Se servant alors de toute son adresse pour esquiver ou parer, il saisit un moment favorable pour porter un si furieux coup sur le poignet de son ennemi, que, sans la force de la trempe du gantelet, il eut peut être coupé le bras d'Enguerand,

dont la hache vola à plusieurs pas de distance. Saintré ramassa alors la sienne avec la plus grande agilité, & en présenta la pointe à la visière du casque d'Enguerand, sautant légèrement & posant le pied sur la hache tombée, que celui-ci vouloit ramasser. Enguerand, désespéré de se voir désarmé, s'élança sur Saintré; & l'embrassant étroitement, il essaya vainement de le jeter par terre: Saintré, le saisissant aussi du bras gauche, tenoit sa hache levée du bras droit, mais sans lui porter un seul coup; il se contentoit de résister à ses efforts, & de l'empêcher de lui saisir ce même bras. Le roi d'Aragon, voulant faire finir cette lutte dangereuse, jeta sa baguette. Les juges saisirent les combattans, qu'ils séparèrent sans effort. Enguerand, levant aussitôt sa visière de la main qui lui restoit libre, s'écria: » Noble François, mon courageux frère Saintré, » vous m'avez vaincu pour la seconde fois. — » Ah! mon frère, que dites-vous, s'écria Saintré; » ne suis-je pas vaincu moi-même par votre main, » puisque ma hache d'armes est tombée la pre- » mière? » Pendant ce noble débat, ils furent conduits au balcon royal, dont le roi descendit pour les recevoir l'un & l'autre dans ses bras. Tandis que les hérauts recueilloient les voix pour proclamer le vainqueur, Saintré s'échappa de ceux qui les entouroient, vola vers le roi

d'armes, reprit son bracelet, & vint, la main droite désarmée, le présenter à monseigneur Enguerand, comme à son vainqueur, sans vouloir donner aux hérauts le tems de faire leur proclamation. Enguerand, loin d'accepter, lui présenta aussitôt son épée par le pommeau. Le roi eut de la peine à arrêter ces mouvemens de générosité; & décidant enfin que Saintré devoit garder son riche bracelet, celui-ci, sur le champ, courut au balcon de la reine; & mettant un genou en terre vis-à-vis de madame Aliénor, il voulut lui faire accepter ce bracelet comme le prix de la victoire que son époux venoit de remporter sur lui. Un cri d'admiration s'éleva; la reine même, emportée par ce sentiment, vint le relever des genoux de madame Aliénor, qui refusoit obstinément de recevoir ce riche don. La reine décida qu'il devoit être accepté par courtoisie, & pour honorer celui qui montroit une ame aussi élevée. Madame Aliénor céda; mais, sur le champ, détachant un riche carcan de diamans dont son cou étoit paré : « Seigneur, lui dit-elle, il ne » conviendroit pas que vous retournassiez près » de la haute & vertueuse dame de vos pensées, » sans des marques de votre victoire; puisse-» t-elle ne pas dédaigner d'honorer ce carcan » que je lui présente par vos mains; & puissiez-

» vous vous plaire un jour à le lui voir
» porter (1) ! »

Le roi aida lui-même à désarmer les deux Chevaliers. Saintré, s'appercevant que monseigneur Enguerand étoit blessé, se précipita sur son poignet sanglant, & baisa l'empreinte du coup qu'il avoit porté, en le baignant de ses larmes.

La légère blessure de ce seigneur ne le privant pas d'assister au festin qui suivit ce combat, le roi fit asseoir à sa table le seigneur de Saintré entre lui & madame Aliénor; & la reine fit le même honneur à monseigneur Enguerand.

Plusieurs fêtes couronnèrent encore ce beau jour, & Saintré y fut toujours l'objet des attentions les plus glorieuses. Mais les jours passés loin de ce qu'on aime sont bien longs, quoique embellis par les honneurs. L'amant pressa le heros de venir recevoir en France un prix plus doux de sa victoire.

---

(1) On voit avec plaisir que les mœurs Espagnoles, & l'élévation d'ame de cette nation se faisoient dès-lors admirer. On voit avec plus de plaisir encore, que l'estime mutuelle s'établissoit dès ce tems entre deux nations que le ciel paroît avoir destinées à rester toujours unies, par la conformité des vertus sublimes dont l'une & l'autre ont donné tant de marques éclatantes aux yeux de l'univers.

Il partit; il vôla. Il arrive sur les bords de la Seine. Moment délicieux d'embrasser les genoux de son roi, & de retrouver tout son bonheur dans les yeux de sa maîtresse, quand on vient d'honorer l'un & l'autre.

Le roi l'embrasse, lui dit les choses les plus flatteuses; sent augmenter son plaisir par les applaudissemens redoublés des anciens Chevaliers. Il le conduit vers la reine. Elle étoit femme; elle l'avoit protégé; elle le revoyoit vainqueur & adoré: elle jouissoit de son ouvrage; sentiment bien doux, qui ne tient point de la foiblesse & fait honneur à la nature! La dame des belles-Cousines étoit auprès d'elle; le plus beau moment de la vie de Saintré fut de lever les yeux sur elle, & de rendre enfin un hommage public à celle qu'il aimoit, sans blesser le mystère rigoureux qui captivoit son amour.

La dame des belles-Cousines avoit attaché, de sa main, au bras de Saintré le riche bracelet, marque de son entreprise; il se voyoit en droit, en quittant les genoux de la reine, d'aller aux siens, de lui faire hommage de sa victoire, & de lui présenter le rubis éclatant, & le riche carcan de diamans qu'il avoit accepté secrettement pour elle. Autorisée par la présence de la reine & par les succès brillans de Saintré, la belle & sensible veuve put laisser paroître une partie des sentimens

dont elle étoit pénétrée ; & se laissant entraîner par le desir si naturel de ne pas perdre un moment de vue son amant qu'elle prévoyoit devoir bientôt être entraîné par une cour nombreuse, empressée à le féliciter sur sa victoire ; « Madame, dit-» elle à la reine, si votre Majesté daigne penser » à la fatigue que le pauvre Saintré vient d'es-» suyer en courant jour & nuit pour se rendre à » ses pieds, elle croira faire une œuvre chari-» table en prévenant une foule innombrable prête » à l'entourer, & en l'emmenant dans son cabi-» net, où elle n'admettra que nos belles-Cousines. » Saintré trouvera de reste le tems de parler des » joutes & des combats à ses compagnons. J'ai-» merois bien qu'il commençât par nous parler » de la cour d'Aragon, & des beautés renommées » dont elle est parée. »

La reine approuva fort cette proposition ; & prennant Saintré sous le bras, elle le conduisit dans son appartement où les seules belles-Cousines furent admises. Saintré leur raconta d'abord tout ce qui pouvoit satisfaire leur curiosité. Son front & ses joues furent colorés par la modestie, lorsqu'il fut contraint de parler de lui. Pendant ce récit, il levoit souvent les yeux sur ceux de sa dame. Ses regards étoient encore plus supplians que tendres : il observoit, il desiroit, il attendoit avec une inquiétude qui faisoit palpiter

son cœur, l'heureux & charmant signal de la petite épingle. Hélas ! la dame des belles-Cousines n'en avoit pas sous sa main, & en cherchoit vainement dans toute sa parure. Un dernier regard de Saintré comblant son impatience, elle osa s'approcher de la reine; &, feignant d'admirer l'éclat d'une agraffe de diamans, elle prit adroitement une épingle. Qu'elle fut prompte à s'en servir ! que ses yeux devinrent brillans ! La reine l'avoit surprise. — Bon Dieu ! chère Cousine, lui dit-elle, n'avez-vous pas peur de gâter vos belles dents ? J'ai remarqué que depuis quelque tems vous aviez pris cette habitude. Vous devriez mieux ménager un des charmes les plus parfaits de votre agréable figure. — Vraiment, madame, vous avez bien raison, dit la belle-Cousine; mais vous savez que je suis distraite, & quelle est la force de l'habitude : je sens qu'il seroit à présent bien difficile de me corriger.

Le reste du jour, Saintré fut obligé de se livrer aux empressemens de ses anciens compagnons, & d'une cour dans laquelle il n'avoit pas même un seul ennemi secret. Il attendoit avec impatience le moment heureux de voir en liberté celle à qui il supposoit si justement le même desir. Ce moment vint, & fut le plus doux qu'il eût encore passé auprès d'elle. Sa victoire, l'honneur dont il s'étoit couvert le rapprochoient un

peu plus d'un objet adoré, & lui donnoient cette assurance que la douce égalité établit entre les amans.

Ces momens, d'un prix inestimable, se renouvelèrent souvent. Leur douceur fut troublée, au bout d'un mois, par l'arrivée inattendue du comte Loiseleng, l'un des plus grands seigneurs de la Pologne, & grand-officier de cette couronne. Ce riche & brave Palatin venoit admirer la cour de Jean, accompagné de quatre autres Palatins d'un rang à peine inférieur au sien. Tous les cinq, ayant fait la même entreprise d'armes, portoient au bras un carcan d'or & une chaîne qui l'attachoit au pied, sans leur ôter la liberté de se servir de l'un & de l'autre. Ils firent supplier le monarque de leur permettre d'attendre dans sa cour qu'il se présentât le même nombre de Chevaliers pour les *delivrer*.

La magnificence & la simplicité noble des habits des seigneurs Polonois se fit admirer de la cour de France. Une veste de brocard d'or qui leur prenoit exactement la taille, leur tomboit jusqu'aux genoux. Une ceinture couverte de pierreries, soutenoit la large épée recourbée qu'ils portoient à leur côté. Des bottes légères, armées de riches éperons d'or; un bonnet relevé sur le front, que surmontoit une aigrette de plumes de héron, qui paroissoit sortir d'une gerbe de diamans;

mains; un long manteau de pourpre, doublé de martre zibeline ou de peaux d'agneaux d'Aſtracan, qui tomboit à moitié jambes, & ſe relevoit ſur l'épaule droite avec une agraffe de pierreries; tout réuniſſoit dans ce ſimple & noble habillement, l'air militaire des guerriers du Nord & la magnificence des ſeigneurs des cours du midi. Leur courtoiſie, l'aménité de leurs mœurs ſe firent bientôt connoître, malgré l'air fier & même un peu farouche que les peuples du Nord, deſcendans des diſciples d'Odin & de Fréga, conſervoient encore. Ils étonnèrent d'abord les dames & les courtiſans François; bientôt ils leur plurent; & bientôt auſſi cet amour des nouvelles modes, qui ſemble né dans la nation, les porta à les imiter. Les ſouliers à la poulaine baiſsèrent de quelques pouces. Les pourpoints furent moins ſurchargés d'aiguillettes brillantes; pluſieurs ſuperfluités même de leur ajuſtement diſparurent, ou furent diminuées juſqu'à la vraiſemblance. Pluſieurs jeunes Chevaliers ou pourſuivans d'armes s'empreſsèrent à remplir de leur nom la liſte des prétendans au combat, que les deux maréchaux de France devoient préſenter au roi.

Saintré n'oſoit rien demander à la belle-Couſine; mais il ne lui parloit jamais de l'entrepriſe d'amour des ſeigneurs Polonois ſans la plus vive émotion. Elle penſoit avec élévation; &,

quoiqu'il en coûtât à son cœur, elle ne put voir, sans en être touchée, le desir que son amant lui montroit d'acquérir une nouvelle gloire à ses yeux. Elle lui accorda donc la permission de se présenter au roi pour *délivrer* les nobles esclaves d'amour Polonois.

Le roi Jean ne balança pas à le nommer le premier des cinq qui devoient combattre les Chevaliers étrangers. La cérémonie se fit avec la plus grande splendeur. Ce fut Saintré qui, s'avançant avec grace, alla demander au palatin comte de Loiseleng, s'il l'acceptoit pour le délivrer. Celui-ci, prévenu par la réputation de Saintré, regarda comme un honneur le choix que le monarque François avoit fait de son élève, & du jeune seigneur le plus renommé de sa cour. Il serra tendrement Saintré dans ses bras, tandis que celui ci se baissoit pour le délivrer de la chaîne & du carcan attachés à l'un de ses pieds.

Les lices furent élevées près du palais Saint-Pol, dans la grande Culture de sainte Catherine. Les combats durerent deux jours, & furent également honorables pour les deux partis. Saintré cependant, dans toute sa force alors, & n'ayant rien perdu de son adresse & de son agilité, sentit bientôt la supériorité que l'une & l'autre lui donnoient sur son courageux adversaire. Loin d'en abuser, il se contenta, dans la première journée,

de remporter l'avantage néceſſaire pour en avoir l'honneur & en faire hommage à ſa dame. Mais la ſeconde journée mit ſa courtoiſie à l'épreuve la plus dangereuſe. Le fier & brave palatin, exercé de bonne heure à combattre avec ſon ſabre recourbé, eût peut-être remporté une victoire déciſive, ſans l'adreſſe extrême de Saintré à éviter ou parer les coups de ſon ennemi. Saintré conſervant toujours ſon ſang-froid contre un adverſaire que ſon adreſſe irritoit, ſe contenta long-tems de rendre ſes coups inutiles. Sachant par lui-même que la douleur la plus profonde qui puiſſe pénétrer une belle ame, c'eſt l'humiliation, il eut l'art d'entretenir le combat juſqu'à l'heure marquée pour le terminer; il s'appercevoit déja que le bras de Loiſeleng s'appeſantiſſoit, & ne portoit plus que des coups mal-aſſurés; il fit alors bondir ſon cheval; &, par une paſſade, ayant gagné la croupe de celui de Loiſeleng, il porta un coup adroit ſur la pointe de ſon ſabre qu'il enleva, pour ainſi dire, de ſa main. Ayant ſauté légèrement à terre, il le ramaſſa; délaça ſon caſque; & tirant ſon gantelet, il ſe preſſa de le préſenter, par la croiſée, au palatin. Celui-ci, frappé de la grace & de la courtoiſie de Saintré, deſcendit promptement de cheval pour recevoir ſon épée & embraſſer un ſi digne adverſaire, en avouant noblement ſa défaite. Déja le roi Jean

étoit descendu du balcon royal pour embrasser les deux combattans : il sentit, en serrant Saintré dans ses bras, le tendre & vif intérêt d'un père. Mais un prix plus doux avoit déja payé son triomphe; le jeu flatteur de la petite épingle avoit accompagné les regards les plus passionnés.

On peut imaginer tout ce que la bonté du roi Jean, & la politesse noble, vive & prévenante de la cour la plus aimable & la plus brillante de l'univers, réunirent pour adoucir aux seigneurs Polonois l'embarras & le chagrin de leur défaite. Ils repartirent pour les bords de la Vistule, comblant Saintré, qui alla les reconduire une journée, de riches présens & de leurs caresses.

Peu de tems après, un simple courrier vint annoncer au monarque François que douze Chevaliers de la Grande-Bretagne avoient passé la mer; & qu'après avoir séjourné quelques jours à Calais, dédaignant de se soumettre aux usages reçus, ils avoient pris le parti, non-seulement de ne point paroître à la cour, mais même de ne rien entreprendre qui pût les obliger à y envoyer un héraut & à recevoir aucune espèce de permission d'un prince qu'ils ne reconnoissoient pas pour roi de France, étant le fils de Philippe de Valois, auquel leur maître avoit disputé vainement la couronne. A cet effet, les Chevaliers Bretons avoient seulement dressé un pas d'armes

sur les confins de leur territoire, & fait élever un perron où leurs douze écus blasonnés étoient attachés près des tentes où ces Bretons devoient attendre ceux des Chevaliers François qui seroient assez hardis pour les toucher.

Cette nouvelle excita l'indignation de la Chevalerie Françoise, & réveilla cette espèce d'animosité entre les deux nations, que, depuis longtems, rien ne pouvoit éteindre. Les François, cependant, plongés alors dans la plus profonde ignorance, auroient peut-être eu besoin d'imiter leurs voisins, qui commençoient à s'instruire, & dont plusieurs auteurs méritoient déja d'être écoutés. Mais les Anglois eussent eu plus besoin encore de se conformer à l'aménité des mœurs des François; de porter moins d'injustice & d'avidité dans leur commerce; de montrer moins de férocité dans leur génie turbulent & factieux, qui, sous l'apparence de la liberté, les entraînoit à des guerres civiles, où le sang le plus illustre de leur nation inondoit sans cesse les échafauds; & qui les rendoit encore plus dangereux les uns contre les autres dans l'intérieur de leur gouvernement, que redoutables dans les guerres qu'ils entreprenoient sans aucunes raisons légitimes, contre leurs voisins.

Un grand nombre de Chevaliers obtinrent d'aller réprimer leur orgueil, & se rassemblèrent,

au nombre de douze, dans le port d'Ambléteuſe, d'où, ſans s'informer du nom de leurs adverſaires, ils partirent avec cette confiance courageuſe qui n'apprécie jamais aucun danger, pour aller toucher les écus de ceux qui tenoient ce pas d'armes. Ils eurent preſque tous du déſavantage dans les premières joutes, genre de combat où la nobleſſe Bretonne s'exerçoit ſans ceſſe dans les plaines de Cramalot, en mémoire d'Artus & des Chevaliers de la Table-Ronde. On ſut bientôt cette humiliante nouvelle à Paris. Le roi Jean jeta les yeux ſur Saintré, & l'honneur de la nation lui parut déja vengé. Saintré, enflammé par le regard de ſon maître, ſe tourne ſans affectation vers ſon auguſte amante: un coup-d'œil l'anime encore; il embraſſe les genoux du monarque, & vole à la gloire. Aux motifs qui devoient l'entraîner, ſe joignit le penchant que ſa modeſtie naturelle lui donnoit de punir l'orgueil effréné d'une nation impérieuſe, jalouſe de la ſienne. Ce ſentiment né dans ſon cœur, s'étoit augmenté ſans ceſſe en voyant les moyens injuſtes dont elle ſe ſervoit pour réuſſir dans ſes deſſeins.

Il partit, accompagné de Chevaliers dont il connoiſſoit l'attachement & la bravoure. A peine parut-il près du perron, que, touchant les écus, les Bretons ſortirent de leurs tentes tout armées; &, croyant marcher contre de foibles ennemis,

Ils ne craignirent point de leur montrer les boucliers François renversés & traînés dans la poussière, (audace accompagnée de propos insultans.) Saisis d'une juste indignation, Saintré & ses compagnons chargèrent les Bretons avec fureur. Ceux-ci plièrent bientôt. Les lances, la hache & l'épée leur furent également funestes. Saintré en renversa cinq sous la pesanteur de ses coups. Ils furent enfin obligés de demander merci.

Saintré s'étant emparé de leurs boucliers & de leurs bannières, fit relever ceux des François, & les plaça sur le perron avec honneur. Il dédaigna de s'emparer des chevaux; &, renvoyant les Bretons à Calais, il leur dit qu'il garderoit le même perron pendant trois jours, prêt à le défendre contre ceux qui sortiroient de Calais pour l'attaquer. Mais les trois jours s'étant écoulés sans qu'il vît paroître aucun Chevalier Breton, il fit renverser le perron; & revenant à grandes journées, il rentra dans Paris aux acclamations d'un peuple nombreux. Les boucliers furent déposés aux pieds du roi. Le monarque ne rêva pas long-tems pour trouver une récompense digne du vainqueur: dès le lendemain, il fit convoquer une assemblée brillante, & Saintré fut reçu Chevalier.

Il n'étoit pas d'usage que la reine chaussât de sa main les éperons, même aux premiers princes

du ſang; mais, quand elle vouloit honorer cette cérémonie, elle la faiſoit accomplir en ſa préſence par la princeſſe qu'elle aimoit le mieux. La dame des belles-Couſines fut l'objet de ſon choix. Celle-ci remplit d'un air noble & plein de graces une charge ſi chère à ſon cœur; elle attacha l'éperon, & ſaiſit ce moment pour faire le ſignal, que Saintré avoit toujours l'air de recevoir comme il l'avoit reçu quinze ans auparavant pour la première fois.

Le roi Jean déclara le même jour, qu'ayant été invité à ſe joindre aux autres princes Chrétiens qui formoient alors une eſpèce de croiſade pour aller au ſecours de la Pruſſe, de la Hongrie & de la Bohême, déſolées par des armées Sarraſines ſorties des bords du Tanaïs, il avoit pris la réſolution d'accorder un puiſſant ſecours aux Chevaliers Teutoniques; que la bannière royale ſortiroit, & qu'elle ſeroit confiée à Saintré, qui marcheroit à l'avant-garde à la tête de cinq cents hommes d'élite.

La réſolution & le choix du roi furent également approuvés. Le cœur de Saintré treſſaillit de joie en entendant parler ſon maître; mais une triſteſſe, un ſentiment, un trouble douloureux ſaiſit celui de la dame des belles-Couſines; & ce ne fut que lentement, & les yeux obſcurcis par les larmes, qu'elle porta, d'une main mal-aſſurée,

la petite épingle ſur ſes belles dents. Peu de momens après, ce même preſſentiment troubla le brave Saintré; il voulut le combattre, il n'y put réuſſir; & le ſoir, la converſation s'en reſſentit.

Ici, l'Auteur fait une très-longue énumération des ſeigneurs & des bannières qui ſe raſſemblèrent dans les plaines de la Brie. L'on y trouve le nom de pluſieurs grandes familles éteintes: mais on ſent une ſatisfaction intérieure en y retrouvant les noms aimés & reſpectés par l'ancienne nobleſſe Françoiſe, des Montmorency, des La Trémouille, des Durfort, des Périgord, des Beaufremont, des Conflans, des Graville, des Mailly, des Maillé-Brezé, & de pluſieurs autres que nous omettrons. Le blaſon des armes de ces maiſons ſe trouve décrit dans cet ancien Roman avec une ſi grande exactitude, qu'on a le plaiſir de le reconnoître abſolument ſemblable à celui qu'elles ont toujours porté & qu'elles portent encore.

On croira ſans peine que la modeſtie du jeune & généreux Saintré ſouffrit beaucoup, lorſqu'arrivant à la tête des cinq cents lances, il ſe vit entouré par tous les ſeigneurs & commandans, qui lui dirent qu'ils le reconnoiſſoient tous pour leur chef. « Meſſeigneurs, répondit noble-
» ment Saintré, bien me ſouviens que naguères,

» n'étant encore que jeune page du roi, je suivis
» mon maître dans une riche abbaye, où nous
» fûmes bien festoyés. Mon maître, dont vous
» connoissez la bonté, se promenant sur le préau
» de l'abbaye, vit une troupe de jolis enfans qui
» jouoient à différens jeux, & que le respect
» éloignoit alors de sa présence. Il les rappela
» d'un air riant autour de lui; &, s'adressant à
» ceux qui lui parurent les plus éveillés: Mes
» enfans, leur dit-il, lequel de vous est le plus
» sage? Les enfans sourirent; & le plus hardi
» de tous s'étant avancé: Sire, lui dit-il, c'est
» celui que veut damp abbé. Le roi s'étant fait
» répéter cette réponse par plusieurs autres,
» rêva quelque tems au sens qu'elle renfermoit;
» il la trouva juste à la fin, comprenant que la
» volonté du maître étant décidée par la con-
» noissance qu'il a de ceux qui lui obéissent, elle
» lui fait juger tour-à-tour, les sujets plus ou
» moins sages. Il en est ainsi de moi, messei-
» gneurs, lorsque le roi me choisit pour porter
» la bannière royale, & semble, pour ce moment,
» me nommer le plus sage. Je dois donc l'être
» assez pour reconnoître toute la déférence que
» je vous dois, & ne rien entreprendre sans être
» guidé par vos sages conseils. Telles gens que
» vous êtes n'en peuvent donner qui ne mènent à
» servir notre sainte religion dans cette guerre,

» & à soutenir l'antique honneur de la Cheva-
» lerie Françoise.

La petite histoire, les sentimens & la modestie de Saintré furent généralement applaudis. Il leur parut, au conseil de guerre qui s'assembla, être leur ami plus que leur commandant. Ils obéirent librement & de cœur à ses ordres ; & dès le lendemain, l'armée prit le chemin de l'Allemagne, & s'avança vers les rives du Mein.

Nous croyons devoir passer sous silence un grand nombre d'aventures & d'entreprises où le brave Jehan de Saintré acquit sans cesse une nouvelle gloire ; & quoique l'événement inattendu qui termine la durée de son amour si constant & si fidèle, ne soit rapporté qu'après ce grand nombre de récits, comme ils ne sont qu'une longue & servile imitation des premiers, leur monotonie prolixe nous les fait soustraire, & nous croyons ne devoir plus le montrer que comme amant, après l'avoir présenté un moment encore comme héros.

Saintré ne démentit point l'opinion de sagesse & de valeur qu'on avoit du principal chef de l'armée. Sa modestie, sa déférence, ses soins attentifs pour les princes & les anciens seigneurs qu'il commandoit, lui donnèrent un empire particulier. Jamais général d'armée ne fut plus aimé & mieux obéi.

L'armée Françoise s'étant jointe à celles que tous les princes chrétiens avoient envoyées à cette guerre sacrée, Saintré jouit du bonheur de revoir plusieurs de ses anciens amis dans l'armée du roi d'Aragon, & de retrouver dans celui qui la commandoit, le seigneur Enguerand avec lequel il s'étoit uni par une si noble & si tendre amitié, & par la fraternité d'armes qu'ils s'étoient jurée.

Agissant toujours de concert, campés à côté l'un de l'autre, se prêtant sans cesse des secours mutuels, les braves & fiers Aragonois ne firent plus qu'un même corps avec les François. Le même esprit de zèle & d'honneur animant ces deux estimables nations, ce furent elles qui portèrent les premiers coups à l'armée innombrable des infidèles, & qui ranimèrent le courage & l'espérance des Chevaliers Teutoniques.

Pendant que Saintré coupoit des têtes & cueilloit des lauriers, il se passoit un évènement bien étrange, bien inconcevable, dans cette cour de France où tout retentissoit de sa gloire & de ses vertus.

Hélas ! comment pourrons-nous raconter sans frémir mille fois, la trahison cruelle qui alloit percer le cœur le plus loyal & le plus fidèle ? La plume tombe presque de nos mains ; & nous ne doutons pas que le sentiment douloureux qui

nous affecte, ne passe bientôt dans l'ame de nos lecteurs.

La dame des belles-Cousines, cette charmante veuve, cette amante si tendre, & jusqu'alors si constante pour ce jeune héros qu'elle avoit formé, qu'elle s'étoit si vivement attaché, pour ce Saintré charmant, à qui elle devoit le bonheur inestimable d'aimer & d'être adorée, cette dame des belles-Cousines alloit lui faire la plus lâche, la plus atroce des infidélités.

Cette veuve, trop sensible, s'étoit fait une si douce habitude des plaisirs que l'absence lui enlevoit, qu'en croyant ne regretter qu'un amant, elle éprouvoit d'autres regrets moins nobles & plus impérieux peut-être. Inquiète, agitée, ne goûtant plus les douceurs du sommeil, elle se rappeloit tristement un bonheur qui n'étoit plus. Une langueur mortelle fut la suite de l'insomnie; les roses de son teint furent bientôt effacées par une pâleur effrayante. Combien de fois, plongée dans une rêverie profonde, & se livrant à ces distractions que donnent également & les regrets & les desirs, ne tiroit elle pas machinalement cette épingle qui l'avoit si bien servie? Son amant n'en recevoit plus l'heureux signal: à peine la pouvoit-elle porter à sa belle bouche; un poids énorme lui paroissoit appesantir son bras: bientôt, froide & presqu'inanimée, elle

se laissoit retomber languissamment sur son lit.

Cet état cruel influa bientôt sur sa santé. La reine, à qui cette princesse étoit chère, s'en apperçut; &, ne la voyant point paroître à sa toilette, un jour de fête, elle envoya promptement auprès d'elle le docteur Huë, son premier médecin.

Ce docteur Huë n'étoit point semblable aux médecins de son tems, qui, presque tous, affectoient un maintien grave & un air sentencieux. Loin de porter des lunettes sur le nez, pour paroître avoir affoibli ses yeux par l'étude, les siens étoient rians, spirituels & quelquefois lorgneurs. Quoique véritablement profond dans son art, messire Huë n'affectoit point un triste savoir avec ses malades. Il étoit plus occupé de leur plaire, que de leur en imposer. Connoissant toutes les petites tracasseries de la cour, il les en amusoit; plus mystérieux que secret, c'étoit en ayant l'air de faire une confidence, qu'il embellissoit l'histoire du jour: courant sans cesse après l'épigramme, il eût été mécontent de lui-même, s'il n'eût pas mêlé quelques bons-mots dans ses consultations, & s'il eût écrit une ordonnance pour une jolie femme, sans lui tenir quelques propos galans. On croira sans peine que toutes celles de la cour en étoient folles; plu-

sieurs même le consultoient sans besoin. La robe de velours & le beau rabat de point de Venise étoient quelquefois froissés au sortir d'une de ces visites. La seule dame des belles-Cousines, dont le maintien & l'air étoient assez sévères en public, & dont la santé avoit toujours paru si brillante avant l'absence de Saintré, n'avoit jamais eu besoin de ses secours, & ne l'avoit jamais mis à portée d'employer ni le savoir ni l'art de plaire.

Messire Huë obéit aux ordres de la reine; il alla voir la dame des belles-Cousines, &, du ton le plus respectueux, lui fit les questions ordinaires. Des réponses vagues ne lui apprirent rien de particulier sur l'état de sa santé. Il s'apperçut seulement, quoique la chambre fût obscure, que ses yeux paroissoient rougis par des larmes; & quelques soupirs étouffés, une voix entrecoupée, lui firent juger facilement que son ame étoit occupée d'un sentiment profond & douloureux. Soit curiosité, soit intérêt, Messire Huë, oubliant un moment qu'il étoit aimable, se servit des connoissances qu'il avoit en effet, pour découvrir les vraies causes du mal dont elle souffroit. Il s'empara d'un des beaux bras de la princesse; &, mettant toute son attention à étudier son pouls, il fut surpris de son intermittence: le jeu

inégal & précipité des tendons lui prouva combien ses nerfs étoient agités.

Un habile médecin a bien des privilèges. Messire Huë, craignant ou feignant de craindre que l'altération des nerfs ne vînt d'un commencement d'obstructions, obtint de la belle veuve le moyen de s'instruire mieux ou de se rassurer. La main de messire Huë parcourut, pressa modestement une partie de ses charmes. Deux fois il fut surpris de la sentir tressaillir vivement. Ce signe, joint à quelques autres, lui fit juger à quel point le cœur de la malade étoit prompt à s'enflammer. Cette découverte fait naître de simples préjugés chez les autre hommes, & donne des notions sûres aux médecins. Messire Huë avoit trop d'esprit pour oser essayer d'abuser de celle qu'il venoit d'acquérir. Il connoissoit l'humeur altière de la dame des belles-Cousines; & sagement il prit le parti de se borner à gagner sa confiance. — Ah! madame, lui dit-il, que je vous plains! vos maux me sont connus, & il n'est point dans mon art de les pouvoir guérir; ce n'est que dans votre courage, ce n'est qu'en vous-même que vous pouvez trouver des ressources pour les surmonter. Je respecte trop le secret de votre ame pour porter plus loin mes questions, mes réflexions & mon examen.....

— A ces mots prononcés d'une voix douce & persuasive, la belle veuve ne put retenir ses larmes; ces larmes furent même suivies de quelques sanglots qui l'empêchèrent de s'exprimer. — Ah! messire Huë, s'écria-t-elle enfin, je vois que rien ne peut rester inconnu pour vous. Oui, vous voyez en moi la plus malheureuse de toutes les femmes: je ne peux m'expliquer plus clairement; mais apprenez du moins que dans ce moment le séjour de la cour est insupportable pour moi; je vous ouvre mon cœur avec confiance; j'ai besoin de la solitude, & d'y chercher un calme qui me fuit sans cesse ici. Aidez-moi, de grace, à obtenir de la reine que j'aille respirer l'air pur de la campagne, & passer le printems dans mon château de..... (1)

Messire Huë reçut avec autant d'attendrissement que de respect cette confidence. Il jura sur le champ à la belle veuve qu'il parleroit dès le même jour à la reine, de façon à déterminer sa majesté à presser elle-même le voyage desiré; il l'assura même que dès ce moment elle pouvoit en ordonner les préparatifs. La princesse, calmée par cette espérance, tira de son doigt un riche diamant, qu'elle présenta d'un air plein de

(1) L'Auteur, par discrétion, ne nomme pas la province.

graces à messire Huë. Recevez-le, dit-elle, comme le gage de l'estime & de la reconnoissance.

Messire Huë courut avec empressement rendre compte à la reine de l'état dans lequel il avoit trouvé la dame des belles-Cousines; &, cherchant à définir par une seule expression la complication des maux dont elle étoit affectée, il inventa le mot de *vapeurs*, qui d'abord ne fut entendu ni par la reine, ni par ses dames, mais que l'instant d'après elles crurent toutes entendre, & dont, au bout de deux jours, plusieurs d'entre elles se plaignirent languissamment de ressentir les effets. Jamais expression ne devint plus promptement à la mode, & n'eut une plus longue durée. C'est à messire Huë que nous devons ce mot, qui, parvenu jusqu'à nous, explique d'une façon si touchante les sentimens & les peines secrettes que nos dames ont à cacher.

La reine, d'après le rapport de messire Huë, passa chez la dame des belles Cousines au sortir de la messe; &, touchée de la voir pâle & défaite, elle l'embrassa tendrement, s'attendrit sur ses maux. Mais la dame des belles-Cousines fut un peu interdite, lorsque la reine & ses dames la plaignirent sur-tout d'éprouver d'aussi cruelles vapeurs. N'étant point prévenue, elle craignit d'abord que cette expression ne renfermât l'expli-

cation d'un état dont elle ne vouloit pas être soupçonné ; mais, rassurée bientôt par la prudence connue de messire Huë, elle convint de ses vapeurs, & que ces vapeurs ne pouvoient se dissiper que par le changement d'air, le séjour de la campagne & beaucoup d'exercice. La reine le pensant comme elle, d'après l'avis du médecin, la pressa de hâter son départ ; &, peu de jours après, la dame des belles-Cousines, suivie des fidelles dames Catherine, Jehanne & Ysabel, partit pour se rendre dans son magnifique château situé dans la province la plus fertile, sur les bords d'un beau fleuve, entouré à demi d'une belle & vaste forêt, & distant d'environ soixante lieues de la capitale ; ce qui nous fait présumer que ce château, que l'auteur s'est si bien gardé de nommer, pouvoit être situé dans les plaines riantes & fertiles qui bordent la Loire dans la Touraine. Un préjugé plus fort nous porte encore à le croire ; c'est qu'il étoit bien naturel que la dame des belles-Cousines, si tendrement occupée de son amant, choisît entre tous ses châteaux celui de la province où cet amant avoit reçu le jour. Nous allons voir en effet que Saintré, par la mort de son pére, se trouva seigneur d'une petite ville distante seulement de deux lieues du château de la dame des belles-Counsies.

La princesse arrivée dans ce château, s'occupa

les premiers jours à le parcourir, & à donner ses ordres pour l'embelliſſement des jardins. Accoutumée au luxe & aux commodités que la famille, plus que galante, de Philippe-le-Bel avoit introduites déja dans la cour de France, elle eut d'abord un peu de peine à ſe faire aux galeries, à l'épaiſſeur des murs & aux vaſtes appartemens voûtés, perdus de vue depuis pluſieurs années; ſon premier ſoin fut de ſe ménager un appartement commode, & ſur-tout un petit oratoire bien ſolitaire, qu'elle fit meubler, & qu'elle arrangea comme celui dont le ſouvenir lui étoit ſi cher.

Agitée par la route & par les ſoins qu'elle s'étoit donnés, elle avoit d'abord paru jouir d'une ſanté beaucoup meilleure; mais les mêmes regrets, les mêmes inquiétudes ſecrettes commençoient à la faire retomber dans ſon premier état, lorſqu'un incident, qui paroiſſoit ne devoir point avoir de ſuite, vint la diſtraire de ces ſombres rêveries, où ſans ceſſe elle aimoit à ſe replonger.

Un matin, ſes dames s'étant raſſemblées de bonne heure dans ſa chambre pour y déjeûner avec elle, elles entendirent une belle & forte ſonnerie qui paroiſſoit ſortir de la forêt. La belle veuve ayant fait appeler le gouverneur du château, pour l'interroger ſur le lieu d'où ces ſons

partoient: « Quoi! dit-il étonné, madame ignore-
» t-elle que la riche & belle abbaye de***,
» dont ses augustes ancêtres sont fondateurs, est
» située à moins d'une lieue d'ici? C'est sans
» doute pour annoncer la fête des pardons, qui
» se célèbre tous les ans dans ce tems-ci, que les
» religieux font sonner toutes leurs cloches. »

On a vu dans le commencement de cette histoire, que la belle veuve étoit très-instruite, très-pieuse, & que son ame sensible se fût peut-être tournée à la dévotion, si le jeune Saintré n'y avoit empreint son image; car les ames sensibles, & celles des femmes sur-tout, veulent toujours s'occuper d'un sentiment qui puisse le plus facilement les remplir & les dominer. Le desir de gagner les pardons, la détermina à faire venir promptement ses voitures pour se rendre à l'abbaye, où sa qualité de fondatrice lui donnoit droit d'entrer.

Nous croyons devoir suppléer un peu à la négligence de l'auteur, qui ne donne pas une idée suffisante de la beauté, de la richesse de cette abbaye de Bernardins, & de l'heureux abbé crossé, mitré, qui depuis un an avoit été élu, tout d'une voix, par une nombreuse communauté, qu'il rendoit heureuse.

Cette maison étoit vaste. L'extérieur en étoit surchargé d'ornemens gothiques, l'intérieur

préparé pour toutes les commodités de la vie; La nombreuse bibliothèque étoit poudreuse, mal rangée; mais on admiroit l'ordre qui régnoit dans les celliers, la propreté du réfectoire, & les belles voûtes de l'immense cuisine.

L'abbé qui régnoit dans cette maison (car tout riche abbé régulier exerce à peu près un despotisme oriental), cet abbé n'avoit tout au plus que vingt-six ans. Fils d'un riche laboureur propriétaire des environs, son père, qui jouissoit de la plus grande considération, avoit mérité deux fois des récompenses des *Missi Dominici* (1), en se mettant à la tête des communes pour repousser des compagnies d'aventuriers (2), qui pen-

(1) Les *Missi Dominici* étoient des commissaires que le roi envoyoit dans les provinces pour y entretenir le bon ordre & l'abondance, & défendre le foible contre les attaques du fort.

(2) Les compagnies d'Aventuriers, connus aussi sous le nom de *Ribauds*, étoient des brigands de toutes les nations, qui se rassembloient en corps, & choisissoient un chef; vendoient leurs services aux souverains en tems de guerre, & pilloient souvent leur royaume en tems de paix. Des gens de haute naissance ne dédaignèrent pas quelquefois de les commander. Ces compagnies furent d'abord utiles au sage Charles V; mais, devenues très-nuisibles par leurs brigandages, le connétable du Guesclin en purgea la France, en les emmenant à sa suite en Espagne dans la guerre contre Pierre-le-Cruel.

dant la paix avoient pénétré, la flamme & le fer à la main, dans cette riche province. Il avoit gagné dix procès contre les curés envahisseurs du pays dont il avoit défendu les habitans, qu'il aidoit & nourrissoit en des tems de disette. Ce galant homme ne savoit ni lire ni écrire; mais, n'imaginant pas qu'un peu d'instruction pût nuire jusqu'à un certain point à ses enfans, il avoit permis à son curé, qui se piquoit de littérature, de les instruire à sa manière, tandis qu'il s'occupoit fortement à leur former des mœurs honnêtes, & à les endurcir à tous les travaux de la campagne. L'aîné de ses fils ne promettoit que d'être un jour le meilleur laboureur & le plus excellent père de famille des environs; mais le second étoit un vrai prodige. Dès l'âge de seize ans il savoit lire & chanter au lutrin d'une voix mâle qui couvroit celles du vicaire, du maître d'école, & faisoit mugir la voûte de l'église: portant légèrement la grande croix d'une main à la procession, il encensoit à six pieds de hauteur de l'autre; il sonnoit deux cloches à-la-fois, mangeoit la moitié d'un pain béni, buvoit le vin des burettes; & le curé ne cessoit de dire à son père, que s'il vouloit mettre son fils en religion (l'usage de ce tems étant que la plupart des cadets se fissent moines) ce fils deviendroit une des lumières de l'église. Ce curé même, qui voyoit tout en beau

dans son disciple favori, l'ayant vu rosser souvent les compagnons de son âge, assuroit qu'il étoit né pour commander aux hommes, & qu'il parviendroit aux grandes dignités de son ordre. Le bon père de famille ne put se refuser à ces pronostics brillans; & s'appercevant que les jeunes filles du village commençoient à jouer avec son fils les jours de fête, qu'un léger duvet coloroit déja ses joues vermeilles, & qu'il avoit conduit quelques-unes de ces jeunes filles dans les halliers du bois les plus fertiles en belles noisettes, il ne différa plus à suivre les conseils de son curé, & alla le présenter à l'abbaye de ***, où il fut reçu à bras ouverts.

Le jeune novice s'y forma sans peine. Jamais on n'avoit apporté dans son état de plus heureuses & plus brillantes dispositions. Il devint le héros du chœur, de la cuisine & du cellier, levant un muid d'une main, pour le ranger sur les tréteaux, composant les meilleurs salmis, chantant les leçons à ténèbres & les hymnes d'une voix éclatante. Ses talens, sa figure charmante, sa force, sa taille de cinq pieds huit pouces, se perfectionnèrent de jour en jour. Le célèbre Houdon l'eût choisi pour modèle, s'il eût voulu faire naître Hercule sous son ciseau dans le plus incroyable de ses travaux. Rubens eût regretté de ne pouvoir assez bien rendre le coloris brillant

de ſon teint; on croit même que c'eſt d'après l'un de ſes portraits que frère Jean des Entomures avoit mis à la place d'honneur dans un ſallon de ſon abbaye de Thélème, que Deſpréaux reçut l'idée de ce vers heureux, & qui peint ſi bien:

L'autre broie, en riant, le vermillon des moines.

On croira ſans peine, qu'avec des qualités auſſi ſupérieures, l'ame & le caractère le plus franc, l'humeur la plus riante, le goût le plus décidé pour la bonne chère, le bon vin, & tous les travaux utiles à la communauté, il ſe fit adorer de l'abbé, de ſes confrères, & que, reçu profès, il paſſa rapidement par toutes les charges de l'abbaye, qu'il remplit toutes avec honneur juſqu'à ce qu'il fût fixé dans celles de dépenſier & de cellerier, dont l'exercice acheva de le couvrir de gloire. Cinq ou ſix ans après, l'abbé, mourant d'une indigeſtion, le montroit au doigt, de ſa main tremblante, aux moines aſſemblés autour de lui; & tous applaudiſſoient, en ſecret, au mot de ſucceſſeur que ſes lèvres mourantes balbutioient. L'abbé venoit à peine d'être dépoſé dans la tombe, que le chapitre s'aſſembla. Le fils du digne laboureur, élu tout d'une voix, fut béni par ſon évêque, porta la croſſe de la meilleure grace; la mitre brillante couvrit ſon blanc & large front; ſa longue robe, d'une

serge fine & blanche comme la neige, formoit des plis agréables sur les beaux contours de sa taille forte, mais élégante; ses yeux perçans & pleins de feu auroient pu faire soupçonner que cette longue robe cachoit des pieds de chèvre, s'il ne s'étoit fait une habitude de la lever, & de laisser voir un bas blanc bien tiré, & les deux jambes les mieux faites & les plus nerveuses.

On nous reprochera peut-être d'avoir été trop long dans les détails de l'éducation, & dans la peinture des mœurs & de la figure de damp abbé; mais, il faut l'avouer, nous ne pouvons nous empêcher d'aimer cette charmante dame des belles-Cousines, si généreuse, si tendre, si sensible: ne devons-nous pas d'ailleurs multiplier les excuses pour une grande princesse? Hélas! nous frémissons de l'idée que bien d'honnêtes lecteurs vont prendre d'elle. Jamais ce sexe charmant, honnête & si fidèle, qui fait les charmes & l'honneur de la société, n'excusera dans la dame des belles-Cousines ce qu'il pardonne à peine à ce vaurien de Galaor; mais du moins il nous saura gré de notre bonne intention, & de notre zèle à l'excuser même quand il devient infidèle.

La dame des belles-Cousines arriva donc dans cette abbaye, le cœur occupé par les regrets & par l'idée toujours présente de son amant. Elle

venoit chercher aux pieds des autels quelques consolations, & y porter ce qui restoit de son ame. Son arrivée ayant été annoncée par ses écuyers, quatre beaux pères, portant un dais, l'attendoient à la porte de l'église: un riche carreau étoit préparé pour elle; & damp abbé, couvert de sa mitre brillante, paré d'une large croix d'or, d'une riche étole brodée, tenoit sa crosse d'argent d'une main, & de l'autre le goupillon pour lui présenter l'eau-bénite. La princesse fut frappée de la modestie & de l'air de dignité de cette première réception. La figure majestueuse alors de damp abbé, lui rappela celle des grands-prêtres de Juda. S'étant mise à genoux, elle reçut l'eau-bénite de sa main; & damp abbé, n'osant encore fixer ses regards sur les yeux touchans de la princesse, ce fut à d'autres charmes, que les siens, bientôt devenus étincelans, qu'ils rendirent leur premier hommage.

Ayant conduit la princesse sur un riche prie-Dieu près de l'autel, sa voix sonore & brillante fit retentir l'église lorsqu'il entonna le *Te Deum*; dont il répétoit les versets alternativement avec le chœur. Cette voix agréable, quoique éclatante, faisant déja quelque impression sur elle, sut la distraire de ses premières méditations. Elle leva ses beaux yeux sur ceux de damp abbé, qui ne pouvoit s'empêcher d'observer ses moin-

dres mouvemens. Leurs regards se rencontrèrent; l'attention de damp abbé devint plus forte; la distraction de la belle veuve augmenta.

La Messe étant célébrée, la dame des belles-Cousines se préparoit à partir, lorsque l'abbé, suivi des principaux de la maison, l'ayant conduite à la porte de l'église, lui dit respectueusement qu'il étoit bien tard pour retourner dîner à son château; & la supplia, comme fondatrice de l'abbaye, de venir s'y reposer, & prendre un repas frugal dans un monastère aimé de ses augustes aïeux, qu'elle honoroit par sa présence. Elle ne trouva aucune bonne raison pour se refuser à cette invitation respectueuse. Hélas! le sort la destinoit à n'en trouver jamais de meilleures pour s'opposer à tous les mauvais tours qu'un méchant enfant lui préparoit.

Quelle fut la surprise de la dame des belles-Cousines en entrant dans un sallon agréable, placé entre deux jardins, où déja l'on dressoit une table couverte du plus beau linge, & qui bientôt fut jonchée de fleurs! Un festin superbe fut promptement servi; & damp abbé, un peu plus rassuré, parut encore plus aimable aux dames Jehanne, Ysabel & Catherine, à cette table qui paroissoit son véritable élément, qu'il ne leur avoit paru majestueux à l'église, faisant les honneurs du festin avec grace, servant la prin-

cesse d'un air respectueux, & les dames d'un air libre & galant. Ces trois dames se parloient sans cesse à l'oreille; & celle qui étoit placée plus près de la princesse, paroissant plus occupée de ce qu'elles se disoient, la dame des belles-Cousines ne put s'empêcher de lui faire une question dont elle devinoit la réponse. Cette réponse fut bien avantageuse à damp abbé. La belle veuve ne répondit rien; mais le regardant du coin de l'œil, elle suivoit sans cesse, & peut-être même sans s'en douter, tous ses mouvemens, tous ses soins empressés; & n'en trouvoit aucun qui ne fût animé par une grace naturelle, & par le desir de plaire.

Les excellens vins de toute espèce, & sur-tout celui sur lequel saint Bernard répandit sa bénédiction dans le treizième siècle, en faveur du don que les habitans de Voujeaux avoient fait du terrein qui le produit à l'abbaye de Cîteaux, pour obtenir de riches communes dans l'éternelle patrie des élus, les vins des Pyrénées & de la Grèce même, que damp abbé faisoit venir à grands frais, & qui brilloient sur la table dans des bocaux de cristal, au milieu des plus beaux fruits de la saison, établirent au dessert cette gaieté, cette douce liberté qui bannit une ennuyeuse contrainte. Madame Catherine, que quelques années de plus rendoient plus hardie

que ses compagnes, aimoit beaucoup à parler; &, trouvant damp abbé très-aimable, elle se plut à l'attaquer & à l'agacer par quelques plaisanteries. L'abbé, qui cherchoit à briller, y répondit d'un ton très-gaillard, & avec la gaieté d'un moine bien gâté par ses succès avec de petites femmes des bourgs voisins, qui ne connoissoient rien d'aussi grand que monseigneur l'abbé. Ses réponses eussent pu paroître indécentes à ces dames dans les châteaux de Loches ou de Leplessis-les-Tours; mais dans un monastère, & sorties de la bouche riante & vermeille de damp abbé, elles ne paroissoient déja que plaisantes à la dame des belles-Cousines. Bientôt même elle se joignit à madame Catherine; & l'abbé, perdant presque la tête, que le vin, l'amour & les desirs commençoient à bien échauffer, déploya toute la galanterie monastique, compara la fondatrice de son abbaye aux plus aimables saintes du paradis, à Vénus même, dont il avoit appris un peu l'histoire sur une ancienne tapisserie; & fit deux ou trois fois rougir la dame des belles-Cousines: mais il ne déplut pas. « Parbleu, madame, j'espère » bien, dit-il, que notre auguste fondatrice ne » voudra pas attaquer les statuts de notre ordre » dont ses généreux pères l'ont laissée la protec» trice. L'un des plus sacrés que notre bon &

» saint père Bernard nous ait laissé, c'est celui
» d'exercer l'hospitalité. Quiconque, dit-il,
» entrera dans les monastères de mon ordre,
» doit y être reçu & traité, pendant trois jours,
» comme le seroit un des enfans de l'abbaye.
» Les religieux même sont en droit d'exiger
» qu'il y reste au moins un jour franc, pour
» qu'il assiste à leurs prières, à leurs repas, &
» qu'il puisse s'associer aux mérites attachés à
» l'ordre. Songez, madame, que vous êtes
» venue dans cette maison pour gagner les par-
» dons; & que vous ne pouvez les obtenir
» qu'en observant nos statuts, & qu'en nous
» accordant au moins toute la journée. Nous
» avons des chambres commodes; demain votre
» altesse royale pourra aisément assister à notre
» office, gagner les pardons, prendre un dîner
» pareil à celui-ci, & retourner le soir à son
» château. »

Hélas! la belle veuve ne put encore trouver de bonnes raisons pour se refuser à cette prière, qu'accompagnoit l'air le plus vif, le plus rempli de candeur, le plus expressif & le plus embarrassant pour celle qui auroit craint d'y trouver plus que de la politesse. Elle fut quelques momens sans répondre. Les dames lui rendirent le service de la presser; & comme elle ne pouvoit rien faire sans y mettre de la grace; elle promit

de ne partir que le lendemain avec tant de bonté, & dans ce moment ses beaux yeux devinrent si doux & si rians, que damp abbé ne put s'empêcher de se précipiter à ses genoux, de saisir le bas de sa robe, & de la baiser avec une ardeur que la vue de deux jolis pieds augmenta bientôt encore. Rien n'échappoit aux yeux de la belle veuve. Ce premier mouvement ne put lui déplaire ; elle lui trouva même encore plus de grace, étant en désordre à ses genoux, qu'il n'en avoit, paré de tous les ornemens abbatiaux.

De petites coupes de cristal de roche, présentées pleines de la liqueur précieuse de la Dalmatie, étoient déja vidées, lorsque l'abbé les conduisit dans un vert & beau préau, où des sièges commodes étoient préparés à l'abri du soleil, dont les platanes & les sycomores touffus voiloient en entier les rayons. Damp abbé, voulant procurer quelque amusement à la dame des belles-Cousines, lui dit d'un air riant : » Madame, vous devez être lasse de ces joutes, » de ces tournois présentés si souvent dans les » grandes cours. Permettez-moi de vous faire » voir les jeux que les enfans de saint Bernard » se permettent pour s'entretenir dans une sou» plesse de nerfs & dans un exercice utile à la » santé. » A ces mots, donnant l'exemple aux

jeunes

jeunes moines de ſon couvent, il fut le premier à ſecouer ſon long ſcapulaire & ſon chaperon ; & retrouſſant ſa robe dans ſa ceinture, & laiſſant voir des bras blancs & nerveux découverts juſqu'au deſſus du coude, il provoqua les religieux à la courſe, au ſaut, & même à la lutte.

Quelques-uns parurent des émules dignes de lui dans les deux premiers jeux ; mais, quoique preſque tous fuſſent grands & bien faits, aucun n'approchoit de cette taille élégante & nerveuſe, qui ſembloit, par la correſpondance de tous les muſcles, être toujours dans l'attitude la moins gênée & la plus favorable. Aucun des jeunes moines n'eût oſé ſe préſenter pour la lutte, connoiſſant de longue main l'adreſſe & la force prodigieuſe de damp abbé, ſi celui-ci, en provoquant les deux plus forts, ne les eût piqués d'honneur pour eſſayer de l'ebranler. Damp abbé leur laiſſa, pendant quelque tems, faire des efforts inutiles ; & voulant enfin terminer ces jeux, qui duroient depuis une heure, il déploya tout-à-coup ſes forces, enleva tout à la fois ſes deux adverſaires à deux pieds de hauteur, & alla les porter entre ſes bras aux pieds de la dame des belles-Couſines.

Pendant ces jeux, la princeſſe ſe rappela

plus d'une fois le tems où, se plaisant à voir les exercices de la jeune noblesse de la cour, elle alloit souvent sur ce balcon, d'où ses regards s'attachoient avec tant de plaisir sur le jeune Saintré. Mais enfin (nous sommes forcés de le dire) déja l'image de l'aimable Saintré ne se peignoit plus si charmante à son souvenir; la comparaison qu'elle faisoit de sa taille fine & légere avec celle de damp abbé, dont en ce moment, elle étoit vivement frappée, ne lui rappeloit qu'un jeune page, peut-être même un joli polisson. Absorbée dans une nouvelle rêverie, elle ne sentoit de cette complication d'accidens divers que messire Huë avoit définie si habilement par le mot *vapeurs*, qu'une vive émotion qui sembloit se répandre dans toutes ses veines, & qui lui paroissoit trop agréable pour en craindre la durée.

Cette émotion reboubla lorsque l'abbé, fier de son triomphe, porta ses deux compagnons à ses pieds, en lui disant : — Madame, c'est à vous de nommer le vainqueur; & c'est de votre belle main qu'il doit recevoir le prix de sa victoire. — Elle rougit, & l'Auteur laisse deviner si c'est de plaisir ou de pudeur. Elle se remit de ce premier trouble; & tirant de son doigt une grosse & brillante émeraude, entourée de diamans jaunes : » Damp abbé, lui dit-elle, qui

» pourroit ici vous rien disputer? Recevez-
» donc de ma main ce léger prix de votre
» victoire dans ces jeux plus agréables pour moi
» que les combats souvent ensanglantés de nos
» tournois. »

L'abbé, se jetant une seconde fois à ses genoux, présenta sa main pour recevoir la bague; la princesse, voulant la placer elle-même, serra nécessairement le doigt; & ce doigt répondit si brusquement à toute l'existence de l'abbé, qu'il ne put empêcher ses lèvres brûlantes de porter un baiser sur la main qui le pressoit; & ce baiser répondit si brusquement au cœur de la malade de messire Huë, qu'elle ne put en être offensée.

L'un & l'autre se levèrent enfin. L'abbé lui donnant la main, la conduisit à une calèche simple, mais commode, qu'il avoit fait préparer pour lui donner le plaisir de la chasse, & lui faire parcourir les belles routes de la forêt. Bientôt des fauconniers, bien montés, entourèrent la calèche: & peu de momens après, damp abbé, vêtu d'un habit de campagne, qui découvroit toutes les perfections de sa taille, parut sur un beau coursier, le front couvert d'une espèce de chaperon étroit, qui se relevoit par les bords avec grace, & ne tenoit en rien du vaste & traînant chaperon des enfans de saint Bernard.

Damp abbé guidant la calèche dans la plaine, & les chiens faiſant lever le gibier de toutes parts, bientôt des alouettes furent enlevées par les émérillons; des perdrix furent portées à terre par le coup de talon des tiercelets; & un héron s'étant élevé d'une touffe de roſeaux, trois faucons qui furent l'inſtant d'après déchaperonnés, s'agitant ſur le poing des fauconniers, s'élevèrent en tournant pour ſuivre le héron qui déja ſe déroboit aux yeux, & paroiſſoit avoir percé la nue: quelques momens après on le vit précipité par les coups redoublés des faucons, qui, l'ayant à la fin ſurmonté dans ſon vol, le frappoient tour-à-tour de leurs talons; & deſcendirent avec aſſez de rapidité, pour le lier dans leurs ſerres au moment qu'il alloit toucher la terre. L'abbé s'avançant promptement, reçut de ſes fauconniers la patte & les belles plumes de l'aigrette du héron, & vint les offrir d'un air galant à la princeſſe.

Cette chaſſe étant finie, la calèche prit la route de la forêt. Bientôt une collation, des glaces, des ſurpriſes de tout genre, manifeſtèrent la galanterie de l'abbé. Les dames exprimèrent leur étonnement: la princeſſe, par un effet mieux ſenti, ne dit rien; ſe laiſſant aller doucement aux nouveaux mouvemens de ſon ame, & n'ayant déja plus de remords, elle commença à

jouir sans trouble de tout ce que damp abbé faisoit pour lui plaire. Cette collation augmenta la liberté qui commençoit à s'établir entre eux; & le soleil étant prêt à disparoître, elle vit finir sans peine un jour agréablement rempli, en pensant que la soirée qu'elle alloit passer dans l'abbaye pourroit être tout aussi riante pour elle.

En arrivant, les premières ombres de la nuit augmentées par un léger orage lui firent voir la facade de l'abbaye illuminée; & ce fut à la clarté de vingt flambeaux de poing, que l'abbé la conduisit dans le riche appartement qu'il lui avoit fait préparer. Un concert champêtre s'y fit bientôt entendre; mais la princesse, agitée, presque oppressée par toutes ses nouvelles idées, par tous ces spectacles qui s'étoient succédés si rapidement, ne put prêter une longue attention à cette nouvelle fête; & bientôt une douce rêverie & quelques momens de repos lui paroissant préférables, elle passa dans l'intérieur de son appartement avec ses dames, & damp abbé qu'elle eût trouvé bien impoli de bannir alors d'auprès d'elle.

Le prudent & modeste auteur ne s'étend point sur les détails de cette soirée, qui fut même assez long tems prolongée après le souper & le départ des dames. Il passe rapidement au réveil de la princesse, dont les yeux ne furent

jamais si brillans. Il laisse entrevoir seulement que la dame des belles-Cousines, entraînée par ce charme & ce pouvoir irrésistible que messire Hue avoit si bien reconnu, renfermoit déja dans son cœur de nouveaux secrets, auxquels Saintré n'avoit plus de part : il peint même l'abbé paroissant le lendemain à la toilette de la princesse avec un air moins empressé, mais plus respectueux. Enfin il fait penser que tous deux pouvoient avoir besoin des pardons que les cloches de l'abbaye annoncoient qu'il étoit tems d'aller mériter.

L'abbé fit les honneurs avec la même grace que la veille ; le jour entier fut marqué par des soins nouveaux, & le soir il reconduisit la princesse à son château. Comme il restoit encore cinq jours de prières pour gagner pleinement les indulgences, ils se quittèrent avec moins de regret, dans la certitude de se revoir dès le lendemain matin.

Ces cinq jours de pardons, furent cinq jours de fêtes plus variées & plus ingénieuses. Semblable au jeune & rustique Cimon qui fut dans un instant poli par l'amour, l'abbé avoit promptement reçu les mêmes leçons de ce maître enchanteur qui nous fait si facilement changer de maintien & de langage. Ces cinq jours furent suivis d'un grand nombre de pareils. Un tems si doux s'écoula rapidement; mais trois mois d'absence

de la belle-Cousine avoient paru assez longs à la reine pour lui envoyer un gentilhomme, avec une lettre de sa main pour la presser de revenir auprès d'elle.

L'adroite & belle-Cousine, prévenue de l'arrivée de ce gentilhomme, eut soin de le recevoir dans son lit, & de faire assez intercepter le jour, pour qu'il ne s'apperçût pas que les roses du plaisir & de la santé rendoient son teint plus frais & plus brillant qu'il ne l'avoit été depuis long-tems: elle affecta plus que jamais la langueur; & dans l'audience qu'elle lui donna, ainsi que dans la réponse qu'elle lui fit remettre le soir, elle s'excusa sur sa mauvaise santé de retourner à la cour, & sur la nécessité de continuer les remèdes favorables qu'elle avoit commencés.

Tandis que le perfide amour se jouoit aussi cruellement de la sécurité du brave & fidèle Saintré, ce jeune héros venoit de se couvrir d'une gloire immortelle. Son bras vainqueur avoit fait tomber sous ses coups les deux soudans qui commandoient les infidèles, il leur avoit arraché de sa main l'étendart du croissant; & les Turcs, épouvantés à l'aspect de la bannière triomphante de la croix, fuyoient de toutes parts, abandonnoient la Prusse, la Silésie, &

cherchoient à se refugier dans les marais du Pont-Euxin.

La trop digne petite-nièce des belles-filles de Philippe-le-Bel menoit impunément la même vie avec damp abbé, qu'elles avoient menée avec les malheureux Lanoy, lorsque Saintré couvert de lauriers, & brûlant d'apporter aux pieds de la dame des belles-Cousines les trophées de sa victoire, arriva à la cour de France, après s'être séparé de son frère d'armes monseigneur Enguerand, qui retournoit couvert de la même gloire à la cour d'Aragon.

Déja Saintré avoit baisé les mains de son auguste maître, & lui avoit rendu compte modestement de la plus glorieuse campagne; déja il étoit chez la reine, dans l'espérance d'y voir la dame des belles-Cousines, d'y recevoir le signal de la petite épingle, & de se retrouver le soir à ses genoux. Quelles furent sa surprise & sa douleur, en apprenant de la bouche de la reine même, que depuis près de cinq mois la belle-Cousine s'étoit retirée dans l'un de ses châteaux, donnoit rarement de ses nouvelles, & se servoit même de nouveaux prétextes pour prolonger son absence! La douleur & les inquiétudes de l'ame loyale de Saintré ne portèrent que sur la langueur & la maladie qui retenoient depuis si

long-tems celle qu'il adoroit: il prit le prétexte de la mort de ſon père, & de la néceſſité d'aller ſe faire reconnoître par les vaſſaux de ſa baronnie; & dès le ſurlendemain, ſuivi d'un ſeul écuyer, il partit, & vola vers ce château qui renfermoit celle qui lui faiſoit aimer la vie.

Arrivé dans le parc, il apprit par un ancien domeſtique de la princeſſe, que ſa maîtreſſe jouiſſoit de la ſanté la plus parfaite, & qu'elle venoit déja de traverſer le parc, montée ſur ſa haquenée, ſuivie de ſes trois dames, pour aller chaſſer dans la forêt. Saintré n'héſita pas à voler ſur ſes traces; &, dirigé par le bruit des cors & la voix des chiens, il apperçut bientôt la dame des belles-Couſines, arrêtée dans une étoile de la forêt. Voler près d'elle, ſe jeter à bas de ſon cheval, embraſſer les genoux de ſa dame, fut l'ouvrage d'un moment. La dame qui ne l'attendoit pas, qui ne penſoit plus à lui, que ſa préſence accuſoit, fit un cri de ſurpriſe, le reconnoiſſant à peine: — Ah! c'eſt vous, monſeigneur de Saintré? lui dit-elle d'un ton aſſez froid (ce titre lui étoit dû depuis qu'il étoit Chevalier); vraiment je ne vous attendois pas ſitôt. Pourquoi, ajouta-t-elle d'un ton plus froid, avez-vous quitté le roi votre bon maître? pourquoi êtes-vous venu me chercher ici?

Saintré glacé, ſurpris, confondu, lève les

yeux au ciel, les porte sur ceux de sa dame, dont il peut à peine surprendre un regard, & lui dit : — Juste ciel ! madame, est-ce bien vous qui tenez ce langage, & qui recevez avec une si cruelle froideur le fidèle & malheureux Saintré ? — Si je ne me trompe, répondit-elle d'un air sec & hautain, vos propos renferment un reproche : de quel droit venez-vous troubler mes amusemens ?

Saintré pensa expirer d'étonnement & de douleur. Il n'avoit pas la force de se relever ; il avoit abandonné ces genoux qu'il avoit d'abord serrés si tendrement ; & la dame des belles-Cousines étoit déja prête à s'éloigner & à le laisser dans cet état, lorsque damp abbé arrive à toutes jambes, un cor passé sur son cou & dans son bras gauche, &, sans prendre garde à Saintré, dit à la dame des belles-Cousines : — Ne perdez pas un moment, madame, si vous voulez voir le cerf encore vivant. — La princesse frappe sa haquenée, s'éloigne brusquement avec damp abbé, sans daigner regarder Saintré, qui demeure immobile, cherche à deviner quel est cet homme qui vient d'entraîner la princesse, & fixe ses yeux tristes sur madame Catherine qu'il voit lever au ciel les siens pleins de larmes, s'écriant : « Ah ! » brave & malheureux Saintré, que les tems » sont changés ! »

Ce peu de mots porta la lumière & le déſeſpoir dans l'ame ſenſible de Saintré: mais, cherchant à confirmer ou à détruire les cruels ſoupçons, qui, malgré lui, le pénétroient déja, & remontant à cheval, il ſuivit triſtement les trois dames, qui paroiſſoient partager ſa douleur, & ne rejoignirent qu'au pas de leur paléfroi la dame des belles-Couſines, attentive alors à voir damp abbé qui levoit le pied du cerf pour le lui préſenter. L'infidelle veuve avoit eu le tems d'avertir ſon nouvel amant que le Chevalier qu'il venoit de voir étoit le célèbre Jean de Saintré, l'élève du roi, & qui poſſédoit un château près de ſon abbaye.

Saintré ſalua profondément & d'un air ſérieux la dame des belles-Couſines en l'abordant: — Sans doute, ſire, lui dit-elle, vous êtes venu de votre château pour voir un moment la chaſſe? — Non, madame, lui répondit-il; arrivé depuis très peu de jours de l'armée de Pruſſe, je n'ai paru qu'un moment à la cour. L'inquiétude que me donnoit la maladie d'une grande princeſſe, qui m'a toujours protégé, ne m'a pas permis de différer un moment de venir moi-même m'informer de ſon état. — Vraiment, répondit-elle, vous aviez grand tort de vous en inquiéter: vous pouvez voir qu'il n'a jamais été meilleur qu'aujourd'hui; & même, ajouta-t-elle en regardant l'abbé

qui fourioit, jamais mon ame ne fut plus tranquille que depuis que je goûte ici des plaisirs qui m'étoient inconnus. — Damp abbé empêcha Saintré de répondre, en s'approchant de lui d'un air assez familier. « Monseigneur de Saintré, lui » dit-il, j'apprends que nous sommes voisins; » il ne tiendra pas à moi que nous ne vivions » dans la meilleure intelligence. » A ces mots, sans même écouter la réponse de Saintré, il s'approcha d'un air plus familier de la belle veuve: » Madame, lui dit-il assez haut pour que Saintré » pût l'entendre, ne me conseillez-vous pas de » prier le seigneur de Saintré de venir souper » ce soir à l'abbaye? — Eh mais, dit-elle assez » embarrassée, comme vous voudrez; ... ce» pendant ... *ne déchirez pas sa robe pour l'ar-* » *rêter*, s'il se refuse à votre invitation. »

Saintré, qui se proposoit intérieurement d'achever de développer un mystère qui s'éclaircissoit de plus en plus à ses yeux, ne balança pas à se rendre à la légère invitation de l'abbé; & tous ensemble ayant pris le chemin de l'abbaye, Saintré ne s'occupa que de madame Catherine pendant la route; & se contenta d'observer finement le maintien de la princesse, tandis que le présomptueux abbé l'entretenoit d'un air libre, lui parloit souvent à l'oreille, & sembloit plaisanter avec elle de l'air sérieux & contraint avec lequel

Saintré les ſuivoit, éloigné d'eux de quelques pas.

La joie, la magnificence qui brillèrent dans l'abbaye à leur arrivée, ſurprirent Saintré. Il crut entrer dans un château préparé pour les noces du ſeigneur du lieu, plutôt que dans le modeſte ſéjour d'un diſciple du ſévère ſaint Bernard.

Le ſouper fut très-bon, & devint même aſſez gai; Saintré ne cherchant déja plus à pénétrer les ſentimens de la dame des belles-Couſines, & damp abbé ſe livrant à la joie bruyante d'un riche moine qui ſe ſent le plus fort, & que l'habitude du bonheur rend avantageux; bientôt même, excité par les regards & les applaudiſſemens de la dame, qui déja ne ſe contraignoit plus, il eſſaya de faire quelques plaiſanteries ſur la Chevalerie, & ſur ceux qui tiroient leur honneur & leur renommée de cet état. Le vin, la bonne chère, les lorgneries de la dame l'emportant encore plus loin, il oſa lui preſſer les genoux. Saintré vit le mouvement; &, quoiqu'il eût pris le parti de n'avoir plus qu'un froid mépris pour cette ingrate, il ne put s'empêcher de rougir pour elle. Le moine, animé plus que jamais, & voyant l'air ſérieux & embarraſſé de Saintré, ſe crut en droit de le plaiſanter, & même de le braver. » Qu'eſt-ce donc, monſeigneur de Saintré, lui

» dit-il, vous avez l'air de vous ennuyer avec
» nous ? Le vin ne vous paroît-il pas bon, ou
» la pitance d'un ſimple religieux n'eſt-elle pas
» digne d'un Chevalier ſouvent admis à la ta-
» ble des plus grands ſouverains ? » Saintré
l'aſſura fort qu'on ne pouvoit rien ajouter à
l'excellence du vin & à la bonne chère ; & que
d'ailleurs, la préſence d'une auſſi grande dame
honoreroit la plus vile chaumière. Le moine,
piqué de ce que Saintré ſembloit, par ce propos, dégrader un peu ſon abbaye & ſa table,
répondit bruſquement : Tous ces Chevaliers &
ces écuyers, qui vont ſi ſouvent courir le monde,
ſeroient bien heureux de trouver quelquefois de
pareilles chaumières en leur chemin. — La dame
ſourit de la réponſe de l'abbé, &, le preſſant
du genou à ſon tour, ſembloit l'animer à pourſuivre la plaiſanterie. — Convenez, ſeigneur de
Saintré, lui dit-il, que de tous ces ferrailleurs
il en eſt bien peu qui ſoient conduits par l'amour
de la gloire. Se trouvant oiſifs dans une cour,
ils commencent par y chercher quelque folle ou
quelque beauté niaiſe, facile à ſéduire ; s'ils la
trouvent, ils la trompent ; s'ils ſont rebutés, ils
gémiſſent, ils pleurent, & les femmes, qui ne
ſont que trop portées à croire aux grandes paſſions, en ſont ſouvent les dupes. Mais un des
moyens les plus sûrs de ces quêteurs d'aventures,

c'eſt de faire avec éclat pour elles ce qu'ils nomment des entrepriſes d'amour. Alors, s'attachant quelque eſpèce d'emprinſe (1) ſur le bras, au cou ou à la jambe, ils font accroire en particulier à toutes ces pauvres dames, qu'ils les ont priſes pour elles, & que c'eſt pour leur en apporter le prix qu'ils vont courir les plus grands haſards. Ils trouvent même un double avantage à cette feinte; l'ancien uſage des grandes cours étant de favoriſer de pareilles entrepriſes, ils ſavent qu'ils recevront de la bonté du maître & de la famille royale le moyen d'aller courir le monde, & de ſe donner du bon tems. Succeſſivement ils parcourent les cours de l'Europe, ne ſongeant qu'à s'y amuſer. Les ſalles de bal ſont leurs lices. Lorſqu'ils ont bien battu le pays, ils reviennent avec un valet menteur qu'ils habillent en héraut d'armes; & le chargeant de mentir encore plus qu'eux, il réſulte des contes les plus faux, la plus fauſſe renommée & le plus brillant accueil. Qu'en penſez-vous, madame? ajouta l'impudent abbé; trouvez-vous que je m'écarte de la vérité? — Je penſe, dit la princeſſe, que vous venez de peindre, trait pour trait, tous ces jeunes aventuriers. — Tous! s'écria Saintré en la fixant,

(1) Nom de la marque que portoit un Chevalier, & dont il devoit ſe faire defferrer.

tous : ... Ah! madame, il n'eſt pas poſſible que vous le penſiez ; & je ſuis étonné que la protectrice-née de la nobleſſe du royaume, & qui s'eſt montrée telle juſqu'à ce jour, la laiſſe avilir en ſa préſence, avec autant d'audace & de fauſſeté. — Parbleu ! monſeigneur de Saintré, reprit l'abbé en l'interrompant, il peut bien y avoir quelques exceptions ; mais, en général, c'eſt l'hiſtoire fidelle de tous ces gens qui ſe couvrent de fer, & qui ſouvent auroient grand'peur, s'ils rencontroient un véritable danger.... — Damp abbé, répondit vivement Saintré, vous oſez trop ; reſpectez un état qui vous dote, vous protège, & vous aide à recueillir tranquillement les richeſſes dont ſouvent vous abuſez. Si vous étiez d'état à ſoutenir les propos téméraires que vous venez de haſarder, vous ſubiriez bientôt la punition qu'ils méritent. — Ma foi, monſeigneur de Saintré, dit bruſquement le moine, je les ſoutiendrois envers & contre tous, ſi ce pouvoit être avec des armes égales, & dont je fuſſe accoutumé à me ſervir. Il eſt vraiment bien aiſé à un homme ſi enveloppé de fer, qu'on auroit peine à le bleſſer avec une aiguille, de braver un pauvre diable de moine qui n'a que ſon froc & ſon ſcapulaire : mais ſi, pour ſoutenir vous-même ce que vous m'avez dit, vous me préſentiez un champion qui acceptât de lutter avec moi, ma-

dame

dame connoîtroit bientôt qui de nous deux a raiſon.

La dame des belles Couſines ſe pâmoit de rire de cette diſpute: ſes yeux, ſes pieds, ſes mains encourageoient l'abbé, & paroiſſoient lui applaudir. Bientôt, perdant toute retenue, & ne cherchant plus qu'à braver & à mortifier Saintré, connoiſſant les forces de l'un & de l'autre; & jugeant l'abbé ſupérieur par ce qu'elle avoit déja vu ſur le préau: — Damp abbé, dit-elle avec un rire moqueur, ſavez-vous ce que vous riſquez par un pareil défi? & ne voyez-vous pas que le ſeigneur de Saintré, qui ſe trouve maintenant ſans armes, ne doit point balancer de l'accepter? — A la bonne heure, dit l'abbé: ſi le jeu plaît à monſeigneur, je ſuis ſon homme. Non, parbleu, je ne m'en dédirai pas; & je ſerai charmé ſi madame veut bien être témoin de cette lutte, & couronner de ſa main celui qui remportera la victoire. — Saintré ſentit bien toute la noirceur & l'adreſſe de celle qu'il mépriſoit déja dans ſon ame. Mais ſon grand cœur ne put ſouffrir d'être défié par un moine inſolent: il ne réſiſta point à ſon premier mouvement, qui le portoit à cette lutte inégale: il ſe leva de table le premier; & regardant la dame avec fierté: — C'eſt en effet, madame, lui dit-il à moitié

bas, la ſeule eſpèce de combat que vous méritez qu'on rende aujourd'hui pour vous.

Dès que l'abbé vit Saintré debout, il quitta la table en faiſant un ſaut de joie : il courut s'emparer familièrement de cette main charmante que mille tendres & reſpectueux baiſers de Saintré avoient ſi ſouvent preſſée, & il entraîna plutôt qu'il ne conduiſit la dame dans le préau voiſin. Là, dès qu'il fut arrivé, il ſe dépouilla promptement de tous ſes habits monaſtiques. L'Auteur rapporte qu'il ne conſerva pas même le dernier vêtement que la décence lui preſcrivoit de garder en préſence des dames. Pendant ce tems, le modeſte Saintré, ſervi par l'écuyer qui le ſuivoit, rougiſſoit de ſe voir forcé à rendre les armes égales, & à ne conſerver aucune eſpèce d'avantage ſur l'abbé. Meſdames Catherine, Yſabelle & Jehanne baiſſoient les yeux, ou ſe les couvroient avec leurs chaſſemouches (1), tandis que madame admiroit damp abbé, & faiſoit remarquer aux autres moines, tout fiers de la valeur de leur chef, la ſupériorité qu'il annonçoit ſur ſon adverſaire.

Saintré ſe préſenta de bonne grace aux bras

---

(1) La mode des éventails : exiſtoit pas encore dans ce tems groſſier.

longs & nerveux de l'abbé, qui pouvoit en embrasser deux comme lui. Il se soutint deux ou trois tours avec assez de force: mais le moine, dès long-tems exercé dans ce genre de combat, lui tirant fortement un jarret avec le sien, les deux pieds de Saintré parurent bientôt en l'air; & l'insolent abbé, s'écriant alors, « Ah! ma» dame, priez un peu monseigneur de Saintré » de m'épargner, » l'étendit sur l'herbe, tout de son long. Tandis que Saintré se relevoit assez honteux de sa chute, le moine étoit déja aux genoux de la dame des belles-Cousines. — Madame, lui dit-il, je viens de soutenir mon dire; mais si monseigneur de Saintré veut recommencer une seconde lutte en l'honneur de ses amours, je lui ferai voir que lorsque j'ai mis bas mon scapulaire, je peux aussi bien que lui accomplir l'usage des joutes, qui prescrit de rompre une dernière lance en l'honneur des dames. — Ah! vraiment, s'écria-t-elle, je crois monseigneur de Saintré trop galant pour se refuser à remplir cet usage; & s'il y manquoit, je le tiendrois le reste de ma vie pour Chevalier de mince valeur, & lui en ferois la honte en présence de la reine & de mes belles-Cousines.

Furieux de cette atrocité de conduite, & de ces propos d'une femme d'autant plus haïssable, qu'elle avoit été plus adorée, Saintré se présenta

pour la feconde fois à la lutte, & ne fut pas plus heureux. Le vigoureux moine, s'amufant de fes vains efforts, & continuant à le gaber, fe plut à le mettre hors d'haleine, & l'étendit encore une fois fur l'herbe.

Cette indécente & cruelle plaifanterie n'ayant été déja que trop prolongée, les trois dames de la princeffe, qui aimoient auffi tendrement Saintré qu'elles l'eftimoient, ne purent s'empêcher de faire entendre à leur dame, combien elles étoient fcandalifées de voir qu'elle l'eût fi long-tems foufferte; & la princeffe, rentrant un peu en elle-même, revint à l'abbaye, fe remit à table avec elles, & fit figne aux frères fervans d'apporter les confitures & les vins de liqueur.

Damp abbé s'habilla promptement pour revenir joindre la dame des belles-Coufines. La joie & l'audace brilloient dans fes yeux. Son orgueil monaftique étoit bien élevé de l'avantage qu'il venoit de remporter; & puifqu'il faut tout dire, & tant il eft vrai que les paffions baffes & honteufes aviliffent le caractère, cette fière & haute dame des belles-Coufines s'applaudiffoit fecrettement de fon choix, & d'avoir vu le plus brave & le plus renommé des Chevaliers François terraffé par un moine qu'elle lui avoit préféré. Emportée par l'ardeur du plaifir, elle étoit encore incapable de réfléchir & de confidérer que le

véritable amour ne règne que ſur des ames ſenſibles & honnêtes, mais qu'il fuit avec horreur & s'envole à l'aſpect du vice.

Saintré, fatigué de la lutte & froiſſé de ſes deux chutes, reprenoit lentement ſes habits; &, cachant la rage qu'il avoit dans le cœur, il méditoit ſur les moyens de s'aſſurer une prompte vengeance.

Cette lutte, le train de vie que l'abbé menoit depuis cinq mois, excitoient alors un grand murmure parmi les anciens religieux de l'abbaye. Ils ſe repentoient déja d'avoir élu l'homme le moins propre à remplir les vrais devoirs de ſon état; & l'ancien procureur de l'abbaye leur ayant repréſenté que le nom & la perſonne de monſeigneur de Saintré devoient leur être chers & reſpectables, & que ſes ancêtres étoient comptés parmi les bienfaiteurs dont les fondations les avoient enrichis, ils craignirent avec raiſon, le juſte reſſentiment de ce ſeigneur, & députèrent ſur le champ deux d'entre eux pour faire les repréſentations les plus fortes à damp abbé, & pour exiger même de lui qu'il ſe ſoumît à tous les moyens poſſibles de réparer en partie la faute qu'il venoit de commettre. Les députés ayant eu le tems de lui parler avant que Saintré ſe fût remis à table, damp abbé convint avec eux qu'il avoit pouſſé trop loin ce qu'il oſoit ne nommer

qu'une plaisanterie; & il promit de faire ensorte que le seigneur de Saintré l'excusât, & en perdît le souvenir.

Saintré revint peu de momens après, & parut avec un maintien qu'il affectoit de rendre ouvert & riant. Damp abbé se leva avec hâte, & le conduisit respectueusement à sa place. — Monseigneur, lui dit il, tels sont les jeux de la campagne: & vous n'avez pas moins marqué la bonté de votre ame en daignant vous y prêter, que vous avez prouvé son élévation, les armes à la main, à la tête des armées Françoises. C'est une espèce de supplice que de s'entendre louer par un homme que l'on hait, & sur-tout lorsqu'il a eu quelque avantage sur nous. Mais Saintré sut dissimuler son ressentiment, & recevant avec une cordialité apparente les respects de damp abbé: — En vérité, madame, dit-il gaiement à la dame des belles-Cousines, c'est bien dommage qu'un homme de si riche taille, aussi bien fait & d'une force aussi prodigieuse, se soit consacré parmi les enfans de saint Bernard. De quelle utilité n'eût-il pas été pour le service du roi, s'il eût porté des armes? Deux seuls Chevaliers tels que lui, renverseroient un escadron de nos plus braves hommes d'armes; & nous en trouverions difficilement un qui ait un air aussi martial, aussi redoutable que l'auroit été damp abbé,

couvert d'une riche armure, & combattant à la tête de nos premiers rangs. — Vraiment, répondit la dame, toujours aveuglée ſur le mérite de ſon abbé, je crois bien que la plupart de ceux qu'on voit briller aujourd'hui dans de pareils poſtes, y ſeroient bien éclipſés par un tel gendarme. — Pour la première fois damp abbé ne reçut cette louange qu'avec une extrême modeſtie. — J'aurois pu valoir quelque choſe à ce noble métier, répondit-il, ſi j'avois ſervi longtems d'écuyer à ce ſeigneur de Saintré, la fleur de notre Chevalerie. Vous devez ſavoir, monſeigneur, continua-t-il, tous les droits que vous avez dans ce monaſtère, dont les hommes, les tréſors & les équipages ſeront à vos ordres, quand il vous plaira de vous en ſervir. C'eſt le moins que nous devions au petit-fils de nos généreux bienfaiteurs.

Alors Saintré tirant l'abbé à l'écart, lui dit de l'air le plus ſimple & le plus honnête : — Je ſuis ſenſible à vos offres, & je ſoutiendrai déſormais, contre l'opinion la plus générale, qu'il eſt poſſible de trouver quelquefois de la reconnoiſſance dans les monaſtères. Vous autres Bernardins, vous êtes tenus, plus que la plupart des autres ordres, à pratiquer cette noble vertu. Votre ſaint inſtituteur naquit homme de haut parage, & tenoit à la maiſon royale par le ſang.

Ses enfans doivent conſerver quelque choſe des ſentimens d'un noble cœur; & le froc, l'eſprit du cloître, ne doivent pas entièrement les détruire. Mais, damp abbé, comblé des bienfaits de mon auguſte & bon maître, je n'ai beſoin que de les mériter par ma conduite, & de travailler à los & honneur acquérir. Je vous dirai cependant avec ingénuité, qu'arrivé depuis peu dans une dépendance de ma baronnie, il me feroit bien honorable parmi mes égaux, que ſon alteſſe royale ſe trouvant dans ces cantons, elle me donnât une marque de diſtinction précieuſe, qui feroit de venir dans mon château, & de daigner y dîner demain avec vous & les dames de ſa ſuite. Je n'oſe l'en ſupplier; mais le ſeul & le premier don que je vous requière, c'eſt que vous tâchiez de m'obtenir l'honneur de ſa préſence. — Je vous le promets, répondit damp abbé ſans héſiter; &, ſe ſentant fort de tout le pouvoir qu'il avoit ſur elle, vous pouvez, monſeigneur, le lui propoſer dès ce moment en ma préſence,

Quoique Saintré ſentît intérieurement toute l'humiliation de ne devoir qu'à la protection d'un moine heureux une faveur qu'autrefois la dame lui eût offerte d'elle-même, il feignit de la reconnoiſſance pour l'abbé; & retournant vers la dame des belles-Couſines, il la pria, de l'air le

plus respectueux, de lui faire l'honneur de venir dîner le lendemain dans son château, qu'elle ne connoissoit point encore, & où elle pourroit varier ses amusemens. La dame reçut la prière de Saintré avec la plus grande hauteur : — Apprenez, seigneur de Saintré, que les belles-Cousines de la reine, jouissant des honneurs du banquet royal, ne peuvent accorder de telles demandes qu'aux princes de leur lignage. Quand la dévotion m'appelle dans cette abbaye, je puis sans conséquence y prendre tous les rafraîchissemens qui me conviennent; & nul, tel qu'il soit, ne peut s'autoriser de cette démarche de ma part, pour me demander la même grace. Non, non, seigneur de Saintré, je ne peux me compromettre par une faveur qui seroit désapprouvée par toutes celles de mon rang.

S'il y eût eu dans le cœur de Saintré quelque reste de ses anciens sentimens, cette nouvelle marque de mépris & d'aversion de sa personne eût bien achevé de le détruire. Il n'étoit plus maître de son dépit, lorsqu'il apperçut l'abbé qui, prenant la dame des belles-Cousines à part, lui parloit d'un air d'autorité, & sembloit exiger d'elle qu'elle tînt la parole qu'il venoit de donner lui-même. L'instant d'après, Saintré ne put douter de ce qui s'étoit dit. La dame le rappela avec des yeux un peu rouges, & l'air de dépit

ſur le front : — Seigneur de Saintré, dit elle, damp abbé vient de me repréſenter que, dans la haute faveur où vous êtes en ce moment auprès du roi mon redouté ſeigneur & mon couſin, il me ſauroit peut être mauvais gré de vous refuſer une grace qu'il accorderoit lui-même à celui qui vient de faire triompher ſa bannière. Je conſens donc à dîner demain chez vous; mais ne mettez nul apparat à ce dîner, je ne prétends pas que ma viſite ait l'air d'être annoncée ni marquée par une fête : c'eſt bien aſſez pour un ſimple baron tel que vous, qu'on n'y voie que l'effet du haſard & de la proximité de nos châteaux.

Saintré reçut avec l'air de la reconnoiſſance une grace, qu'en toute autre occaſion ſon grand cœur eût peut-être rejetée. Le repas s'acheva, ſans que rien de ce qui s'étoit paſſé dans la journée fût rappelé. La dame des belles-Couſines eut une contenance embarraſſée, les dames de ſa ſuite celle de l'incertitude. L'abbé réprit bientôt l'air d'un amant heureux qui ſort de table, pour paſſer le ſoir avec celle qu'il aime; & Saintré, toujours modeſte & reſpectueux, prit congé de la princeſſe, en l'aſſurant qu'il ſe conformeroit à ſes ordres. Nous ne rendrons point compte à nos lecteurs de tous les préparatifs auxquels il employa ſes écuyers de conſiance pendant une partie de la nuit; nous dirons ſeulement que,

dans l'intérieur de son château, tout fut disposé pour un festin somptueux; & nul de ses vassaux n'étant averti de l'honneur que la princesse devoit lui faire, ses avant-cours, & la cour même du château parurent désertes lorsque la princesse arriva vers le midi, montée sur sa haquenée & l'émerillon sur le poing. Ses dames la suivoient dans le même équipage; & damp abbé, en habit de campagne, faisoit de tems en tems cabrer le gros roussin qu'il montoit, & croyoit lui faire lever des courbettes.

Les gentilshommes & les pages de Saintré s'étoient rangés en haie dans la première salle. Lorsque la princesse entra, elle affecta de dire qu'ayant été entraînée par le vol de ses oiseaux, & se trouvant à l'heure du dîner si près du château du seigneur Saintré, elle avoit espéré qu'elle y seroit reçue pour s'y rafraîchir pendant quelques heures. Saintré, pour la servir à sa guise, affecta d'être surpris de l'honneur qu'il recevoit; & selon l'usage de ce tems, peut-être aussi pour abréger une conversation embarrassante, dès que le clepsidre du château sonna les douze heures, il lui présenta respectueusement sa main couverte d'un gant, & la conduisit dans un grand sallon, où la table dressée achevoit d'être couverte par les maîtres-d'hôtel. La dame s'étant placée dans un fauteuil doré préparé pour elle, damp

abbé alla s'asseoir sans façon sur le tabouret le plus près : les dames prirent leurs chaises à dos ; & Saintré, une serviette sur l'épaule, se tint debout près du cadenas de la princesse pour la servir ; il ne voulut se placer à table qu'après en avoir reçu l'ordre le plus pressant, & que lorsqu'on eut posé le second service. Il n'avoit pas négligé de faire mettre devant le moine plusieurs flacons de cristal, où l'on voyoit briller le vin parfumé de Cahors & le vin fumeux & agréable de Roussillon. Il savoit que le voluptueux damp abbé les aimoit ; & que, quelque forte que fût sa tête, elle le seroit encore moins que la vapeur enchanteresse de ces vins pleins de feu.

La conversation devint en effet plus vive & plus gaie au second service : la dame parut même oublier qu'elle étoit chez Saintré ; & le croyant bien matté, bien anéanti par sa hauteur & par les propos qu'elle lui tenoit, elle eut bientôt l'air de ne s'occuper que de son amant, tandis que l'abbé prenoit, à sa façon, le ton & les airs d'un petit-maître qui se trouve en partie de campagne avec sa maîtresse.

On complimenta beaucoup le seigneur de Saintré sur la beauté de son château, sur la bonté de ses vins, l'excellence de son repas, & surtout sur les ornemens nobles, simples & militaires

qui paroient ſon vaſte ſallon. En effet, le roi ayant voulu que Saintré ornât le château de ſes pères d'une partie des étendards & des autres trophées qu'il avoit remportés ſur les infidèles, ils étoient élevés contre les murs du ſallon, & entre-mêlés de riches armures de toute grandeur, leſquelles, portées ſur des pieux façonnés avec deſſin, montroient d'un ſeul coup d'œil le harnois complet dont, en un jour de bataille, un chevalier devoit être couvert. Saintré ſaiſit adroitement cette occaſion de faire renaître l'entretien de la veille: il fit remarquer à ceux qu'il avoit à ſa table, les grandes & fortes armes d'un des ſoudans qu'il avoit tué de ſa main; & il leur fit obſerver auſſi qu'il y avoit bien peu d'hommes aſſez robuſtes pour les ſupporter & s'en ſervir. — Ma foi, monſeigneur, dit damp abbé, s'il ne falloit que les porter pendant deux heures, courir, ſauter même avec pour les gagner, vous trouveriez facilement tel qui ſouſcriroit à ce marché. — Peut-être bien, répondit Saintré; je crois même que ſi quelqu'un pouvoit gagner le pari, ce ſeroit un homme de votre taille, & qui ſeroit auſſi robuſte que vous: car le ſoudan qui les portoit étoit le plus redoutable Turc dont j'aie jamais éprouvé la valeur; & je n'aurois pu lui donner la mort, ſi ſon haubert mal attaché ne m'eût offert un paſſage pour lui

plonger mon épée dans le côté. Au reste, ajouta-t-il, si je croyois qu'elles pussent vous servir, je serois charmé de vous les offrir, sans vous proposer de les gagner par une semblable épreuve.

La dame des belles-Cousines fut absolument la dupe de l'air de politesse & même d'amitié que Saintré avoit pris en parlant; & curieuse de voir à quel point ces belles armes pouvoient relever la riche taille de ce damp abbé, qu'au fond de sa pensée elle regardoit déja comme un héros, elle l'excita elle-même à les éprouver. — Parbleu, dit à la fin l'abbé, en buvant une large coupe pleine de vin de Roussillon, je me souviens d'avoir dans mon église un grand & vieux saint George tout délabré, à moitié couvert d'armes rouillées : si monseigneur de Saintré veut me mettre à l'épreuve, sous la condition de me donner celles-ci, je vais essayer de les gagner pour remettre mon saint George en honneur. — Tout le monde applaudit à la proposition de l'abbé, qui se leva de table, & se dépouilla promptement de ses habits; tandis que Saintré préparant les différentes pièces du trophée d'armes, se disposoit à les lui attacher lui-même. Il ne manqua pas de les joindre fortement par de doubles nœuds qu'il fit à chaque lacet; & dès qu'il eut pris les mêmes précautions

pour le casque, il profita du tems où damp abbé, se promenant d'un air comiquement martial, arrêtoit ses yeux sur ceux de la dame des belles-Cousines & des autres dames. Alors il se couvrit lui-même de ses armes ordinaires, qu'un de ses écuyers affidés lui laça dans un instant. Damp abbé se panadoit & s'enfloit des éloges que la foible princesse lui prodiguoit, & se plaignoit seulement de ce que le maudit casque étoit bien plus lourd que son chaperon, lorsque tout-à-coup il vit paroître Saintré armé de toutes pièces, suivi d'un héraut d'armes & de ses livrées, qui portoient deux rondaches, deux épées de combat & deux dagues. Au même instant on vit les deux portes de la salle occupées par des hommes d'armes, qui présentoient la pointe de leurs lances & de leurs épées. — Qu'est-ce que cela veut dire, Saintré, s'écria la dame des belles-Cousines, très-effrayée, que prétendez-vous donc faire? — Rien que de très-juste, madame. Hier monsieur l'abbé me provoqua chez lui à une espèce de combat dont il connoît depuis long-tems l'usage : vous eûtes l'air de l'approuver, & vous sûtes même par vos propos me forcer de me rendre à son défi; moi je provoque à mon tour damp abbé, à la seule espèce de lutte que j'aie apprise; & vous êtes trop juste, madame, pour ne le pas presser aussi de ne me

pas refuser. — Pendant ce tems le héraut d'armes offroit le choix des haches, des épées & des dagues à damp abbé, qui les refusoit constamment & avec une mine très piteuse & très-embarrassée. — Arrétez, Saintré, Saintré, s'écria la dame des belles-Cousines en prenant le plus grand air d'autorité, arrétez ou craignez les plus cruels effets de mon indignation ! — Mais, Saintré perdant enfin toute patience, s'approcha d'elle, la prit par le bras, & la fit rasseoir sur son fauteuil. — Osez-vous bien encore, s'écria-t-il, perfide & déloyale que vous étes, vous servir de votre auguste rang, après vous être avilie par votre honteuse foiblesse pour un coquin de moine, à qui vous avez sacrifié le plus fidèle & le plus loyal de tous les amans? Non, je ne vous reconnois plus pour la souveraine de mon ame, ni pour la cousine de mon roi; non, vous n'êtes plus à mes yeux que la créature la plus coupable qui respire: & toi, malheureux, ne balance plus à te servir de ta force & des armes à l'épreuve dont je t'ai couvert; défends ta vie contre moi, ou dans l'instant je te fais jeter par les fenêtres de mon château, armé comme tu l'es; & tu périras aux yeux même de ta lâche & indigne maîtresse. — Le moine qui vit alors que son unique ressource étoit de se défendre, se confia dans sa force prodigieuse, & se saisit d'une

d'une hache & d'autres armes que le héraut lui présentoit. Lorsqu'il eut choisi, Saintré reçut les mêmes armes de la main du héraut; & damp abbé, plus haut que son adversaire de toute la tête, courut de désespoir sur lui, espérant l'anéantir d'un seul coup. Mais l'adroit & valeureux Saintré détourna ce coup du dos de sa hache d'armes; &, sans vouloir en frapper le moine à son tour, il lui en porta seulement la pointe à la visière. Il l'enserra, & le prenant du fort au foible, il le fit reculer dix pas jusques sur un des tréteaux de la table, sur lequel damp abbé tomba lourdement, faisant retentir la salle de sa chute & du bruit de ses armes. Il demeuroit immobile sous la hache tranchante de Saintré, qui sembloit se préparer à lui couper la tête, lorsque la dame des belles-Cousines s'écria douloureusement : — Arrêtez, arrêtez; hélas! Saintré, qu'allez-vous faire? — Le punir à vos yeux, s'écria celui-ci, ô la plus déloyale de toutes les femmes! mais son infame sang ne sera point répandu par ma main. — A ces mots, il releva la visière de damp abbé, qui perdoit la respiration, & étouffoit dans son casque : — Tu seras seulement puni, dit-il, comme doivent l'être tous les blasphémateurs, des propos injurieux que ta bouche impie a vomis contre l'ordre

facré de la Chevalerie, & contre ceux qui le compofent. — Alors il lui faifit la langue qu'il tiroit pour reprendre haleine, & fe contenta de la percer légérement de fa dague.

Saintré voyant enfuite que la dame des belles-Coufines étoit évanouie fur fon fauteuil, & que fes dames effrayées étoient en pleurs autour d'elle, fa belle ame s'émut encore par un mouvement de pitié. Il fe tourna vers les trois dames, & levant les yeux au ciel : — Pouvois-je faire moins, leur cria-t-il ? Je pars ; ayez encore pitié d'elle, quelque indigne qu'elle foit de vos foins. — En achevant ces mots, il remarqua la ceinture bleue que portoit la dame des belles-Coufines, & qui étoit alors l'emblême de la loyauté, il ne put le fouffrir ; &, dénouant cette ceinture, il la mit dans fon aumônière, & s'éloigna. Tout étoit préparé pour fon départ : il monta à cheval, & abandonna la princeffe à fes remords, le moine à fes foins, fon château à fes concierges.

Peu de jours après, Saintré rejoignit la cour, & fit obferver à tous fes gens le plus profond filence fur l'évènement fingulier qui venoit de fe paffer. Ses ferviteurs, élevés fous l'œil d'un maître vertueux, furent fidèles au ferment qu'il leur fit prêter ; & lui-même eût cru commettre

un crime impardonnable, s'il eût révélé rien de ce qui touchoit à l'honneur d'une dame, même de la plus coupable.

Quinze jours après, la dame des belles-Cousines ne pouvant plus prolonger une absence dont la reine commençoit à se plaindre (car elle n'avoit pu se refuser à quelques légers soupçons), rejoignit aussi la cour, qui, revenue de la campagne, se trouvoit rassemblée dans le vaste hôtel de Saint-Paul. Elle fut reçue à bras ouverts par la vertueuse Bonne de Luxembourg, & dut bien rougir en se voyant dans les bras de cette illustre reine, & dans ceux de mesdames de Berri, de Bourgogne & d'Anjou ses belles-Cousines. L'arrivée de la belle veuve occasionna des fêtes, dans lesquelles Saintré se trouva près d'elle aussi respectueux & avec l'air aussi attaché qu'il avoit toujours paru l'être à son ancienne protectrice. Ce fut, il est vrai, avec moins de regret qu'elle n'en avoit peut-être alors, qu'il ne revit plus le signal de cette épingle, qui, pendant si long-tems, avoit toujours été celui d'un tête-à-tête heureux, & qu'il n'avoit jamais reçu sans que son cœur en tressaillît d'amour & de plaisir.

Un jour, après le dîner de la reine, toutes les belles-Cousines & quelques seigneurs distingués, tels que Saintré, furent admis dans l'in-

térieur des appartemens, dont les huissiers interdisoient l'entrée au reste de la cour. Quoique le désœuvrement & l'ennui ne puissent jamais se faire sentir dans une si noble & illustre société, la reine n'étoit pas fâchée qu'on lui contât quelquefois des histoires; & comme personne ne racontoit plus agréablement que Saintré, ce fut lui que la reine choisit, ce jour-là, pour lui demander une anecdote qui pût l'intéresser. Saintré prit son parti; mais ce ne fut qu'après avoir bien assuré qu'il ne pouvoit croire que tous les faits fussent exactement vrais dans l'histoire singulière dont on venoit, disoit-il, de lui envoyer les détails du fond de la Hongrie. Ensuite il raconta, devant tout le monde, l'histoire fidelle de ses amours avec la dame des belles-Cousines, & ne supprima aucune circonstance des événemens arrivés dans l'abbaye, &, en dernier lieu, dans son château.

La reine se montra très-scandalisée: elle dit que la dame lui faisoit horreur, & méritoit la punition la plus éclatante. Mesdames de Bourgogne, de Berri & d'Anjou, la comtesse de Périgord, la belle & vertueuse dame de Graville enchérirent sur le genre de cette punition, & imaginèrent tout ce qu'elles crurent de plus déshonorant & de plus cruel. Le tour de la dame des belles-Cousines étant venu, Saintré ne put

s'empêcher de lui dire auſſi: — Et vous, madame, quel eſt votre avis? La dame, trop accoutumée à braver les remords, n'oſa pas excuſer l'héroïne de l'hiſtoire; mais elle blâma fortement la conduite du Chevalier: elle le trouva inexcuſable d'avoir porté ſi loin la vengeance, & ſur-tout d'avoir oſé enlever la ceinture bleue de ſon ancienne dame & bienfaitrice. Saintré, piqué de ce qu'elle avoit pris un ton très-haut en prononçant ces dernières paroles, lui laiſſa entrevoir un bout de cette même ceinture qu'elle ſeule apperçut; & il la cacha preſque auſſitôt. Ce fut la fin de ſa vengeance & de ſon amour.

Nous avons cru qu'il nous ſeroit permis de changer quelque choſe à la concluſion de ce Roman. Nous aimons trop Saintré pour le rendre odieux par une vengeance toujours impardonnable. Qu'un Chevalier pouſſe à l'extrême celle qu'il exerce contre un autre Chevalier par qui il fut grièvement offenſé, il partage la moitié du péril, & ſa vengeance peut être auſſi noble que juſte: mais aura-t-il la cruauté, la lâcheté même d'aſſaſſiner, de tuer à terre un ennemi qui n'eſt que foible, & qui ne peut ſe défendre? O ſexe enchanteur, ornement de la nature, charme de la ſociété, vous pouvez avoir quelquefois des torts: mais malheureux l'homme mal né qui ne ſait pas vous plaindre & vous pardonner! Qu'il ſe rappelle ſans ceſſe ce vers charmant de M. de Moncrif:

Qui plaît eſt roi, qui ne plaît plus n'eſt rien.

Plus son bonheur passé lui paroît regrettable, plus doit se dire à lui-même, en cherchant à le faire renaître, cet autre vers du même Auteur :

Las ! elle fait passer un si beau jour !

Un très-ancien écolier de M. de Voltaire, un homme qui fut élevé, il y a plus de soixante ans, dans la cour brillante de son auguste maître entouré alors, & qui le fut pendant plusieurs années encore, des seigneurs qui avoient contribué à soutenir le ton si noble du siècle de Louis XIV, a dû pratiquer cette leçon durant le cours d'une longue vie ; & c'est à la troisième génération de la brillante jeunesse qu'il a vu se succéder, qu'il ose le recommander avant de terminer sa carrière.



LES APPARENCES TROMPEUSES,

EXTRAIT de l'Histoire du très-noble & chevaleureux prince GERARD, *comte* DE NEVERS *& de Rhétel, & de la très-vertueuse, sage & belle princesse* EURIANT DE DAMMARTIN, *sa mie.*

CE Roman, réimprimé en 1725, est enrichi de notes très-instructives : ces notes eurent beaucoup plus de mérite dans le tems de cette réimpression, qu'elles n'en auroient aujourd'hui, cette branche de la littérature françoise ayant été éclairée, depuis cette époque, par les belles & savantes recherches de monsieur le marquis de P***, de monsieur de Sainte-Palaye, & de plusieurs autres littérateurs d'un mérite supérieur : mais ce que nous avons acquis depuis 1725 ne diminue point le prix de ce premier travail.

L'autographe de ce Roman est aujourd'hui compris dans les manuscrits de la belle biblio-

thèque de monſieur le duc de la Vallière. Tout paroît ſe réunir à prouver qu'il eſt très-ancien ; cependant, quelques raiſons portent à croire que l'imprimé, d'après lequel nous avons tiré cet Extrait, peut avoir eſſuyé bien des altérations. C'eſt à monſieur l'abbé Rive que nous nous en rapportons ; & nous ſoumettrons toujours notre avis au ſien. Nous avouons que nous ſommes tentés de croire que quelque Auteur de la fin du quinzième, ou du commencement du ſeizième ſiècle, s'eſt ſervi de l'ancien manuſcrit pour compoſer ce nouveau Roman qu'il dédie à Charles de Clèves, comte de Nevers & d'Eu, devenu comte de Rhétel par ſon mariage avec Marie d'Albret ; & l'imprimé que nous avons ſous les yeux nous paroît devoir être plutôt la copie du Roman imprimé ſous Charles VIII, que celle de l'autographe connu de monſieur le duc de la Vallière & monſieur l'abbé Rive.

On a peine à pardonner à l'Auteur de ce Roman pluſieurs abſurdités, dont le titre de ſon ouvrage eſt le plus inexcuſable. Comment oſe-t-il donner pour maîtreſſe à ſon héros Gerard une princeſſe de la maiſon de Savoie, & ſur-tout en plaçant la ſcène de ſon Roman ſous le règne de Louis le Gros ? Louis VI, dit le Gros, épouſa dans l'année 1115, Adélaïde de Savoie, fille de Humbert-aux-blanches-Mains, comte de Mau-

nienne & de Savoie. Comment le Romancier a-t-il donc osé porter la démence jusqu'à choisir la sœur ou la cousine d'une reine de France pour en faire la mie de son héros? Gerard, il est vrai, finit par l'épouser. Mais on n'en est pas moins révolté de l'attentat d'un Auteur ignorant, qui s'éloigne de toute espèce de vraisemblance; & je ne conçois pas même que l'on n'ait pas biffé le titre de ce Roman, lorsqu'en 1725, on en a permis la réimpression.

Je préviens donc les lecteurs, que non-seulement j'ai dû supprimer l'auguste nom de Savoie, en substituer un autre; mais que, pour donner quelque vraisemblance à ce Roman, je me suis trouvé forcé d'en changer le début. J'espère qu'on me pardonnera ce léger changement, qui n'altère en rien la texture de l'ouvrage. Le récit des aventures de Gerard & d'Euriant mérite d'être conservé dans cette collection; elles sont contées avec assez de graces & de naïveté pour intéresser. J'avoue de plus qu'il m'est agréable & cher de rappeler aux lecteurs que les seigneurs de Nevers ont souvent mérité d'être estimés, aimés, célébrés par leurs contemporains; & je ne peux mieux prendre mon tems pour en rafraîchir la mémoire.

Le comte & la comtesse de Nevers, parens de la maison royale de France, n'habitoient plus si souvent la cour de Louis-le-Gros, pour s'occuper avec assiduité de l'éducation du jeune Gerard leur fils unique; & la comtesse de Nevers prenoit les mêmes soins de celle de la belle Euriant sa nièce, que son frère, le comte de Dammartin, l'avoit priée, en mourant, de regarder comme sa propre fille. Les deux aimables enfans étoient élevés ensemble; l'amour sembloit prendre plaisir à les embellir de jour en jour. Il présidoit à tous les jeux de leur enfance; il épia bientôt le moment de leur donner ses plus charmantes leçons.

Le comte & la comtesse voyoient naître avec plaisir l'union de ces jeunes ames qu'ils desiroient unir pour toujours. Celle de Gerard étoit élevée, courageuse & passionnée; celle d'Euriant étoit plus tranquille & plus douce en apparence, mais elle étoit ferme & sensible. La jeune princesse avoit pour gouvernante une vieille madame Gondrée, bien hypocrite, bien avaricieuse, & bien scélérate dans le fond du cœur.

Le seul défaut de la comtesse de Nevers étoit né du principe le plus respectable: pénétrée des sentimens que la vraie religion inspire, elle ne

soupçonnoit pas même qu'aucun de ses ministres pût manquer à la sainteté de son état. Tout froc blanc, gris ou noir, étoit pour elle un objet de vénération, & s'attiroit son entière confiance. Un vieux directeur, ancien ami de madame Gondrée, l'avoit présenté à la comtesse comme un ange tutélaire propre à former le cœur de sa nièce à la vertu. La vieille Gondrée, couverte de rosaires & de scapulaires, l'avoit séduite par son air béat. La comtesse eût-elle imaginé qu'elle recevoit dans sa maison un monstre de scélératesse, & que la barbare Gondrée avoit étouffé de ses propres mains deux enfans qu'elle avoit eus dans sa jeunesse, & dont peut-être un jour l'uniforme eût été le froc & le capuchon, s'ils avoient porté celui de leur père? Le jeune Comte de Nevers fut heureusement remis en de meilleures mains; & l'ancien Chevalier, qui veilla sur son éducation, lui donna non-seulement tous les principes dignes de sa naissance; mais, profitant de ses heureuses dispositions, il sut le préparer, par les exercices & les instructions militaires, à devenir également redoutable dans les combats, & digne de commander ceux qui marcheroient sous ses ordres.

Le ciel avoit fait naître la jeune Euriant avec une si belle ame, que la mauvaise éducation

qu'elle auroit risqué de recevoir, ne pouvoit altérer sa vertu, sa candeur & sa modestie. Madame Gondrée essaya vainement de gagner la confiance de la jeune Euriant; elle ne put en obtenir que la considération & l'obéissance. Gondrée étoit trop fine pour ne pas s'appercevoir que la belle Euriant avoit de l'éloignement pour elle: mais comme elle reconnut encore plus facilement que son jeune cœur devenoit de jour en jour plus sensible pour l'aimable Gerard : » Elle aura bientôt besoin de Gondrée, se dit-» elle, & je saurai bien l'amener à s'attacher à » moi. « De ce moment, elle prit un air de prudence & de sévérité vis-à-vis de son élève; elle ne voulut plus permettre à Gerard de venir passer auprès d'Euriant tous les momens qu'il pouvoit lui donner; elle résolut même d'interrompre leurs jeux, de s'opposer durement à la douce familiarité qu'ils avoient contractée; & c'est en les privant de celle qui règne entre un frère & sa sœur, qu'elle leur fit bientôt sentir qu'ils étoient amans.

Dès le premier jour que Gerard fut privé d'aller porter le matin des fleurs à sa chère Euriant, & de déjeûner avec elle, il se sentit le cœur serré; ses larmes coulèrent: il fut distrait dans ses leçons, négligé dans son maintien, nonchalant dans ses exercices, & son gouverneur

le crut malade. Euriant, de ſon côté, lorſqu'elle entendit madame Gondrée refuſer la porte de ſa chambre à Gerard, ſoupira bien douloureuſement; elle prit un petit air boudeur, ſe fit preſſer long-tems pour ſe mettre à ſa toilette: les fleurs qu'on lui préſenta pour entrelacer dans ſes beaux cheveux, lui parurent fanées; la plus adroite de ſes femmes la fit crier en la peignant; elle jeta des roſes que madame Gondrée lui préſentoit, en criant qu'elles l'avoient piquée. La vieille Gondrée fut bien plus habile que le gouverneur de Gerard à connoître la cauſe de l'humeur de ſon élève. Cette humeur redoubla le ſoir du même jour. Les regards les plus tendres & quelquefois languiſſans de ces aimables enfans pendant le dîner, auroient dû leur apprendre que leurs peines ſecrètes étoient les mêmes; mais Gerard n'en ſavoit pas encore aſſez pour regarder celles d'Euriant comme une faveur. Euriant craignoit ſeulement que Gerard n'eût été grondé.

Tous les deux avoient une voix charmante; Euriant jouoit de la harpe; Gerard tiroit les accords les plus doux d'une guitare, & faiſoit ſouvent de jolis vers. Ils recevoient enſemble les leçons d'un ancien Troubadour Provençal que le comte de Nevers avoit fixé dans ſa cour; & la comteſſe aimoit trop à les entendre chanter enſemble, pour perdre ce tems de les écouter.

Le vieux Troubadour leur proposa vainement, ce jour-là, quelques chansons vives & légères de son pays; l'un & l'autre ne voulurent chanter que quelques lays aussi plaintifs que tendres.

A peine eurent-ils chanté tous deux séparément les premiers couplets, qu'ils se regardèrent pour marier les accens de leur voix dans un *duo* qui leur servoit de refrein. Ces couplets, ce *duo* répondoient si bien à la situation présente de leurs ames, qu'elles en furent également troublées: quelques grosses larmes tombèrent sur les joues fleuries de Gerard; la voix d'Euriant expira sur ses lèvres, & ses doigts légers, mais tremblans, ne formèrent que de faux accords. — Qu'avez-vous donc aujourd'hui, mes enfans, leur dit tendrement la comtesse? — L'un & l'autre se plaignirent d'avoir mal à la tête. — Venez vous promener avec moi, leur dit-elle, en leur faisant quitter leur leçon. — L'un & l'autre se levèrent promptement pour courir à ses genoux. Cette bonne maman mit ses mains sur leurs fronts, les trouva brûlans; & jamais ils n'avoient baisé ces mains caressantes avec plus de tendresse. Ils se les disputoient; &, par distraction, Gerard baisa plus d'une fois celles de sa jolie cousine, qui ne rioit ni ne l'avertissoit de sa méprise.

La comtesse ne s'en apperçut point: mais on

imagine bien que rien ne put échapper aux observations de madame Gondrée: contente de cette première épreuve, dès le lendemain matin elle imagina d'en faire un autre. Ayant apperçu Gerard qui se promenoit tristement dans un parterre qu'il cultivoit lui-même, elle observa qu'il ne s'occupoit plus du soin d'arroser ses fleurs, & qu'à peine donnoit-il un coup d'œil à celles que la rosée & le soleil du matin faisoient éclore. Elle descendit promptement pour le joindre; & voyant qu'il cherchoit à l'éviter: — Monsieur le comte, lui cria-t-elle, vous vous connoissez en fleurs mieux que moi; votre cousine rebuta hier celles que nous lui portâmes: rendez-moi le service d'en choisir, & de les lui porter vous-même aujourd'hui. — Ah! de tout mon cœur, madame Gondrée, dit Gerard en accourant, & lui prenant les mains, de l'air le plus doux, & les yeux brillans de joie. Une jacynthe élevoit sa belle & forte tige au dessus de toutes les autres fleurs; ses nombreuses & larges cloches la rendoient digne de former la couronne de Flore; elle faisoit les délices de Gerard & l'honneur de son parterre: il courut pour la couper. — Arrêtez, lui cria Gondrée; il vaut mieux la réserver pour madame la comtesse: l'odeur de cette jacynthe seroit trop pénétrante aujourd'hui pour votre cousine; elle

a toujours mal à la tête, la pauvre enfant, elle n'a pas dormi de la nuit: Quoi! dit Gerard, ma cousine n'a pas dormi?... — Mon Dieu non, lui dit-elle; je l'ai même entendue se plaindre, & ses yeux étoient tout rouges, lorsque j'ai fait entr'ouvrir ses rideaux. — Tenez, madame Gondrée, lui répondit Gerard, il faut qu'il y ait quelque chose en l'air; car je n'ai pas dormi non plus, & je souffrois bien encore il n'y a qu'un moment: mais cela va mieux, ajouta-t-il, en frottant son front d'ivoire; le soleil est plus brillant qu'hier matin; l'air est bien plus pur, & j'espère que ma cousine.... Allons, allons, ne perdons pas de tems; ces oreilles d'ours n'ont aucun parfum; elles sont brillantes; leur œil est d'un beau blanc; &, dans les cheveux noirs de ma cousine, elles ressembleront aux étoiles qui brillent dans la voûte céleste. — En disant ces mots, Gerard avoit déja fait une grosse touffe de cette espèce de fleurs; il tenoit déja le bras de madame Gondrée sous le sien; & l'entraînoit vers la chambre de sa cousine: ils y furent arrivés dans un moment. Eh bien, ma chère petite cousine, comment vous va? — Eh!... mais... mon cousin... il me semble que je vais un peu mieux; & vous? — Oh! pour moi je me porte à merveille; c'est sûrement le beau tems qui nous a guéris tous deux: n'est-ce

n'eſt-ce pas, madame Gondrée? Il fait ſi beau! ſi beau! l'air eſt ſi doux! le ſoleil eſt ſi brillant!... — En diſant cela, il montroit de ſa main la fenêtre, mais il ne regardoit que la bouche de roſe & les yeux céleſtes d'Euriant. — C'eſt bien vrai, mon couſin, diſoit Euriant; oh! que nous aurons une belle journée! elle commence ſi-bien! Mais vous auſſi, madame Gondrée, ne ſentez-vous pas la même choſe que nous? — Pas abſolument, dit-elle en ſouriant. — Ah! mon couſin, n'eſt-il pas vrai que madame Gondrée eſt à merveille aujourd'hui? Voyez-vous comme elle eſt fraîche! elle ne paroît pas avoir trente ans. — A ces mots, Euriant courut l'embraſſer. — Je veux en être auſſi, dit Gérard; — & le damoiſel, la ſerrant à ſon tour dans ſes bras, la vieille Gondrée reçut deux baiſers, que l'amour auroit bien mieux placés, s'il n'eût pas encore été tout auſſi timide que les beaux enfans qu'il inſpiroit. Madame Gondrée avoit à ſa ceinture une petite bouteille d'étain pour mettre ſon eau bénite. Gerard courut choiſir un joli flacon d'or parmi ſes petits bijoux, & le lui préſenta. — Mon Dieu! que votre collet monté va mal, ma chère bonne, dit Euriant! il eſt d'une vieille dentelle de cent ans. Vous ne prenez pas aſſez ſoin de votre perſonne: laiſſez-moi vous en ajuſter un autre. — Euriant employa ſes

plus beaux points de Venise à cet ouvrage; & dès ce moment, madame Gondrée se proposa bien de mettre plus de complaisance que de sévérité dans sa conduite. Elle n'étoit pas née assez honnête pour garder un juste milieu, & s'en tenir à la prudence & à la sagesse d'une bonne gouvernante. Comme elle n'avoit été sévère que pour se venger, elle devint facile & séductrice même, dès qu'elle y fut portée par son intérêt personnel. Gerard savoit si bien mériter tous les jours de nouvelles faveurs, Euriant trouvoit si simple & si naturel de lui en accorder, elle avoit d'ailleurs, d'après les éloges de la comtesse, une si haute idée de la vertu de madame Gondrée, que la sienne se trouvoit assurée en la présence de sa bonne, & qu'elle regardoit comme très-innocentes des caresses qui devenoient plus vives de jour en jour.

Les progrès de Gerard & d'Euriant, dans toutes les leçons qu'ils recevoient, furent aussi rapides que ceux de leur ardeur naissante. La plus vive émulation les animoit également: & le desir de plaire naît toujours du bonheur d'aimer. Gerard devint le plus parfait des damoiseaux; Euriant réunit tous les talens qui peuvent encore parer une beauté parfaite; &, graces aux bons soins de madame Gondrée, dont la haute prudence avoit su ménager les progrès de sa

pupille, le même jour que Gerard reçut l'ordre de Chevalerie, Euriant reçut de lui les dernières leçons de l'amour.

L'un & l'autre furent très-surpris de la grande découverte qu'ils avoient faite; ils se crurent aussi habiles qu'ils se trouvoient heureux: cependant ils la tinrent secrette; mais madame Gondrée la devina bien aisément, & leur facilita plus que jamais le tems & les moyens de la perfectionner.

L'avide gouvernante, ayant épuisé toutes les ressources, tous les petits présens qu'Euriant & Gerard étoient en état de lui faire, en espéra de nouveaux de leur hymen. Elle fut trouver le comte & la comtesse de Nevers; elle leur dit qu'il étoit tems d'accomplir l'union qu'ils avoient projetée; & leur fit entendre même qu'une révélation qu'elle avoit eue du ciel la forçoit de les en presser. — Mon fils est bien jeune, dit le comte. — Ah! monseigneur, ne l'avez-vous pas vu l'autre jour terrasser un ours dans vos toiles? — Mais, bonne Gondrée, dit la comtesse, Euriant n'a pas encore quinze ans accomplis. — Eh bien! madame, elle les aura dans un mois; & vous n'êtes pas morte de vous être mariée à cet âge. — Le comte & la comtesse trouvèrent les réponses de Gondrée sans replique; & voulant obéir aux ordres du ciel, qu'ils

croyoient recevoir de sa bouche, ils firent fiancer le même jour Euriant & Gerard. Ils firent publier des fêtes & des tournois dans leurs états & dans ceux des princes leurs voisins; & le jour du mariage fut arrêté pour le premier du mois suivant.

Le jour de cet heureux mariage, hélas! étoit encore bien éloigné; l'amour & la constance de ces jeunes amans devoient essuyer de bien cruelles épreuves. Une maladie épidémique se déclara tout-à-coup dans le comté de Nevers; le comte & la comtesse en furent frappés en même tems: l'art des médecins ne put les sauver; Euriant & Gerard eurent la douleur de les voir mourir entre leurs bras.

On croira sans peine que leur désespoir fut extrême, en perdant deux têtes aussi chères; & quoique l'amour adoucît l'amertume des larmes qu'ils versoient ensemble, leurs cœurs sensibles furent pénétrés de douleur d'être séparés pour toujours de ceux qui leur avoient fait jurer, en mourant, de s'aimer & d'être à jamais fidèles l'un à l'autre.

Après avoir donné quelques jours à leur douleur, Gerard fut obligé d'aller à la cour de Louis le Gros: non-seulement il falloit qu'il lui rendît hommage, en personne, de son comté de Nevers; mais, ayant perdu son père & sa

mère, il devoit à Louis, comme au chef de sa maison, de lui demander son agrément pour accomplir son mariage avec sa cousine.

Jamais ces jeunes amans ne s'étoient quittés un seul jour; l'un & l'autre ne purent penser, sans frémir, qu'ils alloient se séparer pour quelque temps. Leurs fiançailles fermoient la bouche à la médisance, & leur donnoient la liberté de ne pas perdre un des momens du jour, & même de quelques longues soirées.

La complaisance de madame Gondrée pour celui qu'elle regardoit alors comme son maître, lui facilitoit le bonheur de les employer bien doucement. Ces familiarités, dans quelques momens où la tendre Euriant étoit distraite & fermoit ses beaux yeux, conduisirent Gerard à découvrir un signe qu'Euriant avoit toujours pris tant de soin à cacher, que madame Gondrée ne le connoissoit point. La nature avoit imprimé la plus jolie violette sous le sein d'Euriant. Gerard fut d'abord surpris de voir qu'une violette étoit née si près d'un bouton de rose; mais il lui rendit bientôt hommage. Euriant s'écria l'instant d'après: — Ah! méchant, qu'as-tu fait? tu m'enlèves jusqu'à la dernière faveur qui me restoit à t'accorder. Qu'aurai-je donc à t'offrir de nouveau, le jour où l'hymen achèvera de nous unir? — Tout, chère amie: ah! tu

n'as rien qui n'ait pour moi tous les charmes de la nouveauté. Oui, cette violette est charmante, ajouta-t-il; mais puisque tu m'en as fait un mystère jusqu'ici, je veux t'en punir. Jure-moi que personne ne la verra jamais, & que les femmes même qui te servent ne sauront point qu'elle pare ta gorge charmante..... — Ah! mon ami, dit Euriant, quel serment pourrois-je te refuser? Oui, je te jure de la cacher avec tant de soin, que je me soumets à laisser croire que je t'ai manqué de foi, si quelqu'un peut savoir qu'elle existe. — Mille tendres badinages succédèrent à la découverte de la violette; & (nous devons rendre justice à Gerard) toutes celles qu'il faisoit alors avoient l'air d'être nouvelles pour lui.

Les adieux les plus tendres, la promesse la plus solemnelle de revenir célébrer son mariage dès qu'il auroit prêté son serment, l'autorité la plus absolue que Gerard remit à sa future épouse, mirent toute la cour du jeune comte dans le devoir de regarder sa mie comme étant déja la souveraine du comté de Nevers: la douceur & la bonté d'Euriant la firent adorer, & leur rappelèrent celle de la comtesse dont ils pleuroient la mort.

Gerard, suivi de ses écuyers, arriva les fêtes de la Pentecôte au Pont-de-l'Arche, où Louis

le Gros tenoit alors cour plénière. Malgré son grand deuil qui ne lui permettoit aucune parure, il avoit l'air si noble, il étoit si beau, qu'il n'y eut dames ni demoiselles qui ne se dissent tout bas : *Bien heureuse la mie qui conquêtera ce charmant Chevalier.* Louis regrettoit le comte de Nevers, qui l'avoit aidé de son bras & de tout son pouvoir dans les longues guerres qu'il avoit déja soutenues contre ses vassaux rebelles ; il fut charmé de voir le fils dans lequel ce comte paroissoit renaître. Il admit d'abord Gerard à ses genoux ; il prit ses mains dans les siennes, reçut son hommage ; & dès qu'il eut donné l'espèce de baiser que le vassal reçoit de son seigneur, il le releva, l'embrassa tendrement, & le présenta lui-même à sa cour comme un parent que la mémoire de son père lui faisoit aimer & regarder comme son fils.

Gerard plut généralement aux Chevaliers comme aux dames. Le seul Liziard, comte de Forest, sentit naître une noire envie contre lui. *Ce comte*, dit l'Auteur, *étoit grand, maigre, fort aux armes, mais plus felon & plus rempli de mal engin & mauvais art, qu'onques ne le fut Ganelon.* De ce moment, il épia l'occasion de nuire au jeune Gerard ; mais il fut forcé de paroître se rendre à l'admiration générale que le jeune comte de Nevers inspiroit par sa figure,

son maintien, & ses propos aussi nobles qu'inspirés par la courtoisie.

Gerard gagna le prix dans tous les jeux, il triompha dans les tournois; & il étoit prêt à sortir victorieux de la lice, lorsqu'un grand Chevalier se présenta contre lui dans la dernière joûte consacrée à l'honneur des dames. Nul avantage ne put être remarqué dans les deux premières courses; mais la troisième, tous deux s'étant armés de plus fortes lances, le grand Chevalier fut renversé sur l'arêne. Son casque s'étant détaché par sa chute, on reconnut Liziard qui, comme ancien Chevalier, n'auroit pas dû se présenter aux joutes où les nouveaux s'exerçoient. Toute la cour, & sur-tout les dames, se moquèrent de lui, & rirent de le voir étendu sur l'arêne, tandis que Gerard se jetoit à terre pour l'aider à se relever, & lui présentoit la bride de son cheval qu'il avoit arrêté. Liziard cacha le dépit mortel qui l'agitoit, & se confirma plus que jamais dans le dessein de nuire à l'aimable Gerard.

Les joutes étant finies, les jeunes Chevaliers allèrent se désarmer, & celles des jeunes & jolies dames & demoiselles de la cour commencèrent. Un bal est une espèce de joute pour elles: les graces & la légèreté sont leurs armes, & ne les rendent que trop sûres de leurs coups. Mais

Gerard triompha d'elles comme des Chevaliers. Il leur parut galant, léger, infatigable; elles se trouvoient si bien dans ses bras quand il les faisoit sauter, qu'elles desiroient que leur tour revînt plus souvent. Ah! qu'elles portoient envie alors à sa mie!

La reine Adélaïde ne fit cesser le bal que pour faire apporter une collation superbe. On fit entrer des menestriers, des jongleurs, & ceux qui possédoient ce qu'on nommoit alors la science gaie; le galoubet Provençal, la guitare Espagnole, la mandoline Italienne, la musette des bords du Lignon, & la flûte de Cologne, firent retentir le sallon. Chaque ménestrel chanta dans son langage; il n'en fût aucun qui ne célébrât l'amour: plusieurs des lais & des sirventés qu'ils chantèrent avoient des refreins; les dames & les jeunes Chevaliers les répétoient en chœur. Adélaïde ayant distingué parmi toutes les voix qui s'élevoient alors celle du jeune comte de Nevers, qui lui parut aussi douce qu'éclatante, elle interrompit les ménestrels, & pria son jeune cousin de s'approcher d'elle, & de chanter seul quelque romance nouvelle. Gerard obéit en rougissant: il pria le jongleur Espagnol de lui prêter sa guitare; & s'étant assis près de la reine, il chanta d'abord, sur un ton assez gai, les jeux de deux enfans élevés ensemble; il peignit un troi-

sième enfant qui, sans que les premiers l'eussent appelé, sembloit être venu de lui-même pour leur en apprendre de nouveaux; dans un couplet, la jeune fillette se plaignoit que cet enfant l'avoit piquée en lui présentant des roses; dans un autre, le jeune garçonnet crioit que cet enfant avoit brûlé ses lèvres par un baiser; dans le troisième, tous deux se plaignoient que cet enfant, devenu bien plus fort qu'eux, les entraînoit à son gré, dès qu'il les tenoit réunis dans ses bras. Le reste de la romance peignoit avec feu tout ce que Gerard & sa mie avoient éprouvé de peines & de plaisirs.

Tous les spectateurs s'étoient insensiblement approchés du jeune comte, attirés par sa voix agréable & touchante: il finit par une hymne qu'il adressoit à cet enfant dont il s'étoit plaint d'abord, & qu'à ses bienfaits & à son pouvoir il avoit reconnu pour être un dieu: Gerard le remercioit d'avoir reçu de sa main la plus belle & la plus fidelle des mies; & dans le dernier couplet de sa romance, sa voix devint plus éclatante, sa guitare rendit des sons plus forts & plus perçans, lorsqu'il osa porter à toutes les belles le défi de toucher son ame, & à tous les Chevaliers de la terre celui de troubler son bonheur, & de réussir à plaire à celle qu'il adoroit.

La reine applaudit au défi de Gerard; quelques

jeunes beautés soupirèrent en l'écoutant; Liziard seul en fut assez jaloux & assez irrité pour dire à plusieurs autres Chevaliers : — Ce Gérard, presqu'enfant encore, prouve bien quel est son peu d'expérience, puisqu'il se croit si sûr de la fidélité de sa mie; je gagerois bien (si j'étois certain qu'elle n'en fût pas prévenue) qu'en huit jours de tems j'amenerois cette mie au point de la soumettre à tous mes desirs. — Gerard l'entendit; une fureur qu'il contint à peine fit bouillonner son sang : mais la présence de Louis & d'Adélaïde ne lui permettant pas de donner un démenti formel à Liziard, il se contenta de lui dire tout haut avec des yeux étincelans : — Comte, vous présumez trop de l'art de séduire; la mauvaise opinion que vous avez des femmes, vous rend indigne de leurs plus légères faveurs. Pour moi, je les respecte; j'ai même une si haute idée des vertus & de la constance de celle qui m'est destinée, que je soutiendrois mon opinion par les armes, & par le pari de mon comté de Nevers contre une possession équivalente, si quelque téméraire osoit essayer de la rendre infidelle à ses premiers sermens. — Liziard rougit; mais il eut l'impudence de soutenir ce qu'il avoit avancé. Gerard alors n'étant plus le maître de se retenir : — Comte, lui dit-il, je prends à témoin toute la Chevalerie Françoise, que je paris

mon comté de Nevers contre celui de Foreſt, que vous n'ébranlerez pas la fidélité de ma mie dans le terme du tems que vous prenez pour ſéduire ſon jeune cœur. — J'y conſens, répondit Liziard, en tirant ſon gant, comme Gerard avoit déja tiré le ſien.

Cette ſcène entre les deux comtes s'étoit paſſée avec tant de promptitude, que Louis & la reine n'avoient pas eu le tems de s'oppoſer à ce pari, fait en leur préſence au milieu de la Chevalerie Françoiſe, & pendant les fêtes ſolemnelles de la cour plénière. Louis ne put donc refuſer de recevoir les gages que les deux comtes vinrent lui préſenter; & Gerard s'obligea par ſerment, à ne faire donner aucun avis à la belle Euriant de l'audacieuſe entrepriſe de Liziard. Il fut donc décidé que ſi Liziard ne pouvoit réuſſir à ſéduire Euriant, il perdroit ſon comté de Foreſt; & que, s'il pouvoit prouver que la mie de Gerard étoit devenue infidelle, il entreroit en poſſeſſion de celui de Nevers.

Dès le lendemain, Liziard partit, ſuivi de quelques écuyers. Il les chargea de beaucoup d'or & de pierreries, & prit le chemin de Nevers. Il arriva dans cette ville un matin, au moment qu'Euriant, ſuivie de ſes demoiſelles, revenoit de la meſſe. Dès que Liziard l'apperçut, il deſcendit de cheval, & vint l'aborder avec l'air le

plus respectueux. — Princesse, lui dit-il, quelques affaires m'appelant en Forest, j'ai promis à Gerard de passer par Nevers pour vous porter ses tendres hommages, & vous rendre compte de la bonne réception qu'il a reçue de Louis & d'Adélaïde. — Euriant, qui connoissoit le comte, lui fit l'accueil le plus honnête, & le pria d'aller promptement se reposer, & de venir dîner avec elle. Un mot qu'elle dit tout bas fit avancer un des premiers barons du pays, qui conduisit Liziard à son hôtel, & s'empressa à le lui rendre agréable & commode. Il l'accompagna lorsqu'il fut paré de riches habits; & tous deux allèrent au palais du comte Gerard, où la belle Euriant sa fiancée étoit déja traitée en souveraine. Le son des cors annonça le festin, dès que Liziard fut entré; la belle Euriant en fit les honneurs avec tant de graces, qu'il falloit que Liziard eût le cœur bien pervers pour n'en être pas véritablement touché, & pour s'occuper plus de gagner le comte de Nevers, que des desirs qu'elle étoit faite pour inspirer.

Lorsqu'ils sortirent de table, il lui dit: — Madame, permettez-moi de m'acquitter d'une commission secrette dont Gerard m'a chargé. — Seigneur comte, lui dit modestement Euriant, je peux tout écouter de sa part, dans les termes où je me trouve avec lui; mais je n'ai point de

ſecret pour madame Gondrée, & je ne peux ni ne dois vous parler qu'en ſa préſence. — Liziard, enviſageant cette vieille gouvernante, la reconnut pour l'avoir plus d'une fois ſervi dans ſes anciennes amours; un clin d'œil qu'il fit à Gondrée, & qui lui fut rendu, lui donna l'aſſurance de s'expliquer devant elle. Liziard débuta par mille lieux communs ſur le pouvoir qui l'entraînoit à venir la trouver en l'abſence de Gerard, & finit par offrir ſon cœur & ſa main. Euriant, étant fort gaie de ſon naturel, ſe mit à rire, & dit au comte qu'elle ne pouvoit prendre cette déclaration que pour une mauvaiſe plaiſanterie, & que cependant elle étoit aſſez étonnée d'en eſſuyer une de cette eſpèce. Liziard, loin de ſe rebuter, appuya tout ce qu'il avoit oſé dire par de feintes larmes & par les ſermens les plus ſacrés, qui ne coûtoient rien à ſon ame perverſe. Euriant alors le prit ſur un ton fort haut, lui repréſenta l'horreur de la trahiſon qu'il faiſoit à Gerard, & lui fit même entendre qu'elle l'en feroit repentir, ſi elle ne craignoit de les compromettre enſemble. Liziard connut bien facilement qu'Euriant étoit trop fidelle & trop ferme dans ſes principes pour qu'il pût eſpérer de la ſéduire; & ſon unique reſſource fut de chercher à parler en particulier à la Gondrée. Le reſte du jour & le ſouper ſe paſsèrent très-ſérieuſement, de part

& d'autre; & lorsque Liziard fut prêt à se retirer, un second coup-d'œil de Gondrée l'avertit qu'elle avoit à lui parler.

La vieille scélérate, qui savoit, par expérience, que Liziard étoit homme à prodiguer ses dons pour réussir dans ses desseins, épia le moment de le tirer à part. — Je vois, lui dit-elle, que vous adorez ma pupille; & vous avez raison. Je ne vous ai jamais procuré de maîtresse aussi jolie: mais je connois trop l'humeur farouche d'Euriant pour oser vous permettre aucun accès auprès d'elle, à moins que ce ne soit par surprise. Sa chambre de bains est à côté de la mienne, où je peux vous faire cacher: mais cet expédient n'est pas encore bien sûr; car elle est d'une si ridicule modestie, qu'elle s'enferme toujours alors, & que ni moi-même, ni aucune de ses femmes, nous ne l'avons jamais vu changer de chemise. Pour moi, continua Gondrée, je soupçonne qu'elle a quelque défaut caché, qui... — Tant mieux, interrompit Liziard. Ah! plût à Dieu, ma chère Gondrée, qu'elle eût en effet quelque marque secrette que je pusse voir; tout ce que je desirerois, ce seroit de la bien connoître. Alors il lui conta la gageure qu'il avoit faite, & lui promit une belle terre & une somme immense, si par quelqu'expédient elle pouvoit le mettre en état de sauver sa comté de Forest &

de gagner celui de Nevers. — laissez-moi le tems d'y penser, lui dit-elle; faites le malade, ne désespérez point de la réussite, & demain au soir vous aurez de mes nouvelles.

Liziard se retira chez son hôte, se plaignit d'un grand mal de tête. Le lendemain, il envoya faire des complimens à la jeune princesse, & s'excuser sur ce qu'il n'etoit pas en état de lui rendre ses respects. Euriant en fut très-aise : la visite & les propos de Liziard lui déplaisoient également. Elle fut très-gaie pendant son dîner; elle courut pendant tout le jour, dans ses jardins, avec les jeunes personnes de sa cour, & revint le soir un peu fatiguée.

Gondrée essuya son beau front; & passant sa main sur son cou d'ivoire, elle s'apperçut qu'il étoit humide, & que sa chemise étoit mouillée. Elle fit bien vîte apporter du linge; & la jeune Euriant, à son ordinaire, passa dans un cabinet & s'enferma pour en changer. Gondrée, lorsqu'elle reparut, lui fit les reproches les plus tendres sur cette modestie outrée. Euriant en rit d'abord; mais, voyant que Gondrée s'affligeoit sérieusement de n'avoir pu mériter sa confiance depuis quatre ans qu'elle étoit auprès d'elle, & voyant même couler des larmes perfides que la scélérate avoit à commandement, son bon petit cœur ne put y résister. Elle embrassa Gondrée;

drée; elle essuya ses yeux. — Ah ! ma bonne, lui dit-elle, n'ayez pas un soupçon injuste; non, je ne me défie point de vous : mais vous connoissez la foi du serment; vous connoissez de même quelle est ma tendresse pour Gerard ! Eh bien, ma bonne, je sens que vous regarderez comme une enfance ce que l'amour me rend sacré; mais tout ne l'est-il pas pour un cœur bien tendre? Ne dois-je pas tenir à l'époux que j'adore, jusqu'à la plus légère promesse? Apprenez donc..... — A ces mots, elle lui confia bien ingénument la découverte que Gerard avoit faite d'un signe, qu'elle se garda bien de lui dépeindre, & finit par lui apprendre le serment qu'il avoit exigé d'elle.

Gondrée étoit trop fine pour essayer de lui faire des questions plus pressantes; elle eut l'air, au contraire, d'approuver & le serment qu'elle avoit fait, & la fidélité qui le lui faisoit respecter. — Vous avez raison, ma fille, lui dit-elle; le plus léger badinage devient sérieux entre deux personnes destinées à rester unies jusqu'au tombeau, lorsqu'il peut blesser la douce confiance qu'elles se doivent l'une à l'autre. — La méchante Gondrée, en parlant ainsi, se proposoit bien déja de profiter de la confidence qu'Euriant venoit de lui faire. Elle forma sur le champ dans sa tête, le plus noir de tous

les complots; &, prévoyant qu'il lui seroit facile de l'exécuter, elle avertit Liziard par un billet, de se rendre chez elle à l'entrée de la nuit. Elle prit son tems avec Euriant pour lui persuader qu'un bain lui seroit utile pour se remettre de la fatigue; elle le fit préparer pour le soir; & sachant bien que sa pupille s'enfermeroit, comme à son ordinaire, pour le prendre, elle fit un trou dans la cloison qui séparoit sa chambre de celle où la princesse se baignoit. Le comte de Forest l'étant venu trouver sur la fin du jour, bien déguisé sous un manteau gris, elle le cacha dans une grande armoire.

La jeune Euriant, bien loin d'imaginer que la plus affreuse trahison se tramoit alors contre elle, vint, sur les huit heures du soir, dans la chambre de Gondrée, où ses femmes la déshabillèrent en partie; selon l'usage, elle passa seule dans sa chambre de bain, où, se croyant bien à l'abri des regards indiscrets, elle acheva d'ôter jusqu'à sa chemise, & se mit toute nue dans le bain. Gondrée, ayant fait retirer les femmes d'Euriant, leur dit de revenir dans une heure pour la servir. Elle tira Liziard de l'armoire, & le mit à portée de contempler tous les charmes de son élève. A peine l'avide & traître comte de Forest fut-il ému, en voyant la jeune Euriant

aussi belle que Vénus sortant de l'onde; le scélérat ne méritoit pas même d'avoir des desirs. Il ne s'occupa qu'à bien reconnoître la jolie violette qu'Euriant portoit au-dessous de son sein : il la dessina, pour en conserver la mémoire; &, sautant au cou de la vieille Gondrée, il lui renouvella ses promesses. Il sortit du palais, courut faire préparer ses chevaux, & partit, avant le jour, pour retourner à la cour de Louis. On fut assez surpris de l'y voir de retour avant le temps fixé par le pari. Gerard ne douta pas que Liziard, rebuté par les refus d'Euriant, ne fût revenu pour essayer de faire quelque accommodement avec lui. Il fut bien surpris lorsque Liziard, montrant plus d'audace que jamais, publia qu'il avoit gagné le comté de Nevers; qu'à peine avoit-il eu besoin de deux jours pour y réussir; & qu'il supplioit le roi, qui retenoit les gages du pari, d'ordonner qu'Euriant fût appelée à sa cour, pour y être convaincue du peu de résistance qu'elle avoit apportée à le rendre heureux. Gerard avoit vainement cherché Liziard, depuis son retour de Nevers, pour se battre contre lui; le lâche comte de Forest l'avoit évité, & ce ne fut qu'en présence du roi qu'il put le joindre. On imagine sans peine quelles durent être sa surprise & son indignation, lorsqu'il entendit

Liziard soutenir qu'il avoit gagné le comté de Nevers. Il n'étoit plus temps de recourir aux armes; il falloit que le pari fût jugé.

Un juste dépit animoit alors Gerard; & la certitude qu'il avoit que le comte de Forest seroit confondu, lui fit accepter la proposition qui lui fut faite d'envoyer chercher Euriant par un écuyer, avec ordre de lui dire seulement que la reine Adélaïde la prioit de se rendre à sa cour, & qu'il étoit assez vraisemblable que c'étoit pour y faire célébrer ses noces avec Gerard, auquel le roi fit promettre de ne point écrire. Le franc & noble Gerard obéit avec fidélité, d'autant plus facilement qu'il se croyoit sûr que la petite violette lui serviroit à convaincre de mensonge le comte de Forest.

Louis s'étant apperçu de la colère que celui de Nevers ne pouvoit cacher, mit ces deux Chevaliers aux arrêts chez deux hauts barons, qui se chargèrent de les garder jusqu'à ce que la gageure fût jugée.

Euriant réçut l'écuyer & son message avec la joie la plus vive; & partit dès le lendemain sur une belle haquenée, avec une suite convenable à sa naissance. La détestable Gondrée eut l'air d'être bien affligée de son départ; mais elle s'excusa de la suivre, sur son âge & ses

infirmités, lorsqu'Euriant lui proposa de l'accompagner.

Cette jeune & charmante princesse, parée de ses plus riches atours, embellie par la joie de revoir son amant, animée par l'espérance de lui donner la main en présence d'une cour auguste, arrangea son voyage de façon à n'avoir qu'une lieue à faire le matin du jour qu'elle devoit arriver à Paris. L'écuyer avoit ordre de la conduire au palais de Louis; & ce fut aux acclamations de tous ceux qui la virent traverser la capitale, qu'elle se rendit au palais des Tournelles. Elle fut sur le champ admise à l'audience de Louis entouré de ses pairs, & fut très-surprise de ce qu'on ne l'avoit pas conduite d'abord chez la reine. Elle le fut également de ne pas voir le comte de Nevers; &, malgré l'accueil obligeant que lui fit son souverain, & les louanges qu'il donnoit à sa beauté, ses yeux se remplirent de larmes.

Les huissiers de la chambre, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, firent entrer le comte de Nevers & celui de Forest, conduits par les deux barons, qui les avoient sous leur garde. Le pari fait entre les deux comtes fut lu publiquement, comme ayant la force d'un traité, selon les lois de la Chevalerie, qui donnoient cette sanction à toute parole entre Chevaliers,

lorſque le gage avoit été remis de part & d'autre.

La vertu donne du courage. Euriant, indignée, s'écria: — Ah! Gerard, comment as-tu pu te réſoudre à compromettre le nom de ta future épouſe? La comté de Foreſt eſt à toi; mais peut-elle nous dédommager de ce que tu me fais eſſuyer dans ce moment? Et toi, Liziard, qu'oſerois-tu dire contre moi? — Rien, répondit-il; car je vous ai trouvée trop belle, trop docile & trop tendre, pour n'être pas reconnoiſſant du bonheur dont j'ai joui. — Ah! monſtre, déteſtable menteur, s'écria-t-elle, en tirant un poinçon de ſa tête pour courir l'enfoncer dans ſes yeux. — Louis la retint; & la pauvre Euriant, cédant à la révolution affreuſe qu'elle éprouvoit, demeura ſans connoiſſance. Liziard profita de ce moment pour dire au roi: — Sire, pour preuve de ce que j'avance, je certifie que la mie de Gerard a ſous le ſein gauche une violette dont voici la forme. Gerard qui m'entend, ſait la convention qu'il avoit faite avec elle, qu'il me démente, s'il l'oſe, maintenant. — Gerard conſterné ne put rien répondre; un déſeſpoir affreux arrêta ſa voix. Louis, ne pouvant ſe réſoudre à croire Euriant coupable, aida lui-même à la porter dans l'appartement de la rei-

ne, la remit entre les mains de deux anciennes dames de la cour, & leur dit de vérifier si le signe, pareil au dessin qu'il leur remit, se trouvoit en effet sous son sein. Il fut facile à ces dames de voir la violette, Euriant n'étant point encore revenue de son évanouissement. Elles vinrent en faire leur rapport à Louis & à ses pairs; & Gerard, baissant les yeux & dans un morne silence, sortit de la chambre de Louis. Les pairs prononcèrent, quoiqu'à regret, qu'Euriant étoit coupable; & que Liziard étoit en droit de s'emparer du comté de Nevers. Ce traître ne perdit pas un moment pour en rendre l'hommage-lige; &, muni de l'acte qui lui fut expédié par le grand référendaire, il partit sur le champ pour prendre possession du Nivernois.

Le malheureux Gerard, ayant la rage & le désespoir dans le cœur courut à son palais, où plusieurs de ses proches voulurent le suivre. — Laissez-moi, leur dit-il avec une sorte de fureur; abandonnez, oubliez pour toujours un malheureux qui va fuir loin de sa patrie, & qui craint les témoins de sa ruine & de son déshonneur. — Les instances de ses proches & de ses écuyers furent inutiles; il ne voulut jamais permettre qu'aucun d'eux le suivît; il ne voulut pas même, dans l'humiliation qu

l'accabloit, ſe couvrir de ſes armes; & quittant toutes les marques extérieures de ſa dignité, vêtu des habits les plus communs, il ne conſerva que ſon épée. Il monta ſur le meilleur de ſes chevaux, couvert du harnois le plus ſimple, & partit en laiſſant baignés de larmes tous ceux qu'il s'étoit ſi tendrement attachés.

Il ſortit de Paris à toute bride, & ſuivit, au haſard, le chemin qui conduiſoit à la forêt de Melun. A peine y fut-il entré, que, s'abandonnant à ſon déſeſpoir, l'infidélité d'Euriant occupa ſeule toute ſon ame: un torrent de larmes coula de ſes yeux; il tomba dans la plus ſombre rêverie; & ſon cheval, ne ſe ſentant plus preſſé, s'arrêta de lui-même pour arracher quelques brins d'herbe dans un des endroits les plus ſolitaires de cette forêt.

Pendant que Gerard s'éloignoit, la malheureuſe Euriant revenoit de l'état de mort où la calomnie de Liziard l'avoit plongée: mais, en ouvrant les yeux, elle ne vit plus qu'une fille du commun, qu'on avoit par pitié laiſſée près d'elle, toutes les dames & les Chevaliers, l'ayant abandonnée, la cour étant indignée de ſon infidélité, & de ce qu'elle avoit cauſé la ruine du plus aimable des Chevaliers.

Le crime découvert éteint toute eſpèce de

courage dans les ames viles capables de le commettre; mais ce même courage anime celles qui n'ont aucun reproche secret à se faire. — Où Gerard est-il? qu'est devenu Gerard? s'écria-t-elle, en regardant cette fille. Son cri fut si douloureux, ses regards furent si touchans, que cette fille en fut attendrie. — Hélas! que me demandez-vous, lui dit-elle? . . . Gerard, couvert de honte, a perdu son comté de Nevers; il fuit celle qui cause sa ruine & qui lui déchire le cœur. — Ah! ma chère amie, dit Euriant, en se traînant près d'elle, & lui serrant les genoux, ayez pitié de moi. Louis est trompé, Liziard est un scélerat; & j'atteste le ciel que je suis innocente. Ah! Gerard! Gerard! comment peux-tu croire si légérement que ta fidelle mie puisse être devenue coupable pour ce monstre?

La vérité porte un caractère sacré qui se peignoit alors dans les yeux & sur les lèvres d'Euriant. La jeune fille commise à sa garde, en est touchée; elle consent à changer d'habits avec cette infortunée. Elle la fait descendre par un escalier dérobé; elle court lui chercher sa haquenée; & la tendre Euriant, baissant son couvre-chef sur son beau visage, traverse Paris sans être reconnue, & vole sur les traces de son amant. Elle est assez heureuse pour trouver, de tems

en tems, des voyageurs qui, frappés d'avoir vu passer un homme d'une figure distinguée, couvert de larmes, peuvent marquer la route qu'il a suivie; & la fortune, se lassant pour un moment de la persécuter, la conduit à l'entrée de la forêt, où les traces récentes d'un cheval déterminent la route qu'elle doit suivre elle-même.

Euriant est conduite par ces traces jusqu'à l'entrée d'une espèce de forêt; mais l'épaisseur des arbres & l'obscurité qui y règne les lui font perdre de vue. Elle descend de cheval pour les remarquer mieux à l'herbe froissée qui les indique encore; le hennissemnt d'un cheval achève de diriger sa marche. Elle entrevoit ce cheval attaché par sa bride; elle entend des plaintes; elle vole; & bientôt elle arrive près de Gerard, qu'elle trouve couché sur l'herbe la face contre terre, & poussant des gemissemens sourds comme un malheureux prêt à perdre la vie. — Gerard! mon cher Gerard, s'écrie-t-elle, en lui tendant les bras. Le son de cette voix, si présente à son cœur, réveille les sens engourdis du malheureux Chevalier: il voit avec surprise, mais avec horreur, Euriant si près de lui. — Que viens-tu faire ici, parjure, s'écrie-t-il en fureur? — Mourir de ta main, lui dit-elle, ou te persuader de

mon innocence. — Oui, tu mourras, perfide, lui dit-il, & c'eſt le ciel même qui te livre à ma juſte vengeance; je vois qu'on t'a déja rendu juſtice en te dépouillant des nobles ornemens que tu n'étois plus digne de porter; & c'eſt ſans doute la juſtice de Louis & d'Adelaïde qui t'a fait conduire ſur mes pas pour te livrer à ma vengeance. — Ah! que dis-tu, Gerard! s'écria-t-elle: ta fureur peut-elle t'aveugler à ce point? Quel autre pouvoir que celui de l'amour auroit pu me conduire ſur tes traces? Mais je ne vois que trop que j'ai perdu ton cœur, & qu'il s'eſt endurci pour moi. Achève donc de m'arracher la vie: non, je ne peux ſupporter plus long-tems l'horreur de te paroître coupable; frappe, Gerard; éteins d'un ſeul coup mon amour & ma vie, & que mon dernier ſoupir ſoit pour toi.

Gerard ne put s'empêcher d'être attendri; il porte enfin tous ſes regards ſur Euriant, dont il les avoit détournés juſqu'alors: il la voit ſe jeter à ſes genoux. Tranſportée par ſon déſeſpoir, elle arrache ſa collerette; elle ouvre ſa robe, découvre ſon beau ſein: — Frappe, frappe, Gerard, s'écrie-t-elle de nouveau, en étendant les bras; ah! Dieux!... Gerard eſt agité dans ce terrible moment par l'amour

& par les furies. L'action d'Euriant l'émeut bien tendrement: mais ce malheureux voit la fatale violette, & cette vue ranime toute sa rage. Il se relève furieux, court à son épée qu'il a jetée sur l'herbe: il la tire; &, détournant les yeux, il revient, d'une démarche mal assurée, pour frapper son innocente mie. Euriant s'étoit jetée à genoux; elle présentoit de nouveau sa gorge à Gerard. Gerard la regarde, frémit. Non, dit-il, je ne peux me résoudre à t'arracher la vie; mais n'espère pas me séduire : la violette, ton parjure, te condamnent; je t'abandonne à ton malheureux sort.—A ces mots, sans écouter les cris d'Euriant, il court à son cheval, il le détache, s'élance, & s'éloigne à toutes jambes.

Euriant, voyant que Gerard s'éloigne d'elle, pousse des cris affreux, cherche en vain quelque arme pour se donner la mort. Elle arrache ses beaux cheveux, se jette sur la terre, appuie son visage sur l'herbe pour s'étouffer: mais la nature, même en succombant à cet état horrible, la défend de la mort, & la laisse évanouie & sans mouvement sur l'herbe. Elle resta plus d'une heure sans aucun secours dans cet état funeste; elle y fut restée encore plus long-tems, & peut-être pour toujours, si le hasard n'avoit conduit dans ce lieu le duc de Metz, qui s'étoit écarté du grand

chemin, avec plusieurs de ses gens, pour aller à la recherche de son chien qui s'étoit égaré dans le bois à la poursuite d'un chevreuil.

Le duc fut bien surpris en voyant une jeune personne dont la pâleur, & la mort qu'il croyoit l'avoir frappée, n'avoient pu défigurer les traits & la beauté; il dit à ses gens de descendre, & de voir s'ils lui trouvoient quelque reste de vie. Ceux-ci répondirent, après l'avoir examinée, qu'elle respiroit encore, mais bien foiblement. Il descendit sur le champ lui-même, & lui donna les plus prompts secours. Euriant, en reprenant ses esprits, fut effrayée de se voir entourée par un grand nombre de gens inconnus. Le duc de Metz lui fit vainement des questions sur l'accident qui l'avoit mise dans cet état cruel; il ne put en tirer que de nouveaux gémissemens; & le peu de mots qu'elle prononça furent pour demander la mort.

Le duc de Metz, jeune & prompt à s'enflammer, trouva la belle Euriant charmante; & ne douta point qu'il ne la consolât facilement, en lui déclarant qu'il la trouvoit assez jolie pour la conduire à Metz, & pour lui donner l'état le plus brillant; il fut même si frappé de l'air de noblesse qu'elle conservoit, malgré le désordre de son état présent, que, dès ce premier moment, il ajouta qu'ennuyé de la vie errante

qu'il avoit menée jusqu'alors, il la destinoit à partager avec lui la souveraineté des Trois Evêchés & de la Lorraine.

Euriant se défendit long-tems de le suivre; mais, voyant qu'il la relevoit de terre malgré sa résistance, & qu'il vouloit l'entraîner vers son palefroi: — Arrêtez, Seigneur, lui dit elle, & sachez quelle est la malheureuse avec laquelle vous vous abaissez jusqu'à lui proposer votre main; l'état où vous me trouvez est une juste punition de mes crimes. Entraînée dès ma plus tendre jeunesse aux vices les plus bas, je me suis livrée à tous les excès du libertinage; & dans le nombre infini de mes amans, il n'en est aucun qui n'ait éprouvé les plus noires trahisons de ma part; je sens qu'il me seroit impossible de m'en corriger. Ne vous avilissez donc pas en vous chargeant d'une créature infâme, qui se sent accablée de ses iniquités, & qui veut rester en ce désert, pour s'y livrer à la mort qu'elle mérite. — Non, lui répondit le duc de Metz, en l'entraînant toujours: tout ce que vous avez pu faire jusqu'ici me touche peu; la misère a pu vous entraîner au mal, une fortune brillante rappellera votre ame à des sentimens plus honnêtes. — Les Chevaliers qui suivoient le duc de Metz, furent indignés de voir leur maître s'obstiner à s'emparer de cette vile créature;

& n'obéirent qu'à regret à l'ordre qu'il leur donna de l'aider à la mettre sur son palefroi ; cependant ils furent aussi surpris que le duc de voir que la beauté du palefroi, la richesse de son harnois, & qu'un bracelet de diamans qu'Euriant avoit oublié de détacher, répondoient si peu aux habillemens simples dont elle étoit couverte, & aux propos qu'elle venoit de tenir. Le duc n'en fut que plus vif à suivre son premier dessein, &, malgré la résistance & les gémissemens d'Euriant, il l'enleva, la conduisit à Metz, & la remit entre les mains d'une sœur qu'il avoit, à laquelle il conta son aventure, en lui disant qu'il avoit tout lieu de soupçonner qu'une aussi jeune & belle fille cachoit son véritable état, & ne s'étoit accusée de tant d'infamie que pour se dérober à son amour. La sœur du duc gémissoit en secret de toutes les foiblesses de son frère ; elle étoit bonne, douce & vertueuse : elle adopta facilement cette idée, mais elle se garda bien d'en instruire son frère. — Puisque vous la remettez sous ma garde, lui dit-elle, puisqu'elle vous plaît assez pour que vous ayiez des vues sur elle, & pour vous inspirer le projet insensé de lui donner la main, laissez-moi donc le tems de l'examiner, de connoître le fond de son caractère & de son ame, & jurez-moi d'être huit jours sans me demander à la voir. — Le

duc ne put pas refuſer d'en prêter le ſerment à ſa ſœur, d'autant plus qu'elle avoit eu l'adreſſe de lui faire une propoſition ſi raiſonnable en préſence de ſon grand-référendaire & des principaux ſeigneurs de ſa cour.

Nous verrons quel fut le ſuccès des vues ſecrettes de la ſœur du duc; &, puiſque nous laiſſons la jeune Euriant en de ſi bonnes mains, il eſt naturel de nous occuper du ſort du malheureux Gerard.

Ah! qu'il eſt douloureux de s'éloigner de ce qu'on aime! qu'il eſt difficile de rompre une première chaîne! Entraîné par le déſeſpoir & par le dépit, Gerard s'éloignoit à toute bride de celle qu'il croyoit infidelle; mais il ne pouvoit arracher de ſon cœur le trait dont il étoit bleſſé.—Suis-je donc le ſeul, ſe diſoit-il, qui ſe ſoit vu tromper par une femme? Salomon, malgré toute la ſageſſe qu'il avoit reçue de l'Eternel, Samſon, malgré tous les miracles que le Très-Haut faiſoit en ſa faveur, furent ſouvent dupes dans leurs amours. *Celuy qui ſe tient trop aſſeure dans ſes amours doit pour fol eſtre tenu, bien plus fol encore eſt celuy qui oſe ſa mye éprouver. Bien devois-je laiſſer la mienne en paix; las! qu'ai-je fait quand par malengin ay-je mis la mienne à l'eſſay?*

A ces mots, il ſe rappeloit les doux momens paſſés

passés avec Euriant, toutes les perfections, tous les charmes de sa mie; &, quoique la violette fût la cause de la perte de son comté de Nevers, il ne pouvoit penser sans émotion à la charmante place que cette violette occupoit. La tendresse, l'ingénuité, les sentimens d'Euriant se retraçoient dans son cœur, & l'empêchoient de la croire absolument coupable. Il connoissoit Liziard pour être capable des plus noires trahisons; des torrens de larmes couloient de ses yeux, il se repentoit d'avoir adandonné sa mie dans un désert. — Auroit-elle si vivement senti ma perte, auroit-elle suivi mes pas, se disoit-il, si son cœur n'eût été toujours aussi sensible pour moi?

En s'occupant de ces idées si douloureuses, Gerard laissoit marcher son cheval à l'aventure. Ce cheval, qui connoissoit le chemin de Nevers, l'avoit pris sur le soir; &, pendant toute la nuit, il avoit marché si légèrement, qu'à la pointe du jour le comte apperçut de loin un gros bourg qu'il reconnut pour être l'un de ceux de la frontière de ses états. La vue de ce bourg lui rappela sa perte. — Hélas! disoit-il, voilà donc ce beau pays où mes pères ont donné des loix, où j'ai passé ma jeunesse, où j'étois aimé d'Euriant, où je devois passer des jours si heureux avec elles. Hélas! j'ai perdu par ma

faute ce noble héritage; j'ai fait mon malheur & celui de mes anciens sujets: j'en étois aimé, ils auroient été heureux sous mes lois. Je connois Liziard; il ne s'occupera point de leur bonheur: dur & pervers, il traitera le Nivernois en pays de conquête. En disant ces mots, Gerard sentit naître en lui le desir le plus vif de savoir par lui-même ce qui se passoit alors à Nevers. Sachant que madame Gondrée n'étoit point sortie de cette ville, il osa former le dessein d'entrer, bien déguisé, dans la ville, & conçut l'espérance de parler en secret à la gouvernante de sa mie. — Je ne peux résister (disoit-il) à la voix qui s'élève dans mon cœur, & qui me dit encore qu'Euriant n'est point coupable; ce n'est que lorsque mon malheur me sera confirmé par Gondrée, que je peux prendre le parti d'oublier ma mie, ou de chercher la mort.

Gerard savoit qu'un ancien menestrel du duc son père s'étoit retiré dans ce bourg avec sa vieille femme, pour y jouir paisiblement des bienfaits de son ancien maître. Ce menestrel l'avoit fait danser souvent avec sa mie, au son de sa vielle qu'il touchoit mieux que tous les autres jongleurs du pays. Il prit le parti de se confier à ce bon-homme, dont il connoissoit l'attachement & la probité. Il s'enfonça dans un hallier épais sur le bord du grand chemin. Il débrida son

cheval pour le laisser paître; &, quoiqu'il fût abattu par la fatigue & le besoin, il prit le parti d'attendre la nuit pour se rendre chez le vieux menestrel. Il se coucha sur l'herbe; des fraises & quelques fruits sauvages qu'il baignoit de ses larmes, furent la seule nourriture qui l'empêcha de succomber pendant cette longue journée. Gerard fut tiré deux ou trois fois de sa profonde rêverie par le passage de quelques laboureurs, qui causoient entre eux, chemin faisant; & deux fois il les entendit déplorer la perte de leur ancien maître, maudire le jour qu'il les avoit quittés, & celui de la prise de possession de Liziard. *Bien devons attendre*, se disoient-ils, *maux & outre-cuidance de la part de ce Liziard; il n'a pas plus de conroy* (1) *dans sa tête que dans son hôtel, où tout va de mal en pis, en perpétuel desroy.*

Dès que le soleil fut caché sous l'horison,

(1) Conroi; c'est l'ordre, en ancien langage, comme desroi veut dire désordre. Ce mot ancien est encore en usage dans la maison du roi. Lorsque le roi ou la reine s'arrêtent, en voyageant, chez un prince même ou chez un particulier, & qu'ils y couchent, ou que seulement ils y dînent, le contrôleur de la maison, qui les suit, donne cent écus d'or à celui qui reçoit ou le roi ou la reine; & il porte sur son état, que c'est pour payer le desroi.

Gerard se rendit chez le vieux meneſtrel, après avoir pris la précaution de couvrir ſes traits & ſon teint avec un mélange de jus d'hache & de ſafran; il connut avec plaiſir que cette teinture le déguiſoit aſſez, pour que ſes ſerviteurs les plus familiers ne puſſent le reconnoître. Il demanda l'hoſpitalité pour une nuit; & le vieux meneſtrel, attendri de voir qu'il portoit l'empreinte de la ſouffrance & de la douleur ſur ſon front, s'empreſſa de lui donner des ſecours. — Mes bons & nobles maîtres, dit-il à Gerard, m'ont mis en état de paſſer des jours paiſibles; & je remercie le ciel, quand il me met à portée de partager leurs bienfaits avec des malheureux. Quelques mets bien reſtaurans, un flacon plein d'un bon vin bien vieux, furent apportés par la vieille épouſe du meneſtrel; & Gerard commençoit à réparer ſes forces épuiſées, lorſque ſon hôte reconnut à ſon doigt une bague qu'il avoit vue ſouvent en lui donnant des leçons de vielle. Ce bon-homme, qui s'étoit déja ſenti vivement ému en recevant Gerard, acheva, dans ce moment, de le reconnoître. Il fit, en ſe jetant à ſes genoux, un cri perçant qui fit accourir ſa femme. — Ah! c'eſt notre cher maître, s'écria t-il: ah! Dieu, dans quel état le vois-je réduit! — Gerard les embraſſa tendrement tous les deux,

leur confia ſes peines, & leur fit mille queſ-tions différentes ſur ce qui ſe paſſoit dans le palais. — Hélas, dit le meneſtrel, je n'ai pu me réſoudre à voir un lieu qui me rappeleroit les maîtres que j'ai perdus. Je ne vais plus à Nevers; ce n'eſt que par les paſſans que je ſais que vos anciens ſujets vous pleurent ſans ceſſe; qu'il ne règne plus d'ordre ni de dignité dans la cour de Liziard; que la vieille Gondrée y eſt reſtée, & que c'eſt la ſeule des anciens ſerviteurs de la maiſon qui n'en ait pas été chaſſée. Gerard treſſaillit en écoutant le meneſ-trel, & ſe fit répéter ce qu'il venoit de lui dire de Gondrée. Le bon-homme ajouta qu'il ſem-bloit même que Liziard la traitoit avec un air de confiance & de conſidération. — Ah! leur dit-il, il faut que je voie par moi-même com-ment ils ſont enſemble: je les ſoupçonne tous deux de la plus infâme trahiſon; &, duſſé-je périr mille fois ſi je ſuis reconnu, la mort me ſera douce ſi je peux m'aſſurer que ma chère Euriant n'eſt point coupable. Le vieux meneſ-trel embraſſa ſes genoux une ſeconde fois, & le conjura de ne point expoſer ſa vie. —Je penſe comme vous, dit-il à Gerard; je les crois tous deux capables des crimes les plus noirs: mais plus ils ſe ſentent coupables, plus votre mort

eſt certaine s'ils vous reconnoiſſent. — Gerard lui remontra que dans ſon état préſent il n'avoit plus rien à ménager; qu'il n'étoit point occupé de la perte de ſon comté : mais qu'il ne pouvoit ſurvivre à l'infidélité de ſa mie, & qu'il n'avoit d'autre moyen pour s'éclaicir, que d'aller lui-même à Nevers.

Le meneſtrel, le voyant déterminé, ſe trouvant même perſuadé que Gerard n'avoit que cette reſſource pour ſe tirer de ſon état affreux, prit toutes les précautions poſſibles pour achever de le bien déguiſer. Il lui fit prendre ſes houzettes (1) ; il le couvrit de ſon vieux manteau : les beaux cheveux de Gerard furent enfermés ſous un bonnet fourré à moitié pelé. Il pendit ſa vielle à ſon cou, avec ſa mallette couverte de peau, & parvint à lui donner tout l'air du plus pauvre & du plus miſérable de tous les meneſtrels. Gerard partit dès le lendemain matin à pied, & fit trois lieues dans les boues & par la pluie pour ſe rendre à Nevers, où, ſur les onze heures du matin, il entra le cœur bien ſerré, mais plus animé que jamais à ſuivre ſon projet. C'étoit un jour de fête; & le peuple commençoit à ſe répandre dans les rues au for-

(1) Eſpèces de bottines.

tir de l'office, le soleil ayant dissipé les nuages pluvieux qui l'obscurcissoient.

Gerard s'arrêta dans plusieurs carrefours différens, & tira quelques sons de sa vielle, selon l'usage des menestrels, qui se servoient de ce moyen pour se faire appeler dans les maisons. Il entendit plusieurs fois les bourgeois se dire l'un à l'autre : — Que vient faire ce malheureux jongleur en cette ville, où nous sommes tous en tristesse? Passez plus loin, mon pauvre ami, lui disoient ils : Nevers n'est plus ce qu'il étoit du tems de ses anciens maîtres; vous mourriez de faim, avant qu'aucun de nous vous appelât. — Gerard versa des larmes d'attendrissement en les écoutant: ils crurent qu'il partageoit leur douleur, & plusieurs lui donnèrent du pain & des gâteaux qu'il mit dans sa mallette avec une bien vive reconnoissance. — Ah! se disoit-il, quels nouveaux regrets ne dois-je pas sentir d'avoir perdu par ma faute des sujets aussi fidèles?

Gerard, après avoir parcouru quelque tems la ville, s'approcha du palais, s'assit sur une borne, & se mit à jouer de sa vielle. Personne ne l'avoit encore appelé, lorsque heureusement madame Gondrée ouvrit un balcon, l'entendit, & l'envoya chercher pour amuser le nouveau

comte de Nevers pendant ſon dîner. Liziard, malgré ſon ſuccès, étoit ſouvent plongé dans une ſombre rêverie. Les remords ne changent pas les ames perfides & criminelles, mais du moins ils les tourmentent aſſez pour ne les laiſſer jamais jouir d'une douce tranquillité. Liziard voyoit ſur les viſages conſternés de ſes nouveaux ſujets à quel point il leur étoit odieux; il ſentoit qu'il méritoit de l'être.

Dès qu'il fut à table, madame Gondrée introduiſit le meneſtrel, qui frémit d'horreur & de colère, en voyant Liziard aſſis paiſiblement à la même table où ſon père, ſa mère & ſa chère Euriant avoient fait ſi long-tems le charme & le bonheur de ſa vie. Il prit cependant ſur lui d'accorder ſa vielle, & de chanter une romance. Il en choiſit une qui répondoit au ſentiment qui l'agitoit; c'étoit celle de Guillaume d'Orange au court-nez, qui, couvert des bleſſures qu'il avoit reçues en ſuivant Charlemagne, venoit prier ſon foible fils, Louis le Débonnaire, de lui donner du ſecours contre les Sarraſins. La romance portoit que le fils du grand Charles remettoit l'accord de ſa demande à la déciſion de ſon conſeil; & que Guillaume, indigné de ſon ingratitude, la lui reprochoit avec fierté, lui montroit ſes bleſſures, lui diſoit

qu'il renonçoit à son service, à son vasselage, & qu'il ne voudroit pas même tenir de lui un seul éperon (1) doré.

Liziard fait peu d'attention à la romance de Gerard; & celui-ci voyant qu'on ne lui dit pas de continuer, se lève de son tabouret; & se sentant encore mouillé de la pluie du matin, il s'approche de la grande cheminée de la salle, & se tient debout dans un des coins de l'âtre pour se sécher. Personne ne fait attention au pauvre jongleur; les domestiques emportent la table, se retirent, & Liziard seul reste avec Gondrée. La vieille scélérate saisit ce moment pour lui faire des reproches amers sur ce qu'il n'a rien fait encore pour elle, depuis qu'il est maître du comté de Nevers. Liziard s'excuse sur ce qu'il a craint que les grandes récompenses qu'il lui destine n'eussent découvert le pacte qu'ils avoient fait ensemble, s'il l'eût mise sur le champ en possession. Il convient qu'il

(1) L'éperon doré étoit la marque de la Chevalerie: les damoisels, les bacheliers & écuyers n'en portoient que d'argentés. Guillaume, par ces mots, annonce à Louis le Débonnaire qu'il dédaigne son secours; & que puisqu'il a pu hésiter à le lui donner, il est dégagé de son hommage-lige: il lui déclare qu'il n'est plus son homme, & qu'il ne le reconnoît plus pour son suzerain

lui doit tout; que fans elle il n'eût ja
voir la violette, & qu'il eût perdu fon
de Foreft : cependant il regrettte qu
foit tenue à lui faire voir tous les
d'Euriant, dont le fouvenir, dit-il, l'agit
lorfqu'il fe la rappelle, que dans le mo
fa gageure feule l'occupoit. Mais Gon
jette bien loin cette idée, en l'affurant
riant feroit plutôt morte mille fois,
manquer à l'amour qu'elle avoit pour
Liziard, après avoir renouvellé fes pro
Gondrée, fort & defcend pour monter à
la vieille fe retire. Gerard fort de la ch
defcend par un efcalier dérobé qu'il c
s'éloigne du château, & va fe refugier
confeffional d'une églife, pour cacher le
qui l'agite, & pour rendre graces au ci
que fa chère Euriant n'eft point coupabl
alors que s'abandonnant à tous fes tran
à peine eft-il encore un inftant agité pa
reur que lui doit infpirer une fi noire tra
il ne s'occupe que du bonheur d'être sû
fa charmante mie eft fidelle; il verfe u
rent de larmes, mais elles ne font plus a
il fe fent ranimé par l'efpérance de la r
ver, de prouver fon innocence, & de pu
ziard & Gondrée de leurs forfaits. Dès
eft un peu remis de cette agitation viol

il sort de Nevers, & retourne, d'un pas léger, chez le vieux meneſtrel. — Ah! mon bon vieux ami, lui dit-il, que ne te dois-je pas! — Gerard lui apprend, avec la joie la plus vive, l'heureux ſuccès de ſon voyage. Le bon homme & ſa vieille femme s'attendriſſent avec lui ſur le ſort de la belle Euriant, qu'il a ſi cruellement abandonnée dans la forêt. Gerard n'eſt plus occupé que de voler à ſa recherche. Il eſſuie les vilaines couleurs qui le défigurent: il reprend ſes habits, ſe repoſe pendant quelques heures, & part, long-tems avant le jour, pour retourner dans la forêt où ſon injuſte dépit l'a ſéparée de ſa fidelle & charmante mie.

La nuit étoit très-obſcure, & deux ou trois chemins différens ſe croiſant à peu de diſtance du bourg dont il partoit, il s'égara de celui qu'il auroit dû ſuivre. Ne reconnoiſſant plus le pays, à la pointe du jour il fut forcé de marcher à l'aventure, en priant le ciel de le conduire ſur les traces d'Euriant.

Gerard marcha pendant trois jours, ſans oſer entrer dans aucune ville, de peur d'être reconnu; quelques pauvres villageois, chez leſquels il s'arrêtoit pendant la nuit, ne purent lui donner aucune notion ſur l'objet de ſa recherche. Sur la fin du quatrième jour, quelques cavaliers armés qu'il rencontra lui dirent qu'il

étoit près de la forêt des Ardennes ; & ces cavaliers, le voyant d'une taille avantageuse & bien monté, lui proposèrent de venir avec eux pour servir le comte Galeram dans une expédition. Gerard apprit, par les réponses qu'ils firent à ses questions, que ce comte, amoureux d'une belle & jeune héritière du pays, avoit résolu de l'enlever par la force des armes, & qu'il la tenoit assiégée dans son château. Gerard étoit né trop généreux pour embrasser une aussi mauvaise querelle ; il résolut au contraire de secourir celle que Galeram vouloit opprimer. Il suit ces cavaliers, & arrive avec eux à la vue d'un château, que plusieurs troupes commencent d'entourer. Il prend son tems pour se séparer des cavaliers ; il vole aux barrières du château, qui s'ouvrent pour le laisser entrer. On le conduit à la dame du lieu, qu'il trouve plongée dans le plus affreux désespoir. Ses deux frères tombés sous les coups du redoutable Galeram, l'ont laissée sans défense. Gerard lui propose de remettre son fort entre ses mains. Elle l'accepte ; il envoie défier Galeram. Le combat entre ces deux terribles adversaires est furieux ; Galeram succombe, Gerard est vainqueur. La belle & jeune dame, héritière des plus riches états, prend soin elle-même des blessures de Gerard, se prend d'amour

pour lui, veut lui donner la main, & le rendre plus puissant qu'il n'a jamais été. Mais Gerard, fidèle au souvenir de sa mie, & plus résolu que jamais à la retrouver ou à mourir, s'échappe, une nuit avant que ses blessures soient refermées, arrive à Châlons, à moitié mort. Il se trouve mal en arrivant : un riche bourgeois, touché de son état, le fait emporter chez lui. La fille de ce bourgeois, très-spirituelle & très-jolie, se prend d'amitié pour lui & achève de le guérir de ses blessures. L'honnête Gerard, s'appercevant que cette jeune personne est prête à devenir sensible pour lui, la prévient, en se faisant connoître, & en lui racontant ses aventures & ses malheurs. Elle perd toute espérance d'en faire son ami. — Partez, lui dit-elle, puisque vous ne pouvez faire le bonheur de ma vie ; votre séjour ici devient trop dangéreux pour moi. Vous avez perdu votre mie pour avoir voulu follement éprouver son cœur ; ne vous rendez pas encore plus coupable, en me rendant malheureuse. — A ces mots, elle lui donne un bel épervier ; elle lui fait amener son cheval, l'embrasse, & le fait partir. Gerard éprouve plusieurs autres aventures ; il en sort toujours avec gloire, & sans se faire connoître pour l'ancien comte de Nevers, il ne porte d'autre nom que celui de

Chevalier à l'Epervier; & c'est sous ce nom qu'il arrive chez Milon, duc de Cologne, qui rassemble de toutes parts des Chevaliers pour soutenir la guerre qu'il a contre les Sesnes (1), qui viennent de faire une incursion dans ses états.

Gerard ne fut pas long-tems sans donner des preuves qu'il étoit un des premiers Chevaliers de l'univers, le duc Milon l'ayant vu porter la terreur dans les rangs de ses ennemis, enlever des étendards, & renverser le duc de Sesnes qu'il auroit fait prisonnier, si plusieurs escadrons ne fussent venus à son secours. Le duc Milon après cette journée, qui fut à son avantage, amena Gerard dans son palais, & voulut qu'il y fût logé désormais.

Si Gerard avoit paru redoutable les armes à la main, il ne parut pas moins charmant à toutes les dames de la cour de Milon, lorsqu'il fut désarmé. La jeune Euglantine, fille du duc, ne put s'empêcher d'être émue lorsqu'il fut amené par son père. On sait quelle étoit l'espèce de salut que les dames du plus haut parage devoient aux Chevaliers qui leur étoient présentés au sortir d'un combat dont ils avoient remporté l'honneur. Les lèvres d'Euglantine ne firent que

(1) Saxons.

l'effet d'une feuille de rose sur la bouche de Gerard; mais celles du beau Gerard firent celui d'un trait de feu sur la bouche d'Euglantine. Une jeune fille d'honneur de la princesse ne put s'empêcher de dire en soupirant: — Ah! que ma maîtresse est heureuse! — Elle avoit dit ces mots assez haut pour être entendue. Gerard rougit, & n'en parut que plus beau. La belle Euglantine regarda Florette (c'étoit le nom de cette jeune fille) avec une sorte de colère; & dès qu'elle fut retirée dans son appartement, elle la fit appeler pour lui faire des reproches très-vifs sur l'espèce de déclaration qu'elle avoit osé faire à Gerard. *Dea*, *Maîtresse*, répondit Florette, *seroit-il donc que male jalousie vous poigne* (pique) *déja pour le Chevalier? se mesure-t-on en amours? & si de moy voulsit-il faire sa mye, pensez-vous que je le refusasse!* — *Taisez-vous, petite sotte*, lui dit Euglantine; *avez-vous villes & fiefs à lui donner comme moy?* — *Ah! ah! dame, cuidez-vous donc que villes & fiefs fassent naître chauds desirs & fin amour? Bien à foison avez vous charmes pour plaire au Chevalier? Le peu que j'en ay, c'est tout mon bien; mais je ne dis pas que je ne les mette au jeu pour m'en faire aimer.*

Euglantine fut très courroucée de la réponse hardie de Florette; elle la renvoya dans sa cham-

bre, s'enferma dans la sienne, & se mit à penser *tant amoureusement, qu'elle sembloit un bambin qui vient de manger du miel, & se passoit le bout de sa langue sur les lèvres, cuidant y sentir encore celles de Gerard.*

Les Sesnes, rebutés par la grande perte qu'ils avoient faite dans cette dernière action, furent quelques jours sans rien entreprendre, & s'occupèrent à construire des machines pour battre la cité, tandis que le duc Milon employoit ses soldats & les bourgeois à fortifier ses remparts. Ces jours, que Gerard regardoit comme perdus, parce qu'il n'étoit rempli que du desir d'acquérir de la gloire, étoient bien agréables pour celles qui ne s'occupoient que de leur amour. Quelques fêtes & des bals que le duc Milon permit à sa fille de donner, firent paroître Gerard avec de nouveaux charmes aux yeux d'Euglantine & de Florette. Toutes les deux avoient une très-jolie voix; toutes les deux, occupées de plaire à Gerard, ne négligèrent pas ce moyen de le toucher, & de lui faire entendre le secret de leur ame. Euglantine prit un jour un tympanon; & ses belles mains faisant voltiger les deux baguettes avec grace, elle chantoit en regardant Gerard du coin de l'œil:

> Amour m'a mise en grand mal-aise,
> Dolente suis par mal d'aimer.

L'instant

L'instant d'après, Florette prit un sistre, & pria Gerard de l'aider à tirer ses gants. Elle eut l'adresse de les retenir assez pour que Gerard fût long-tems à lui rendre ce service, & ne pût découvrir que peu-à-peu des bras & des mains d'albâtre, que les graces avoient arrondis. Elle tira quelques sons plaintifs en regardant d'abord Euglantine; elle finit par chercher les yeux de Gerard au second vers de sa chanson; & sa voix douce, & comme retenue par une peine secrette, fit entendre ces mots:

Vous chantez, & je meurs d'aimer;
Trop vous est petit de mes maux.

Euglantine ne put tenir au mouvement de jalousie qu'elle sentit alors. Elle interrompit Florette; &, retirant assez brusquement le sistre de ses mains: — *Chevalier*, dit-elle, en le présentant à Gerard, *tant bien nourri* (élevé) *nous paroissez estre, qu'il n'est possible que ne sachiez ouvrer* (vous servir) *de sistres & de chants, comme de lance & d'épée.* Gerard, ne pouvant s'en défendre, prit le sistre; il en tira quelques accords, & fit un grand soupir. Euglantine & Florette espérèrent toutes deux que ce soupir étoit pour elles; toutes deux cherchèrent à lire dans les yeux de Gerard: mais bientôt elles soupirèrent aussi tristement que lui, en voyant

ses regards fixés sur les corde de son sistre, & en l'entendant chanter :

Hélas ! hélas ! je ne vois pas ici
Celle qui tient & mon ame & ma joie.

Euglantine étoit très-vive ; & n'étant plus la maîtresse de cacher le dépit que lui donnoit cette chanson : *Sire Chevalier*, lui dit-elle tout bas, *faut que vous ayez le cœur bien failly, quand aimer n'osez où vous êtes aimé ; bien m'apert que, par ces mots, vous avez voulu m'éconduire.* Gerard, se voyant aussi vivement pressé, crut pouvoir se tirer d'embarras par une feinte. *Belle damoiselle*, lui dit-il, *il ne conviendroit pas à si pauvre Chevalier que je suis, de lever mes yeux en si haut lieu ; j'avois une mye qui m'étoit sortable : foi de mariage nous nous étions donné : un père cruel nous a séparés, la tient en chartre privée, & ma mort a pourchassé de tel randon* (de telle force), *que j'eusse été pendu ou décollé, si je n'eusse fui de sa vengeance.* — *Ah !* dit-elle, *si j'eusse été votre mye, j'eusse prévenu la colère de mon père, & je m'en serois enfuie avec vous.*

Florette prit le prétexte de dire à sa maîtresse que le duc Milon alloit arriver, pour interrompre une conversation qui l'alarmoit. Gerard descendit seul dans un jardin pour penser

à sa mie; & Florette, l'observant sans cesse, descendit promptement dans une salle basse, du château, qui donnoit sur le jardin. Elle toussa plusieurs fois; & dès que Gerard regarda vers la fenêtre, elle se mit à chanter bien doucement:

Qui sçait guérir du mal d'aimer,
Sy viegne à moi; car d'aimer souffre.

Euglantine l'entendit répéter plusieurs fois ce refrein; & quoiqu'elle s'apperçût que Gerard ne faisoit pas semblant de l'entendre, elle appela Florette, lui fit les reproches les plus vifs; & Florette, ne gardant plus aucune mesure, lui répondit avec hauteur, & lui dit qu'elle étoit bien résolue de faire tout au monde pour gagner le cœur du Chevalier, & que les avances qu'elle pourroit lui faire seroient plus excusables que celles qu'une princesse osoit risquer vis-à-vis de cet inconnu.

Euglantine n'osa porter plus loin sa dispute avec Florette, celle qui l'avoit élevée étant arrivée dans ce moment. Cette ancienne gouvernante connoissoit trop bien le caractère de sa pupille, pour ne pas juger à son émotion, qu'il se passoit quelque chose d'étrange dans son ame. Elle fit entrer Euglantine dans un cabinet, & s'y prit de la manière la plus douce & la plus affec-

tueuse pour arracher son secret. Le cœur d'Euglantine étoit trop plein, trop ému, pour n'avoir pas besoin d'une confidente. Il est si doux de parler de ce qu'on aime, qu'une des premières faveurs de l'amour, c'est de pouvoir confier les peines secrettes dont il nous accable. La belle Euglantine pencha sa tête sur le sein de sa gouvernante, & lui fit l'aveu de ses sentimens. — Ah! ma bonne, dit-elle, il avoit sûrement du poison sur les lèvres; car depuis le moment qu'elles ont touché les miennes, je n'ai pas joui d'un instant de repos, & ce poison a fait bien du ravage: je sens qu'il a passé jusques dans mon cœur; & qu'il semble même se porter jusques dans mes veines. Ah! dieux, que faire, ma bonne? Si jeunette encore, faudra-t-il que je meure du mal d'aimer, tandis que cet état est si doux, dit-on, pour tout ce qui respire?

La gouvernante tenoit un peu des mœurs de madame Gondrée: elle n'étoit pas aussi scélérate qu'elle, à la vérité, mais elle n'étoit pas plus févère. Elle aimoit Euglantine. *Rassurez-vous*, *ma fille*, lui dit-elle; *grand dommage seroit-ce que si gente créature & si noble princesse mourût de ce mal qu'il est si doux & si facile de guérir. Par tout ce que vous venez de me dire, & par tout ce que j'ai pu voir moi-même, je juge que ce Chevalier est prévenu par quelque grande pas-*

ſion, qui, juſqu'ici, lui donne pour vous l'air de l'indifférence; laiſſez-moi faire: je ſçay la compoſition d'un breuvage qui lui fera bientôt oublier celle qu'il regrette, & qui le fera tomber à vos genoux, ſi vous pouvez réuſſir à le lui faire partager avec vous. Euglantine ſauta au cou de ſa bonne & commode gouvernante, & la conjura de préparer *ce boire amoureux: Pis ne peut m'advenir,* lui dit-elle, *que male mort, & mieux vaut l'encourir contente, que languiſſante & ſouffreteuſe, telle qu'amours me tient.*

Pendant le complot qu'Euglantine & ſa gouvernante faiſoient enſemble, Florette ſe dépitoit dans ſa chambre; elle imaginoit mille moyens de ſupplanter ſa maîtreſſe, & de s'attacher le Chevalier inconnu. Le dernier de tous fut celui de l'aller trouver pendant la nuit. — Je pourrai, ſe diſoit-elle, cauſer à mon aiſe avec lui; je lui repréſenterai tous les périls qu'il courroit, s'il avoit une intrigue ſecrette avec la princeſſe, &c. . . . — Nous ignorons ce que Florette imaginoit de plus; elle étoit ſi jeune encore: ſon petit cœur parloit pour la première fois. . . . . Il ſeroit indiſcret de chercher à deviner ce qu'il pouvoit lui dire: nous ſavons ſeulement que Gerard n'avoit rien à lui répondre, & que dans le tems où ces deux jeunes perſonnes s'occupoient ſi vivement de lui, le bon & fidèle Chevalier

ne pensoit qu'à se tirer avec honneur (mais promptement) de la cour du duc Milon, & de l'engagement qu'il avoit pris de le servir; il bruloit d'impatience de retourner à la recherche de sa chère Euriant. Ce fut dans cette vue que, dès le méme jour, il alla trouver le duc Milon, & qu'il lui proposa d'envoyer un héraut à *Regiduf*, duc des Sesnes, & de lui faire proposer de terminer la guerre par le combat de tel nombre de champions qu'il voudroit choisir, sous les conditions que le parti dont les champions succomberoient, céderoit non-seulement à l'autre une province frontière que tous les deux se disputoient, mais qu'il seroit obligé de payer tous les ans un tribut de cent chevaux équipés pour la guerre. Milon, desirant épargner le sang de ses sujets, suivit le conseil de Gerard. Il envoya son grand sénéchal, précédé par deux de ses hérauts, porter ce cartel à Regiduf; & ce duc des Sesnes, étonné de la résistance qu'il avoit éprouvée, & se confiant dans ses forces & sa valeur, comme dans celles de deux de ses sujets auxquels il ne croyoit pas qu'aucun des Chevaliers de Milon pût résister, accepta le défi; répondit au duc de Cologne qu'il étoit prêt à suivre les conditions du cartel proposé, s'il vouloit combattre en personne contre lui, suivi de deux de ses Chevaliers; & que dès le

lendemain, au lever du ſoleil, il ſe rendroit, avec deux des ſiens, dans une prairie qui ſe trouvoit placée entre les glacis de Cologne & la première ligne de ſon armée. Le brave ſénéchal, qui connoiſſoit la haute valeur de Milon, prit ſur lui d'aſſurer Regiduf que ſon maître ne ſe refuſeroit pas à ce cartel, & qu'il pouvoit ſe préparer au combat pour le lendemain matin.

Milon en effet remercia ſon ſénéchal de s'être auſſi noblement acquitté de ſa commiſſion, & le choiſit, avec Gerard, pour lui ſervir de ſecond dans cette affaire. Le bruit s'en répandit auſſitôt dans le palais, & porta les plus vives alarmes dans le cœur des ſujets de Milon, dont ce prince étoit adoré; mais elles ne purent égaler celles d'Euglantine & de Florette. Elles accourent, éperdues & couvertes de larmes, aux pieds du duc, pour le conjurer de ne point expoſer ſa tête, de ne pas accepter le défi de Regiduf; & leurs yeux ſe tournoient ſouvent ſur Gerard, en lui demandant cette grace. Milon les embraſſa tendrement, rit de leurs craintes, & leur dit que ſon honneur & l'amour qu'il avoit pour ſes ſujets ne lui permettoient pas de rejeter un moyen auſſi prompt de finir cette longue & cruelle guerre.

On croira ſans peine que l'une & l'autre renoncèrent au projet qu'elles avoient formé,

qu'elles remirent à le suivre, après l'évènement d'un combat qu'elles ne pouvoient empêcher. La crainte de perdre un amant adoré peut seule réunir deux rivales. Euglantine & Florette se retirèrent ensemble, fondirent en larmes, & suivirent la foule du peuple, qui couroit remplir les temples, & faire des vœux pour son souverain : on eut peine à les en arracher, pour les ramener au palais.

L'aube du jour paroissoit à peine lorsque les trois guerriers se couvrirent de leurs armes. Milon, le sénéchal & Gerard, montés sur de vigoureux coursiers, sortirent seuls de la cité, dont ils firent fermer les portes, & s'avancèrent vers la prairie. Le peuple de Cologne couvrit les remparts, pour être spectateur de ce combat; & les troupes du duc se formèrent sur le glacis, avec ordre que personne ne sortît des rangs, sous peine de la vie. Milon entroit à peine dans la prairie, lorsqu'il vit Regiduf s'avancer de son côté, suivi de deux Sesnes d'une taille gigantesque, tous deux nourris dans les montagnes de Harths, & dont l'aspect fit frémir de crainte & les sujets, & jusqu'aux troupes même de Milon. Les six Chevaliers étant en présence, un héraut s'avança de chaque côté, portant l'acte de la convention réciproque. Ils en firent l'échange; l'un d'eux reporta celui qui

lui fut remis dans le camp des Sesnes, & celui de Milon rentra dans Cologne avec l'acte qu'il avoit reçu.

Les combattans ne tardèrent pas à se charger, & jamais rencontre ne fut plus terrible. Le duc Milon & Regiduf brisèrent leurs lances sans se blesser; mais leurs chevaux s'étant frappé de front comme deux taureaux en fureur, tombèrent morts sur l'herbe, & leurs maîtres restèrent étendus sans connoissance. Le sénéchal fut percé d'outre en outre par le redoutable Sesne qu'il avoit en tête, & perdit la vie, avec son sang, par cette large plaie. Gerard heureusement eut le même avantage sur le Sesne qu'il combattoit; mais, quoique ce dernier eût la gorge percée par la lance de Gerard, le choc du puissant cheval qu'il montoit fut si violent, que celui du comte de Nevers fut renversé sur son maître au même instant où le Sesne rendoit le dernier soupir.

Gerard se débattit avec effort sous son cheval, avant que de parvenir à s'en débarrasser; & pendant ce tems le Sesne, qui venoit de tuer le sénéchal, s'appercevant que Regiduf & Milon étoient étendus sans connoissance, il descendit de cheval, & courut sur ce dernier l'épée haute, pour lui couper la tête ou pour le faire prisonnier. Il étoit déja prêt à le saisir par son casque, lorsque les cris menaçans de Gerard l'obligèrent

à le quitter, & à se mettre promptement en défense. Le comte de Nevers ayant vu le péril qui menaçoit Milon, avoit volé pour le secourir: il attaqua le Sesne avec fureur; & celui-ci, qui surpassoit Gerard de toute la tête, courut avec la même impétuosité sur lui, croyant l'abattre de ses premeirs coups. Gerard, également adroit & léger, sut les esquiver ou les parer, & fit bientôt couler le sang de son redoutable ennemi. Le Sesne, furieux de recevoir des blessures à chaque nouvelle attaque, mugit de rage dans son casque, comme un taureau qu'un puissant dogue a saisi par l'oreille; il jette son épée, tire son poignard, & s'abandonnant sur Gerard, il parvient à le saisir, quoique celui-ci prenne ce moment pour lui plonger son épée dans le flanc, au défaut de la cuirasse. Le Sesne se sent blessé mortellement, fait un dernier effort, renverse sous lui le comte de Nevers, & veut lui plonger son poignard dans la gorge; mais le coup ne porte que dans l'épaule qu'il lui traverse. Le Sesne, épuisé par la perte de son sang, succombe enfin, jette un horrible cri, perd ses forces, & meurt entre les bras de Gerard, qui se relève baigné dans son propre sang & dans celui de son ennemi.

Le cri du Sesne expirant avoit été si terrible, qu'il avoit rappelé Milon & Régiduf de

leur étourdissement. Ce dernier se relève le premier, en chancelant tire son épée, & veut s'élancer sur Gerard qu'il voit couvert de sang; mais celui-ci, malgré sa blessure, prévient Regiduf, & d'un coup terrible qu'il lui porte sur le bras, il lui fait tomber son épée: il le saisit, le terrasse, & lui fait crier merci. Milon se relève à son tour; il prend l'épée de Regiduf, & reçoit ce prince, devenu son tributaire, des mains du brave Gerard.

Le combat étant terminé, quatre hauts barons furent appelés de chaque côté. Milon reçut la foi de Regiduf, en leur présence; la paix fut jurée, de part & d'autre, selon le traité précédemment signé.

Gerard, comme vainqueur, remit avec noblesse aux seigneurs Sesnes le corps, les armes & les chevaux de leurs compagnons. Regiduf se retira, dès le même jour, avec son armée; & Milon, après avoir fait mettre le premier appareil à la profonde blessure de Gerard, le fit emporter dans une litière, marchant à cheval à côté de lui. Ce prince le fit entourer par sa baronnie; &, le faisant précéder par ses trompettes & par ses hérauts, qui le proclamoient comme le vainqueur de cette grande journée, il rentra triomphant dans Cologne.

Ce fut aux acclamations générales de l'armée

& du peuple de Cologne, que Gerard traversa la cité; & la belle Euglantine accourut, suivie de ses femmes, qui portoient des fleurs & des couronnes de laurier. Milon les refusa toutes. — C'est à ce brave Chevalier qu'elles sont dues, leur dit-il, en leur montrant Gerard; je lui dois & mon honneur & ma vie. Gerard, affoibli par la perte de son sang & par la douleur que lui causoit sa blessure, fut tiré doucement de la litière & mis sur un brancard léger, que les dames de la cour couvrirent de fleurs, & qu'elles voulûrent porter elles-mêmes. Florette saisit ce moment de soutenir sa tête, qu'elle pressa plus d'une fois bien tendrement. Rien n'échappe aux yeux d'une rivale; & quoique Gerard, pâle, abattu, n'eût point l'air d'être sensible à ces douces caresses, elles rallumèrent la jalousie d'Euglantine, & la déterminèrent plus que jamais à recourir à l'art de sa gouvernante. Celle-ci passoit pour être plus habile que tous les mires de la Germanie, pour guérir les grandes blessures, & Milon lui confia le soin de traiter celles de Gerard.

Le corps du sénéchal avoit été emporté du champ de bataille avec tous les honneurs militaires, & il fut déposé dans la basilique de Cologne, en attendant les magnifiques obsèques que Milon ordonna de préparer. Sa charge, la

plus noble de la cour, étant vacante, le duc crut la devoir au Chevalier qui venoit de lui ſauver la vie; & toute ſa cour applaudit à ſon choix.

On imaginera ſans peine quelles furent les alarmes d'Euglantine & de Florette, tant que les jours de Gerard furent en danger. Malgré le rang de la princeſſe, elle ſuivoit ſouvent ſa gouvernante lorſque celle-ci levoit les appareils; ſouvent ſes belles mains s'occupoient de ce ſoin avec elle, ſans que Gerard pût s'en appercevoir. Florette, de ſon côté, ſavoit trouver mille prétextes pour le voir: elle liſoit les romans de la Table Ronde près de ſon lit, & choiſiſſoit toujours ceux qui pouvoient faire entendre à Gerard que l'amour mérite d'être payé par l'amour. Mais plus elle rappeloit cette douce idée, plus le fidèle comte de Nevers s'occupoit de ſa chère Euriant; & rien ne pouvoit le conſoler d'être hors d'état de partir, & de voler à ſa recherche.

Gerard commençoit à reprendre des forces, & ſa bleſſure étoit preſque refermée, lorſqu'un ſonge affreux vint porter le trouble dans ſon âme. Il lui ſembla voir Euriant entourée de gens armés, qui la conduiſoient en chemiſe vers un bûcher: il lui ſembla que ſa mie lui reprochoit ſa cruauté, qu'elle l'appeloit à ſon ſecours; & l'impreſſion que lui fit cette voix ſi chère, le

réveilla tout en larmes, & lui parut être un avis du ciel pour ne pas différer à chercher celle dont il avoit reconnu l'innocence. Il fait un effort, il se lève de son lit; &, voyant que l'aurore commence à dissiper les ténèbres de la nuit, il essaie de se couvrir de ses armes, mais la douleur que lui cause sa blessure, ne lui permet pas même de porter son haubert. Cependant, entraîné par l'amour & par la terreur que le songe a portée dans son ame, rien ne peut l'arrêter; il s'enveloppe seulement d'un long manteau fourré, ne prend que son épée, & descend par un escalier dérobé pour aller vers les écuries : il espère avoir la force d'y seller lui-même un cheval, & de sortir de Cologne avant que personne soit réveillé dans le palais. Mais le froid du matin le saisit; l'effort qu'il fait en poussant la porte pesante de l'écurie, fait rouvrir sa blessure: son sang coule, & l'instant d'après il tombe sans connoissance. Heureusement la gouvernante d'Euglantine traversa, peu de momens après, cette même cour; elle alloit cueillir des herbes avant le lever du soleil, pour composer de nouveaux appareils. Son étonnement fut extrême, en voyant un homme étendu près de la porte de l'écurie, & le pavé rougi par du sang; elle jette de grands cris: on accourt; on relève celui qu'on croit être assassiné. La gou-

vernante reconnoît Gerard, le fait porter dans ſon lit, lui rend l'uſage de ſes ſens, & lui fait les plus tendres reproches ſur ſon imprudence, & ſur le deſſein qu'il a de quitter la cour de Milon.

Gerard, pénétré de ſon état préſent, & touché des ſoins de la gouvernante, lui dévoile le fond de ſon ame, lui raconte toutes ſes aventures, la conjure de tâcher de hâter ſa guériſon, & lui demande un ſecret inviolable.

La gouvernante connut bien, par ce récit, qu'elle n'avoit d'autre reſſource que celle d'un pouvoir ſurnaturel. Elle fut d'ailleurs fort aiſe de ſavoir qu'il étoit, par ſa naiſſance, digne d'épouſer Euglantine; & craignant qu'emporté par une paſſion auſſi vive, il ne cherchât bientôt quelque nouveau moyen de s'échapper, elle n'héſita plus à compoſer un philtre pareil au boire amoureux, que la blonde & charmante Yſeult & le brave & beau Triſtan avoient autrefois partagé. L'aventure de l'évaſion que Gerard avoit tentée, fut tenue ſecrette; mais, dès le même jour, la gouvernante employa tous les ſecrets de ſon art pour compoſer ſon philtre, qu'elle remit entre les mains d'Euglantine, en lui diſant de l'apporter elle-même au moment où l'appareil du ſoir ſeroit levé.

On croira ſans peine qu'Euglantine fut exacte

à se rendre près de Gerard, à l'heure marquée. L'adroite gouvernante assura le blessé que ce baume, pris intérieurement, hâteroit sa guérison. Il n'osa le refuser, le vase étant présenté par la main d'Euglantine, & la voyant elle-même en faire l'essai. Il but la liqueur dangereuse; & celle qui la lui présentoit ne put douter de sa puissance, lorsque, reprenant le vase de sa main, elle sentit qu'il baisoit tendrement la sienne.

La gouvernante, voulant achever de tromper Gerard & ceux qui se trouvoient alors dans la chambre, dit qu'il falloit laisser reposer le blessé, tira les rideaux, & sortit avec sa pupille, l'abandonnant aux nouveaux sentimens qu'elle prévoyoit devoir s'emparer de son ame. Hélas! elle ne réussit que trop bien dans ses desseins: étourdi par la force de ce philtre, Gerard ferma bientôt les yeux, s'endormit; mais ce ne fut plus sa fidelle mie qu'il revit dans ses songes; l'image d'Euglantine fut la seule qui se présenta: jamais son imagination n'avoit pu lui peindre Euriant avec plus de charmes; & lorsqu'il se réveilla, séduit par le nouveau feu qui brûloit dans son sein, il prit pour un véritable amour les desirs ardens qu'il sentoit naître. Il n'avoit jamais aimé que sa mie: son peu d'expérience lui fit croire qu'il la retrouvoit dans Euglantine. La tendre Euriant fut oubliée; & nous nous garderons bien

bien de rapporter mille petits détails du bonheur imparfait qui ſoutint ſon illuſion. La gouvernante d'Euglantine ne fut pas plus ſévère que la vieille Gondrée. Sa pupille étoit aſſez heureuſe pour avoir bu du même philtre; il lui faiſoit oublier l'art qu'elle avoit employé pour ſéduire Gerard: les deſirs ſans ceſſe renaiſſans de ce beau Chevalier égaloient preſque les ſiens; Euglantine ne deſiroit rien au delà du bonheur dont elle jouiſſoit. Peut-être arrive-t-il quelquefois que bien de nouvelles Euglantines partagent, ſans aucun preſtige magique, une douce illuſion avec elle. Mais abandonnons, pour quelque tems, ces deux êtres, qui ne connoiſſent plus que les plaiſirs de l'amour & qui ne jouiſſent pas de ce ſentiment intérieur qui le rend maître de nos ames, de ce ſentiment profond qui peut apprécier les deſirs comme un bienfait nouveau de ce dieu, mais non comme le plus néceſſaire. Occupons-nous plutôt de la tendre & malheureuſe Euriant; elle ſeule en ce moment, doit intéreſſer une ame honnête & ſenſible.

Le Duc de Metz, lorſqu'il remit Euriant entre les mains de ſa ſœur, n'avoit pas prévu l'obſtacle qu'il apportoit lui même à ſes deſirs. L'aimable Alfrède (c'étoit le nom de cette ſœur) étoit une des princeſſes les plus vertueuſes de l'univers. Elevée avec un de ſes couſins, comme

Euriant avec le ſien, elle avoit été preſque auſſi ſenſible qu'elle : mais n'ayant point eu pour gouvernante une madame Gondrée, elle n'avoit connu que le bonheur d'aimer; & ſon amant ayant perdu le jour dans un tournoi, la religion ſeule l'avoit empêchée de ſe donner la mort : une douleur profonde l'avoit pénétrée; & ſon ame, tendre & ſenſible, s'élevant à la ſource des conſolations intérieures, elle avoit fait le vœu de conſacrer le reſte de ſa vie au culte des autels. Son frère, qui l'aimoit tendrement, l'avoit empêchée de prendre le voile, & la retenoit dans ſon palais : mais, quelque mariage ſortable qu'il eût pu lui propoſer, Alfrède étoit reſtée inébranlable dans la réſolution de paſſer ſa vie dans la retraite & dans la prière.

Le duc de Metz, en remettant Euriant entre ſes mains, ne lui cacha rien de ſon aventure, ni des propos étranges que cette jeune perſonne avoit tenus dans les premiers momens de ſon enlèvement. Alfrède en eut horreur : mais ayant jeté les yeux ſur Euriant, qui tenoit les ſiens baiſſés en ſa préſence, elle la trouva ſi jeune, ſon air lui parut ſi doux & ſi modeſte, qu'elle ſe ſentit émue par une tendre pitié. Elle chargea celle de ſes femmes, en qui elle ſe confioit le plus, de veiller ſur cette jeune fille, de la loger auprès d'elle, & de lui rendre compte de ſa

conduite, & des propos qu'elle tiendroit lorſqu'elle ſe trouveroit en liberté. — C'eſt un ange, dit quelques jours après cette femme à la princeſſe ; oui, madame, c'eſt un ange que vous m'avez confié. Depuis qu'elle eſt près de moi, la pauvre enfant paſſe ſa vie dans la prière & dans les larmes. Non, je ne peux la croire criminelle ; je penſe bien plutôt que quelque grand malheur lui fait cacher ſon état & ſon nom. Je l'ai priée vainement de m'ouvrir ſon cœur ; peut-être, madame, réuſſirez-vous mieux vous-même à pénétrer ſes ſecrets : permettez que je vous l'amène. — Alfrède y conſentit ; & cette femme alla chercher Euriant qui vint avec elle en tremblant.

En entrant dans la chambre d'Alfrède, elles trouvèrent la princeſſe en prières. Euriant ſe mit à genoux derrière elle ; elle s'apperçut qu'Alfrède pouſſoit des ſoupirs douloureux, & qu'elle verſoit des pleurs en levant ſes bras vers le ciel : Hélas ! ſe dit-elle, elle eſt donc malheureuſe ! mais ſes maux ne peuvent naître ni de l'injuſtice, ni de l'abandon d'un époux adoré. — Cette idée funeſte fit, en ce moment, une ſi forte impreſſion ſur elle, qu'elle perdit connoiſſance, & qu'elle tomba ſur ſes mains, en pouſſant un cri qu'elle ne put étouffer. Alfrède ſe releva, courut elle-même pour la ſecourir ; elle aida la femme

qui l'avoit amenée à la porter sur un lit de repos; elles la délacèrent pour l'aider à respirer; & découvrant son beau sein, Alfrède apperçut la violette. Elle la considéroit encore, lorsqu'Euriant, en reprenant ses esprits, fit un nouveau cri, referma promptement son corset & sa collerette, & se mit à verser un torrent de larmes. — Que pouvez-vous craindre de nos soins pour vous, lui dit doucement Alfrède? — Ah! madame! madame! s'écria-t-elle, pardonnez à mon premier mouvement. Hélas! ce que vous venez de voir est la cause de mes malheurs, & le sera bientôt de ma mort. Non, s'écria-t-elle une seconde fois, en se jetant à ses pieds; non, je ne peux résister à l'horreur de paroître plus long-tems criminelle aux yeux de la vertu même! Hélas! madame, vous rougirez peut-être de ma première foiblesse: mais vous êtes trop bonne pour n'être pas touchée de mes malheurs. — A ces mots, elle alloit commencer le récit de ses aventures, lorsque Alfrède, cédant à la douce sympathie, l'embrassa, la fit asseoir auprès d'elle; & l'ayant à la fin calmée, Euriant lui fit un récit fidèle de ses infortunes.

Alfrède ne put l'écouter sans verser bien des larmes; elle l'embrassa tendrement: Hélas! madame, lui dit-elle, quelque malheureuse que vous soyiez dans ce moment, l'espérance vous reste;

la justice & la bonté du Ciel peuvent vous réunir avec votre époux; & vous lui prouverez votre innocence; mais moi, malheureuse, rien ne peut finir mes peines & mes regrets; j'ai perdu celui qui m'attachoit à la vie: suivez-moi, je m'expliquerai mieux. — A ces mots, elle la conduit dans son oratoire; elle ouvre une petite armoire; en tire une boîte d'or formée en cœur: — Voilà, lui dit-elle, tout ce qui me reste du plus aimable des Chevaliers. Ce cœur qui n'aima que moi, fut percé d'un coup de lance; & le même coup a porté les regrets & la mort dans le mien. — Euriant baisa respectueusement ces tristes restes: — Ah! lui dit-elle, je ne sens que trop que rien ne peut vous consoler; mais si la plus tendre amitié peut apporter quelque adoucissement à vos peines, c'est sur ce gage sacré que je vous jure de vous être attachée jusqu'au dernier soupir. Mon amant voit encore le jour, mais c'est pour me détester: Ciel, poursuivit-elle, comment a-t-il pu soupçonner ma foi? quelque fortes que fussent les apparences, devoit-il me condamner sans m'entendre? Non, madame, je n'espère plus rien: mon sort est aussi cruel que le vôtre; & mon seul espoir, mon seul desir, c'est de passer les restes d'une vie infortunée auprès de vous, & de mêler tous les jours mes larmes avec les vôtres.

Alfrède & la belle Euriant se jurèrent sur et cœur l'amitié la plus fidelle. De ce moment, Alfrède ne voulut plus qu'Euriant eût un autre appartement que le sien. Elle partagèrent le même lit, les mêmes petits ouvrages, & tous les foibles moyens qu'elles imaginoient pour se distraire de la douleur profonde qui les pénétroit. Alfrède aimoit les oiseaux, & souvent elle s'amusoit à les apprivoiser & les nourrir elle-même. Euriant s'en amusa bientôt comme elle. Une belle alouette huppée, qu'un oiseleur venoit de prendre, lui parut plus digne de ses soins que tous ses autres oiseaux; elle la portoit souvent sur son sein, & la faisoit manger en son giron. Se promenant un jour dans la campagne avec Alfrède, elles s'étoient assises à l'ombre, & chacune d'elles disputoit sur la beauté de l'oiseau qu'elles avoient apporté. Alfrède faisoit admirer à son amie les couleurs changeantes du cou de sa tourterelle; Euriant, voyant que la couleur grise de son alouette, ni même sa belle huppe, ne pouvoient égaler l'arc-en-ciel du cou de la tourterelle, tire en badinant un saphir qu'elle avoit à son doigt, & le passe au cou de son alouette pour la parer. Ce saphir étoit monté sur l'anneau qu'elle avoit reçu de Gerard le jour de leurs fiançailles, & leurs noms y étoient gravés. Tandis que les deux jeunes amies disputoient encore sur la pré-

férence que méritoient leurs oiſeaux, Alfrède ſoutenant que les parures qu'on tient de la nature ſont préférables à toutes celles qu'on eſſaye de lui donner, une autre alouette planoit ſur leur tête; le mois de mai répandoit alors le vert brillant, les fleurs ſur la nature, & les deſirs dans tous les êtres ſenſibles. Les yeux perçans de l'alouette élevée dans les airs, apperçurent celle que la belle Euriant tenoit dans ſon giron: elle chanta, & ce chant étoit le cri de l'amour; l'alouette d'Euriant l'entendit: ingrate aux ſoins de ſa jeune maîtreſſe, elle s'échappa de ſes mains, s'éleva vers ſa compagne; & toutes les deux battant des aîles de plaiſir en ſe rejoignant, ſe perdirent enſemble dans le vague des airs. On imagine ſans-peine quelle dut être la douleur d'Euriant en perdant le ſeul gage qui lui reſtât de l'amour de Gerard. — Ah! s'écria-t elle douloureuſement, cet anneau m'eſt enlevé comme ſon cœur: quel pronoſtic pour moi! — Son amie fit de vains efforts pour la conſoler. Elle rentra conſternée dans le palais, & paſſa toute la nuit dans les larmes.

Le lendemain matin on vint annoncer à la princeſſe Alfrède un des principaux Chevaliers du duc de Metz ſon frère. Ce prince, après avoir remis Euriant entre les mains de ſa ſœur, avoit été forcé de partir pour aller défendre ſes fron-

tières contre les comtes d'Alsace & de Bitche qui s'étoient réunis pour les attaquer. Le duc de Metz, après quelques actions particulières, avoit remporté sur eux une victoire decisive; il leur avoit enlevé plusieurs étendarts qu'il envoyoit à sa sœur, en annonçant son prochain retour: le duc avoit fait partir d'abord un Chevalier nommé Meliatir, avec l'ordre secret de s'informer quelle avoit été la conduite d'Euriant en son absence, & de lui dire qu'il étoit toujours dans les mêmes dispositions pour elle. Le duc, qui croyoit Meliatir digne de sa confiance, n'avoit caché ni son amour, ni ses soupçons à ce Chevalier; & Meliatir avoit toujours passé sa vie avec des femmes assez perverses pour lui donner mauvaise opinion de ce sexe, & pour le croire capable de toutes les infamies dont Euriant s'étoit elle-même accusée. Il fut très-surpris de voir cette jeune personne dans une aussi grande faveur auprès de la princesse, & d'apprendre même qu'elle n'avoit plus d'autre lit que le sien; il fut frappé de sa beauté, dès qu'elle parut à ses yeux dans cette simple parure du matin qui sied si bien à la jeunesse. Alfrède avoit fait entrer Meliatir dans son appartement, peu de momens après être sortie de son lit; & la belle Euriant n'avoit eu que le tems de s'envelopper d'une robe, & de relever à moitié sous

sa coëffure les boucles de cheveux qui s'en étoient échappées. Elle parut charmante à ce présomptueux Chevalier; mais ni la noblesse de la figure d'Euriant, ni la faveur dont Alfrède l'honoroit, ne détruisirent dans son ame vile & capable de tous les crimes l'idée de ceux qu'il croyoit qu'Euriant avoit autrefois commis: la regardant comme une conquête facile, il chercha les moyens de la voir en particulier. — Le pis qui puisse m'en arriver, se dit-il, c'est de la trouver cruelle; si le duc en est un jour instruit, il ne pourra trouver étrange, après tout ce qu'il m'en a dit lui-même, que j'aie éprouvé sa vertu: je saurai même m'en faire un mérite auprès de ce prince, en lui disant que j'ai voulu savoir par moi-même si l'étrange aveu qu'elle a fait n'étoit qu'une feinte. — Plein de cette idée, il prit un moment où la jeune Euriant avoit couru pour ouvrir une fenêtre assez éloignée, croyant avoir entendu le chant de l'alouette qu'elle avoit perdue la veille: il l'aborda d'un air respectueux, & lui dit que le duc de Metz l'avoit chargé de lui parler en particulier, pour une affaire importante qui regardoit la princesse Alfrède, & que le duc ayant appris la tendre amitié qui l'unissoit avec sa sœur, il la choisissoit pour la prévenir sur les propositions qu'il avoit à lui faire. Comment l'innocence, hélas!

pourroit-elle se défendre du crime réfléchi ?.... Euriant prenoit un trop vif intérêt à la princesse, pour hésiter d'écouter Meliatir. Elle connoissoit tous les appartemens du palais : elle en choisit un où, sans crainte d'être interrompue, elle pouvoit écouter Meliatir, & l'y conduisit elle-même. Il douta moins alors des mœurs d'Euriant par l'attention qu'elle avoit de le conduire dans un appartement écarté. A peine furent-ils entrés dans la chambre, que Meliatir en ferma la porte, embrassa les genoux d'Euriant, & lui fit la plus brusque de toutes les déclarations. Euriant en fut indignée, & voulut sortir de la chambre : Meliatir, aimant à croire que ce premier refus n'étoit qu'une feinte, s'empara de ses mains ; il osa plus encore, il la prit dans ses bras. L'auteur ne dit point par quel hasard Euriant, le moment d'après, n'eut plus d'autre moyen pour se défendre des attentats de ce scélerat, que de lui donner un coup de pied dans le visage, assez violent pour lui briser la moitié des dents, le défigurer, & le mettre tout en sang : il lui fut facile alors de s'échapper des bras de Meliatir étourdi de la violence du coup, & de celle de la douleur.

Euriant retourna très-émue dans la chambre de la princesse ; mais trop vertueuse pour tirer vanité d'un pareil triomphe, trop bonne pour

accuser un lâche qu'elle avoit puni, elle garda le silence. Pour Meliatir, après avoir essuyé son sang, il se retira, la rage dans le cœur, par un escalier dérobé, cherchant à cacher sa honte & son état, & alla se renfermer en méditant tous les projets de la plus noire vengeance.

Le traître connoissoit les appartemens du palais; il se munit d'un poignard, &, sur la fin du jour, il se cache, pendant le souper de la princesse, dans l'intérieur de son appartement: il attend qu'elle soit couchée, à son ordinaire, avec Euriant; il leur laisse tout le tems nécessaire pour s'endormir profondément. Sortant alors, avec des souliers de feutre, de sa retraite, il s'avance doucement près du lit, il entr'ouvre les rideaux; un foible rayon de la lune lui fait reconnoître Alfrède; il la poignarde, & le coup lui perce le cœur si rapidement, qu'elle expire sans jeter le moindre cri. Le scélérat, avec la présence d'esprit qu'une ame atroce peut seule conserver dans le crime, prend doucement la main d'Euriant, la pose sur le sein d'Alfrède, se retire, & sort du palais sans être apperçu.

Le duc de Metz, pendant cette même nuit, avoit profité de la clarté de la lune; il étoit parti sur le soir de Nancy; des chevaux de relais, pris à Pont-à-Mousson, l'avoient conduit aux portes de Metz au lever du soleil: plus il

s'étoit rapproché d'Euriant, plus la passion qui l'animoit pour elle s'étoit rallumée; il revenoit victorieux; &, desirant revoir Euriant & sa sœur à leur réveil, il espéroit les surprendre, recevoir les caresses d'une sœur tendrement aimée, voir celle dont il conservoit l'idée la plus charmante, annoncer lui-même & sa victoire & la paix à ses sujets; & quand il entra dans Metz, il crut arriver au terme de la plus douce & de la plus paisible félicité: un rêve si flatteur alloit être suivi du plus affreux réveil.

Il entre dans la cité, les gardes le reconnoissent, jettent des cris de joie; le peuple se réveille, court aux portes, aux fenêtres, reconnoît son souverain; & les acclamations le suivent, le précèdent même jusqu'aux portes du palais. Les femmes d'Alfrède courent à la porte de la chambre de cette princesse pour la réveiller; & le premier spectacle qui s'offre à leurs yeux, c'est un ruisseau de sang qui paroît avoir coulé jusqu'au-delà de cette porte. Elles l'ouvrent avec précipitation; le duc de Metz, qui les suit de près entre avec elles: le premier objet qui s'offre à sa vue, c'est Alfrède poignardée, & Euriant qui s'éveille, tenant encore sa main ensanglantée sur le sein de cette princesse. Des cris affreux s'élèvent de toutes parts; Euriant jette le plus douloureux de tous; & se pen-

chant sur le visage froid d'Alfrède, elle s'évanouit.

Toutes les apparences accusoient Euriant de ce meurtre horrible : les faux aveux qu'elle avoit faits au duc dans la forêt pour l'éloigner d'elle, la font paroître à ce prince capable de ce noir forfait. Son amour s'éteint; il n'écoute que sa fureur : il fait arracher Euriant du corps inanimé qu'elle embrasse encore, & la fait enfermer dans une prison obscure. Bientôt toute la haute baronnie arrive, & se rassemble près de son souverain; ils le trouvent baigné de larmes. Ce prince leur montre le corps ensanglanté de sa sœur, & raconte toutes les circonstances qui font croire Euriant coupable de ce crime : un cri général s'élève; Meliatir, qui paroît dans ce moment, se porte accusateur contre Euriant, l'accuse de félonie au premier chef, & demande que, selon les lois, elle soit condamnée à perdre la vie dans un bûcher d'épines. Un seul Chevalier (c'étoit le grand référendaire) suspend l'arrêt qui va la condamner : il fait sentir aux Chevaliers assemblés, qu'il est peu vraisemblable qu'une personne de cet âge ait pu se porter à commettre un pareil crime; qu'il l'est moins encore qu'elle soit restée tranquille auprès du corps d'Alfrède, après l'avoir assassinée : il ramène le plus grand nombre des Chevaliers à son opinion.

Le duc eſt éperdu; il écoute Meliatir & le référendaire, tour-à-tour, ſans ſe décider; & ce dernier prend ce moment pour lui rappeler que le comte de Bar, ſon oncle, paſſe pour être l'oracle de ſon tems & le plus juſte de tous les princes; il le conjure de le faire appeler pour avoir ſon avis, & de ſuſpendre l'arrêt d'Euriant juſqu'après ſon arrivée & ſa déciſion.

Le duc de Metz, quoique fortement prévenu contre Euriant, craignit d'enſanglanter ſon arrivée par un ſupplice injuſte; &, de peur qu'un jour il ne lui fût reproché, ce prince ſuivit l'avis de ſon grand référendaire: il écrivit à ſon oncle, & ſe contenta d'ordonner qu'Euriant fût gardée dans la priſon: un reſte de pitié pour elle lui fit même ordonner qu'elle ne manquât de rien, & qu'une des femmes de ſa ſœur adoucît par ſa préſence l'horreur d'une détention qui pouvoit être injuſte, quoique les apparences les plus fortes dépoſaſſent contre elle. Celle des femmes d'Alfrède à qui Euriant avoit été d'abord confiée, s'offrit d'elle-même pour aller lui tenir compagnie; cette fille vertueuſe, quelque affligée qu'elle fût de la mort de ſa maîtreſſe, avoit une trop haute idée de la belle Euriant, pour la croire capable d'un crime auſſi déteſtable: elle courut à la priſon; elle eut peine à calmer ſon déſeſpoir; elle la trouva dans un état aſ-

freux, ses cheveux épars, son sein meurtri, demandant la mort, & cherchant tous les moyens de se la donner.

Quelque sensibles que nous soyions aux nouveaux malheurs d'Euriant, nous sommes obligés de retourner à Gerard qu'elle adoroit toujours, quoiqu'il fût cause de toutes les peines mortelles qui l'accabloient, & quoique involontairement il fût alors bien coupable. Le boire amoureux avoit tellement troublé la raison de l'ancien comte de Nevers, qu'Euriant étoit absolument bannie de son souvenir. Euglantine avoit l'art de lui préparer sans cesse de nouvelles fêtes, & de les disposer de façon à se ménager sur leur fin quelque rencontre imprévue avec celui qui ne connoissoit plus d'autre bonheur que le plaisir. L'auteur prétend même que Florette eut l'adresse de profiter quelquefois du trouble dans lequel le philtre captivoit tous les sens de Gerard: mais nous avons trop bonne opinion des filles de dix-sept ans, pour croire qu'elles prodiguent leurs faveurs, sans être sûres d'être véritablement aimées.

Les amours d'Euglantine & de Gerard devinrent si publiques, que la gouvernante craignit que quelques vieilles scrupuleuses, ou quelques barbons bien tristes & bien fâchés de n'être plus aimables, n'allassent faire quelques rapports au

duc Milon. Elle résolut de les prévenir; &, s'enfermant avec le duc dans son cabinet, elle lui révéla les secrets que Gerard avoit eu l'imprudence de lui confier; elle l'avertit même de la passion que sa fille avoit pour lui. — Il a tout ce que vous pouvez lui desirer, dit-elle, du côté de la naissance, du courage & de la renommée; profitez du trouble que j'ai su répandre dans son esprit. Qui pourriez-vous choisir parmi tous les Chevaliers, qui fût plus digne de devenir votre gendre? — Milon en convint, & dès le même jour il fit appeler sa fille & Gerard en sa présence; il leur proposa de les unir. Euglantine trouva sa réponse dans son cœur; Gerard la chercha dans les beaux yeux d'Euglantine; & dans ce moment ils étoient si tendres, qu'ils donnèrent une nouvelle force au philtre, & que sa réponse fut d'embrasser les genoux de Milon, & d'accepter la main de sa fille & ses bienfaits. Le duc alors déclara publiquement & la naissance de Gerard, & le choix qu'il avoit fait de ce prince pour être son successeur: toute la baronnie de Milon applaudit à son choix, & n'envisagea plus Gerard que comme son souverain présomptif. Quel évènement en effet pouvoit-on prévoir qui dût s'opposer à celui dont l'apparence étoit si forte?

Il étoit d'usage à Cologne que toutes les

demoiselles

demoiselles de haut parage fissent une retraite de quelques jours avant la célébration de leurs noces, dans une abbaye de vierges consacrées au culte du Seigneur: la fille du souverain n'en étoit point exempte; &, quelque douloureux qu'il fût pour Euglantine de se séparer de Gerard pendant ce tems, l'espoir certain de se l'attacher par des liens sacrés, la fit entrer dès le jour suivant dans cette retraite: mais craignant en son absence les effets du boire amoureux, presqu'autant qu'elle les avoit aimés jusqu'alors, elle eut grand soin d'exiger que Florette s'enfermât avec elle jusqu'au moment heureux où cette rivale ne seroit plus à craindre pour elle.

Ces huit jours parurent bien longs à Gerard: il cherchoit à charmer son ennui; & ne pouvant plus aller les matins à la toilette de la princesse, il montoit à cheval, prenoit son épervier sur son poing; &, suivi d'un jeune écuyer qu'il s'étoit attaché depuis quelque tems, il parcouroit la plaine, & s'amusoit à prendre des alouettes & des bec figues qu'il savoit qu'Euglantine aimoit, & que le jeune écuyer portoit à la tourière du couvent. Cinq jours étoient écoulés déja; Gerard, en montant à cheval le sixième, vit avec un plaisir bien vif, en passant vis-à-vis de la grande Basilique, qu'une multitude d'ouvriers étoit employée à l'orner: — C'est de-

main, se disoit-il, que la belle Euglantine sera rendue à ma tendresse; c'est le jour heureux d'après, qu'elle me jurera de m'aimer toujours. — Il achève de traverser la ville: il entre dans la plaine, il jette à mont son épervier: mais ce jour sa chasse fut très-malheureuse; il sembloit que tous les rouges-gorges & les bec-figues du pays se fussent retirés dans le fond de la grande forêt; & l'épervier, fatigué de battre l'air en vain, s'étoit venu reposer sur le poing de son maître.

Gerard étoit prêt à reprendre le chemin du palais, lorsqu'il entend une alouette chanter au dessus de sa tête, mais élevée presque jusques dans la nue: le comte l'apperçoit à peine; cependant il anime, il déchapproñne son oiseau, le lance après elle, & le voit s'élever rapidement. Gerard n'espéroit plus qu'il pût atteindre sa proie, & l'avoit déja presque perdue de vue, lorsqu'il le vit se rabattre dans un champ éloigné avec l'alouette qu'il avoit liée dans ses serres. Il vole à son oiseau qui venoit de se repaître de la cervelle de la pauvre alouette, & qui la lui laissa prendre de sa main. Gerard fut bien surpris, en voyant briller une pierre précieuse entre les plumes du cou de cette alouette; il le fut encore bien davantage, lorsqu'il reconnut que cette pierre étoit montée pour former une

bague, & qu'il ne put plus douter que ce ne fût la même qu'il avoit mise lui-même au doigt d'Euriant le jour de ses fiançailles.

Il n'est aucune magie, aucun philtre qui puisse résister au pouvoir du véritable amour; il n'est aucun prestige assez puissant pour ne pas se dissiper à la lueur de son flambeau: le charme du philtre perd sa force. Gerard baise mille fois cet anneau, l'attache sur son cœur, qui déja n'est plus occupé que de sa chère Euriant & du bonheur de la savoir innocente. — Mon enfant, dit-il au jeune écuyer, prends mon oiseau, retourne à Cologne, présente cet épervier & cette alouette à la belle Euglantine; dis-lui que c'est à ces deux oiseaux que je dois le retour de ma raison; que ma lance & mon épée seront toujours à son service, mais que je dois mon cœur & ma main à celle à qui j'ai donné ma foi. Pars, & garde-toi bien de me suivre. — A ces mots Gerard s'éloigne, gagne la forêt; & le jeune écuyer, tout en larmes, retourne à Cologne, & porte la douleur la plus vive dans le cœur de Milon, en lui racontant ce qui vient d'arriver à Gerard, & lui répétant ce que le Chevalier l'a chargé de dire à sa fille.

Le premier mouvement de Milon fut d'être furieux de l'infidélité de Gerard; mais se rappelant tout ce que la gouvernante avoit rapporté

de l'éducation, des amours, des fiançailles & des malheurs de ce Chevalier, il convint en lui-même que, loin d'être coupable, il n'avoit fait qu'obéir aux lois de la religion & de la Chevalerie, en retournant à la recherche d'Euriant, puisqu'il avoit des preuves de son innocence.

On croira sans peine que le désespoir d'Euglantine & de Florette fut extrême en apprenant le départ de Gerard: mais elles étoient bien jolies, bien promptes à s'enflammer. Espérons avec l'auteur, qu'elles trouvèrent bientôt des consolateurs; & ne nous occupons plus que du fidèle & malheureux Gerard.

Ce prince, absolument revenu de l'égarement dans lequel le philtre l'avoit jeté, ne pensoit qu'à réparer le tems qu'il avoit perdu dans la cour de Milon. Il traversa la forêt: &, suivant le cours de la Sarre, il pénétra dans la Lorraine Allemande. Nous ne raconterons point toutes les aventures qu'il eut dans les pays montagneux & sauvages qu'il traversa. Il redressa des torts; il détruisit des brigands dans leurs retraites; il abolit *plusieurs males coutumes* établies dans quelques châteaux; il punit des Chevaliers *outragieux & félons* pour les belles; il se couvrit de gloire: il fit plus, le tendre souvenir d'Euriant le rendit insensible à la reconnoissance

de plusieurs jeunes Lorraines qu'il avoit sauvées d'un péril qu'elles vouloient bien courir avec lui ; & nous avouons même, en l'admirant, que nous sommes très-étonnés qu'il ait pu leur résister. Jeunes beautés, qui méritez des amans fidèles, gardez-vous de les laisser voyager en Lorraine, dans les Vosges, & principalement sur les bords de la Meurte & du Madon. Nous ne pourrions même croire que Gerard n'eût pas été séduit, sans l'anneau d'Euriant qu'il portoit sur son cœur, & qu'il baisoit à tout moment.

Sa dernière aventure l'avoit conduit à Saint-Avold; il étoit descendu dans une riche abbaye de cette ville. L'abbé de ce monastère étoit homme de naissance; deux de ses frères étoient Chevaliers : il recevoit magnifiquement tous ceux que le hasard conduisoit à son abbaye; &, quoiqu'il ne connût encore que sous le nom de Chevalier à l'épervier Gerard, qui, par reconnoissance, en avoit fait peindre un sur son bouclier, la renommée l'avoit instruit des grandes actions que ce Chevalier venoit de faire; & l'abbé s'empressa de lui rendre les plus grands honneurs. — Je vous presserois, dit-il à Gerard en soupant avec lui, de m'accorder quelques jours, si je n'étois obligé de partir demain matin pour Metz : notre souverain a mandé tous les barons, les abbés & les maires de ses états

pour y former ſon parlement, auquel le comte de Bar, ſon oncle, doit préſider; ce duc ſe trouvant intéreſſé perſonnellement dans la grande affaire qu'on y doit juger, & n'ayant pas voulu porter aucun arrêt ſans l'avis de ſes premiers ſujets.

L'abbé pourſuivit, & lui raconta tout ce qui s'étoit dit ſur le meurtre horrible de la princeſſe Alfrède, & l'apparence qui dépoſoit contre celle qu'elle avoit admiſe dans ſon lit. Il rendit à Gerard un compte fidèle de tout ce qui s'étoit paſſé lorſque le duc de Metz avoit trouvé cette jeune fille dans la forêt de Melun. L'un des frères de l'abbé, qui ſuivoit alors le duc, avoit été témoin de cette aventure; il avoit entendu tous les propos qu'elle avoit tenus au duc pour le faire renoncer à l'amener avec lui. — Mais, ajouta-t-il, notre duc la trouvoit ſi jeune & ſi belle, qu'il ne put croire tout le mal qu'elle diſoit d'elle-même; il l'amena dans ſa cité de Metz & la remit entre les mains de ſa ſœur Alfrède, tandis qu'il alloit défendre ſa bonne ville de Dieuze, contre les comtes d'Alſace & de Bitche, qui vouloient s'emparer de ſes riches ſalines.

L'abbé pourſuivoit ainſi ſon récit, lorſqu'il s'apperçut que le Chevalier à l'épervier fondoit en larmes, levoit les bras au ciel, & paroiſſoit

dans la plus violente agitation. Gerard ne répondit point à ses questions en présence de quelques religieux qui soupoient avec eux : mais prenant le bras de l'abbé d'une main tremblante, il l'entraîna dans son cabinet, où, voyant un oratoire, il le fit asseoir, & se mit à ses genoux. — Ah! mon père, lui dit-il, daignez m'écouter & me secourir; mais ce n'est que sous le sceau de la confession que je peux vous ouvrir mon cœur. — Le bon & vertueux abbé l'embrassa tendrement. — Consolez-vous, mon fils; & puisse l'Être suprême, qui vous amène au tribunal de ses miséricordes, m'éclairer dans les conseils que je pourrai vous donner!

Gerard lui dévoila son ame toute entière; & l'abbé, touché des dispositions dans lesquelles il trouvoit cette ame si pleine de candeur, n'hésita point à répandre sur lui ces graces du ciel dont il étoit dépositaire, & lui conseilla de le suivre à Metz, assez bien déguisé pour qu'on ne pût pas le reconnoître. Gerard suivit son conseil; il entra dans Metz avec lui sans aucune arme, & ne conserva nulle marque extérieure de la Chevalerie que ses éperons d'or, qu'il eut soin même de noircir avec une cire qu'on pouvoit facilement enlever. Il cacha de plus sous son pourpoint une chaîne d'or enrichie de pierreries,

que son père avoit attachée à son cou en l'armant Chevalier.

Le lendemain, le son des cloches, le bruit éclatant des clairons & des trompettes annonça l'heure à laquelle le parlement devoit s'assembler. Dès que ceux qui le composoient furent dans leurs places, le grand chambellan parut au nom du duc, & dit, de sa part, qu'il demandoit justice du meurtre de sa sœur. Le comte de Bar ordonna de faire comparoître celle que les apparences accusoient. Quatre huissiers, armés de leurs masses, allèrent chercher Euriant. Elle arriva, couverte d'un long voile, les yeux baissés & pleins de larmes, mais on pouvoit remarquer, dans son maintien, la noble assurance que donnent l'innocence & la vraie vertu. Après qu'un des premiers légistes eut fait l'exposition des faits, le comte de Bar demanda l'avis des Chevaliers, comme à ceux qui tenoient le premier rang dans cette assemblée. Le vieux seigneur de Nancy, le plus ancien de tous, dit que toutes les apparences se réunissoient contre l'accusée; mais qu'étant parent de Meliatir, qui l'avoit dénoncée, il se récusoit de lui-même, & remettoit la cause à la prudence du parlement. Le seigneur d'Apremont qui le suivoit, se leva vivement, & déclara que, malgré toutes les

apparences, il regardoit comme impoſſible *que ſi douce & ſi gente créature ſe fût portée à pareil excès.* — Quel avantage, s'écria-t-il, pouvoit-elle tirer de ce meurtre horrible! ſon intérêt perſonnel n'étoit-il pas de conſerver les jours & l'amitié d'Alfrède? Comment n'eût-elle pas dérobé ſa tête à la punition certaine de ce meurtre, ſi ſa main l'avoit commis? Vous ſentiriez-vous capable de ce ſang-froid, ou plutôt de cet excès d'imprudence, ajouta t il, en apoſtrophant Meliatir? — Le traître rougit, & prouva bien que le crime rend toujours timide, hors dans le moment où la ſcélérateſſe de l'ame aveugle juſqu'au point de le commettre. Meliatir répondit ſeulement, & même en balbutiant, qu'il s'en remettoit à la pluralité des voix. Le ſeigneur d'Apremont reprit avec force: — Rien ne peut fournir des preuves convaincantes; les apparences qui chargent l'accuſée ſont combattues par des apparences contraires. Dieu ſeul connoît la vérité d'un fait qu'il n'eſt pas dans la puiſſance des hommes de vérifier. C'eſt à ſon jugement ſeul, Meliatir, c'eſt à ce que la juſtice éternelle décidera, que nous devons nous en rapporter. Meſſeigneurs, dit-il, en s'adreſſant au parlement, mon avis eſt que les apparences les plus fortes ſont en faveur de l'accuſée, & qu'elle doit être relevée de cette accuſation,

à moins que Meliatir, aux risques de son honneur & de sa vie, ne veuille la soutenir par les armes ; & que l'accusée ne puisse, dans le cours de six semaines, trouver un champion pour la défendre. — Tout le parlement applaudit au jugement que le seigneur d'Apremont venoit de porter. Les seigneurs de Lenonçourt, d'Haraucourt, du Châtelet & de Ligneville, interpelèrent Meliatir, en lui disant qu'il falloit ou soutenir son accusation, ou se désister. Le traître ne méritoit pas de sentir le remords, qui l'eût soumis à renoncer à cette noire calomnie ; il ne pensa qu'à l'abandon général où devoit être une fille inconnue. Son orgueil naturel lui fit croire qu'aucun Chevalier n'oseroit prendre les armes pour la défendre. Il s'avança dans le milieu de l'assemblée, en regardant d'un air furieux les Chevaliers qui venoient de parler. — Oui, dit-il, je persiste dans mon accusation : & je défie, tel qu'il puisse être, celui qui voudra prendre la défense de cette meurtrière. — A ces mots, il alla déposer son gant sur le bureau qu'on avoit placé vis-à-vis du comte de Bar.

Quelques momens de silence succédèrent au défi que Meliatir venoit de faire ; nul Chevalier des Trois-Evêchés ni des deux Lorraines ne se présenta pour l'accepter : l'innocence d'Euriant

ne leur paroiſſoit pas encore aſſez prouvée. Tout-à coup un inconnu fend la preſſe, s'avance au milieu de l'aſſemblée, montre ſes éperons d'or, relève les pans de ſon manteau, détache la chaîne de pierreries qu'il porte à ſon cou, la porte ſur le bureau près du gant de Meliatir: — Traître, lui dit-il, c'eſt moi que le ciel envoie pour te punir; je ſuis Chevalier; l'abbé de Saint-Avold répondra de moi. — A l'inſtant, l'abbé de Saint-Avold ſe lève, porte la main ſur ſa poitrine, & jure qu'il connoît l'inconnu pour être Chevalier, & pour être digne de lever le gage de Meliatir, & de lui faire recevoir le ſien.

Le comte de Bar & les ſeigneurs qui ſe ſont levés avec celui d'Apremont, décident tous que Meliatir doit ſoutenir ſon dire, qu'il y a juſte cauſe de combat; & déclarent aux deux tenans qu'ils aient à ſe tenir prêts pour le lendemain matin. Sur le champ, on ramène la priſonnière, qui peut à peine jeter un coup d'œil ſur ſon défenſeur, lequel lui tournoit alors le dos, en parlant au comte d'Apremont. — Seigneur, lui diſoit Gerard, ce n'eſt pas ſans raiſon que la renommée publie vos vertus & votre haute prud'hommie; j'atteſte le ciel que l'accuſée eſt innocente: j'expoſerois mille fois ma vie pour le ſoutenir; mais le haſard m'a conduit dans ce

lieu: je n'ai point d'armes, achevez d'être mon bienfaiteur en m'en procurant; j'espère les porter en votre présence avec honneur.

Jamais Gerard n'avoit été plus beau; jamais son air & ses regards n'avoient porté l'empreinte de plus de noblesse & d'audace. Il venoit de revoir celle qu'il adoroit; il étoit prêt à combattre pour elle: l'espérance & l'amour brilloient dans ses yeux. Le seigneur d'Apremont en fut également surpris & touché; il le prit par la main: — Je vais vous conduire au duc, lui dit il: quel que soit le motif qui vous ait fait entreprendre la défense de l'accusée, il ne peut être que celui d'un homme noble & courageux; & ce prince, dont l'ame est élevée, ne peut que l'approuver. Ne soyez point en peine pour des armes. Damp abbé, dit-il à celui de Saint-Avold, confiez-moi le soin de ce Chevalier jusqu'après l'issue du combat: un secret pressentiment me dit qu'il en sortira couvert de gloire. — L'abbé, qui ne pouvoit savoir le comte de Nevers en de meilleures mains, se contenta de lui répondre qu'il espéroit que le ciel favoriseroit un aussi loyal Chevalier.

Le duc de Metz reçut Gerard avec un air d'intérêt & de bonté. L'air noble & la beauté de Gerard firent sur lui la même impression que sur le comte d'Apremont. — Chevalier, lui

dit-il, je demande au ciel de venger la mort de ma sœur ; & je desire vivement qu'il vous aide à prouver que vous défendez l'innocence. Je crois lire dans vos yeux que vous cachez un Chevalier d'illustre naissance sous ces habits simples : mais je diffère à satisfaire ma curiosité jusqu'au moment où je vous verrai revenir victorieux.

Le comte d'Apremont conduisit Gerard à son hôtel, lui donna le choix de ses plus belles armes & du meilleur cheval de son écurie, & prit les mesures nécessaires pour qu'il parût le lendemain avec éclat dans la lice que le comte de Bar faisoit préparer.

L'appareil du combat entre Gerard & Meliatir avoit un air si funèbre, qu'on ne pouvoit le regarder qu'avec horreur. A l'une des extrémités de la lice, on voyoit un poteau de fer entouré d'un bûcher d'épines : il étoit destiné pour Euriant, si son champion étoit vaincu. A l'autre extrémité, des bourreaux élevoient une potence, & préparoient la claie sur laquelle celui des deux qui succomberoit devoit être traîné. Les juges du camp, en longs manteaux de deuil, occupoient un échafaud. Le grand-pénitencier, placé vis-à-vis d'eux, tenoit deux livres ; l'un étoit celui de l'évangile, sur lequel les champions devoient jurer : l'autre contenoit les anathêmes & les imprécations que le ministre devoit

prononcer contre celui dont l'ame seroit assez perverse pour faire un faux serment.

Ni les trompettes ni les instrumens guerriers n'annoncèrent ce combat au peuple. La cloche d'un béfroi, destinée à marquer l'heure des supplices, avertit une troupe de pénitens, couverts d'un long sac, d'aller chercher Euriant en sa prison; ils la conduisirent, enveloppée de crêpes mêlés d'étoupes, aux pieds de l'échafaud du grand-pénitencier. Les deux Chevaliers, la visière baissée, y furent conduits également par leurs parrains. Euriant, interrogée la première, jura qu'elle n'étoit point coupable, & versa des torrens de larmes au nom de sa chère Alfrède. Meliatir, pâlissant sous son casque, & pénétré d'une terreur secrette, persista dans son accusation, en portant une main tremblante sur le livre sacré. Le prêtre, se tournant vers Euriant: » Acceptez-vous, dit il, ce Chevalier pour » votre défenseur? « Elle leva ses yeux sur Gerard; & le reconnoissant alors, quoique son casque fût fermé: — Ah! Dieu! s'écria-t-elle..... oui, oui, je l'accepte. — A ces mots, elle tombe évanouie. Le parrain de Gerard l'arrête, le voyant prêt à se précipiter de son cheval pour la secourir. On emporte Euriant à la place qu'elle doit occuper. Gerard prête son serment, abaisse la visière de son casque pour le prononcer à

haute voix. Le prêtre & les deux parrains croient voir briller un feu céleste dans ses yeux; Meliatir en frémit: tous deux sont alors séparés, & conduits aux deux extrémités de la lice.

Les juges du camp ayant levé leurs bâtons blancs, en criant: *Laissez aller*,... les deux Chevaliers baissèrent leurs lances, & s'élancèrent avec impétuosité l'un contre l'autre. Se rencontrant au milieu de la carrière, leurs lances volèrent en éclats: la force de ce choc & celui des deux boucliers fut si violente, que les deux chevaux mirent leur croupe en terre, & tombèrent avec leurs maîtres, qui restèrent quelques instans étourdis sur l'arène; se relevant enfin, & tirant leurs épées, ils vinrent l'un contre l'autre, d'une démarche d'abord chancelante: mais bientôt, ayant achevé de reprendre leurs esprits, leurs coups terribles firent frémir les spectateurs. On vit couler le sang jusqu'à leurs éperons, de leurs armes entr'ouvertes; & le combat se soutint près d'une heure avec assez d'égalité. Gerard, ayant alors jeté ses regards sur sa chère Euriant, la vit couverte de larmes, & les bras élevés vers le ciel. Gerard l'implore à son tour. — Grand Dieu! dit-il, soutiens mon bras, & défends l'innocence! — A ces mots, il précipite ses coups sur son ennemi, l'étonne, le fait reculer, le poursuit, le frappe sans cesse

il le pousse enfin près de sa chère Euriant; & d'un coup terrible qui le blesse à mort, il le renverse à ses pieds. Gerard le désarme, arrache son casque, le porte aux pieds d'Euriant, & retourne sur Meliatir pour lui faire avouer son crime. — Je meurs, dit-il; je reçois une juste punition de mes forfaits: appelle les juges du camp. — Ils accourent: Méliatir avoue la trahison horrible qu'il a commise, & l'instant d'après, il expire.

Il n'étoit point en usage que les combats livrés pour crimes de félonie, & qui se décidoient par celui que l'on nommoit alors le *jugement de Dieu*, fussent honorés des regards du souverain. Il se tenoit ordinairement dans quelque maison voisine, avec ses hauts barons, jusqu'à ce que les juges du camp vinssent lui rendre compte de l'événement. Un des juges courut aussitôt avertir le duc de la mort & de l'aveu du coupable Meliatir. Ce prince accourt avec les comtes de Bar & d'Apremont; ils voient avec horreur le corps du scélérat étendu sur la poussière: mais leur surprise est extrême, en trouvant le Chevalier vainqueur & l'accusée à genoux, à quatre pas l'un de l'autre, se tendant les bras, & se criant mutuellement merci. Euriant, ignorant encore que Gerard connût son innocence, & se trouvant coupable de ses malheurs, imploroit

toit sa pitié. Gerard, qui l'avoit abandonnée dans la forêt, & qui ne pouvoit se consoler d'avoir soupçonné sa foi, lui demandoit pardon à grands cris. Les seigneurs Lorrains & le duc les entourent; quelques-uns des barons, qui se sont trouvés à la cour plénière de Louis, & présens au pari de Liziard, les reconnoissenr & les nomment. Un sentiment égalemcnt tendre & généreux pénètre le duc de Metz; il court à ces tendres amans, les relève & les réunit dans ses bras. Gerard se jette une seconde fois aux pieds d'Euriant: — Je connois ton innocence, s'écrie t-il: je suis le seul criminel: pardonne-moi, chère Euriant, ou je vais expirer à tes yeux. — Ah! Gerard, Gerard, tout est oublié, puisque tu me trouves digne de toi. — A ces mots, elle passe ses bras à son cou, confond ses larmes avec les siennes; & tous les spectateurs attendris ne peuvent refuser les leurs à cette réunion si touchante.

Tandis que le duc aide Gérard à reconduire Euriant triomphante dans son palais, les juges du camp donnent au peuple le spectacle hideux du corps sanglant de Meliatir, traîné sur une claie autour de la lice, & pendu ensuite par les pieds.

Le duc de Metz, trop noble & trop généreux pour rien déguiser à Gerard, lui fit part

de la rencontre qu'il avoit faite d'Euriant dans la forêt; de l'amour qu'il avoit senti naître pour elle; des offres que cet amour l'avoit forcé de lui faire; & du moyen étrange, mais adroit, dont elle s'étoit servie pour arrêter ses transports, & pour porter ses barons à s'opposer à ses premiers mouvemens. Il finit par leur offrir ses troupes, ses trésors, & jusqu'au service de sa personne, pour rentrer dans le comtê de Nevers, & pour obtenir justice de la lâche trahison de Liziard. Le comte de Bar fit les mêmes offres à Gerard, & les seigneurs Lorrains offrirent de lever leurs bannières pour une guerre aussi juste. — Belle, dit alors Gerard à sa mie, *cy voyez comme vèrtu reçoit guerdon de noblesse, & comme noblesse engendre toujours vertu. Oui, chier sire*, dit-il au duc de Metz, *bien est assez que vous m'ayez rendu ma mie; point n'est juste qu'exposiez vos hommes pour moi: plaise à Dieu & au bon roy Louis, justice me sera donnée. Je rauray ma comtè de Nevers; & c'est de mon corps à celui du traître Liziard que je la plaideray.*

Une fête magnifique suivit le triomphe de Gerard. Le duc le fit revêtir des habits les plus superbes, & des marques de son ancienne dignité. Pour Euriant, qu'elle que fût la joie qu'elle eut d'avoir retrouvé Gerard, elle ne voulut se

couvrir que d'habits de deuil; & ce ne fut pas ſans verſer bien de nouvelles larmes qu'elle s'aſſit à la table du duc, dans la place qu'elle avoit vu ſouvent occupée par Alfrède.

Sur la fin du feſtin, on annonça l'écuyer du comte d'Aloſt au duc de Metz. Ce jeune écuyer, d'une naiſſance illuſtre, reçut le meilleur accueil; il revenoit de la cour de Louis le Gros qu'il avoit laiſſé, depuis quelques jours, avec toute ſa maiſon à Montargis. — Sire, dit-il, le comte d'Aloſt, votre couſin, m'envoie pour vous apprendre que le comte de Montfort, votre proche parent, vient d'avoir une diſpute très-violente avec Liziard, comte de Foreſt & de Nevers, auquel il a fait les reproches les plus vifs ſur les lâches moyens dont il s'eſt ſervi pour enlever le comté de Nevers au jeune Gerard, qui n'a pas ſenti les conſéquences d'un pari follement haſardé, & qui non-ſeulement a mis au jeu ſon héritage, mais auſſi la réputation de la belle Euriant de Dammartin ſa nièce. Ils en ſeroient venus aux mains, ſi le roi n'eût interpoſé ſon autorité. Tout ce que je peux permettre, leur a-t-il dit, c'eſt un tournoi dans lequel vous paroîtrez tous deux avec ceux de vos proches qui voudront vous ſeconder. Ces ſortes de combats exercent la nobleſſe Françoiſe, ſans la détruire. J'y ſerai préſent; & la reine Adélaïde

couronnera de sa main le vainqueur. Les comtes de Forest & de Montfort se sont soumis à cette décision; & le comte d'Alost, mon maître, qui se prépare pour paroître à ce tournoi, m'envoie pour vous prier, seigneur, de vous joindre à lui pour soutenir le comte de Montfort.

Le duc de Metz, enchanté de cette occasion de servir Gerard, & de le mettre à portée de punir le comte de Forest, assura le jeune écuyer qu'il seroit prêt avant le tems marqué pour le tournoi, & qu'il y marcheroit, lui centième, avec les Chevaliers Lorrains & des Trois-Evêchés. Il fit appeler le comte de Raijecourt, son grand sénéchal, lui commanda de faire préparer cent armures blanches, cent harnois pareils, & de faire exercer cent chevaux blancs pour monter la troupe, dans laquelle il vouloit être confondu le jour du tournoi, de façon qu'aucun de ceux qui la composeroient ne pût être reconnu. Ses ordres furent exécutés avec tant de promptitude, que, huit jours après, les cent Chevaliers, parmi lesquels le duc de Metz & Gerard étoient compris, se trouvèrent prêts pour marcher & prendre le chemin de Montargis.

Gerard passa la plus grande partie de ces huit jours aux genoux de sa chère Euriant; il ne pouvoit se consoler de l'imprudence de l'avoir soupçonnée, & des périls qu'elle avoit

courus. — Je te pardonne, mon cher Gerard, disoit-elle tendrement ; tu n'eusses pas fait ce pari, sans la bonne opinion que ton cœur avoit de moi. Les apparences se sont toutes réunies contre moi : mon sort étoit d'en être souvent la victime. — Ah ! chère & fidelle mie, devois-je les croire ? ne devois je pas savoir qu'elles sont presque toujours trompeuses ? — Ce fut en lui baisant la main qu'il se souvint de l'anneau que lui-même avoit passé dans le doigt d'Euriant le jour de ses fiançailles, & que maintenant il tenoit attaché sur son cœur. — Qu'as-tu fait de ce gage de ma foi, lui dit-il ? — Hélas ! répondit-elle, l'aventure la plus malheureuse m'en a privée pour toujours. — Il est donc perdu sans réssource ? — Ah ! dit-elle, il est trop vraisemblable que je ne le reverrai jamais. — Elle lui raconta aussitôt comment l'alouette avoit disparu avec ce gage de l'amour le plus tendre, & la douleur qu'elle eut de la voir s'élever dans les airs. Gerard sourit, tira l'anneau de son sein : — Tu vois encore, chère mie, lui dit-il, combien les apparences sont trompeuses. — A ces mots, il le remit une seconde fois autour du doigt de sa mie, & lui raconta par quel hasard il étoit entre ses mains ; mais il ne lui dit rien des petites aventures dont la chasse de son épervier avoit été précédée. Nous osons croire qu'il

les avoit oubliées. Nous perdons bien facilement l'idée des plaiſirs qui n'ont pas effleuré notre cœur; & ces momens, ſi viſs & ſi doux, ne nous reſtent préſens que lorſqu'ils ont été le prix d'un véritable amour.

Tout étant préparé pour le départ du duc de Metz, ce prince choiſit pluſieurs dames de ſa cour pour accompagner la belle Euriant; leurs parures, leurs haquenées furent ſemblables aux harnois des Chevaliers: des loups (1) de velours blanc couvroient leurs traits; & lorſque cette belle troupe fut mêlée enſemble, il eût été bien difficile de reconnoître ceux & celles qui la compoſoient. Le duc ſe mit en marche; il ſéjourna deux jours à Bar-le-Duc, où l'oncle du duc de Metz promit à Gerard de ſe rendre à Montargis, & de confondre le lâche & traître Liziard, en préſence de Louis le Gros. Le duc de Metz, en traverſant la Champagne & la Picardie, fut reçu par les ſeigneurs de la Bove, de Neſles & de Grandpré, qui ſe préparoient à ſe rendre à Montargis, pour y tenir le parti du comte de Montfort. La troupe de cent Chevaliers & des dames vêtues de blanc, excita l'admiration générale de toutes les provinces qu'ils traversèrent avant d'entrer dans celle du

(1) Maſques.

Gâtinois. Dès que le duc de Metz fut arrivé jusqu'à Moret, il écrivit au roi Louis, lui rendit compte de son arrivée, du parti qu'il prenoit pour le comte de Montfort, & le pria de trouver bon qu'il ne parût point ouvertement à sa cour, & qu'il restât inconnu jusqu'à la fin du tournoi. Louis, plein d'estime pour le duc de Metz, le plus puissant voisin de ses états, lui répondit que, quelque impatience qu'il eût d'embrasser le plus renommé de ses alliés, il se conformeroit à sa volonté. Cependant Louis eut soin de faire préparer des logemens commodes pour le duc, & de les faire remplir de tout ce qui pouvoit être agréable & utile.

Toute la belle compagnie blanche se rendit le lendemain à Montargis ; c'étoit le jour que Louis avoit choisi pour faire la revue générale des Chevaliers que le comte de Forest & celui de Montfort avoient amenés pour tenir leur parti. Celui de ce dernier se trouva plus nombreux que l'autre de moitié; il fut obligé de faire tirer au sort ceux qui paroîtroient au tournoi ; mais le respect que l'on eut pour le duc de Metz & de Lorraine, exempta ce prince & sa troupe de ne devoir qu'au sort l'honneur de combattre. Les cent Chevaliers blancs furent d'abord choisis, & les cent autres qu'il falloit pour égaliser ceux du parti du comte de Fo-

reſt, furent tirés de différens quadrilles; les autres furent forcés de demeurer ſpectateurs.

Ces deux troupes s'étant miſes en ordre de bataille l'après-midi, le roi, la reine, toutes les dames & les anciens Chevaliers de la cour ſe rendirent dans la plaine, où le premier objet qui frappa leurs yeux fut la troupe brillante des cent Chevaliers blancs. Le roi, paſſant avec les dames dans les rangs de l'un & l'autre parti, viſita lui-même les armes courtoiſes dont ils devoient ſe ſervir le lendemain, & leur fit jurer de n'en point employer d'autres. La reine Adélaïde, lorſqu'elle ſe trouva dans les rangs de la belle troupe du duc de Metz, ne put s'empêcher de dire à ſes dames, *que mieux ſembloient-ils angelets iſſus de paradis que Chevaliers.* Au moment où la reine paſſoit devant Gerard, un léger coup de vent fit tomber une plume mal attachée de ſa coëffure : Gerard ſauta légèrement à terre, ramaſſa la plume; & ſe jetant à genoux: Grande reine, s'écria-t-il, permettez-moi de l'attacher ſur mon caſque; j'eſpère que vous la verrez toujours dans le chemin de l'honneur. — Adélaïde, également ſpirituelle, & pleine de bonté, lui répondit: — Gardez-la, Chevalier; quoique votre nom me ſoit inconnu, vous êtes en trop bonne compagnie pour que je ne la trouve pas bien placée. — Tous

les Chevaliers blancs s'inclinèrent reſpectueuſement ſur l'encolure de leurs chevaux, pour remercier la reine de la faveur dont elle honoroit l'un d'entr'eux; & Gerard, baiſant reſpectueuſement le panache, l'attacha ſur ſon caſque, & alla reprendre ſon rang. Euriant ne parut point à cette revue générale, de crainte d'être reconnue par le comte de Montfort ſon oncle, & d'être obligée de lever ſon maſque en préſence de la reine. Cette Princeſſe s'étant retirée, les Chevaliers rentrèrent, & ſe préparèrent au tournoi du lendemain.

Le ſon des trompettes annonça le lever du ſoleil. La ſeconde fois que le même ſon retentit dans Montargis, les deux cents Chevaliers de chaque parti montèrent à cheval: l'arrivée de Louis & d'Adélaïde ſur le balcon royal, fut marquée par le même bruit de guerre; & les deux partis entrèrent par deux barrières différentes dans les vaſtes lices que l'on avoit préparées. Le préſomptueux Liziard, comptant ſur ſa force & ſon adreſſe, fut le premier qui ſortit des rangs en défiant le comte de Montfort. Ce comte, en ce moment, avoit été forcé de paſſer derrière ſa troupe pour faire reſſerrer les ſangles de ſon cheval: Gerard ne put ſupporter la préſence & l'audace de ſon ennemi mortel; il courut ſur lui la lance en arrêt. Liziard briſa

la sienne sur son bouclier; & Gerard, portant la sienne à la visière renversa sur le sable le comte de Forest. Le coup fit sauter son casque de sa tête; & Gerard, le portant au bout de sa lance aux pieds du balcon de la reine: — Madame, dit-il, daignez recevoir le prix du premier coup de lance que je viens de porter en votre honneur. — Adélaïde reconnut le Chevalier, au panache qu'il avoit reçu d'elle: — Sire, dit-elle au roi, de tels présens vous conviennent mieux qu'à moi; & ce Chevalier me paroît bien digne que vous l'acceptiez. — Ce brave & chevaleureux prince reçut le casque, détacha de son cou une riche chaîne, & la passant autour de celui de Gerard: — Brave Chevalier, lui dit-il, le cœur me dit que ce ne sera pas le seul prix que nous aurons à vous donner aujourd'hui. — Gerard se retira d'un air respectueux, & rentra dans la troupe du duc de Metz, sans avoir été reconnu. Pendant ce tems le comte de Montfort s'étoit avancé; & surpris de voir Lizaird déja renversé, sans casque, & dans les bras de ses écuyers qui l'aidoient à se relever, il s'écria: — Qui de vous, Chevaliers, voudra donc m'acquitter du premier coup que je dois en l'honneur des dames? Le comte de Briare, proche parent de Liziard, s'avança, courut contre lui, & vola des arçons

dès la première atteinte. Les deux tenans ayant donc fait chacun leur joûte d'honneur, les deux troupes s'ébranlèrent, coururent l'une contre l'autre, faisant trembler la terre sous les pieds de leurs chevaux: l'air retentit au loin de leur choc terrible; la plupart des lances furent brisées, & le milieu de la lice fut couvert de débris, de Chevaliers & de chevaux renversés. Louis & Adélaïde, suivant des yeux Gerard qu'ils reconnoissoient à la plume blanche comme à la chaîne qu'il venoit de recevoir, le virent porter à terre trois autres Chevaliers avant que d'avoir rompu sa lance.

Bientôt un nouveau bruit frappa l'air, & devint encore plus continu par la multiplicité des coups que les Chevaliers, l'épée à la main, se portoient sur leurs armes. Rien ne pouvoit résister à celles de Gerard; on le voyoit s'ouvrir un passage dans les rangs, s'élancer au milieu des troupes les plus serrées, les mettre en désordre; &, tour à tour, il dégagea le duc de Metz & le comte de Montfort, que ceux du parti de Liziard avoient entourés & faisoient prisonniers. Gerard, s'attachant à ceux qui paroissoient les plus considérables par la richesse de leurs armes, en fit dix d'entr'eux prisonniers, qu'il conduisit l'un après l'autre au balcon de la reine. L'usage des tournois ne per-

mettoit point aux prifonniers de rentrer dans la mêlée; ils ne pouvoient plus s'éloigner du balcon royal, qu'ils ne fuffent échangés.

Le parti de Liziard alloit toujours en diminuant; bientôt celui du comte de Montfort eut une fi grande fupériorité, que le roi jeta fon bâton; à ce fignal, les juges du camp & les hérauts firent ceffer le tournoi, & déclarèrent le parti du duc de Montfort vainqueur.

Les deux troupes s'étant féparées, allerent fe défarmer; & Louis ayant affemblé les anciens Chevaliers de fa cour avec les juges du camp pour prendre leur avis, il fut décidé tout d'une voix que le parti du comte de Montfort étoit vainqueur; & que *le mieux faifant* de l'un & l'autre côté, & celui qui remportoit le premier honneur de cette journée, étoit le Chevalier au panache blanc & à la chaîne d'or.

Louis envoya deux hérauts & l'un de fes Chevaliers faire compliment au comte de Montfort fur fa victoire, & le prier de fe rendre le lendemain au palais à la fortie de la Meffe, & d'amener avec lui le Chevalier au panache blanc, reconnu d'une voix unanime pour avoir remporté l'honneur du tournoi. — Le comte de Montfort répondit refpectueufement au compliment de Louis, & promit de fe rendre le lendemain à fes ordres. Il y parut en effet le matin,

sans être armé, avec les Chevaliers de son parti, vêtus avec la plus grande magnificence, hors les cent Chevaliers blancs qui restèrent couverts de leurs armes blanches, la visière baissée, & conduisant au milieu d'eux sept dames masquées, dont celle qui paroissoit la principale étoit conduite par le Chevalier au panache blanc & par l'un de ses compagnons : ils se rangèrent en ordre dans un grand sallon, où Louis avoit fait ordonner au comte de Forez de se rendre, voulant achever d'accommoder & de finir la querelle qu'il avoit eue avec celui de Montfort.

Louis & la reine Adélaïde furent très-surpris, en entrant dans le sallon, de voir les cent Chevaliers blancs la visière baissée, & les dames qu'ils avoient conduites avec eux couvertes de leur masque. Gerard avoit alors ôté son panache blanc & sa chaîne ; il tenoit l'un & l'autre cachés sous son bouclier. Louis ayant appelé le comte de Montfort, lui demanda l'explication de ce mystère, & le pria de lui faire connoître du moins celui de ces Chevaliers dont il avoit admiré la valeur. — Permettez, sire, dit il, qu'aucun de cette troupe ne se fasse connoître qu'en présence du comte de Forez ; ils n'attendent que ce moment pour porter leur hommage à vos pieds.

Louis fit aussitôt appeler Liziard, qui parut

avec une ſuite peu nombreuſe, preſque tous ceux de ſes compagnons ayant été trop maltraités la veille pour être en état de venir à la cour. Euriant, en voyant ce ſcélérat dont la trahiſon avoit cauſé tous ſes malheurs, ſerra la main de Gerard, chancela, ſeroit même tombée, ſi celles qui l'acompagnoient ne l'euſſent ſoutenue. Gerard, tranſporté de fureur en voyant ſon ennemi, peut à peine s'empêcher de la faire éclater; cependant il s'avance d'un air reſpectueux près de la reine, met un genou en terre; &, tirant la plume blanche cachée ſous ſon bouclier: — Madame dit-il, je viens vous rapporter ce panache auquel ſeul je dois l'honneur du tournoi, & vous demander la permiſſion de le porter le reſte de ma vie pour cimier ſur mes armes. — Adélaïde prit la plume, la paſſa dans une riche agraffe couverte de diamans, & la rattacha de ſa main ſur le caſque de Gerard qui ſe proſternoit à ſes pieds. Se relevant auſſitôt, il ſe met une ſeconde fois aux genoux de Louis : — Sire, dit-il, voici la chaîne que je tiens de votre main royale; elle m'attache à votre majeſté pour le reſte de ma vie. — En parlant ainſi, il baiſe la chaîne, la remet à ſon cou, & pourſuit: — Je ſuis votre homme, ſire; comme tel, je demande juſtice à mon maître, & le plus

brave prince de l'univers ne peut me la refuser. — A ces mots il se lève, se tourne vers Liziard : Comte de Forez, dit-il à haute voix, je t'accuse comme parjure, traître, menteur ; & je demande le combat à toute outrance contre toi. — Liziard étonné, mais furieux de l'affront qu'il reçoit en présence de Louis, & de toute la cour : — Qui peut te donner l'audace de t'attaquer à moi, lui répond-il ? Fais-toi connoître ; mon rang ne me permet pas de mesurer mon épée avec quelque vil aventurier tel que tu me parois l'être. — Gerard, indigné, se préparoit à lever la visière de son casque, lorsque le comte de Montfort arrête sa main ; & sur le champ le duc de Metz, le comte de Bar, les quatre Chevaliers Lorrains que nous avons nommés, s'avancèrent, délacèrent leurs casques, & s'écrièrent avec le comte de Montfort : — Sire, nous répondons pour le Chevalier inconnu ; sa naissance est égale à celle du comte de Forez, dont le cœur est aussi lâche & perfide que celui de son adversaire est noble & généreux, ce que nous sommes prêts à prouver *de notre corps & de nos biens envers & contre tous*. Louis, au moment que le duc de Metz & de Lorraine ôta son casque, se leva de son siège & vint l'embrasser : — Mon frère, lui dit-il, l'honneur que vous faites à ce Cheva-

lier le rend digne de mesurer son épée avec tous les souvrains ; & je tiendrois le comte de Forez pour un lâche, ajouta-t-il en regardant Liziard, s'il balançoit à défendre son honneur contre le Chevalier inconnu.... — Non je ne balance plus, répondit Liziard avec fureur ; je vais le punir à vos yeux : mais je vous déclare en présence de tous, que je renonce à l'hommage que je vous ai prêté, & que je ne voudrois pas tenir de vous un seul éperon (1).

La réponse audacieuse de Liziard excita parmi les Chevaliers l'indignation & le murmure : — Comte, lui répondit Louis, je ne vous regrette ni ne vous crains ; il m'en coûtera peu pour punir un rebelle de plus : mais songez à vous laver en ce moment, ou bien votre dégradation d'armes servira d'exemple à la Chevalerie. — Liziard furieux : — Qui que tu sois, dit-il au Chevalier inconnu, ta mort vengera mon

(1) Lorsque le seigneur suzerain recevoit l'hommage de ses grands vassaux, il s'engageoit, de son côté, à les secourir dans l'occasion, d'un certain nombre de bannières ; & l'éperon d'or étant le signe le plus apparent de la Chevalerie, Liziard, par cette réponse, a l'audace de dire à Louis le Gros qu'il n'est plus son homme, & qu'il ne voudroit pas être secouru par lui de l'épée d'un seul Chevalier.

injure ; attends-moi si tu l'oses.... — Oui, je t'attends, répondit froidement Gérard.

Tandis que Liziard alloit prendre ses armes, Louis & toute sa cour descendirent dans la vaste place du palais, avec le duc de Metz & toute sa suite. Adélaïde resta sur un balcon qui dominoit sur cette place : elle appela les dames blanches auprès d'elle, & prenant par la main celle qu'elle avoit déja remarquée : — Quoique je ne vous connoisse point encore, lui dit-elle, un tendre intérêt pour vous m'agite en ce moment ; je vous crois la cause du combat qui va se livrer : mais, quel qu'en soit l'évènement, comptez sur mes soins & sur ma protection. — Euriant embrassa les genoux d'Adélaïde : l'abondance de ses larmes qui couloient sous son masque, baigna la main de cette charmante reine. Le connétable Matthieu de Montmorenci, touché de ce spectacle attendrissant, & pénétré de voir les beaux yeux d'Adélaïde mouillés de pleurs, ne put s'empêcher de s'écrier : — Ah ! qu'elle est bien digne du plus beau trône de l'univers ! — Le connétable adoroit en secret Adélaïde (1) : mais

(1) On sait que Louis le Gros étant mort jeune, les états généraux du royaume prièrent la reine Adélaïde d'épouser le connétable de Montmorenci, comme

le plus vertueux des Chevaliers & le plus fidèle sujet de Louis avoit toujours retenu cet amour malheureux dans son cœur : quelque rang qu'il tînt à la cour, quelques services éclatans qu'il eût rendus à l'état, son ame, aussi fidelle à son maître que passionnée pour Adélaïde, ne s'étoit jamais laissé pénétrer ; on étoit même en général persuadé de son indifférence, & qu'il n'étoit ému que par l'amour de la gloire. Ce Chevalier renommé dans toute l'Europe, & le premier seigneur de l'etat, avoit refusé constamment la main de plusieurs princesses qui l'auroient fait souverain. Toujours attentif à ce qui pouvoit intéresser Adélaïde, il s'avança près d'Euriant, & lui dit qu'il envioit au duc de Metz l'honneur de l'avoir sous sa garde & qu'il partageroit celui de la servir en toute occasion.

Une rumeur qui s'éleva vers l'une des extrémités de la place, fit tourner les yeux de ce côté. Liziard parut à pied, couvert de ses armes ; &, se souvenant du désavantage qu'il avoit eu la veille en combattant à cheval contre

---

le seigneur le plus illustre & le plus capable de contenir les grands vassaux, & de veiller à l'éducation de Louis le Jeune & de ses frères. C'est de Louis le Gros & d'Adélaïde que descendoit la branche des Courtenay, finie & tombée dans la maison de Beaufremont.

le Chevalier au panache blanc, il envoya l'un de ses écuyers lui dire qu'ayant le choix des armes & de la manière de combattre, il vouloit que ce fût à pied avec la hache & le poignard; il fit porter en même tems deux de ces espèces d'armes offensives, pour que le juge du camp les visitât & les partageât entre eux.

Gerard fut conduit par le duc de Metz jusqu'au milieu de la place, & le comte de Briare accompagna de même Liziard. Les deux parrains, ayant tous deux la visière levée, se mirent à distance égale des combattans, appuyés sur le pommeau de leurs épées: les juges du camp nommés par le roi s'étant approchés, leur firent prêter serment. Gerard répéta sa même accusation, qui fut suivie du démenti de Liziard; & les juges se retirèrent, en criant à leurs parrains: *Laissez aller les combattans.* Tous deux s'attaquèrent avec audace. Liziard plus grand que Gerard, & redoutable la hache à la main, espéra l'abattre sous ses premiers coups guidés par sa fureur; le sang-froid & l'ame tranquille de l'amant d'Euriant lui faisoient attendre le moment de punir son ennemi, & lui rompant la mesure à chaque coup, son bouclier n'en étoit frappé qu'en effleurant: la pointe de sa hache qu'il portoit souvent dans la vi-

fiére de Liziard en brisa la grille : le sang de ce traître coula bientôt sur ses armes, & commençoit à l'étouffer sous son casque & à lui faire perdre haleine. Gerard s'en apperçut ; & l'attaquant à son tour avec plus de force que dans le commencement du combat, un coup terrible qu'il porta sur le bras de Liziard fit tomber ce bras avec la hache sur le sable qui fut inondé de son sang. Gerard, saisissant alors son ennemi d'un bras victorienx, l'entraîna jusqu'auprès du balcon de la reine ; & ce fut alors que, levant la visière de son casque & portant la pointe de son poignard à celle de Liziard qu'il venoit de lever aussi : — Rends-toi, traître, lui cria-t-il ; avoue tes crimes, & reconnois Euriant & Gerard. — Dans ce même instant, Euriant, qui voit celui-ci victorieux, lève les bras au ciel, arrache son masque, & se jette aux genoux d'Adélaïde qui la reconnoît, la relève, & l'embrasse. Les approches de la mort inspiroient en ce moment un heureux remords au comte de Forez : — Le ciel est juste, dit-il d'une voix affoiblie ; achève de m'arracher une honteuse vie : mais pardonne-moi l'affreuse trahison que je n'eusse point exécutée sans le secours de la détestable Gondrée. — Louis s'étant approché, Liziard fit l'aveu de ses crimes en sa présence, & le pria d'in-

vestir le comte de Nevers de la comté de Forez qu'il lui remettoit en réparation de son forfait. L'abbé Suger, qui se trouvoit présent, fut assez touché du repentir de Liziard pour courir le demander à son vainqueur, qui le remit entre ses bras où, peu d'heures après, ce coupable comte expira.

Louis ramena Gerard triomphant près de sa chère Euriant. Adélaïde & lui prirent les mains de ces deux tendres amans, les unirent; & Suger, qui venoit de recevoir les dreniers soupirs de Liziard, leur fit renouveler le serment sacré de s'être à jamais fidèles. Leurs noces furent célébrées avec une magnificence digne de la cour de Louis & d'Adélaïde. Le prévôt de la cour partit en diligence pour Nevers, fit arrêter Gondrée, tira l'aveu de tous ses crimes, & la fit expirer dans les flammes. Gerard prêta le double hommage des deux comtés. Ce comte & sa charmante mie s'attachèrent à la cour de leur souverain; ils l'embellirent par leur présence, comme ils embellirent tous les jours de leur vie par la constance de leur amour. Devenus maîtres de Mont-Brison, de Marsigly & des bords fleuris du Lignon, ils les peuplèrent d'amans fidèles. C'est de Gerard & d'Euriant sa mie qu'Astrée & Céladon son descendus; le sang des Châteaumorant, qui coule

encore dans les veines de l'Auteur de cet Extrait, en donna toujours les mœurs à toute sa race.

Ceux qui ne connoissent pas le Roman d'Astrée, sauront qu'il fut composé par Honoré d'Urfé, qui s'y est peint lui-même sous le nom de Céladon; comme il y a peint, sous le nom d'Astrée, Diane de Châteaumorant, dont il fut long-tems amoureux, & qu'il épousa. Feu monsieur le marquis de Lévis, père de madame la marquise de Tavannes, possesseur de l'antique & vaste château de Châteaumorant dans le Forez, & dont monsieur son père portoit le nom, a gagné un procès qui duroit depuis près de cent cinquante ans, pour le douaire d'Astrée.

Fin du neuvième Volume.

